

République Algérienne Démocratique et Populaire  
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique  
Université ABOU EL-KACEM SAÂDALLAH -ALGER 2



Faculté des langues étrangères  
Département de français

# THESE

En vue de l'obtention du diplôme de Doctorat ès en langue française  
Option : Sciences du langage

**Violence verbale et socialisation groupale en périphérie des établissements scolaires/ universitaires : Lycée Abdelkrim Souissi, Toualbi Thaalibi et bloc B de l'université d'Alger 2**

Présentée par :  
ARAB Leila

Sous la direction de :  
Professeure GRINE Nadia

Membres de jury :

BERGHOUT Noudjoud	Professeure	Univ. Alger 2
GRINE Nadia	Professeure	Univ. Adrar
CHAIBI Hassiba	Professeure	ENS Bouzareah
NABTI Karima	MCA	ENSV .Alger
OULEBSIR Fadila	MCA	Univ. Alger 2
KARRAH Lamia	MCA	Univ. Alger 2

Année universitaire 2022-2023

## **Remerciement**

Puisque la reconnaissance silencieuse ne sert à rien, je tiens, en tout premier lieu, à remercier ma directrice de thèse Mme Grine Nadia, pour avoir accepté de diriger mon travail. La réalisation de ce dernier n'aurait pas été possible sans ses précieux conseils, ses encouragements, sa disponibilité et sa bienveillance. Je vous dis : j'avais toujours beaucoup d'admiration pour vous.

Je remercie également tous les membres de ma famille pour leur soutien indéfectible et la confiance qu'ils ont en moi

Mes remerciements s'adressent à mes amis qui ont toujours été là en cas de besoin : une pensée particulière à Mahraoui Aksil qui m'a fait aimer les travaux de Galatanu. Je pense aux soutiens de Noudjoud, les deux Hassiba (Benaldi et Chaibi), Yasmine, Souad, Fadila, Mme Rahal et Laurence Rosier.

Je remercie mon mari pour la confiance aveugle qu'il a en moi : Merci

Le piment de la vie, c'est la lutte. Même les relations les plus chaleureuses impliquent une forme de compétition; et si nous ne voulons pas passer à côté de tout ce que l'existence peut nous apporter de bon, il nous faut sans cesse affronter quelqu'un, les yeux dans les yeux, et combattre corps à corps, que nous soyons amis ou ennemis. Et c'est encore par la force physique et la puissance du tempérament ou de l'intelligence que nous atteignons des plaisirs dignes de ce nom. Les hommes et les femmes s'affrontent dans des joutes amoureuses comme des hypnotiseurs rivaux ; les gens actifs et adroits se lancent des défis dans les sports physiques ; et les sédentaires s'assoient pour faire une partie d'échec ou converser.

( Stevenso)

## Table des illustrations

TABLEAU 1: DOMAINE DE LA PRESENTATION DE SOI.....	III
TABLEAU 2: DOMAINE DE L'ATTAQUE .....	90
TABLEAU 3: DOMAINE DE DENIGREMENT DU TIERS.....	91
TABLEAU 4: LE CHAMP FONCTIONNEL DES APA.....	92
SCHEMA 1: REPRESENTATION DU PROCESSUS DE TRADUCTION .....	111
SCHEMA 2: REPRESENTATION DU PROCESSUS DE TRADUCTION .....	116
TABLEAU 5: LES CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION .....	126
TABLEAU 6 : LES EFFETS CONVENTIONNELS POUR LA TRADUCTION DES SIGNES INTERACTIONNELS .....	128
FIGURE 1 : CARTE GEOGRAPHIQUE DE L'ALGERIE .....	136
FIGURE 2 : LA CARTE GEOGRAPHIQUE DE LA COMMUNE DE LA WILAYA D'ALGER .....	138
FIGURE 3 : SITUATION GEOGRAPHIQUE DE LA COMMUNE DE BENI MESSOUS DANS LA WILAYA D'ALGER.....	140
FIGURE 4 : PHOTO DU LYCEE ABDELKRIM SOUISSI .....	142
FIGURE 5 : SITUATION GEOGRAPHIQUE -COMMUNE D'OUED KORICHE DANS LA DIARA DE BAB EL OUED .....	143
TABLEAU 2 : LES NIVEAUX DE SCOLARISATION ET LE NOMBRE D'ELEVES.....	144
FIGURE 6 : SITUATION GEOGRAPHIQUE DE DE LA DAIRA DE BAB EL OUED .....	145
FIGURE 7 : PHOTOS DU LYCEE TOUALBI ATHAALIBI .....	146
FIGURE 8 :PHOTO DU BLOC « B » DU DEPARTEMENT DU FRANÇAIS UNIVERSITE ALGER2 .....	148
SCHEMA 3 : LE MODELE SITUATIONNEL : LE SYSTEME DE CONTEXTES .....	169
TABLEAU 7 : CHANGEMENT SUR L'OBJET DES INSULTES .....	196
TABLEAU 8: TYPES DE CONFLITS ET ACTES DE CONDAMNATION .....	226
FIGURE 10: LA REPRESENTATION DES SOCIOTYPES.....	273
TABLEAU 9 : L'INSULTE SOUS FORME DE SOCIOTYPE, D'ETHNOTYPE ET D'ONTOTYPE .....	291

## 1. Table des matières

<b>1. TABLE DES MATIERES.....</b>	<b>4</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>9</b>
<b>CHAPITRE 1 : APPROCHE DEFINITOIRE ET TENDANCES DE RECHERCHE.....</b>	<b>21</b>
<b>1. LA VIOLENCE VERBALE : OBJET DE RECHERCHE ET NON DE CURIOSITE .....</b>	<b>22</b>
1.1. LE REGARD DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES .....	22
1.2. LE REGARD DES SCIENCES DU LANGAGE .....	25
<b>2. TRAÇAGES TERMINOLOGIQUES .....</b>	<b>28</b>
2.1. INDECISION DEFINITOIRE .....	29
2.2. INSULTE, INJURE, JURON, GROS MOT, AXIOLOGIQUE NEGATIF : REGLAGE TERMINOLOGIQUE ?.....	30
2.3. QUELQUES MOTS SUR LA JEUNESSE ALGERIENNE .....	37
2.3.1. <i>Définition de la jeunesse</i> .....	38
2.3.2. <i>Sexualisation des identités : l'adolescent, entre indépendance et autonomie</i> .....	39
2.3.3. <i>La jeunesse en Algérie</i> .....	41
<b>3. SYNTHESE.....</b>	<b>43</b>
<b>CHAPITRE 2 : HORIZONS THEORIQUES ET MODELES POUR L'ANALYSE DE LA</b>	
<b>VIOLENCE VERBALE EN INTERACTION.....</b>	<b>44</b>
<b>1. LES INTERACTIONS VERBALES SELON ORECCHIONI .....</b>	<b>45</b>
1.1. 1.1 LE CONCEPT D'INTERACTION .....	45
1.2. 1.2 LES ORIGINES DISCIPLINAIRES DE L'ANALYSE DES INTERACTIONS VERBALES .....	50
1.2.1 <i>L'analyse conversationnelle et l'éthnométhodologie</i> .....	50
1.2.2 <i>La microsociologie de Goffman</i> .....	52
1.2.3 <i>Courant d'appartenance psychologique</i> .....	55
1.2.4 <i>Le courant philosophique</i> .....	56
1.2.5 <i>Les courants d'appartenance philosophico-linguistique</i> .....	58
1.2.5.1 <i>La linguistique de l'énonciation</i> .....	59
1.2.5.2 <i>L'axiologie</i> .....	64
1.2.5.3 <i>Les actes de langage</i> .....	65
1.2.5.4 <i>Les maximes griccéenes</i> .....	69
1.3. L'ANALYSE DU DISCOURS EN INTERACTION .....	71
1.3.1. <i>La critique du modèle de politesse et d'impolitesse de Brown et Levinson</i> .....	73
1.4.1. 1.3.2. <i>L'analyse des interactions selon Olga Galatanu</i> .....	76
1.3.3. <i>L'analyse sémantique des interactions</i> .....	77
<b>2. LES MODELES D'ANALYSE DE LA VIOLENCE VERBALE DE LARGUECHE,</b>	
<b>MARTY LAFOREST ET VINCENT ET LAURENCE ROSIER.....</b>	<b>86</b>

1.3.	2.1. EVELYNE LARGUECHE.....	86
	2.1.1. <i>Considérer le phénomène injure par rapport à son énonciation</i> .....	86
	2.1.2. <i>Typologisation des situations</i> .....	87
2.2.	LA QUALIFICATION PEJORATIVE DE MARTY LAFOREST ET DIANE VINCENT (2004,2013) .....	89
	2.2.1. <i>Les « actes condamnant l'être » et les « actes condamnant le faire</i> .....	93
2.3.	LE MODELE DE LAURENCE ROSIER.....	94
<b>3.</b>	<b>SYNTHESE.....</b>	<b>97</b>
<b>CHAPITRE 03 : QUELLES DEMARCHES METHODOLOGIQUES POUR UN PHENOMENE</b>		
<b>QUI SOUSCRIT A UNE APPROCHE MONO DISCIPLINAIRE ? .....</b>		
<b>81</b>		
<b>1.</b>	<b>PRESENTATION DU CORPUS .....</b>	<b>99</b>
1.1.	LA NOTION DU CORPUS.....	100
1.2.	LA CONVERSATION .....	101
	1.2.1. <i>La conversation : sa place dans la typologie</i> .....	103
	1.2.2. <i>Transcription , traduction, interprétation : phases problématiques !</i> .....	109
	1.2.3. <i>Plus précisément quelques problèmes</i> .....	116
1.3.	PRINCIPES DE TRANSCRIPTION DES OBSERVABLES .....	120
1.4.	1.4. LES TECHNIQUES D'ENQUETE ET LE RECUEIL DU CORPUS .....	129
	1.4.1. <i>La pré-enquête</i> .....	129
	1.4.2. <i>l'observation</i> .....	129
	1.4.2.1. <i>L'observation participante et la posture « in-sider-outsider »</i> .....	130
	1.4.2.2. <i>L'enregistrement sonore</i> .....	133
	1.4.2.3. <i>La prise de note pallie l'absence de l'enregistrement</i> .....	133
	1.4.2.4. <i>Difficultés rencontrées</i> .....	133
	1.5.1. <i>Choisir ses terrains d'enquête</i> .....	134
	1.5.2. <i>les lieux de l'enquête</i> .....	139
<b>2.</b>	<b>METHODOLOGIE DE L'ANALYSE DE LA VIOLENCE VERBALE EN</b>	
<b>INTERACTION.....</b>	<b>149</b>	
1.5.	2.1. POURQUOI NOTRE APPROCHE EST ECLECTIQUE .....	149
	2.1.1. <i>Pragmatico-interactionnelle</i> .....	150
	1.1.2. <i>Inductive</i> .....	151
	1.1.3. <i>Transversale</i> .....	154
	2.1.3. <i>Longitudinale</i> .....	155
	2.1.4. <i>La méthode de traçabilité</i> .....	155
<b>3.</b>	<b>SYNTHESE.....</b>	<b>157</b>
<b>CHAPITRE 4 : LA VIOLENCE VERBALE DANS SES MANIFESTATIONS REELLES.....</b>		
<b>158</b>		

<b>2.</b>	<b>L'INFLUENCE D'UN CONTEXTE .....</b>	<b>159</b>
2.1.	LE REGARD DES LINGUISTES.....	159
2.2.	LE REGARD DES DIDACTIENS.....	161
2.3.	LE REGARD DES SOCIOLOGUES .....	161
2.4.	1.4. LE REGARD DES ANALYSTES DU DISCOURS .....	162
1.4.2.	<i>Situation et contexte sont-ils des termes synonymes ?</i> .....	163
1.4.3.	<i>Conditions externes ou internes aux énoncés ?</i> .....	166
1.4.4.	<i>Notions renvoyant à la notion de contexte</i> .....	167
<b>2.</b>	<b>LA VIOLENCE VERBALE EN CONTEXTE : DE LA DELIAISON A LA LIAISON ..</b>	<b>171</b>
2.5.	2.1. ET SI L'INSULTE AVAIT UNE VALEUR DE SOLIDARITE ? .....	171
2.4.1.	2.1.1. <i>L'escalade dans la surenchère</i> .....	178
2.1.2.	<i>L'effet Cyrano</i> .....	179
2.1.3.	<i>La particularité des vannes</i> .....	180
2.1.3.1.	<i>Vers Ces frontières ténues !</i> .....	181
2.2.	LES INSULTES COMME PONCTUANT DU DISCOURS .....	185
2.3.	L'AIRE DE « FUCK YOU » ET DE LA CONCENTRATION SUR SOI .....	191
2.4.	ET SI L'INSULTE AVAIT UNE VALEUR AFFECTUEUSE ? .....	197
2.5.	LES ADOUCISSEURS ET LES DURCISSEURS.....	199
<b>3.</b>	<b>SYNTHESE.....</b>	<b>204</b>
<b>CHAPITRE 5 : LA VIOLENCE VERBALE : CE MOYEN DE VERBALISATION</b>		
<b>EMOTIONNELLE BIEN PARTICULIERE.....</b>		
<b>205</b>		
<b>1.</b>	<b>EMOTION : ORIGINE ET DEFINITION.....</b>	<b>205</b>
1.3	LA NATURE DE L'EMOTION.....	207
1.4	LA VIOLENCE VERBALE COMME DENOMINATION EMOTIONNELLE.....	210
1.4.1	<i>La colère</i> .....	210
1.4.2	<i>La peur</i> .....	213
1.4.3	<i>La jalousie</i> .....	216
1.4.4	<i>La frustration</i> .....	217
<b>2</b>	<b>QUELQUES ACTES SOCIAUX PAR LE MOYEN DE LA VIOLENCE VERBALE.....</b>	<b>219</b>
2.2	LE MEPRIS .....	219
2.3	LES ACTES DE CONDAMNATION .....	224
2.3.1	<i>Les actes de condamnation du faire</i> .....	225
2.3.2	<i>Les actes condamnant l'être</i> .....	225
<b>3</b>	<b>SYNTHESE.....</b>	<b>236</b>

**CHAPITRE 6 : LES MANIFESTATIONS REPRESENTEES DE LA VIOLENCE VERBALE 238**

<b>2.</b>	<b>FOCUS SUR LA MEMETE ET L'ALTERITE.....</b>	<b>239</b>
2.1.	L'IDENTITE : CETTE NOTION AUX DEFINITIONS FLOUES !!.....	241
2.2.	L'IDENTITE COMME PROCESSUS D'IDENTIFICATION ET DE DIFFERENCIATION .....	243
2.3.	L'IDENTITE INDIVIDUELLE ET L'IDENTITE SOCIALE .....	246
2.3.1.	<i>Identité ou rôle chez Goffman ?</i> .....	248
2.3.2.	<i>L'identité discursive et l'ethos discursif</i> .....	251
<b>3.</b>	<b>LES AXIOLOGIQUES NEGATIFS COMME STRUCTEURS D'IDENTITE .....</b>	<b>253</b>
3.1.	L'INJURE SPECIFIQUE ET L'INSULTE NON SPECIFIQUE .....	257
3.2.	LES STRATEGIES DE LA PAROLE OFFENSANTE DANS LA REPRESENTATION IDENTITAIRE .....	260
1.4.1.	<i>Synthèse</i> .....	267
<b>4.</b>	<b>L'INSULTE COMME RECONFIGURATION IDENTITAIRE SOUS FORME DE SOCIO-ETHNOTYPE ET D'ONTOTYPE .....</b>	<b>268</b>
4.1.	LES STEREOTYPES .....	269
4.2.	LA NOTION DE STEREOTYPE .....	270
4.3.	LES ETHNOTYPES ET LES SOCIOTYPES.....	272
4.4.	LES ONTOTYPES .....	283
<b>5.</b>	<b>SYNTHESE.....</b>	<b>292</b>
	<b>CONCLUSION GENERALE .....</b>	<b>293</b>
	<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>303</b>
	<b>ANNEXES .....</b>	<b>335</b>



## INTRODUCTION

---

Étudier la violence verbale chez les jeunes ne constitue pas un champ d'études potentiellement exploré en sciences du langage. Les travaux pointant du doigt le langage sous l'angle de la violence ainsi que la façon dont les jeunes l'apprehendent ne sont pas réellement nombreux<sup>1</sup>.

Ces dernières années, les scientifiques accordent une importance cruciale à cet objet d'étude. Ils essayent de le comprendre et de réfléchir à y remédier.

En effet, cet intérêt nodal est de plus en plus épaulé, surtout ces deux dernières décennies.<sup>2</sup> Il peut s'expliquer par les différents questionnements qu'ont pu soulever les divers travaux sur la « *violence verbale* » (Moïse, 2000). Ces derniers ont participé à la cristallisation d'un champ de recherche désigné sous le nom « *violence verbale* ».

Moult chercheurs engagés dans ce champ réitèrent que la notion de « violence » est difficile à définir. Ainsi, Pain souligne qu'« *avec la violence, nous entrons dans une problématique plus complexe. Certains affirment que le terme est inemployable, tellement surchargé qu'on ne sait plus comment s'en dérouiller* » (Pain, 2006 : 23). Cette complexité est due substantiellement à son caractère multiforme.

L'aborder donc sans recourir à quelques facteurs imbriqués intrinsèquement serait une gageure voire un coup d'épée dans l'eau. Voilà pourquoi la violence se fait admettre comme un objet dont l'étude nécessite quelques éléments, en perpétuelle interaction traversant toute société à savoir « *un système de valeur, de normes, de prescriptions et d'interdits vagues et variables* » (Lagorgette, 2004 :26)

Si la violence est un vocable ayant été longtemps assimilé à la violence physique (un domaine bien circonscrit), il n'en demeure pas moins que celle empruntant le mode verbal, de nos jours, est un concept<sup>3</sup> dont les contours seront aussi « fluctuants » que l'on pourrait le croire.

La violence verbale est la forme de violence la plus ressentie (Debarbieux, 1999), néanmoins elle est vécue comme moins grave que les actes de vandalisme ou la

---

1 Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se reporter aux travaux commencés par Moïse et Christina qui mettent l'emphasis sur ce phénomène d'insulte.

<sup>2</sup> La réflexion en 2000

violence physique. Sa perception, en outre, est sérieusement ambiguë. En un sens, la violence verbale est un concept « valise ». Vouloir l’approcher ou essayer de le définir, c’est se retourner devant un ensemble de réalités et de pratiques diverses et variées qui n’ont parfois de commun que le nom. Elle est définie comme

*Un processus de montée en tension interactionnelle marqué par des déclencheurs et des étapes séquentielles spécifiques, processus qui s’inscrit dans des actes de paroles repérables malentendu, mépris, menace, insulte — des rapports de domination entre les locuteurs, des télescopages de normes, des ruptures dans les rituels conversationnels et des phénomènes de construction identitaire<sup>4</sup>(Moise, 2008 :09)*

La notion de « violence verbale » était cantonnée, voire révéérée, durant longtemps, dans des champs disciplinaires particuliers que sont la sociologie, l’ethnographie, l’histoire, etc. Oui, c’est un concept cher aux sociologues, aux ethnographes, aux littéraires et aux historiens. Ce n’est qu’à partir des années 2000 que la notion de violence verbale est étudiée du point de vue linguistique.<sup>5</sup>

En effet, mis à part les nombreuses réflexions théoriques s’efforçant la délimitation des contours de la notion de violence verbale, peu sont les travaux analytiques s’attachant à l’étude du fonctionnement de la violence verbale en interaction. La grande majorité ne s’intéresse qu’à caractériser ce phénomène en tant que classe(s) linguistique(s) repérable(s).<sup>6</sup>

Reflet d’une crise délétère et d’un malaise général, la violence verbale établit un code d’échange entre les interlocuteurs de différents milieux universitaires, scolaires, politiques ou autre.

---

<sup>4</sup> Le caractère « sournois » de la violence verbale est mis en exergue dans cette définition. Selon cette définition, la violence s’inscrit dans une dynamique graduelle, ce qui nous permet de dire qu’elle ne peut nullement s’identifier au repérage d’un acte de langage « isolé », mais elle est à considérer comme une « entreprise de démolition » reposant sur des procédés ou des stratégies d’ordre discursif orienté vers « l’autre ».

<sup>5</sup> C’est en 2000 que Claudine Moise et Nathalie Auger ont répondu à un appel à projet à la Délégation interministérielle à la ville D’Avignon sur ce phénomène.

<sup>6</sup> Nous pensons aux travaux d’Anscambre -Jean -Claude

Se contenter d'analyser la violence comme un phénomène d'ordre individuel semble chimérique de là que nous proposons de comprendre ce phénomène comme la manifestation d'un phénomène interactionnel pour parler comme Bertucci.

La violence verbale trouve donc son explication dans le contexte relationnel étant donné qu'elle « *est un phénomène très vaste et bien plus complexe qu'il n'y paraît à première vue* » (Lagorgette, 2004:26), vouloir l'analyser présuppose que l'on en précise tout d'abord ses formes et ses limites, mais aussi qu'on la resitue dans le cadre le plus vaste des interactions sociales et de ses régulations.

Phénomène par excellence langagier, la violence verbale n'a jamais rompu ses amarres « *avec le réel des interactions, des rapports de groupes, des événements qui la font surgir, des moments qui lui servent de scène* » (Lagorgette, 2009 : 01).

Elle ne peut s'imaginer qu'au sein de l'interaction ou « *tout au long d'un échange communicatif quelconque, les différents participants que l'on dira donc des interactants exercent les uns sur les autres un réseau d'influences mutuelles : parler, c'est changer en échangeant* » (Orecchionni-kerbrat, 1990 : 17).

Ces interactions violentes étant de plus en plus extrêmes sont pointées du doigt comme si elles ne revêtaient aucune fonction sociale ou identitaire. Or, elles remplissent primo plusieurs fonctions. Elles sont secundo nécessaires car,

*Un certain mot ou nom ne doit pas passer par la bouche. Il est simplement retranché du registre de la langue, effacé de l'usage, il ne doit plus exister. Cependant, c'est la une condition paradoxale du tabou. Ce nom doit en même temps continuer d'exister en tant qu'interdit (Benveniste, 1974 :255)*

En observant le terrain, nous nous sommes rendu compte que ce phénomène qui dit en silence autre chose que ce qu'il dit pour parler comme Michel Foucault est très complexe qu'il n'y paraît.

Ce qui a attiré notre attention au premier abord est l'absence de réaction chez le récepteur de la violence<sup>7</sup>. Cela nous a incitée à dire que dire une insulte n'implique

---

<sup>7</sup> Ce qui est vraiment violent à notre sens

pas forcément que la violence passera du verbal au physique. Le même mot peut servir de multiples motifs, « allant d'un bout à l'autre de l'échelle opiniâtre » (Orecchioni-Kerbrat, 1980 :82)<sup>8</sup>

Nous avons commencé alors à nous interroger sur ce qui pourrait conditionner la valeur de ce phénomène. A cela s'ajoute le fait que s'il est aisé, en théorie, de donner une définition à l'acte illocutoire d'insulte, en pratique, énoncer des propos dit « insultants », l'intention du locuteur d'atteindre la face de l'autre et le sentiment d'être insulté sont largement loin d'aller de pair.

Là encore, nous nous sommes rendu compte que nous ne sommes pas les premiers à observer ce phénomène. Notre curiosité, piquée par la lecture des articles suivants : « les syntagmes nominaux d'insulte et de blasphème : analyse diachronique du discours marginalisé » de Dominique Lagorgette, « Adolescents et axiologie péjorative : présentation de soi et socialisation groupale » de Trimaille et Bois, « Des insultes aux ragots... en passant par les mots doux » de Laurence Rosier, « La qualification péjorative dans tous ses états » de Marty Laforest et Diane Vincent étaient aussi à l'origine de nos questionnements de départ. Nous étions donc bel et bien convaincue que le phénomène insulte<sup>9</sup> est bien plus subtil que ne le laisse une simple lecture dictionnaire d'usage. Cette thèse se situe donc dans la lignée des réflexions de Dominique Lagorgette (2003, 2004) Marty Laforest, Pierre Larrivé (2004), Trimaille (2009) ayant nourri notre recherche.

A l'instar aussi de Rosier et Ernotte (2004 : 36), nous traitons l'insulte comme forme d'interaction sociale. Sur cette lancée, nous rejoignons l'idée « l'insulte ne se contente pas d'être mot, elle suppose une configuration discursive et une situation d'énonciation mettant en jeu différents éléments, notamment les participants à l'interaction dans laquelle surgira l'insulte » (Rosier, Ernotte, 2004 :36)

La singularité du langage violent des jeunes qui nous intéresse ici et maintenant, c'est d'être un langage aux significations multiples.

---

<sup>8</sup> Que dans le jargon linguistique nous qualifions de modalités axiologiques, c'est-à-dire pourtant un jugement de valeur positif ou négatif (ex salope exquise ! je le complémente)

<sup>9</sup> Dans notre travail, nous utilisons violence verbale, injure, insulte comme termes interchangeables

Nombreuses sont aujourd'hui les recherches sur le phénomène injurieux en France, aux Etats Unis, au Canada et en Belgique, mais peu d'études algériennes portant sur la violence verbale. Nous tenons à souligner qu'en faisant notre état des lieux, il nous a été révélé que son étude en contexte algérien est récente et n'a donné lieu qu'à une infime quantité de travaux.

Ainsi, nous pouvons citer le travail de magister de Houcine Youcef (2012) portant sur la fonction illocutoire de la violence verbale dans une situation d'apprentissage.

Azizi Khadija (2018), elle, vise à mettre à jour la thématique de la violence verbale dans les chansons sportives. Ait Meziane Cherif (2020), lui, a mis en exergue le fonctionnement de la violence verbale à travers certains de ses aspects envisagés dans une dimension pragmatique. Il a tenté de comprendre comment les espaces commentaires se transforment en espaces de confrontation violente.

Zenani Nassima et Zidan Fahem ont, quant à eux, essayé d'identifier les caractéristiques du discours violent dans les deux groupes Facebook à savoir « Voix libre d'Algérie » et « Des hauts et débats ». Méfiez-vous »

Dans sa thèse de doctorat titrée « construction identitaire, langue française et violence verbale en contexte urbain tizi-ouzéen », Mounir Ahmed Tayeb (2018: 07) tente d'objectiver, sous le prisme de la sociolinguistique urbaine, les corrélations constructions identitaires/violences verbales. Son souci était de savoir si les violences verbales prévalentes à Tizi-Ouzou n'étaient pas le corollaire d'« une urbanité clivée qui installe le sujet réflexif dans l'indécision d'être ».

A remarquer cependant que le centrage scientifique des chercheurs est orienté vers la violence verbale comme parfois pouvoir de domination. A ceci, il convient de dire que nous nous sommes donnée pour tâche non point de corroborer les avis de certains, non point de nous y opposer. Mais en même temps de mettre le doigt sur la part immergée de l'iceberg à savoir le pendant positif de la rébellion langagière et son sens en contexte.

Nous visons donc à l'appréhender tel qu'il se manifeste dans les conversations spontanées et informelles des jeunes.

C'est précisément sur la problématique suivante que porte notre étude : quelles sont les différentes valeurs pragmatiques que pourrait recevoir la violence verbale en contexte ?

Autour de cette question nodale ayant tenu en une question se greffent et se déploient tout un faisceau de questions dont quelques-unes sont déjà familières :

1. Quelle est la corrélation qu'entretient la portée pragmatique de la violence verbale et le contexte d'énonciation dans lequel elle se déploie ?
2. Quels seraient les facteurs qui sont responsables de la variation de la portée pragmatique de l'insulte ? dit autrement, Quels sont les différents paramètres qu'il faut prendre en compte pour interpréter une insulte ?
3. Quelle serait la spécificité de la violence verbale lorsqu'elle est proférée par les jeunes ?
4. Qu'est ce qui compte vraiment comme violence et pour qui ? En termes candides, que signifie donc la violence ?
5. Le recours à la violence verbale ne correspond-il pas à une certaine sociabilité ?
6. Comment est-ce que l'insulte participe à la construction et à la déconstruction de l'identité ? Ou encore, comment, à travers la violence verbale, se construit l'ethos de l'insulteur et celui de l'insulté ?
7. Comment se fait la sémantisation des formes violentes considérées au niveau du discours en interaction ?
8. Quels contextes font en sorte que l'insulte perde de sa nature vocative pour revêtir d'autres valeurs paradoxales voire oxymoriques ?

Afin de répondre à ces questionnements, nous somme venue systématiquement à étudier « L'ordinaire, le banal, le concret des échanges et des sujets parlants », (Lohisse, 1999 : 05). En conséquence, nous avons envisagé de travailler sur les

conversations spontanées des jeunes lycéens et universitaires dans des milieux qualifiés de médéologiques à savoir l'extérieur des enceintes scolaires et universitaires

Et comme la violence sous toutes ses formes s'exerce non seulement de manière verticale (enseignant — élève/administration-élève), mais aussi de façon horizontale (élève-élève), nous avons choisi d'opter pour la façon horizontale.

Cette idée de travailler à l'extérieur des enceintes scolaires nous est venue après avoir lu un des articles de Moïse ayant recours à ces terrains pour collecter son corpus.

Il s'agit de l'extérieur des enceintes scolaires du lycée (Abdelkrim Souissi) de Sidi Youcef situé à Beni Messous, celle du lycée Ameziane Toulbi thaàalibi d'Oued Koriche se trouvant à Beb Eloued et l'extérieur du bâtiment B des Langues Etrangères de la faculté de Bouzareah.

Le choix de ces enceintes, nous l'expliquons, d'une part par le fait que les deux lycées cités sont réputés par une violence verbale observée depuis 2012.<sup>10</sup>

Le bâtiment B consacré aux langues étrangères constitue un lieu de violence. D'autre part, La situation discursive et sociale particulière des enceintes scolaires et universitaires peut en effet métamorphoser la portée pragmatique de l'insulte<sup>11</sup>.

Pour ce qui est relatif à notre thème de recherche, nous tenons à mentionner qu'il ne date pas d'aujourd'hui, il a été effectué dans le cadre de notre mémoire de magistère(2014) titré « l'identification de genre et les représentations de la différenciation langagière violentes chez les jeunes ».

Dans le cadre de cette initiation à la recherche inscrite dans la sociolinguistique urbaine et les « gender studies », nous avons essayé de nous pencher sur les contenus de discours des jeunes relatifs à la violence verbale. Nous avons désiré exactement remettre la violence verbale dans ses contextes de circulation des idées et des discours.

---

<sup>10</sup> Nous avons effectué notre enquête au lycée de Beni Messous dans le cadre de notre magistère. le deuxième lieu, lui, est fréquenté par nous après avoir reçu un conseil d'une personne proche le côtoyant.

<sup>11</sup> Cela prouve que le contexte conditionne la portée pragmatique de l'insulte



Nous tenons à préciser également que le choix de travailler sur la violence verbale des jeunes (discours des jeunes dans notre magistère et enregistrement des conversations violentes spontanées dans le cadre de notre thèse) est expliquée par notre intérêt pour le parler jeune faisant couler beaucoup d'encre.

Notre volonté de comprendre comment fonctionne le phénomène injurieux chez cette population ciblée est à l'origine de notre dur parcours. Notre objectif spécifique consiste plus précisément à identifier les facteurs contextuels qui seraient responsables de la variation de la portée pragmatique de l'insulte. La motivation essentielle de ce travail est de proposer une lecture voire une interprétation de ce phénomène à partir de notre regard

Notre intention est simplement de mettre en lumière la part immergée de l'iceberg tombé depuis longtemps dans les limbes des analyses. C'est dans ce sentier peu fréquenté et abandonné que nous voulons prospecter.

Notre objectif principal participe à envisager la violence du langage des jeunes selon une logique interne voire propre aux jeunes et non plus à l'aune d'une vision qui la regardait comme une forme déviante, ce qui favorise sa soustraction à une sorte d'« injustice interprétative » qui consiste à songer que :

*Il n'y a pas d'autre voie pour décrire comme « culture » l'univers réglé d'une partie de belote ou d'une conversation de bistrot que celle qui consiste à lui appliquer des schémas et des mots qui doivent leur légitimité au fait d'avoir été empruntés à la description sociologique d'une conversation de salon ou d'une partie de bridge. (Grignon & Passeron, 1989 : 134)*

Nous avons essayé de mettre en œuvre ce qu'il peut y avoir de positif dans ce phénomène d'insulte.

Définir la méthodologie reviendra à faire une présentation des chemins favorisant la bonne conduite de notre recherche vers de meilleurs résultats. Cette méthodologie se présentant comme un ensemble de principes, d'objectifs et techniques utilisées pour entreprendre une étude.

A vrai dire, il est question de raccorder la méthodologie adoptée pour l'interprétation future et celle de l'enquête sur le terrain. L'analyse de la violence verbale nécessite un cadre méthodologique pouvant rendre compte des différents procédés permettant d'en expliquer le fonctionnement.

En ce qui a trait à la procédure d'enquête, nous présenterons et analyserons les étapes qui ont servi à l'édification de notre corpus d'étude. Ainsi, il nous revient d'analyser le milieu et la population enquêtés. Ensuite, nous avons procédé à l'exposition détaillée des outils de l'enquête.

Cette question relative à la méthodologie d'analyse de notre corpus, nous l'avouons, nous a embarrassée au début.

Nous avons recours — puisque la violence verbale est un terme connoté, à saisir uniquement dans son sens situé c'est-à-dire dans le contexte de sa production — non seulement à une approche empirico-inductive selon laquelle le sens est construit en interaction en œuvre quand tout est à découvrir mais à une approche plus large à savoir l'approche éclectique pour parler comme Orecchioni ou encore une approche « à la trace »<sup>12</sup> pour parler comme Larguèche.

Et pour paraphraser Béatrice Fracchiola, la problématisation de la violence verbale paraît être relativement récente en raison de sa complexité et d'une nécessaire approche plurielle

Il s'agit bel et bien d'une approche pluri-méthodologique qui tient compte de la complexité des situations de violence verbale. Christian Puren emprunte le paradigme de la complexité à Edgar Morin, suivant lequel : « *toute approche qui cherche à appréhender une réalité complexe se doit de chercher à prendre en compte le maximum de données, de refuser toute pensée unique et de défendre une forme d'éclectisme réfléchi* » (Puran, 1994 :36)

Le choix d'une perspective d'ordre interactionnel pour étudier le langage injurieux en pratique illustre donc notre dessein de couvrir des réalités non seulement

---

<sup>12</sup> Nous nous concentrons sur différents paradigmes de manifestation de la violence verbale : la disqualification, l'axiologie négative, la qualification péjorative, l'acte de dénigrement

complexes mais aussi et surtout diverses. Une telle approche ne peut être que multifocalisée et éclectique. Compte tenu de ce qui a été dit, notre travail s'articulera autour de six chapitres :

Le premier chapitre intitulé « Approche définitoire et tendances de recherche » traite comme son nom l'indique de tout ce qui a trait aux tendances de recherche sur le phénomène en question et aux notions. Ces dernières sont soit relatives au phénomène injurieux ou encore à la population étudiée.

Le deuxième chapitre titré « horizons théoriques et modèles pour l'analyse de la violence verbale en interaction » est consacré aux disciplines embrassées à savoir l'analyse des interactions selon la perspective d'Orecchioni et celle d'Olga Galatanu ainsi que les modèles de Larguèche, Laforest et Rosier. Il sera question donc de la présentation de la toile de fond théorique. Nous allons passer en revue l'ensemble des courants ayant participé à l'apparition de la linguistique interactionniste, discipline qui met en regard l'analyse des interactions verbales. Nous pointons du doigt aussi les modèles d'analyse auxquels nous avons recours.

Une fois le cadre théorique de notre travail présenté, nous décrirons dans le troisième chapitre dont le titre est « quelles démarches méthodologiques pour un phénomène qui souscrit à une approche mono-disciplinaire ? » le cadre méthodologique qui guidera nos approches. Il s'agira dans la première section de méthodologie de recueil du corpus. La deuxième section sera réservée à la description de la méthodologie présidant à l'analyse de notre corpus.

Les trois derniers chapitres seront enfin consacrés à l'analyse proprement dite de notre corpus et à la mise en application de la démarche méthodologique déjà présentée.

Nous avons choisi de donner comme titre au quatrième chapitre « la violence verbale dans ses manifestations réelles ». Il s'agit précisément de voir les différentes valeurs pragmatiques que pourraient avoir l'insulte en œuvre.

Le cinquième chapitre s'intitule « la violence verbale : ce moyen de verbalisation émotionnelle bien particulier ». Dans la première section de ce chapitre,

il est question de voir comment certaines émotions, telles que la jalousie, la peur, le mépris, la colère se travestissent sous forme de violence verbale ? Ou plus encore comment des vocables irisés de violence deviennent des dénominations émotionnelles. Dans la deuxième section de ce chapitre, l'accent est misé sur d'autres actes sociaux exprimés, eux aussi, au moyen de la violence verbale.

« La violence verbale dans ses manifestations représentées » est bien le titre donné au sixième chapitre. il est question de voir, en premier lieu, comment l'insulte constitue un processus constructif et dé — constructif identitaire. Nous verrons, en deuxième lieu, l'insulte comme reconfiguration sous forme de socio-ethno type et d'ontotype.

## CHAPITRE 1 : APPROCHE DEFINITOIRE ET TENDANCES DE RECHERCHE

## Introduction

Il sera question dans ce chapitre de deux sections. la première sera consacrée à dresser un bilan des perspectives et des tendances de recherche sur la question de la violence verbale dans tous ses états. Et cela en exposant particulièrement les différentes approches adoptées par les chercheurs dans l'appréhension de cette problématique.

Nous ferons, par la même occasion une revue d'obédience anthropolinguistique des études ayant traité le phénomène injurieux au cours des dernières années. Ceci nous permettra enfin de présenter puis d'inscrire notre recherche doctorale dans ce champ d'étude ou nous envisageons d'analyser la valeur du phénomène injurieux en contexte de sa production.

Nous présenterons, en deuxième section, les différentes définitions attribuées aux formes de violences verbales. L'approche définitoire de la jeunesse sera exposée en dernier. Nous questionnons, d'abord, la catégorie de la population à laquelle nous nous intéressons dans notre étude. Nous serons amenés à rendre compte de l'intrication de la catégorie jeune avec d'autres (sous)catégories telles que celles dites « (post)adolescents », « adultes » et ce, en vue de dessiner quelques contours définitionnels à partir desquels on peut la traquer.

### **1. La violence verbale : objet de recherche et non de curiosité**

La violence verbale est considérée comme objet d'étude et nous le retrouvons dans une multitude de champs de recherches. Ce phénomène de bombe verbale est devenu réellement un objet de recherche scientifique et non de curiosité.

#### **1.1. Le regard des sciences humaines et sociales**

Les anthropologues sont les pionniers à étudier le phénomène injurieux dans un cadre spatio-temporel bien précis. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, Robin Lakoff constate que la recherche définit l'objet d'étude étant l'insulte à l'intérieur d'un contexte historique et social indépendant. Cette optique de travail fait émerger moult échanges d'ordre interdisciplinaire.

A cette époque, les anthropologues ont fourni des efforts pour la théorisation voire la conceptualisation du « folklore ». ils s'intéressaient à ce qu'ils ont appelé « l'art verbal » au sens performatif en analysant ses usages à l'intérieur d'une dynamique circonstancielle qui lui est propre

Ce phénomène n'a pas échappé aux historiens. Leurs premières intentions dans l'étude des injures est de comprendre les structures voire les mentalités sociales. Ces historiens mirent à profit les archives des chartes municipales et les procès-verbaux des audiences de justice.

A leurs yeux, les insultes disent des choses sur les mentalités ou la reconstitution de sa nomenclature fait émerger un système de valeurs auquel participent différents groupes sociaux .

Yves Castan émet le souhait de décortiquer davantage ce phénomène car l'injure n'y apparaît pas comme une banale expression de la violence individuelle. Elle traduit de profondes hantises d'ordre collectif. La question de l'honneur semble être un point névralgique dans la compréhension de l'injure.

Encore les historiens de criminalités étaient les premiers à traiter du phénomène injurieux dans le cadre de la délinquance. Plusieurs récurrences ont été relevées dans les relevés judiciaires sans pour autant analyser les aboutissants et les aboutissants propres à l'injure.

Dans L'année quatre-vingt-dix, un groupe de médiévistes composés de linguistes et d'historiens se sont intéressés, suite à une parution d'un numéro consacré spécifiquement à la « parole d'outrage » de la revue *Ethnologie française* au phénomène de l'insulte<sup>13</sup>. Ces derniers ont posé les jalons de l'objet d'étude. Ils ont fait l'inventaire de ce phénomène en traçant les pourtours liés à l'invective qui rend diverses formes : « des malédictions, d'anathème, de diatribe, d'offense, d'insulte, de juron, de mensonge, de calomnie, de diffamation, de vulgarité, de dysphémie, de scatologie, d'écart de langage, d'accusation, de pique, d'exclamation, des lèse-majesté, de termes d'adresse, de mot tabou » (Beaumat et Garcia, 1995 : 08 )

---

<sup>13</sup> Lors d'un colloque franco-hispanique

La diversité performative caractérise donc l'invective ou l'insulte, juron et menaces se côtoient. leurs recherches sont inscrites en parallèle des approches sociolinguistiques en s'inspirant des anthropologues juridiques pour appréhender cette question en tant que phénomène réprimé et codifié ou les relations entre la société et la langue, entre l'insulteur et l'insulté sont révélatrices voire véhiculaires de sens.

Les études psychologiques essaient de démontrer les effets de ce phénomène sur les victimes. Les psychologues se sont aussi intéressés au phénomène injurieux en tentant précisément d'évaluer les blessures et les dommages psychologiques que pouvaient engendrer les insultes.

Le psychologue Maxime Chastaing a focalisé son regard sur les phénomènes des jurons. Il a travaillé ensuite sur l'impact négatif des injures sur l'individu en s'attardant sur les réactions d'ordre psychosomatique des victimes suite aux actions injurieuses.

Dans cette même optique, Evelyne Larguèche (1997) apporte, depuis quelques années, un nouveau regard sur ce phénomène. Psychopathe clinicien, psychanalyste et sociologue au laboratoire d'anthropologie sociale du CNRS, Evelyne Larguèche propose une réflexion sur la question de « la théorisation de l'injure ». Son point de mire est l'analyse sémantique de l'insulte selon le contexte. Elle analyse aussi les sous-entendus, les non-dits mais aussi le caractère violent de l'insulte et ses effets : « nous ne sommes plus du côté de l'action, du mode actif 'il l'injurie', mais du côté de l'effet, du mode passif, 'il s'est senti injurié' » (Larguèche, 1997 :04) propose larguèche dans son essai sur l'injure et la sexualité

Les juristes sont les pionniers à conceptualiser voir à théoriser cet objet « devenu un objet d'étude plutôt un objet de curiosité » pour emprunter une formule à Diane Vincent. Ils se mettent d'accord sur une définition tirée de leurs pratiques : « Nous appelons injure ce qui se dit, ce qui s'écrit, ce qui se fait à dessein d'offenser quelqu'un dans son honneur, dans sa personne ou dans ses biens » (François, 1795 :56 )



## 1.2. Le regard des sciences du langage

Les linguistes mettent en exergue l'injure en orientant leur recherche sur le discours. Au début des années soixante, une cohorte de chercheurs donnent naissance à la sociologie du langage<sup>14</sup> ou encore à l'ethnographie du discours. Pour ce qui est de la linguistique, les listes d'injures fusionnent l'essentiel des numéros de la revue *Malidicta*.

S'agissant du domaine francophone, le problème a été traité à travers d'autres thématiques. A titre d'exemple, en 1995, la revue *Faits de langue* a consacré un numéro à « l'exclamation » dans lequel les recherches de Fischer, Bonvini et Siblot sont apparues. Le travail de Drescher sur les sacres est étalé dans la revue *cahiers de praxématique* en 2000.

Le phénomène injurieux est fréquemment traité au cours d'études recoupant divers faits de langues peu ou prou polémiques : nous pensons à Yaguello (1978) qui l'étudie dans le cadre d'un essai sur la langue et les femmes. Il en est de même pour Cameron (1985) pour l'anglais et Rouayrenc (1998) qui l'envisage dans le cadre des gros mots.

L'analyse de discours suivant un critère social du genre ou du socio type abonde aussi, comme en témoignent les recherches de Eer (1990), Grimshaw 1990, Murray 1979. La description limitée aux items lexicaux bien intéressante est insuffisante pour deux causes principales : primo, les lexèmes décrits mènent rarement à la formulation d'hypothèses étant testés par une démarche scientifique explicite.

Secundo, dire que le lexical est suffisant pour caractériser l'insulte est une gageure (Iagorsette, 1998,2000) puisque celle-ci se définit comme acte de langage, parce que l'insulte est considérée comme acte, les études les mieux articulées tiennent de l'anthropologie se devant de croiser les items linguistiques avec les actes accomplis dans le discours et les paramètres de la situation d'interlocution (locuteurs, statuts sociaux, nature du contexte formel ou informel, allocutaires).

---

<sup>14</sup> Voir Christina Romain

Toujours dans la même année, certains sociologues tels que Harvey Sacks et Emmanuel Schegloff ont apporté une contribution très majeure à l'approche sociolinguistique du discours. Ils ont essayé d'isoler certaines variables, soient « la sélection des intervenants qui prennent la parole, l'identification des personnes et l'espace » ( Labov, 1972 :52), mais aussi et surtout la capacité sociale afférente à l'être humain qui pousse l'individu à engager la conversation avec ses semblables. William Labov, lui, a étudié au début des années soixante-dix l'insulte en tant que langage ritualisé. Ce sociolinguiste s'est attardé à l'analyse du rituel de l'insulte à l'intérieur du discours<sup>15</sup>. Ce qui la particularise de toute autre forme de discours était sa forme impérative et directe selon Jean Claude Milner. Nicolas Ruwet, lui, a emboité le pas en se focalisant sur le rythme, la syntaxe et le fonctionnement de l'insulte à l'intérieur du discours.

Les ethnolinguistes et les sociolinguistes ont développé de nouvelles approches du langage en essayant de déterminer dans leurs études « qui parle quel langage, avec qui et qui et quand ». Ils ont développé, à l'instar de Dell Hymes et Joshua Fishman, une structure d'ordre analytique en mettant en regard la richesse du langage comme élément nodal, c'est-à-dire, en mettant l'accent sur le code du discours, le style, la variété par des groupes ou communautés bien particulières.

Les anthropologues linguistes se chargent de décrire les règles de l'utilisation de l'injure singularisant certains groupes socioculturels. Les chercheurs en la matière s'emploient à la compréhension du fait social et culturel en fonction de la spatialité de l'insulte.

Les avancées d'obédience linguistique telle que l'approche pragmatique et sémantique discursive corrélée à la connaissance d'une culture langagière promue par les anthropologues ont participé à la diversification des pistes de questionnements sur la question.

Depuis les dernières années, nous remarquons que les recherches qui portent sur le phénomène est le fruit d'échanges interdisciplinaires.

---

<sup>15</sup> Il a étudié grammaticalement le sens de l'injure

A l'instar des travaux de la sociolinguiste Robin Lakoff, les chercheurs s'attelaient à analyser l'originalité langagière et la performativité discursive à l'intérieur de son contexte social donné.

Les travaux de Pierre Larrivée et Dominique Lagorgette en sont un autre exemple. Ils proposent particulièrement que le phénomène injurieux est régi par une conduite, un ton et un style, démontrant que les insultes sont, en quelques sortes codifiées. Disons pour faire bref que les linguistes, nous livre LARGUECHE,

*Tentent de cerner l'injure par les particularités sémantiques ou stylistiques qu'ils y repèrent, à l'appui des théories qu'ils avancent. Les historiens se réfèrent à l'injure pour illustrer la nature du conflit, retrouver les termes qui ont été employés par des personnages célèbres, ou lors d'une période particulière. Les psychologues s'intéressent à l'injure comme manifestation agressive, compulsive, et y voient le symptôme de telle ou telle pathologie. Les sociologues s'attachent à ce qu'ils nomment violence verbale et incivilités pour étudier telle ou telle frange de la population qui s'y adonne tout particulièrement. Enfin les juristes s'emploient à définir l'injure comme délit afin d'y appliquer une sanction. (LARGUÈCHE, 2009 : 75)*

Dès lors, c'est dans une volonté <sup>16</sup>ambitieuse de grammaticalisation de l'insulte que les chercheurs essaient de dépeindre les différents niveaux du langage distinguant diverses réalités sociales ou groupes sociaux Avec ce phénomène langagier, nous somme en présence de ce que Jean Delumeau appelle un « révélateur » :

*Les linguistes tentent de cerner l'injure par les particularités sémantiques ou stylistiques qu'ils s'y repèrent, à l'appui des théories qu'ils avancent. Les historiens se réfèrent à l'injure pour illustrer la nature d'un conflit, retrouver les termes qui ont été employés par des personnages célèbres, ou lors d'une période particulière. Les psychologues s'intéressent à l'injure comme manifestation agressive, compulsive, et y voient le symptôme de telle ou telle pathologie. Les sociologues s'attachent à ce qu'ils nomment violence verbale et incivilités*

---

<sup>16</sup> Ces approches ont propulsé la connaissance vers de nouveaux objets d'études comme les recherches sur les sacres et les jurons.

*pour étudier elle ou telle frange de la population qui s'y adonne tout particulièrement. Enfin, les juristes s'emploient à définir l'injure comme délit afin d'y appliquer une sanction » (largueche, 2009 : 75)*

L'étude du phénomène injurieux requiert ainsi une connaissance de différentes approches analytiques. Le sociolinguiste est aujourd'hui à la croisée des chemins où les approches psychologiques, anthropologiques, discursive et linguistiques opèrent une complémentarité patente entre elles comme l'affirment d'ailleurs Michel Garcia et Eric Beaumatin :

*L'approche juridique conduit à évaluer les effets de l'invective, seuls susceptibles de reconnaître l'agression et, par conséquent, de la qualifier. L'approche historique oblige à respecter le cadre spatial et chronologique dans lequel elle prend tout son sens de représentation culturelle spécifique. L'invective retient le littéraire qui s'attache aux créations, aux formes surcodées. La linguistique y recherche un modèle d'organisations et d'évolutions langagières ou un moyen d'analyser des performances de discours. Le sémiologue de l'image y trouvera des clés d'expressivité dans un code révélateur de mentalité. Une telle diversité ne peut que favoriser, à l'avenir ; dans chaque domaine de recherches, une conception plurielle de l'objet étudié. ( Beaumatin et Garcia, 1995 : 260)*

De ces moult recherches, il émane que l'insulte et par extension tout phénomène de violence verbale ne peut être appréhendée uniquement à l'échelle du lexème et qu'une approche contextualiste voire plurielle est nodale pour la saisir dans sa dynamique. Et c'est là le fief naturel de notre recherche

## **2. Traçages terminologiques**

La question du phénomène injurieux a fait couler beaucoup d'encre. Les définitions foisonnent déjà chez les anthropologues, sociologues, ethnologues, etc. Ces derniers évoquent le phénomène injurieux sous les termes d'insulte, de gros mots, d'injures, témoignant ainsi de diverses formes que pouvaient revêtir le phénomène de la violence verbale.

## 2.1. Indécision définitoire

Comme l'atteste la panoplie des études qui lui ont été consacrées pendant les vingt dernières années, la violence verbale pose des problèmes dès qu'il s'agit de la définir.

Une première difficulté qui occupe les linguistes concerne « la mise au point terminologique : moult termes sont employés de manière indifférente les uns pour les autres alors qu'ils ne sont pas synonymes. Il est question de l'injure, insulte, gros mot, invectives, outrage et blasphème et « autres amabilités », pour reprendre les termes de Daniel Crises. En linguistique, beaucoup de chercheurs tels que Dominique Lagorgette, Moïse Claudine et Rouayrenc font la distinction entre les insultes/injures/jurons et gros mots

A en croire Beatrice Fracchiola, la problématisation notionnelle de la violence verbale paraît être relativement récente, sans aucun doute en raison de sa complexité et d'une nécessaire approche multi focalisée

Le premier problème que rencontre l'analyste est de préciser donc ce que l'on entend par insulte, un problème d'ordre terminologique se pose : injure, insulte, apostrophe, invective, vanne, juron, axiologique négatif, gros mot, blasphème autant de termes renvoyant à la violence verbale, mais qui existent dans les travaux sans avoir fait au préalable d'une précision d'obédience définitionnelle.

Toujours quant à la question de l'indécision définitoire, Moïse a mentionné cela dans un article publié en 2008 ayant comme titre : *Formes et valeurs de l'injure dans les processus d'affirmation identitaire*. elle souligne que :

*Souvent dans les dictionnaires, comme dans le Petit Robert, les choses sont mêlées ; « injure » est synonyme d'invective, 'insulte', 'gros mot', 'quolibet'. Effectivement. Mais c'est oublier que tout lexème peut prendre l'une ou l'autre valeur en contexte et, au de-là d'un sens, jouer sur des caractéristiques pragmatiques, essentielles pour ce qui est de la violence verbale. (Moïse, 2008 :02).*

## 2.2. Insulte, injure, juron, gros mot, axiologique négatif : réglage terminologique ?

L'insulte est un phénomène très vaste et plus difficile à cerner qu'il n'y paraît à première vue. Sa terminologie est d'ailleurs particulièrement flottante. Dans un article daté de 2009, Françoise Hammer affirme qu'un essai définitoire et une typologisation du champ vexatoire ne sont pas chose aisée

Pour paraphraser Hammer,

Ce sont les manifestations sémantico-lexicales ou syntaxiques les plus patentes de l'insulte qui ont fait l'objet de nombreux travaux, nonobstant, nous savons que tout discours peut, dans certaines conditions, provoquer une vexation et faire figure d'insulte, ce qui élargit alors considérablement le champ de recherche. Certains voient qu'il existe une distinction entre l'injure et l'insulte. Cette distinction repose sur différents paramètres. Ainsi, dans un article intitulé, « la psychologie des injures », Chastaing et Abdi (1980) axent sur le critère de vérité : si l'insulte est une accusation vraie, vérifiable, l'injure est irréfutable car elle est au-delà de la vérité

*« des appellatifs tels lâche, trouillard, vendu sont le plus souvent justifiées par a conduite de la personne ainsi interpellée ou alors ils présupposent des faits qui les vérifie »(Mateuia, I : 595)[...]par contre, des accusations du genre corps tyroide, chameau, jus de bidet, triple buse sont sciemment exagérées et, de la sorte, rendues imparables .ce sont des injures qui se fondent sur un abus de langage [...] et s'apparentent à l'ironie et aux jeux de langage. C'est ce qui explique aussi l'ouverture de la chose, le fait que n'importe quel mot puisse-dans des circonstances et avec des intonations convenables-être converti en injure et exprimer n'importe quelle valeur affective »(Mateiu, 2014: 595)*

Le rituel de chacune est un autre aspect qui fait opposer l'insulte à l'injure. Si on répond par des dénégations, des corrections ou des excuses à une insulte, à une injure, on répond par une autre injure.

*« l'injure leur apparait donc soit comme une provocation, un défi qui peut mener à un 'tournoi (duel/match) d'injures' ou bien à l'agression physique aiguillonnant l'adversaire comme*

*l'injurier, qui trouve ainsi une excuse dans la bassesse de l'autre-inventée par lui-même et/ou confirmée par la réaction violente de celui-là ; soit comme un « coup sans réplique » destiné à mettre son adversaire knock-out, à la faire faire sous le coup de la surprise » (Ibid : 595)*

Un autre critère lié à la voie voire à la nature des insultes/injures est possible grâce au recours aux définitions lexicographiques et à l'étymologie. Les injures sont une forme d'« agression éminemment verbale » tandis que les insultes peuvent « relever du verbal ou du para verbal, voire du non verbal ». Le sourire, le rire, le regard tés curieux insistant ou méprisant, le ton ironique sont interprétés aussi comme des insultes.

Selon Moise et Larguèche, l'insulte et l'injure sont employées l'une pour l'autre. Moise souligne dans un article (2008) que lorsque le jugement est donné comme vrai, c'est-à-dire « vérifiable sur l'interlocuteur et justifiable par le contexte », il s'agit d'insulte. Si l'injure n'est pas donné comme vrai, c'est-à-dire non vérifiable sur l'interlocuteur et donc qui relève de l'imaginaire<sup>17</sup>, il est en ce cas question d'injure. Elle souligne que « traiter quelqu'un de « gros lard » s'il est gros relève de l'insulte sinon de l'injure » ( Moise,2008:03).

Nonobstant, ces deux critères sont voués à l'échec en ce sens que l'insulte et l'injure s'appuient sur des jugements de valeur et donc sur des appréciations d'obédience subjective d'où la nécessité de trouver d'autres critères de différenciation. À quelques pages d'intervalle, Moise prend l'exemple de « merde » qui pourrait être, selon son fonctionnement en jeu gros mot, injure et juron :

*Le gros mot jouera sur la fonction référentielle du langage, fera référence à l'objet désigné ('la merde'). [...] le juron joue de la fonction expressive, sert le locuteur, celui qui est en train de parler, pour ponctuer son discours, une façon d'être dans l'emphase('merde').la transgression sera d'ordre scatologique, sexuel ('putain') ou sacré ('Nom de Dieu). L'injure, et Nancy<sup>18</sup> ne fait pas de référence au mot « insulte », vise l'interlocuteur*

---

<sup>17</sup> Et du fantasme voire même de la provocation

<sup>18</sup> Moise se réfère à l'ouvrage de Nancy 2002

*dans une fonction impressive, 'je te dis merde'' ou même ''tu es une merde "espèce de merde''. (Moise, 2008 :03)*

Précisons que le terme injure est, aux yeux de Moise, appartient au domaine de la justice. Le vocable « outrage » est, lui aussi, à rapprocher du domaine juridique et se distingue de l'injure de là que les deux termes ne concernent pas le même destinataire. Si l'injure s'applique aux citoyens, l'outrage quant à lui s'applique à un représentant de l'ordre public.

Si les gros mots représentent une simple « classe de termes vulgaires utilisé par le peuple et font allusion au corps et ses fonctions (la défécation et la sexualité) d'une manière qui les dévalorise, les insultes/injures, elles, « renvoient à la fois à une classe de lexèmes, à un type d'actes de langage

Les jurons, eux, « désignent une liste de formules, mais aussi l'acte accompli en les proférant » dans certaines conjonctures et avec ses éléments prosodiques »

Jean Dérive et Jean- Jean Dérive voient que l'insulte n'est « pas toujours une catégorie lexicale a priori (dans le cas d'un nom unique proférée en apostrophe à l'encontre d'un allocutaire) et pas systématiquement non plus une catégorie rhétorique » (Dérive et Jean Dérive, 2004 :14).

Il en est de même pour Fracchiola qui, En 2007, en se référant à l'étymologie des deux termes, pense que l'insulte renvoie à l'origine au mouvement (assaut, sédition) alors que l'injure renvoie au résultat (la blessure, la narre) .

Elle affirme à quelques pages d'intervalles que l'insulte et injure renvoient ainsi à des identiques sur la forme, mais distinctes en ce qui concerne les effets. Elle finit par avouer que insulte et injure peuvent être considères ensemble ou distinctement du point de vue des genres brefs.

Il ne fait pas de doute que l'insulte et l'injure désignent un même type d'attaque de la part de l'injurieur mais ne désignent pas la même chose du point de vue de l'injuriaire. L'insulte serait plus maladroite voire grossière, directe tandis que l'injure renvoie de manière facile à l'essentiel de l'être, blesse.



Allant dans la même direction que Frachiolla<sup>19</sup>, Sophie Fischer écrit

*« Prenons l'étymologie de insultare : il viendrait de in-introductif et saltare. Comme l'écrit Deveto (1979) : La valeur morale de sauter dessus, c'est-à-dire insulter est d'époque cicéronienne » (insuit) et le premier sens serait : « acte ou parole qui vise à outrager ou constitue un outrage » Quant à l'injure (1974, lat. injuria, injustice, tort), c'est une injustice, un traitement contraire au jus, au droit. [...] l'insulte serait donc un acte de langage au sens strict. il est ponctuel et apparaît comme l'irruption de la passion, de l'excès, en situation verbale. il implique, comme l'injonction, une co-énonciation, et même lorsque on s'auto-insulte, il est rare de ne pas s'adresser à soi-même en deuxième et troisième personne » (Fischer, 2008 : 75).*

A partir de ce qui a été dit, il s'avère que sur le plan sémantique, syntaxique et linguistique, insulte et injure convergent vers des choses identiques nonobstant elles divergent en ce qui concerne les effets.

Fournier définit l'insulte comme suit

*« Sous cette appellation, nous désignons un type particulier d'injure qui prend une forme vocative et qui est constitué d'un socle référentiel dont la composition élémentaire est la suivante : un appellatif, qui attribue à l'offensé des propriétés dévalorisantes propose de cette dernière un « reflet qu'il donne pour son être en une sorte de raccourci ontologisant et réducteur et met nominalement en cause l'individu dans son appartenance décrétee (insulte essentialiste, pédale) ou dans son être supposé révélé par une situation déterminée (insulte situationnelle, fignasse) ». Un expressif témoigne à la fois de l'attitude hostile de l'offenseur et de l'impression qu'il veut produire. la production de l'insulte est ostentatoire. Elle fait même de l'ostentatoire. ( Fournier, 2014 : 138)*

Selon Anscombe, l'un des traits définitoires de l'insulte est son inhérence. Il affirme que « ce qui fait l'insulte, ce n'est pas la qualification d'une entité par un trait considéré comme négatif dans un état de langue et une culture donnée. L'insulte est

---

<sup>19</sup> C'est-à-dire définition à partir de l'étymologie

« considérée par la présentation de ce(s) trait(s) négatif(s) comme constitutifs de l'entité destinataire de l'insulte, quelle que soit la réalité de cette entité. Dire » sous développée du bulbe !) À un Prix Nobel revient toujours à l'insulter, quelque que soit l'adéquation du contenu éventuel de l'insulte à la réalité » (Anscombe,2009 :20)

En apparence, le problème définitoire des deux termes est normalement résolu. Plusieurs études récentes essaient de démontrer le contraire

*« définir l'insulte et l'injure comme une forme de violence paraît presque pléonastique ne serait-ce qu'eu égard à leur étymologie si l'on en croit Le Trésor de la langue française, le premier, déverbal d « 'insulter », aurait été un emprunt au latin médiéval insultus signifiant « assaut, attaque », soit une violence physique avant d'évoquer une offense en paroles ou en actes à partir du XIV ème siècle quant au second il est issu du latin classique injuria, qui a alors le sens de « tout, injustice, dommage », avant de se restreindre au sens de « parole offensante » au XIIe siècle » Actuellement , les deux termes sont proches, phonétiquement et sémantiquement, et peuvent même être considérée comme de parfaits synonymes. Néanmoins, l'insulte met l'accent sur le mot ou sur le geste lui-même, tandis que l'injure renvoie à sa valeur d'outrage (Mateiu, 2014 :595).*

Philippe Ernotte jugeant que les formes gestiques sont identifiées dans l'injure. Ils en font une spécificité la distinguant de l'insulte :« nous appelons insultes, les formes typiquement linguistiques de l'injure (laquelle possède également des formes gestiques, mimique ou d'indifférence méprisante » (2000 : 03) Certaines définitions proposent une légère différenciation entre « injure » et « insulte ». Laforest et Vincent jugent que « l' « insulte » est avant tout une violence verbale alors que l' « injure » peut être verbale, mais aussi physique et renvoyer à des gestes ou des comportements adoptés en vue de blesser autrui. L'insulte relève donc de la violence verbale.

Elle est plus précisément un terme impliquant un jugement de valeur négatif, un terme métaphorique, métonymique, ou encore hyperbolique, « associant souvent la personne à des animaux connotés négativement ou à des objets ou substance perçus comme dégoûtant ».

Ils parlent (2004 :63), plus précisément d'APA (axiologiques péjoratifs adressés) et notent que ces derniers peuvent être employés de manière ludique, hypocoristique, étant « souvent utilisés comme de « fausse insulte ». Selon les auteurs cités déjà (2004), faire appel uniquement à une approche linguistique de l'insulte est une gageure voire erronée. C'est pourquoi ils proposent le terme de

« qualification péjorative » englobant, de cette façon, l'insulte dans une optique plus large. Cette manière favorise de « prendre en compte un certain nombre d'actes sociaux accomplis grâce au moyen de la qualification péjorative » (Laforest et Vincent, 2004 : 59). Pour le fonctionnement de la qualification péjorative, ils proposent un schéma détaillé dans les pages qui viennent.

En conséquence, le mécanisme de l'insulte est associé à une « pragmatique de l'insulte qui met à contribution ces matériaux pour accomplir en contexte l'acte visé » ( Chanay et Chevalier, 2009 :46)

Pierre Larrivé , lui, définit l'insulte comme « l'attribution à un allocutaire d'un groupe nominal détaché de contenu axiologique négatif par un locuteur se fondant sur une norme et sur une visée »(Larrivé,2004 :46).

Dans un article publié en 2004 et qui s'intitule « La politique de l'injure. Une décennie meurtrière en Algérie», Moussaoui Abderahmane a tenté de trouver les équivalents servant à dire l'injure en langue arabe. Il mentionne que certains équivalents ne sont utilisés que dans la langue orale comme « al-ṭiyâḥ (la chute) ou al-takḥṣâr (le défaut). » Tandis que d'autres ne sont présents qu'en langue littéraire comme « al-hajû (la moquerie, la satire), al-qardh (la médisance) et al-qadhf (l'attaque) ». Beaucoup nonobstant « sont utilisés dans l'un et l'autre registre comme al-shatm (l'insulte grossière), al-m'ayra (l'invective), al-la'na (l'anathème) ». (Moussaoui,2004 :165)

Il souligne à quelques pages (:167) que le terme *al-sabb* est le plus usité presque dans tous les registres et que :

*Le verbe sabba veut dire couper, transpercer, percer etc. Pratiquer une entaille avec une arme tranchante se dit également avec les mêmes mots nous disent les lexicographes*

*arabes. Dans son dictionnaire, Kazimirski nous signale que le mot sabba signifie « faire des entailles avec une arme tranchante aux pieds d'une bête pour l'empêcher de marcher » (Moussaoui,2004 :167)*

Le sens semble être donc corrélé à l'idée de blesser sans pour autant tuer .il conclut son article par une proposition définitoire d'injure :

*L'injure est un dommage qui peut prendre la forme d'une parole, d'un geste, d'un dessin, d'une parole, d'un geste, d'un dessin, d'une caricature ou de toute autre expression outrageante. [...] l'injure exige de son destinataire une connaissance préalable des règles du code dans lequel s'inscrit l'auteur de l'injure. Ce code est appelé code de l'honneur quand il fixe, dans un groupe, les frontières de la dignité morale à préserver en empêchant quelqu'un d'autre de les franchir. Injurier c'est franchir ces frontières. Quand cela arrive, les réponses sont codifiées également pour celui qui veut rétablir le sentiment qu'il a de sa dignité morale. Car, insulter c'est s'attaquer à l'honneur, ce qui exige réparation. (Moussaoui,2004 :178).*

Disons les choses franchement et ouvertement, le fait de définir ces formes de violence est frustrant. Ce que confirment les dires de Dominique Lagorgette quand elle écrit :

En effet, les étiquettes de ce qui constitue l'un des actants du phénomène plus général de la violence verbale sont parfois frustrantes, trompeuses et de toute manière très floue. Chaque auteur a même tendance à définir sa propre définition : loin d'être un problème méthodologique, que l'on imputerait à telle ou telle incurie intrinsèque des sciences dites « non dures ».[...]tout système de lecture épistémologique aboutit au même constat : réduire les acceptions sémantiques d'un terme qui rend compte d'un acte de langage est aussi en diminuer la portée »( Lagorgette, 2008 :03).

Certains soulignent donc que tout est affaire de contexte. D'abord, des propos qui ne comportent aucun mot blessant peuvent, sous l'effet du contexte conversationnel « le comportement qui accompagne l'énonciation, un ton plus ou

moins violent, les mimiques faciales, le regard ou des gestes mécaniques devenir injurieux<sup>20</sup> » (Mateiu, 2014 : 596)

Nous rejoignons l'avis de Dominique Lagorgette considérant que « le statut d'insulte d'un propos ne peut se concevoir en dehors de la validation comme telle par celui à qui ce propos est destiné [...] ce qui implique que l'allocutaire victime de l'insulte reconnaît au propos son caractère dépréciatif mais aussi très couramment que, d'une certaine façon, il en nie la pertinence » (Lagorgette, 2004 : 15)

Pour ce qui nous concerne encore, Toutes ses formes paraissent indissociables si « l'on veut éviter l'écueil de la catégorisation purement lexicale » (Lagorgette, 2008 : 03).

Notre définition de l'insulte rejoint donc la vision de Largueche, Labov, Lepoutre, Lagorgette., Rosier selon laquelle sa compréhension nécessite son actualisation contextuelle et que la réflexion sur le phénomène de la violence verbale a tendance « à se définir comme notion qui évolue à l'intérieur d'un cadre spatio-temporel précis » ou, pour reprendre les termes de Largueche « l'insulte n'existe que si la cible de l'attaque verbale se sent blessé » (Largueche, 1992 : 10 ).

Comme nous reprenons les propos de Lagorgette : « le phénomène de l'insulte est donc bien plus subtil que le laisse croire une simple lecture des dictionnaires d'usage ou le code pénal. » (Lagorgette, 2002 : 27).

Il s'agit de système de lecture de cet acte parcourant toute l'échelle de l'axiologie en contexte qui nous intéresse le plus. Nous jouirons donc tentant de l'expression violence verbale, tentant de qualification péjorative, tentant d'axiologiques négatifs, tentant de phénomène insulte ou injure pour rendre compte de tous les phénomènes langagiers.

### **2.3. Quelques mots sur la jeunesse algérienne**

Roland Barthes définit le jeune comme un degré zéro de la classe sociale

---

<sup>20</sup> Philippe Ernotte et Rosier, dans le lexique clandestin, prennent l'exemple de la réplique célèbre d'Arletty dans le film « hotel du nord » de Marcel Carnet.. Arletty a donné un effet injurieux à un terme neutre : « atmosphère » ! est ce que j'ai une gueule d'atmosphère !. on parle donc d'effet Arletty

*« Qu'est-ce qu'un jeune ? Une sorte de magma, une catégorie amorphe dans laquelle on engouffre commodément les significations les plus variées ( ... ) ; c'est une place vide occupée par des fantômes –alibi, un individu précieusement abstrait, purifiée de toute origine et de toute limite, un degré zéro de la classe sociale » (Barthes,np)*

La société algérienne n'a pas attendu les temps modernes pour inventer « la jeunesse ». Cette dernière, dans les sociétés traditionnelles, est déjà contrôlée et bornée par des rôles, des rites, des droits et des interdits.

La question relative à la définition de la population que nous avons ciblée au cours de cette étude contraint de faire au préalable état de la conception de la jeunesse, et précisément la jeunesse algérienne. Quelles sont les différentes acceptions que la notion de la jeunesse recouvre du point de vue biologique, psychologique et sociologique ? Pour répondre à ces questions, situer le concept dans un contexte socioculturel est nécessaire.

La période fixée pour désigner le cycle de vie qui va de la fin de l'âge de l'enfance vers le début de l'âge adulte est admise dans toutes les cultures néanmoins elle se présente d'une manière différente selon les sociétés et leur évolution.

La question de la jeunesse reste, de nos jours, relative car elle n'est pas la même que celle d'il y a un siècle. Cela pourrait s'expliquer par le mode de vie, le marché du travail et le cadre de la famille des dites sociétés dont elle dépend. Voilà pourquoi la définir avec exactitude revient à prendre en considération tous les paramètres historiques, économiques et socioculturels qui mettent en regard les contours du cycle de vie de l'adolescence.

### **2.3.1. Définition de la jeunesse**

Certains chercheurs tels Ciccheli, 2001, Galland, 2001, Van de Velde, 2007 pensent qu'il ne faut pas trancher dans la définition des catégories comme « jeunesse », « âge adulte », « post-adolescence ». Souvent, la question sur les seuils à partir desquels on peut faire une saisie de telle ou telle catégorie est inscrite dans un registre essentialiste qui fixe une fois pour toutes, les frontières « inter-âges » et « inter-

catégorielles ».A tel point que le franchissement de ces seuils constitue un signe majeur de différenciation en vertu duquel le sujet passe d'un âge à un autre.

Si un investissement scientifique important relayé par des disciplines telles que la médecine, la psychiatrie, l'éducation, la psychologie développementale, etc. est accordé à l'enfance et à l'adolescence, les études sociologiques qui s'intéressent à l'adolescence n'ont commencé véritablement à émerger qu'à partir des années 60 en se focalisant beaucoup plus sur les caractéristiques intrinsèques de ce cycle de vie qui ne peut plus être confondu avec l'enfance dont il se démarque par ses traits spécifiques d'autonomie.

Selon Galland (2001), la tradition américaine serait l'une des pionnières à avoir attribué sociologiquement quelques traits définitoires à l'adolescence.

Cependant, les filles et les garçons vivent différemment cette forme d'éloignement de la responsabilité. Alors que les premières sont promises à devenir épouses et sont encadrées dans un univers de la docilité, les seconds se plaisent à valoriser essentiellement les exploits sportifs. Les rôles étant ainsi assignés, tous les deux manifestent les uns pour les autres de l'attractivité sexuelle qui « *Orienté tous les comportements à cette période de la vie* » (Galland, 2001 : 613).

### **2.3.2. Sexualisation des identités : l'adolescent, entre indépendance et autonomie**

Des études sociologiques modernes (Singly, 2006 ; Pasquier, 2005) révèlent que l'adolescence moderne se particularise par une forte propension des adolescents à se procurer leur propre autonomie. Les adolescents, selon De singly(2006), éprouvent le désir de rester autonomes en creusant l'écart entre les deux espaces à savoir le nous générationnel et le nous familial auxquels sont rattachés les notions d'indépendance et d'autonomie. De nature économique, la première serait inexistante à cet âge de la vie alors que la seconde serait liée à la fréquentation des groupes de pair. Ces deux notions favorisent la distinction entre adolescence et enfance combinant absence d'autonomie et absence d'indépendance.

Néanmoins, ces deux instances identitaires sont loin d'être en conflit du moment que l'adolescent n'est pas aux antipodes des normes adultes ; il continue,

selon l'auteur, à s'y conformer relativement en fonction de la classe sociale à laquelle il appartient.

Aux yeux de Galland (2008), la socialisation au sein de la famille (sensée léguer à l'adolescent de grandes valeurs et normes auxquelles il doit se conformer) se trouve concurrencée par une seconde socialisation scolaire et relationnelle (entre pairs). La socialisation entre pairs favorise la création d'espaces privés, ceux-là même dans lesquels il puisse s'investir. De la sorte, la socialité adolescente ne rentre pas en conflit avec le monde adulte comme le voit Parson (1942) mais se pose en étant travaillée par les deux types de socialisations. Or, dire que les contraintes normatives ne s'exercent que par le canal des adultes serait une gageure. En fait, l'étude de Pasquier (2005) prouve que la culture adolescente peut être extrêmement sujette à des pressions imposées par le monde des pairs et cela autour de l'apparence.

L'identification aux autres par l'initiation des codes vestimentaires et musicaux est l'un des processus auxquels la construction de soi doit être soumise. Cette stylisation de l'identité peut avoir comme conséquence, d'une part, des effets de stigmatisation et de marginalisation surtout quand un adolescent ne s'identifie à aucun goût stylistique, et d'autre part, de radicaliser les appartenances culturelles à fort pouvoir classant basé, surtout, sur l'apparence physique.

Pour Pasquier, l'apparaitre idolâtré contribue à rendre les différences très profondes entre les sexes (filles /garçons) et à rendre fort le sentiment d'une identité sexuée. De telle façon que les compétitions sportives et les valeurs de la virilité sont exaltées par les garçons dénigrant le sentimentalisme des filles qui se complaisent dans leur amour des épanchements émotifs avec leurs amies intimes.

Ainsi, se donne à voir une image stéréotypée d'un adolescent divisé en raison des tensions générées par sa position entre deux états de fait non seulement dépendance et autonomie mais aussi du fait de cette sexualisation normative de l'identité.

« Cette sexualisation des identités a évidemment partie liée avec le renforcement de l'aspect normatif de l'adolescence : si l'adolescence est de plus en



plus définie par des façons d'être des apparences stéréotypées, un des meilleurs supports d'expression de ces stéréotypes est l'identité sexuée » (Galland, 2008 : 825).

Toutefois, l'adolescent(e), en dépit de son sexe, semble s'inscrire dans un cycle de vie dans les lisières sont malléables non seulement le début peut être tôt ou tard mais aussi l'achèvement peut, lui, aussi, s'étirer en fonction de certains facteurs sociaux et/ou politico-historique.

### **2.3.3. La jeunesse en Algérie**

Etant notre étude porte sur la violence verbale chez les jeunes Algérois, il importe de cerner sociologiquement l'identité jeune en Algérie à travers la présentation du cadre de l'évolution de la jeunesse algérienne via un parcours historique.

La notion de jeunesse est une notion moderne apparue dans les sociétés occidentales vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et au début du XX<sup>ème</sup> siècle .Dans la société algérienne, elle est encore plus récente. A la même époque, l'Algérie, sous l'occupation française, était en grande partie rurale. Une minorité de la population, généralement appartenant à la classe bourgeoise vivait en ville .ce sont les enfants de familles bourgeoises citadines t qui vivaient seulement leur âge d'adolescence dans des institutions scolaires et dans des cadres d'apprentissage d'un métier. C'est l'âge de la préparation de l'immersion dans le monde du travail des adultes. Kamel Rarrbo déclare que : « Souvent, ces enfants étudiaient dans les medersas puis dans les universités ou centres d'études supérieurs (souvent à la Zitouna de Tunis) et se destinaient à des emplois en fonction de leur filiation socio-éthique : juges, enseignants, administrateurs...etc. » (Rarrbo,2000 :27).

Il est à signaler que parallèlement à cette jeunesse appartenant aux couches sociales aisées, il y a une autre jeunesse, qui elle, fait partie de cette majorité de la population vivant dans les régions rurales.

L'organisation des structures sociales de la société algérienne a connu, après l'indépendance une grande mutation. La société algérienne a pris du recul par rapport au modèle traditionnel qui était en vigueur avant l'indépendance. Mais elle maintient

certaines pratiques tirant son origine de la culture ancestrale. la population algérienne a plus que doublé démographiquement depuis les années 1960.

Avec l'accroissement du degré de l'urbanisation et de la croissance industrielle, l'exode rural s'est intensifié et du coup la population urbaine dépasse la population rurale ce qu'il faut retenir de cette croissance démographique est l'importance de la proportion des jeunes de la population algérienne. Les jeunes de moins de 30 ans représentent d'après le recensement de la population algérienne en 2008 67 des algériens.

L'Etat a développé, face à cette démographie galopante de la jeunesse, une politique d'encadrement de la jeunesse à travers des organisations majoritairement associatives, rattachées au Ministère de la jeunesse et des sports, et au Ministère du travail, qui a pour tâche de faire face au chômage qui touche le plus cette frange sociale. Aux yeux de Kamel Rarrbo.

« Les jeunes âgés de moins de 30 ans sont les plus touchés par le chômage (.) Ils représentent 70% de tous les chômeurs » ( Rarrbo, 2000 : 30)

Les jeunes algériens vivent un mal être face à cette crise économique et sociale, et du coup nous assistons ces dernières années à une montée des prises de risque et de la mythologie de l'aventure se caractérisant par la violence (physique et verbale), la consommation de drogues et d'alcool, l'excès de vitesse et le besoin de fuir en traversant la mer. Dans le but de réussir leur insertion professionnelle, les jeunes algériens font des études secondaires et universitaires et parfois même suivent des cours de formation professionnelle dans des écoles privées.

Etablir une définition sociologique de la notion de la jeunesse en Algérie est difficile en ce sens que peu d'écrits scientifiques ont été élaborés dans ce domaine pour la problématisation de ce concept dans la société algérienne. Kamel Rarrbo affirme que :

*Il est en fait admis aujourd'hui qu'aucune recherche sociologique n'a essayé de cerner, de sérier cette catégorie sociale d'âge biologique juvénile dans sa globalité afin de vérifier et/ou de construire la pertinence d'une définition*

*scientifique de la jeunesse algérienne et d'analyser les rapports de pouvoir, d'encadrement et de domination entre les aînés et les jeunes, entre l'Etat et la jeune génération. ( Rarbot, 2007 : 15)*

### **3. Synthèse**

Dans ce premier chapitre, nous nous sommes proposé de dresser un bilan des perspectives et des tendances de recherche portant sur la question de la violence verbale. Plus particulièrement, nous avons exposé les diverses approches adoptées par les chercheurs dans différentes disciplines dans l'appréhension de cette problématique.

Nous avons fait, par la même occasion une revue de coloration anthropolinguistique des études ayant traité le phénomène insulte au cours des dernières années. Cela nous a permis enfin de présenter puis d'inscrire notre recherche doctorale dans un champ d'étude ou nous avons envisagé d'analyser la valeur du phénomène injurieux en contexte de sa production.

Nous avons mis le doigt, en deuxième section, sur les différentes définitions attribuées aux formes de violences verbales. L'approche définitoire de la jeunesse était exposée en dernier. Nous avons questionné, d'abord, la catégorie de la population à laquelle nous nous intéressons dans notre étude. Nous étions amenés à rendre compte de l'intrication de la catégorie jeune avec d'autres (sous)catégories telles que celles dites « (post)adolescents », « adultes ».

## CHAPITRE 2 : HORIZONS THEORIQUES ET MODELES POUR L'ANALYSE DE LA VIOLENCE VERBALE EN INTERACTION

---

Etudier la violence verbale dans tous ses états en interaction consiste à l'appréhender à travers les éléments de la situation de communication, le contexte et la relation interpersonnelle (la politesse linguistique, le système des faces et les normes du genre de discours). Le cadre d'analyse que nous avons adopté s'appuie particulièrement sur la linguistique interactionniste telle qu'elle ressort de différents travaux d'Orechionni et d'Olga Galatanu.

Nous recourons, tout au long de l'analyse de notre corpus à moult concepts théoriques et outils méthodologiques mis en œuvre par des courants scientifiques desquels l'analyse du discours et la linguistique interactionniste sont tributaires<sup>21</sup>.

Le but de ce chapitre est donc de présenter la toile de fond d'ordre théorique de notre étude. Ainsi l'ensemble des différentes théories (sociologiques, pragmatiques, etc.) dont nous mettrons l'outillage à profit pour appréhender la valeur de la violence verbale seront-ils passés en revue.

Nous présenterons de prime abord les divers courants théoriques étant à l'origine de l'émergence de la linguistique interactionniste. Cela favorisera la description de différents concepts théoriques empruntés pour notre analyse. Ensuite nous présenterons la théorie d'Orechioni et d'Olga en la matière et leurs visions de la relation interpersonnelle

## **1. Les interactions verbales selon Orecchioni**

### **1.1.1.1 Le concept d'interaction**

Le concept d'interaction a été employé pour la première fois dans le domaine des sciences de la vie. Elle a été abordée pour la première fois par l'école de Palo Alto<sup>22</sup>. Il a été ensuite utilisé voire emprunté par les sciences humaines au 20<sup>ème</sup> siècle pour désigner toute forme verbale ou non verbale.

Il ne s'agit pas, pour nous, de retracer l'historique de la notion en question mais de la présenter dans le but de voir l'efficacité de cette pratique d'ordre social envisagée du point de vue de la relation sociale qui s'instaure entre les partenaires de l'acte de langage.

---

<sup>21</sup> Nous pensons à l'interactionnisme symbolique gofmanien, l'analyse conversationnelle, etc.

<sup>22</sup> Cette notion vient complexifier la représentation d'ordre linéaire de la communication.

Le sociologue canadien Erving Goffman distingue l'interaction, en tant que phénomène général, d'une interaction particulière :

*Par interaction, on entend à peu près l'influence réciproque que les partenaires exercent sur leurs actions respectives lorsque ils sont en présence physique immédiate les uns des autres ; par interaction, on entend l'ensemble de l'interaction qui se produit en une occasion quelconque quand les membres d'un ensemble donné se trouvent en présence continue les uns des autres ; le terme « rencontre » pouvait aussi convenir » (Goffman, 1973 :23).*

La définition de l'interaction donnée par Goffman est restrictive en ce sens qu'il insiste sur le fait que le concept en question soit un processus d'influences mutuelles que les participants exercent les uns sur les autres en situation de face à face. D'autres situations communicatives<sup>23</sup> sont marginalisées par Goffman.

Kerbrat-Orecchioni, en offrant une vision plus étendue du concept d'interaction, considère que les interactants, dans l'échange verbal, exercent les uns sur les autres une résille d'influences mutuelles. En ce sens elle dit : « *Parler, c'est échanger, et c'est changer en échangeant.* » (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 17). Ruth De Oleivera définit les interactions verbales comme

*« Des activités sociales qui trament nos relations quotidiennement et forgent ainsi nos cultures. Vu sous ce prisme, l'échange verbal est un fait social régi par un système de normes établies pour et par nos sociétés ».*(Oleivera,2020 :02)

Nous retenons que l'interaction verbale est une activité sémantique et non un processus mécanique de la parole : « un processus de création de sens, d'échange de significations motivé par des raisons fonctionnelles » (Oleivera, 2020 :05). Cela signifie que, par leurs échanges, les participants agissent conjointement sur leurs actions et sur la réalité. Sous cet angle, la communication est d'ordre bilatérale ; elle se

---

<sup>23</sup> Telles que les échanges épistolaires et les échanges téléphoniques

bâtit autour d'un pôle émetteur qui prend en considération 'existence de son interlocuteur : « parler, c'est anticiper le calcul interprétatif de l'autre »( Ibid: 25)

Grace à la notion de calcul interprétatif, le destinataire entre de plein pied dans cette communication élargie puisque c'est avec et par lui que s'élabore l'émission. Orecchioni souligne que :

*« le processus interprétatif est toujours un véritable « travail »(qui dans le cas des contenus implicites s'apparente à un « calcul ») : le sens jamais ne se donne à voir , il doit être extrait de son enveloppe signifiante selon un processus complexe et tatonnant.il s'agit toujours , pour les participants à la conversation comme pour les analystes de la conversation , de construire à propos d'un segment donné une hypothèse interprétative, qui pour les participants va en principe servir de base à l'enchaînement. Dans le cas des discours dialogués, on pourrait toutefois être tenté de croire que la clef du sens nous est fournie par l'enchaînement, le deuxième locuteur nous offrant comme sur un plateau l'interprétation qu'il convient d'attribuer à l'énoncé précédent-position certes confortable pour l'analyste, qui pourrait ainsi se décharger sur les membres » de la responsabilité du travail interprétatif »(Orecchioni,2005 :78)*

Orecchioni cite une belle phrase de Barthes « l'homme parlant (...) parle l'écoute qu'il imagine à sa propre parole » (ibid : 78). Cette conception de la communication entraîne une redéfinition de la compétence communicative.

Dans cette optique, nous assistons à une nouvelle communication, pour reprendre un terme cher à Yves winkin.

Il s'agit précisément d'une nouvelle conception dépassant fermement les diverses exceptions traditionnelles de la communication du langage aussi bien saussurienne<sup>24</sup> que chomskyenne.

---

<sup>24</sup> A vrai dire, Saussure n'a jamais parlé explicitement de « communication ». Il parlait du « circuit de la parole ». Chomsky, lui, parlait de « locuteur idéal ». La notion de «communication a été clarifiée par Martinet considérant la langue comme « un outil qui permet aux gens (...) d'entrer en contact avec les autres » (1960 :09).

Autour de cette nouvelle communication, un collègue invisible pour reprendre l'expression de Winkin, s'est constitué. Il se présente comme le produit de l'interdisciplinarité.

Les concepts phares de l'analyse de la communication étant proposés par l'école<sup>25</sup> de Chicago sont comme suit :

- 1- Nous pouvons déceler deux niveaux de sens dans un message : le sens littéral « contenu » et la signification « la relation » : le niveau relation est le niveau le plus cardinal.
- 2- Le fonctionnement des messages peut s'effectuer sur deux codes : le code digital lié aux signes arbitraires et le code analogique lié aux signes motivés
- 3- La totalité de la communication est découpée en séquence. De plus, pour que la communication puisse être interprétée, recourir à la ponctuation est nécessaire.
- 4- Les interlocuteurs sont capables d'identifier voire de rectifier leurs écarts d'interprétation des messages grâce à la méta-communication. Elle est nommée aussi « la communication réflexive ».
- 5- Cette école a une conception nouvelle du langage et de la réalité. Pour les psychologues de cette école, nous ne pouvons pas parler de personnes psychologiquement malades en soi, mais

*« Des systèmes d'interactions provoquant des interprétations douloureuses de la réalité. On peut donc avoir des perceptions mentales différentes d'une « même » réalité. Les thérapies systémiques consistent par conséquent à amener les patients à modifier leur vision des choses » (Blanchet, 1995 :69).*

Cette école a fait remarquer aussi que la personne a toujours tendance à penser que « sa construction de la réalité est la réalité alors qu'elle n'est que « interprétation » ( Blanchet, Ph, 1995 : 69) Nadjib Mouhtadi affirme lui aussi qu'

*« Avec le recul nécessaire, on est en droit de considérer l'école de Palo Alto comme un point de rupture d'avec les référents théoriques d'un paradigme techniciste et mathématique des sciences de l'information et de la communication, et de déplacer*

---

<sup>25</sup> Cette école lie souvent le signe analogique à l'affection et le signe digital au langage scientifique.



*l'intérêt de la recherche vers la communication-participation qui porte en son sein les germes de la théorie systémique des communications. » (Mouhtadi,2000 :298)*

Il ajoute à quelques pages d'intervalles :

*« En s'appropriant la théorie sémiologique, la communication, estime Mucchielli, peut enfin offrir aux sciences voisines quelque chose, alors qu'elle ne faisait jusque-là que leur emprunter. De son côté, cette théorie et la méthode d'analyse qui l'accompagne aideront à reformuler les problèmes de la communication qui relèveraient des phénomènes d'influence et de persuasion. ( 'ibid :298 )*

L'interaction verbale constitue la véritable sève de la langue, et à l'instar de Bakhtine, nous trouvons que l'action langagière ne peut se concevoir indépendamment d'une réaction immédiate ; personne ne parle seul et c'est dans l'interaction<sup>26</sup> qu'advient le sens et se mue.

La réception est donc primordiale étant donné que c'est le récepteur qui décide de l'interprétation d'une telle ou telle parole<sup>27</sup>. L'interaction verbale est donc un phénomène social dynamique qui constitue une mouvance dans laquelle se rejoint et s'influencent d'autres disciplines puisqu'aucune branche des sciences humaines n'en n'a pu épuiser la richesse. A ce sujet, Orecchioni affirme que :

*La réflexion en matière d'interactionisme est à l'heure actuelle extrêmes diversifiée : on ne peut pas parler à ce sujet d'un 'champ' ou d'un 'domaine' homogène, mais plutôt d'une 'mouvance' qui traverse plusieurs disciplines, et dont l'unité repose sur quelques postulats fondamentaux plutôt que sur l'existence d'un ensemble unifié de propositions descriptives. (Kerbrat-Orecchioni, 1999 :55)*

---

<sup>26</sup> Nous adhérons l'idée selon laquelle le sens ne pas se préexister à l'interaction, mais s'y construit progressivement grâce aux actions interlocutives

<sup>27</sup> Dans notre cas, c'est lui qui interprète une telle parole comme insulte ou pas. En réagissant en tant qu'insulte, il oriente la suite de l'interaction.

Robert Vion, lui pense que : « *La connaissance procède par des mouvements qui se jouent des cloisons disciplinaires, de sorte que la spécificité d'une science résulte d'un équilibre, toujours instable, entre diverses disciplines* » (Vion, 2000 :16)

### **1.2. 1.2 Les origines disciplinaires de l'analyse des interactions verbales**

L'analyse des interactions verbales est une branche des sciences du langage. Elle tire sa substance d'un croisement d'un certain nombre de champs disciplinaires : la socio-anthropologie, la psychologie, la philosophie du langage, la linguistique. Un intérêt en commun réunit ces moult approches : l'étude des échanges en situation.

Cette théorie mobilise les différents acquis de l'analyse du discours, de la linguistique énonciative et de la théorie des actes du langage. Les modèles de l'analyse conversationnelle se basent sur la reconnaissance des unités d'ordre transphrastiques (analyse du discours), s'élaborent autour du contexte (énonciation) et fait de l'acte de langage l'unité de base de toute conversation.

En un mot, l'approche interactionniste peut être définie comme une pragmatique du troisième type : « Parler, c'est échanger, et c'est changer en échangeant » ( Kerbrat-Orecchionie, 1992 :17)

Nous allons donc voir comment, à travers ces approches, a vu le jour cette perspective de la linguistique « qui intègre toute action conjointe, conflictuelle et /ou coopérative, mettant en présence deux ou plusieurs acteurs. A ce titre, « il couvre aussi bien les échanges conversationnels que les transactions financières, les jeux amoureux que les matchs de boxe » (Vion, 2000 :102). Dit autrement, d'où la linguistique interactionnelle tire son origine ?

Les sciences de l'homme ne peuvent pas faire l'économie de la transdisciplinarité. La démarche revendiquée est de ne pas privilégier une approche non monolithique<sup>28</sup>

### **1.2.1 L'analyse conversationnelle et l'éthnométhodologie**

L'analyse conversationnelle ou conversation analysis (CA) est inspiré d'un courant de la sociologie américaine : l'éthnométhodologie. Selon H.Garfinkel<sup>29</sup>, les

---

<sup>28</sup> La linguistique elle-même ne s'est jamais trouvée coupée des autres sciences humaines. Elle est constamment sollicitée par d'autres sciences

membres d'une société ont à leur disposition certaines méthodes pour organiser leurs interactions et pour produire ainsi la réalité sociale.

La tâche primordiale des ethnométhodologues est de chercher à décrire et de comprendre les procédés employés par les *acteurs* pour construire la réalité sociale. C'est à l'intérieur de l'ethnométhodologie que s'est établie l'analyse conversationnelle. Le programme de Garfinkel et plus particulièrement la conversation occupe le haut du pavé chez les sociologues conversationnistes. Pour ces derniers, la conversation est vue comme une production interactive. Dans cette optique, un énoncé verbal n'apparaît pas comme le produit d'un seul locuteur mais comme le résultat d'un produit interactif.

L'empirisme caractérise le travail des conversationnalistes, basé sur des enregistrements et des transcriptions de conversations recueillies en situations naturelles. Leur travail vise ensuite à découvrir l'ordre et la nature des échanges entre les participants. Cela signifie qu'ils ne partent pas de catégories préétablies, mais de catégorie se basant sur le groupe étudié.

La démarche entreprise consiste à décrire les méthodes (savoir, savoir-faire, procédures) employés par les membres d'une société pour gérer d'une manière adéquate l'ensemble des problèmes communicatifs rencontrés dans la vie quotidienne.

Décrire ces méthodes favorise au sociologue non seulement l'analyse des échanges quotidiens routinisés mais aussi cela lui permet d'observer comment un individu construit son identité sociale interactivement lors de ses échanges quotidiens.

La description du déroulement des conversations quotidiennes occupe les conversationnalistes en cela que les conversations offrent un lieu primordial d'observation des organisations sociales. Leur souci est de décrire les procédures d'organisation<sup>30</sup> ou les procédures de séquentialisation<sup>31</sup> dans le but de mettre en regard les types d'interactions et le caractère ordonné des conversations.

---

<sup>29</sup> Le pionnier du courant ethnométhodologique.

<sup>30</sup> Comme celles à l'œuvre dans l'alternance codique

<sup>31</sup> Comme celles qui régissent le fonctionnement de la paire adjacente

L'organisation générale des conversations est minutieusement analysée par Schegloff et Sacks. Les procédures de clôture et d'ouverture sont le sujet de prédilection des deux sociologues.

La réalisation d'une paire adjacente<sup>32</sup> d'énoncés de type salutation/ réponse singularise la séquence d'ouverture dans un échange téléphonique à titre d'exemples. La production de la réponse est tributaire de la production de la deuxième : le salut. Nous assistons à une dépendance conditionnelle .

Une étape préparatoire précède la séquence de clôture : le locuteur recourt à des formules conclusives pour signaler la fin de l'échange à son interlocuteur. L'étape de clôture est marquée par le recours à des énoncés conversationnels de type salutation de clôture.

Quant à l'organisation générale de la conversation, les conversationnalistes distinguent le phénomène de l'alternance des tours de parole. La transaction verbale est établie lorsque chacun des participants construit un tour d'enchaînement de la parole de l'autre à son tour.

L'analyse des conversations est interactionniste dans la mesure où elle envisage la conversation comme une interaction. « Parler, c'est interagir, d'où la notion d' « influence mutuelle » qui définit la conversation comme un moyen d'agir sur l'autre et de changer certaines idées du réel » (Pétillon, 1992 :129).

Dans notre travail d'analyse, l'analyse conversationnelle qui représente le courant linguistique de l'éthnométhodologie occupe une place importante. Les échanges verbaux violents fusent même non seulement dans la séquence de clôture ou dans le corps de la conversation mais aussi dès la séquence d'ouverture. Voilà pourquoi l'analyse conversationnelle nous est bénéfique.

### **1.2.2 La microsociologie de Goffman**

Les travaux du sociologue Erving Goffman ont inéluctablement contribué à la naissance de l'analyse des interactions verbales. Goffman, en consacrant ses

---

recherches aux relations quotidiennes, présente l'interaction comme un système teinté voire irisé de conventions et de mécanisme de régulations. A ses yeux, le langage est un élément conséquent dans le fonctionnement d'une société.

Pour l'analyse pragmatique des interactions, il met en exergue trois aspects essentiels.

- Les cadres participatifs : la rencontre sociale doit être pensée, selon le sociologue, au sein de la situation globale où elle se déroule. Pour la compréhension du fonctionnement de la communication, la prise en considération de l'ensemble des individus ayant accès à un événement de parole donné est primordiale.
- Les rituels : les individus se portent, durant l'interaction, une attention rituelle pour que personne ne se perde la face. Les individus ne peuvent, dans cette optique, se manifester qu'à travers des rôles. Erving Goffman définit le rôle comme un « modèle d'action pré établi que l'on développe durant une représentation et que l'on peut présenter ou utiliser en d'autres occasions » (Goffman, 1973 : 23)
- Les représentations dramaturgiques : il est question d'une métaphore que Goffman donne pour qualifier la rencontre sociale. Les individus en interaction semblent, à ses yeux, jouer une scène de théâtre où chacun présente son personnage en fonction de ce qu'il croit attendu de lui lors de l'interaction.

La manière dont l'individu ajuste son comportement devant les autres participants à l'interaction est aussi analysée par Goffman. Chaque individu est doté, selon Goffman, lors d'une rencontre communicative d'une face et d'un territoire.

La notion de « face » est : « cette valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier » (Goffman, 1974 : 09). Aux yeux de Goffman,

*« Alors même que la face sociale d'une personne est souvent son bien le plus précieux et son refuge le plus paissant, ce n'est qu'un prêt que lui consent la société ; si elle ne s'en montre pas digne, elle lui sera retirée » (Goffman, 1974 : 13).*

Toujours dans sa « mise en scène de la vie quotidienne », Ervin Goffman (1973) juge que l'interaction avec l'autre présente un double risque : celui d'envoyer à l'autre une image négative de lui-même et celui de donner une image négative de soi. Aussi, pour que l'enjeu interactif soit réussi, il est nécessaire de savoir ménager la face

des autres sans perdre la sienne. Ce ménagement réciproque et incessant des faces dans l'interaction est un processus de « figuration » (« face work »).

Nous assistons, lors d'une rencontre, à un narcissisme et aux images valorisantes auxquels s'attachent les interactants et cherchent à imposer. Lors d'une situation de confrontation, la face peut être la cible des menaces permanentes ; les images des individus peuvent être source de conflits lorsqu'il n'y a pas de compatibilité. Dans ce cas, les participants à l'interaction partagent le sentiment de perdre la face. Chaque interactant essaie de préserver sa face et celle des autres.

L'interactant est tenu de respecter les règles qui lui permettent de préserver sa face et son territoire ainsi que la face et le territoire de ses partenaires. Pour faire « bonne figure », l'interactant doit, primo, accomplir un « travail de figuration <sup>33</sup> » ou « face- work <sup>34</sup> ». Il doit, secundo, recourir à des « rituels qui entament et terminent l'interaction. Le bon fonctionnement de l'interaction sociale <sup>35</sup> est favorisé par les deux tâches citées infra.

Territoire : dans *la mise en scène de la vie quotidienne (1956)*, et plus précisément au chapitre deux du tome deux titré « les territoires du moi », Goffman rappelle que cette notion tire son origine de l'éthologie. Il affirme haut et fort que « les territoires varient selon leur organisation ». Ce qu'il explique qu'ils sont parfois mobiles, parfois délimités et fixes. Nous pouvons lire dans les propos gofmaniens la reprise des idées de Robert Sammer en parlant d'espace personnel « personale space » se révélant situationnel et temporaire.

A en croire Goffman, certains individus éprouvent une phobie du contact physique et de la chaleur corporelle que d'autres. Il a observé de remarquables différences entre les individus en qui a trait à leur orientation et la façon dont ils occupent, ou non, un territoire. Il a fini par déduire que chaque personne fait une

---

<sup>33</sup> La figuration sert aux « incidents », c'est-à-dire aux événements dont les implications symboliques sont sérieusement un danger pour la face. Ce travail peut se réaliser à travers l'emploi de certaines stratégies comme l'évitement et la réparation.

<sup>34</sup> L'individu mobilise des moyens pour que ses actions ne fassent perdre la face à personne.

<sup>35</sup> Grâce à l'assurance qui est l'une des variétés de la figuration qu'une personne peut maîtriser son embarras, et, par-là, écarter celui des autres.

expérience singulière du territoire et juge que les individus « habitent des modes sensoriels différents ».

En parlant des rites d'interactions que Goffman décrit sous les termes « tour de parole » et « enchâssement », ce chercheur met l'accent sur le fait que les tours de parole concernent uniquement les interlocuteurs et non les énoncés eux-mêmes

*« Les énonciations ne sont pas logées dans des paragraphes, mais dans des tours de parole qui sont autant d'occasions temporaires [pour les interlocuteurs] d'occuper alternativement la scène. Les tours sont eux-mêmes naturellement couplés sous forme d'échanges bipartites. Les échanges sont liés les uns aux autres en suites marquées par une certaine thématique. Une ou plusieurs suites thématiques forment le corps d'une conversation. Telle est la conception interactionniste, qui suppose que toute énonciation est ou bien une déclaration qui établit les paroles du locuteur suivant comme étant une réplique, ou bien une réplique à ce que le locuteur précédent vient d'établir, ou encore un mélange des deux. Les énonciations ne tiennent donc pas toutes seules [...] Elles sont construites [...] pour soutenir l'étroite collaboration sociale qu'implique la prise du tour de parole. Dans la nature, le mot prononcé ne se trouve que dans l'échange verbal, il est totalement fait pour cet habitat collectif » (Goffman, 1981 :85).*

Notre analyse de la violence verbale est également et potentiellement redevable à Goffman faisant de l'image de soi, du territoire, de la préservation de la face un impératif qui influe sur les choix des actes du langage.

### **1.2.3 Courant d'appartenance psychologique**

Il est à mentionner que l'école de Palo Alto est la pionnière de cette approche. Il s'agit d'une école composée d'un groupe de chercheurs dans les années cinquante. Ils sont à l'origine de la thérapie brève et de la thérapie familiale.

Pour la première, il s'agit d'une méthode consistant à résoudre des problèmes d'ordre psychologique. Contrairement aux thérapies traditionnelles, elle met en exergue la question de « comment » en reléguant au second plan le « pourquoi » dans le but de voir de quelles manières le patient affronte les problèmes. En un mot, Chercher à faire de la société un ensemble d'interactions entre les individus et à faire

de la communication un lieu où toutes les activités humaines s'assemblent sont leur pont de mire. la décime thérapie, elle, est une méthode qui, loin de considérer le trouble d'ordre mental comme un déséquilibre psychique, le voit comme trouble communicationnel.

De ce fait et d'un point de vue psychologique, la personnalité ne peut se faire sans références aux diverses relations que tisse la personne avec son quotidien. Pour paraphraser K, les comportements d'ordre pathologique ne doivent être rapportés uniquement au dysfonctionnement d'un individu, mais ils doivent être conçus comme la conséquence du système dans lequel est pris cet individu. Donc, le thérapeute doit s'intéresser aux interactions que l'individu entretient avec son entourage. Bref, il doit traiter son patient dans le système des interactions.

Dans notre travail de thèse, l'approche psychologique<sup>36</sup> nous sera d'un grand apport. Il s'agit précisément de la psychologie développementale et ses approches (l'observation, approches transversales et longitudinales) pour qui le langage humain est un dispositif complexe assurant à la fois des fonctions de communication et des fonctions de représentation. Cela nous amène à penser à l'acquisition de la pragmatique du langage qui correspond à l'acquisition des usages du langage considérés du point de vue cognitif, culturel et social. Les recherches sont réalisées dans le cadre théorique de la philosophie du langage.

#### **1.2.4 Le courant philosophique**

La théorie des actes de langage tire sa sève de la philosophie du langage. Historiquement, la pragmatique naît lorsque John Austin, philosophe du langage ordinaire donne les William James Lectures à Harvard en 1955 Il introduit, à cette occasion, l'idée révolutionnaire dans la philosophie anglo-saxonne consistant à affirmer que les phrases affirmatives ne servent pas à la description du monde mais surtout elles servent à agir sur le monde. Nonobstant, Jean Searle s'inscrit toujours dans la spirale traditionnelle de la communication.

Les rhétoriciens de l'antiquité mettaient en regard déjà les liens existant entre le discours et ses effets sur l'auditoire. A vrai dire, avoir un penchant pour les effets du

---

<sup>36</sup> L'activité scientifique est faite par les affects du chercheur



discours n'est pas nouveau dans les années 1960. La philosophie a déjà mis en regard le langage depuis l'antiquité.

Les rhétoriciens de l'antiquité mettaient en regard déjà les liens existant entre le discours et ses effets sur l'auditoire.

- Parmi les pragmaticiens ayant participé à la genèse de la pragmatique, nous pouvons citer les suivants
- Les travaux de Wittgenstein sont situés entre les travaux de Frege et Austin. Les travaux de Frege à Wittgenstein à faire une dissociation entre le langage scientifique notal à la démonstration arithmétique<sup>37</sup> et le langage ordinaire. Ce dernier

*« Doit être équivoque pour pouvoir jouir de la richesse des possibilités qui lui permettent de remplir ses fonctions communicatives avec adaptabilité. Du coup, G. Frege a apporté une pierre fondatrice à la sémantique, et au-delà à la pragmatique, en conceptualisant des rapports sémantisme/objectifs communicatifs. C'est précisément la question de l'équivocité et des fonctions du langage ordinaire qui fait difficulté du point de vue logique » (Blanchet, 1995 :15).*

L'auteur de Tractatus logico-philosophique est intarissable sur le fait que les énoncés logiques sont dénués de sens : ils sont tautologiques parce qu'ils ne renseignent pas sur le réel.

En se consacrant au langage ordinaire, il assigne à la philosophie « la tâche de décrire l'usage courant du langage, de ses occurrences (les « jeux du langage innombrables et trop variés pour pouvoir être classés dans une typologie exhaustive) » (Blanchet, 1995 :16).

Nous pouvons dire que, selon Wittgenstein, signe et pensée sont indissociables et que rien n'est signe en soi. Tout peut le devenir.

La pensée est un signe « dont la réception par la pensée de l'autre se résume à l'interprétation d'un signe par un autre » (ibid : 20)

---

<sup>37</sup> Qui doit être explicite et qui doit avoir pour objet l'établissement de la réalité.

Ludwig Wittgenstein a apporté donc un plus en tant que philosophe au langage. Il ouvre la voie à une autre approche du langage : celle de son usage ordinaire<sup>38</sup>. Selon ce philosophe, la façon la plus correcte de réagir à un ordre doit être la manière coutumière voire habituelle. À ses yeux, sans les règles régissant cette coutume, il n'existe pas de systèmes de référence permettant la justification de l'affirmation selon laquelle une réaction à un ordre bien singulier est correct, et telle autre est incorrecte.

Wittgenstein déclare qu'un langage privé est un langage dans lequel il n'y a pas de critères favorisant la distinction entre l'emploi correct d'une langue de son emploi incorrect. Le langage privé, selon lui, n'est pas du tout important en ce sens que le langage public offre de semblables critères. Les critères d'une application juste des mots sont enseignés en maintes situations publiques. Voilà pourquoi le modèle privé devient invisible voir vain.

Il caractérise sa méthode d'analyse par la notion de « jeu de langage ». Ce dernier, dans sa philosophie, est aussi d'une importance cruciale. Pour lui, les jeux de langage font référence tantôt aux exemples fictifs façonnés par Wittgenstein pour rendre clair le fonctionnement ordinaire du langage, tantôt aux pratiques sémiotiques<sup>39</sup>, tantôt aux jeux enfantins accompagnant l'apprentissage langagier.

### **1.2.5 Les courants d'appartenance philosophico-linguistique**

Les différentes ruptures marquées au sein de la linguistique ont favorisé l'orientation vers l'interactionnisme. Nous assistons alors à une autre forme de conversion privilégiant les problématiques externes d'ordre plus psychosociologique que linguistique :

*« les énoncés ne sont plus envisagés comme des entités abstraites, débarrassées des contingences événementielles de leur énonciation, mais comme des réalités déterminées par leurs conditions contextuelles de production/ réception » (Kerbrat-orecchioni, 1998 : 09).*

---

<sup>38</sup> Notion phare dans notre travail car les énoncés violents sont inclus automatiquement dans les conversations quotidiennes des jeunes.

<sup>39</sup> C'est-à-dire les manières socialement partagées d'utiliser les signes, de représenter, de signifier.

Le développement et l'élargissement de certaines approches telles que les actes de langage et l'énonciation ont orienté les linguistes vers l'analyse des interactions. Traverso éclaircit cet itinéraire comme suit :

*L'influence de ces travaux sur le champ linguistique peut être interprétée de deux manières. On peut y voir l'origine d'une rupture qui a conduit certains linguistes vers une forme de conversion à des problématiques externes, d'obédience plus socio-psychologique que linguistique. On peut, à l'inverse, reconnaître dans les problématiques interactionnistes des objets trouvant légitimement leur place dans un champ ouvert, par l'intégration de questions relatives à l'usage du langage .c'est plutôt cette notion qu'on adopte ici en considérant que l'orientation vers l'analyse d'interaction fonctionne par élargissement successif des champs d'intérêt .Dans cette perspective, on voit une continuité sans rupture entre les différentes approches concernées par les unités supérieures à la phrase (grammaire du texte, analyse du discours).Nombre d'outils théoriques leurs sont d'ailleurs communs, fondés sur le développement, au sein de la linguistique, de la pragmatique, de la pragmatique : l'énonciation, les actes de langage et le principe de coopération de Grice » (Traverso,, 1996 :11).*

#### **1.2.5.1 La linguistique de l'énonciation**

Le courant énonciatif s'inscrit dans le prolongement de la grammaire structurale des années 60-70. Ce courant approfondit les concepts mis en place dans les années 50 et 60 par Emile Benveniste. En effet, le langage comme code a été étudiée en dehors de son contexte d'énonciation surtout par les générativistes et les structuralistes mais une nouvelle approche émerge et donne d'importance à la réalisation du langage.

Le jaillissement énonciatif met l'accent sur le fait que l'énonciation est une mise en fonctionnement de la langue, un processus obéissant à une finalité. Ces deux mots nodaux fixent la définition empruntée par Claude Muller :

*« L'énonciation, c'est la procédure qui consiste, à partir d'un « vouloir dire », à former un énoncé et à le réaliser [...]. On admettra alors que l'énonciation commence, en aval d'une motivation, par une intention qui guide le locuteur, intention qui comporte à la fois l'idée d'un but à atteindre et probablement*

*l'intuition d'un contenu et d'une stratégie adéquate. L'approche énonciative relevant de la pragmatique linguistique s'intéresse à l'acte de production du discours dont un énoncé est le résultat. Le français Emile Benveniste définit, dans la lignée des travaux de l'Américain Charles Mauris <sup>40</sup> la linguistique de l'énonciation comme : « la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'énonciation » (Muller, 1947 :80).*

Rebiffant contre les excès du structuralisme, la théorie de l'énonciation met en regard les éléments dont le sens est tributaire des circonstances de l'acte de parole à étrenner par les pronoms personnels de première et de deuxième personne (de singulier et de pluriel). elle fait aussi cas des indications temporelles et spatiales ( ici, maintenant, etc.) et des autres identificateurs d'ordre référentiel ( les démonstratifs ainsi que des termes relatifs au jugement moral ou personnel (normalement, heureusement et des modalisateurs(surement ,etc.).

L'étude de l'énonciation nécessite la recherche des éléments contextualisant sa recherche, c'est-à-dire la situation d'énonciation. A ce sujet Grawitz souligne aussi que : « Les énoncés ne se présentent pas comme des phrases mais comme des textes, or un texte est un mode d'organisation spécifique qu'il faut étudier comme tel en le rapportant aux conditions dans lesquelles il est produit » (Grawitz :01).

L'interprétation des énoncés implique, selon Benveniste, trois composantes principales : le lieu d'où l'on parle (ICI), le moment où l'on parle (MAINTENANT) et la source de la parole (JE). A ces composantes se greffent 'autres phénomènes énonciatifs comme la subjectivité<sup>41</sup>, les non- dits, les implicites conversationnels, etc.

Dans « la parole est pennigère », une interprétation du rôle de Mercure[...] », le fonctionnement de l'énonciation est désigné par Claude Gilbert Dubois à l'aide d'une métaphore, celle du jeu d'archer du demi Dieu Hercule, faisant de lui un « dieu du langage, dont le carquois porte-flèches et les flèches porte-plumes signifient le jeu illocutoire » qui consiste « à choisir, dans le carquois du lexique, la flèche messagère

---

<sup>40</sup> En 1938, il définit la pragmatique comme la branche de la linguistique traitant des rapports entre les signes et leurs utilisateurs.

<sup>41</sup> Kerbrat orecchionni considère que l'énonciation est liée à la notion de subjectivité. Cette dernière signifie que le locuteur est présent dans son énoncé.

appropriée-le mot pour l'adapter à l'arc de la phrase, lui insuffler la force cinétique du verbe, et la projeter vers son destinataire »( cité par Fournier,2014 :14)

Les énonciatiseurs <sup>42</sup> pensent, contrairement aux structuralistes <sup>43</sup>, qu'on peut se passer du contexte linguistique si la situation nous met en présence du référent.

Loin de nous l'idée de faire un traitement purement linguistique de phénomène de la violence verbale et que prendre en compte les facteurs pragmatiques est non seulement nécessaire mais aussi et surtout urgent.

Pour paraphraser Jean Searle, La relation immédiate entre le locuteur et son interlocuteur dans un échange verbal, en situation, implique pour le locuteur un type donné de codage pouvant se différencier et différer d'un autre codage dans une communication différée. Dès lors, se pose la question du codage et du décodage et des significations qu'elles véhiculent. Searle revient sur le problème de la signification. Il écrit au sujet de l'échange verbal et de la relation interactive entre le locuteur et l'interlocuteur ce qui suit :

*Du côté du locuteur, dire quelque chose en voulant signifier cette chose est étroitement lié à l'intention de produire certains effets sur l'auditeur, la compréhension de ce que dit le locuteur est étroitement lié à la connaissance de ses intentions...voilà comment fonctionne ce passage :*

*1 comprendre une phrase, c'est connaître sa signification*

*2 la signification d'une phrase est déterminée par des règles, et ces règles spécifient à la fois les conditions d'utilisation de la phrase et aussi à quoi revient son emploi*

*3 prononcer une phrase en voulant la signifier concerne :*

---

<sup>42</sup> Dans L'Archéologie du savoir, Michel Foucault pense que « L'énoncé ne peut pas avoir de caractère propre et qu'il n'est pas susceptible de définition adéquate, dans la mesure où il est, pour toutes les analyses du langage, la matière extrinsèque à partir de laquelle elle déterminait l'objet qui est le leur »(1969 :116-117)

<sup>43</sup> Les structuralistes pensent qu'on ne peut pas le sens d'un mot sans l'opposer ou le combiner à d'autres formes linguistiques

a) l'intention -i- d'amener l'auditeur à savoir (reconnaitre, se rendre compte) que certaines situations spécifiées par quelques-unes des règles sont réalisées ;

b) l'intention d'amener l'auditeur à savoir (à reconnaître, se rendre compte de) ce fait en l'amenant à reconnaître -i-

c) l'intention de l'amener à reconnaître -i- en vertu de la connaissance qu'il a des règles s'appliquant à la phrase prononcée.

4- la phrase fournit alors un moyen conventionnel de réaliser l'intention de produire chez l'auditeur un certain effet illocutionnaire. si le locuteur prononce une phrase en voulant signifier ce qu'il dit, il le fait avec les intentions ab, c. dire que le locuteur s'est fait comprendre, c'est simplement dire que ses intentions sont réalisées. Et ces intentions seront, en général, réalisées si l'auditeur comprend la phrase en question, c'est-à-dire, s'il connaît les règles auxquelles obéissent les éléments de cette phrase. (Searle, 1969 cité par Maougal, 2002 : 62).

Aux yeux de Moecheler et Alii, les recherches en énonciation peuvent être orientées dans deux optiques à savoir l'optique s'intéressant à la description et à l'analyse des mécanismes d'inscription du sujet parlant dans son propre discours, et celle des interactions verbales, et plus précisément des interactions verbales. Or, s'il existe une discipline voire une méthode dont les actes de langage constitue l'objet d'étude préférentiel, c'est bien la pragmatique. C'est en ces termes que Mainguenu la définit :

*Il y a pragmatique linguistique si l'on considère que l'utilisation du langage, son appropriation par un énonciateur s'adressant à un allocataire dans un contexte déterminé, ne s'ajoute pas de l'extérieur à un énoncé en droit autosuffisant, mais que la structure du langage est radicalement conditionnée par le fait qu'il est mobilisé par des énonciations singulières et produit un certain effet à l'intérieur d'un certain contexte, verbal et non verbal. (Mainguenu, 1997 :02).*

Globalement, l'énonciation et la pragmatique sont dans un rapport presque « naturel ».

A en croire Ruth Amossy , les principes de l'investigation d'ordre pragmatique mettent à nu une parenté avec la rhétorique. Dans le même ordre d'idées, Maingueneau affirme haut et fort que :

*« Dès l'émergence en Grèce d'une pensée linguistique, on a vu se manifester un grand intérêt pour ce qui touche à l'efficacité du discours en situation. la rhétorique, l'étude de la force persuasive du discours, s'inscrit pleinement dans le domaine que balise à présent la pragmatique [.].de nos jours, la pragmatique offre parallèlement, à côté d'un linguistique de la langue, une linguistique du discours : un « ensemble de recherches qui abordent le langage en plaçant au premier plan l'activité des sujets parlants, la dynamique énonciative, la relation à un contexte social » (Maingueneau, 1996 : 66)*

Dans ses différents embranchements, Maingueneau et Amossy stipulent que la pragmatique ainsi comprise désigne un mode d'appréhension du langage qu'une discipline. la force des mots, le caractère actif et interactif des signes et leurs réflexivités occupent donc le haut du pavé.

Dans son fameux ouvrage intitulé la pragmatique d'Austin à Goffman, Philippe Blanchet juge que les pragmaticiens *« réfléchissaient aux liens existant entre le langage, la logique (notamment argumentative) et les effets du discours sur l'auditoire »* (Blanchet, 1995 :10)

A en croire Philippe Blanchet, le terme pragmatique est ambigu. En anglais<sup>44</sup>, pragmatics a le sens de « qui a rapport aux actes et effets réels » (ibid : 08). Austin, Searle, Gumperz et Goffman sont les principaux représentatifs et théoriciens de la pragmatique. Il y a aussi l'école' de Palo Alto à orientation psychologique.

En réalité, percevoir mal les méthodes, l'unité et les objectifs de la pragmatique n'est pas surprenant.

*« Voir qu'on les conteste ; ils mettent en question des courants scientifiques dominants, jusque dans leurs fondements théoriques et méthodologiques, jusqu'à dans l'identité de leur*

---

<sup>44</sup> La plupart des textes qui fondent la pragmatique sont en anglais

*statut disciplinaire. On s'interroge sur l'existence d'une pragmatique, au singulier, pour lui préférer un pluriel-plutôt péjoratif : des pragmatiques » (Blanchet, 1995 : 08)*

Nonobstant, plusieurs scientifiques se sont mis d'accord sur le fait que c'est dans le champ d'ordre philosophique que la pragmatique se situe.

Dans Encyclopédie Universalis, la pragmatique est définie comme

*« Un ensemble de recherche logico-linguistique [...] l'étude de l'usage du langage, qui traite de l'adaptation des expressions symboliques aux contextes référentiels, situationnel, actionnel, et interpersonnel »*

Récenati et Diller la définissent comme

*« L'étude de l'utilisation du langage dans le discours et des marques spécifiques qui, dans la langue, attestent de sa vocation discursive » (cité Blanchet, 1995 :09).*

Jacques François, lui, la voit comme un phénomène non seulement discursif mais aussi social et communicatif. Sfez, quant à lui, la considère comme sous discipline linguistique se focalisant particulièrement sur l'emploi du langage en communication.

Même si les définitions données à la pragmatique divergent d'un chercheur à un autre, mais tous se rejoignent sur le fait que « ce principe de réalité agissante » la caractérise.

Ce principe la définit comme : « une analyse des faits observés dans leurs relations avec les contextes réels d'existence » (Blanchet, 1995 :09).

Dans le champ de la philosophie langagière ordinaire, Austin et son disciple Searle ont aussi le noyau de la pragmatique. Au point de vue de la logique analytique, ils ont élaboré le concept d' « actes de langage » (speech act).

A vrai dire, avoir un penchant pour les effets du discours n'est pas nouveau dans les années 1960. La philosophie a déjà mis en regard le langage depuis l'antiquité.



Anscombe, lui, parle de pragmatique intégrée ou de topoi (1995 :39) qui sont des

*« Principes généraux qui servent d'appui aux raisonnements mais ne sont pas des raisonnements. Ils ne sont jamais assertés en ce sens que leur locuteur ne se présente jamais comme en étant l'auteur (même s'il est effectivement), mais ils sont utiles. Ils sont presque toujours présentés comme faisant l'objet d'un consensus au sein d'une communauté plus au moins vaste (y compris réduite à un individu, par exemple le locuteur. C'est pourquoi ils peuvent très bien être créés de toutes pièces, tout en étant présentés comme ayant force de loi, comme allant de soi ». (cité par Blanchet, 1995 :39)*

Ce qui importe réellement, c'est la nature variable des topos pouvant se contredire dans le réservoir d'une culture donnée. L'analyse des interactions verbales violentes repose donc essentiellement sur la compréhension de la situation d'énonciation. L'approche énonciative est pertinente pour notre analyse, et cela pour deux raisons. Primo l'interprétation des énoncés dépend fortement de leur contexte de production. Ce qui favorise donc de définir les mécanismes permettant de classer ce qui est dit à ce que l'on veut dire, c'est-à-dire déterminer l'impact des intentions. Secundo, Elle nous permet de voir le « leurre de l'énoncé insultant<sup>45</sup> » sous l'effet de l'énonciation car il peut s'agir d'une énonciation affectueuse. Terccio, il serait erroné de réduire le phénomène de violence verbale à un simple duel entre celui qui profère des mots violents et celui qui les reçoit. Donc, pour « espérer saisir » la violence verbale dans toutes ses dimensions, il faudrait « la traquer » dans la situation de son énonciation.

#### **1.2.5.2 L'axiologie**

Suite à ces travaux, de nouvelles recherches ont rendu large le champ énonciatif en travaillant sur d'autres indicateurs pouvant être exploités comme possibilités pour le sujet parlant d'inscrire ses positions dans ses paroles, comme celles de Catherine Kerabrat-Orecchioni (1980) portant sur les évaluatifs axiologiques. Ces derniers

---

<sup>45</sup> C'est nous qui soulignons

portent des jugements de valeur positifs ou négatifs sur l'objet dénoté. Orecchioni (1999) insiste encore sur le fait que de nombreux axiologiques sont présents pour disqualifier une cible.

L'axiologie fait partie du langage évaluatif. Ce dernier est une trace de la subjectivité du sujet parlant dans son énoncé. Il s'agit exactement d'une évaluation qualitative ou quantitative d'une cible.

Martin et White (2005) rejoignent Huston et Thompson pour affirmer que le langage évaluatif émerge dans le discours pour exprimer le jugement et l'affect.

Selon Orecchioni, l'adjectif axiologique est un adjectif possédant une valeur positive ou négative. Il s'agit d'un adjectif intrinsèquement axiologique ou d'un adjectif prenant une valeur axiologique dans un contexte bien particulier. Les marqueurs axiologiques existant dans le discours s'expriment sous des formes différentes : les marqueurs lexicaux, les suffixes, les figures de style, etc.

Pour paraphraser Kerbrat-Orecchioni (1980), la qualification péjorative est toute forme axiologiquement négative employée pour une qualification dépréciative d'un individu

Nous jugeons nécessaire d'en parler car il s'agit aussi de repérer dans les interactions verbales des jeunes des marqueurs axiologiques résidant intrinsèquement ou non dans la polarité négative selon le contexte. Ces axiologiques péjoratifs seront dorénavant (AP).

### **1.2.5.3 Les actes de langage**

Au confluent de la philosophie du langage et de la pragmatique, les actes de langage ont fait l'objet de très nombreuses tentatives de classement depuis John L. Austin<sup>46</sup>

Cette théorie, cruciale pour l'analyse de la violence verbale dans les interactions des jeunes, tire son origine des travaux du britannique John L Austin, l'un

---

<sup>46</sup> (How to do things with Words, Cambridge, Harvard University Press, 1962).

des pionniers de la philosophie analytique anglo-saxonne.<sup>47</sup> Cette théorie, après avoir rompu en 1950 avec une philosophie analytique qui s'occupait jusqu'à alors de la logique et de l'étude du langage en tant que description du réel, déplace la recherche vers l'étude du langage ordinaire et met en regard la communication ainsi que le langage envisagé dans son utilisation. Le constat fait par Austin est que le langage n'a pas pour seule fonction de décrire le réel, mais peut aussi permettre d'agir. Comme le montrent les auteurs de l'ouvrage *Introduction à la pragmatique* dans le chapitre consacré aux actes de langage et à leur interprétation :

*La thèse principale soutenue par les philosophes du langage défend que la fonction du langage est de réaliser ses actions, comme celle de jurer, de promettre ou d'affirmer. Parler, c'est transmettre une information à un interlocuteur mais c'est aussi agir sur lui, agir sur la relation interlocutive, et, partant modifier le monde qui nous entoure. (Garric et Calas, 2007 : 85).*

L'une des conceptions de la philosophie analytique va ainsi être bouleversée par Austin, à savoir que le but du langage est de décrire la réalité- qu'il nomme « illusion descriptive »-, en introduisant la notion de performativité. Il en effet que si de nombreuses phrases déclaratives du type « le cerisier<sup>48</sup> est en fleurs » favorise la description du monde qui nous entoure et peuvent être jugées en termes de vérité ou de fausseté, comme dans les exemples suivants :

« je "vous déclare unis par les liens du mariage » « je te promets d'arrêter de fumer », ou encore « Au nom de la loi, je vous arrête », « je te conseille de venir ce soir ».

Ces phrases n'expriment pas l'état présent ou passé du monde, mais cherchent à agir sur le monde, à le modifier, à accomplir des actes institutionnels, c'est-à-dire des

---

<sup>47</sup> Selon cette théorie, tout être social a deux faces, la face négative (correspondant aux « territoires du moi » : corps, espace, biens symboliques et matériels) et la face positive pouvant être « perdue » ou « sauvée », qui correspondent à l'ensemble des images valorisantes que les locuteurs construisent d'eux-mêmes et tente d'imposer dans l'interaction.

<sup>48</sup> La phrase sera vraie si le cerisier est effectivement en fleurs, et fausse dans le cas contraire.

actes n'existant que par rapport à une institution humaine et qui font référence à une convention humaine.

La réflexion sur les actes de langage est issue, comme nous l'avons souligné infra, de la philosophie du langage. Elle prend son point de départ dans la conviction suivante : « l'unité minimale de la communication humaine n'est ni la phrase ni une autre expression. C'est l'accomplissement (performance de certains types d'actes » déclare Billier Michel dans un article.

Le fief naturel de cette théorie repose sur le fait que « dire » est non seulement transmettre de l'information mais aussi et surtout agir sur l'interlocuteur ou sur le monde. Exprimé autrement, les énoncés adressés par un destinataire à son destinataire réalise avant tout des actes agissant sur ce dernier et modifiant plus ou moins fortement la situation. La capacité du locuteur à représenter et à produire du réel est aussi soulignée par la réflexion austino-searlienne. Dans cette optique et d'un point de vue interactionniste, les actes que les sujets parlants produisent ne sont que « l'expression d'une intentionnalité » (AsslahRehal, 2004 : 127), notion sur laquelle nous allons revenir dans les prochains chapitres. C'est là que l'interaction se trouve intimement corrélée aux actes de langage. Austin va encore plus loin en affirmant qu'autour des actes de langage s'articule toute interaction.

Searle distingue trois types de langage

L'acte locutoire consistant à combiner des sons et des mots auxquels vient s'associer un certain contenu sémantique.

L'acte illocutoire est un acte dans lequel le locuteur peut dire quelque chose et le produire en même temps. Cet acte peut produire, par exemple, un acte de menace, de promesse..etc.

Philippe Blanchet considère que l'acte illocutoire : « consiste à accomplir par le fait de dire un acte autre que le simple fait de d'énoncer un contenu et notamment en disant explicitement (mais pas toujours) comment « la locution » doit être interprétée dans le contexte de son énonciation » (Blanchet, 1995 :05).

Michel Foucault a quelque chose à dire sur cela. Dans son ouvrage *L'archéologie du savoir* et précisément à la page 114-115, il explique ce qu'on entend par acte illocutoire. Il souligne que :

*[...] quelque chose comme « ce speech act », cet acte illocutoire dont parlent les analystes anglais ?il est entendu que par-là, on ne vise pas l'acte matériel qui consiste à parler (à voix haute ou basse) et à écrire (à la main ou à la machine) ; on ne vise pas non plus l'intention de l'individu qui est en train de parler (le fait qu'il veuille convaincre, qu'il désire être obéi, qu'il cherche à découvrir la solution d'un problème, ou qu'il souhaite donner de ses nouvelles ; on ne désigne pas non plus par là le résultat éventuel de ce qu'il a dit [...] ; on décrit l'opération qui a été effectuée par la formule elle-même, dans son émergence : promesse, ordre, décret, contrat, engagement, constatation. L'acte illocutoire, ce n'est pas ce qui s'est déroulé avant le moment même de l'énoncé. [...] Mais bien ce qui s'est produit par le fait même qu'il y a eu énoncé. [...] Et cet énoncé précisément (nul autre que lui) dans des circonstances bien déterminées. (Foucault, 1996 : 114-115)*

L'acte perlocutoire qui correspond à l'effet produit par l'acte illocutoire sur l'interlocuteur. Austin admet que toute énonciation d'une phrase grammaticale complète dans des conditions normales correspond de ce fait même à l'accomplissement d'un acte illocutoire. Cet acte peut prendre des valeurs différentes selon le type d'acte accompli et Austin distingue cinq grandes classes d'actes illocutoires : les directifs, les assertifs, les promissifs, les expressifs et les déclaratifs. Dans son fameux ouvrage intitulé la pragmatique d'Austin à Goffman, Philippe Blanchet juge que les pragmaticiens « réfléchissaient aux liens existant entre le langage, la logique (notamment argumentative) et les effets du discours sur l'auditoire » (Blanchet, 1995 : 10).

Certes, la théorie austino-searlienne a donné un nouveau souffle à l'étude du langage mais elle s'est contentée d'étudier uniquement des énoncés détachés de leur contexte d'énonciation. Cette théorie a été améliorée par l'analyse des interactions s'intéressant à l'étude des actes de langage dans leur contexte naturel en les mettant en relation avec la situation d'interlocution. Elle met en regard également l'intention

de l'acte produit par le locuteur et l'interprétation qui est par le récepteur, une conception qui constitue l'alpha et l'oméga de notre analyse des interactions violentes.

A ce sujet, Bange fait remarquer qu'une énonciation : « n'est pas simplement l'acte d'exprimer un sens intentionnel, mais une procédure interactive dans laquelle le locuteur construit le sens dans une adaptation constante à son récepteur du moment » (Bange,1992 : 17-18).

Etudier l'acte de langage au sein de l'interaction est la pierre de touche apportée par Orecchioni. Elle rappelle que nous ne pouvons pas faire une bonne interprétation des actes de langage si nous ignorons le contexte de l'interaction et la réaction produite par le ou les interlocuteurs.

Orecchioni envisage donc l'acte de langage sous l'angle du concept de « face » chez Goffman et attribue ainsi à l'acte outre sa valeur interactive<sup>49</sup> et illocutoire, une valeur d'ordre relationnel.

#### **1.2.5.4 Les maximes gricciennes**

Dans les années 70, quand les linguistes axent leurs regards sur les interactions, Paul Grice est intarissable sur le fait que le but principal recherché dans les conversations soit « une efficacité maximale de l'échange d'information ». Pour que l'échange d'information soit efficace, tout locuteur doit respecter le contrat de coopération et ses maximes conversationnelles.

La démarche de Paul Grice (1979) a beaucoup profité à la linguistique interactionniste en ce sens que lors d'un échange verbal ordinaire, les sujets parlants se livrent des processus communicatifs complexes donc d'anticipation, d'interprétation, etc.

Des « implications conversationnelles » assurant leur interprétation sont autant de caractéristiques en corrélation avec la forme et le contenu du message sur lesquels les partenaires conversationnels se fondent pour l'interprétation du sens en construction.

Sa démarche dirige l'étude du langage vers les sciences cognitives. Il intègre deux notions primordiales étant intégrées dans le processus d'interprétation par

---

<sup>49</sup> L'école de Genève a fait la différence entre la valeur illocutoire et la valeur interactive.

Grice : l'état mental, c'est-à-dire le raisonnement déductif que les interlocuteurs sont dans la capacité d'élaborer. Le contexte et la situation de communication vont également être réhabilités.

Il postule que, à la cour de l'échange, les intervenants tendent vers un but collectif, lequel peut être fixé dès le départ ou apparaître à la cour de l'échange. Ce postulat engendre le principe de coopération : chacun des interactants s'ingénie de contribuer à la conversation de manière coopérative et rationnelle dans l'objectif de rendre facile l'interprétation des énoncés.

Les quatre maximes conversationnelles<sup>50</sup> de Grice relevant des catégories kantienne sont définies sous forme de règle :

- La maxime de quantité
- Chaque intervenant doit donner uniquement des informations nécessaires
- La maxime de qualité
- Chaque intervenant doit être sincère dans ses propos et parler à bon escient en ayant des preuves pour affirmer ses dires.
- La maxime de relation ou de pertinence
- Chaque intervenant doit être pertinent en émettant des énoncés en relation avec non seulement ses propres énoncés précédents mais aussi avec ceux des autres intervenants ;
- La maxime de manière ou de modalité
- Cette dernière met en exergue la manière dont les choses sont dites. Ainsi chaque interactant doit s'exprimer d'une manière claire, sans ambiguïté ni obscurité, avec concision et en respectant l'ordre favorable à la compréhension des informations fournies.

Du premier coup, il paraît évident qu'il est plus important de respecter certaines maximes que d'autres. A titre d'exemple, un locuteur qui s'est montré long dans son développement est généralement moins critiqué qu'un locuteur qui a délibérément menti (non-respect de la maxime de qualité). Les maximes conversationnelles sont des principes d'interprétation ; ce qui explique qu'elles ne sont pas des règles à caractère normatif. Les locuteurs peuvent respecter ou transgresser ces principes. Selon Grice, le non-respect d'une maxime conversationnelle n'entraîne pas obligatoirement l'échec de la communication.

Pour Grice, les autres règles (sociales, morales ou esthétiques) sont exemptes de validité générale. D'après son modèle, les paramètres interactifs socio-affectifs ne sont pas pris en compte. La politesse est appréhendée comme un phénomène périphérique en ce sens qu'elle oriente la gestion des relations mais pas l'efficacité du discours.

Au terme de ces courants et de ces théories, nous pouvons dire que la recherche en analyse des interactions verbales n'aurait pu que s'enrichir. Ainsi le travail d'analyse était facilité grâce aux différents outils d'analyse offerts par ces courants et méthodes.

Les courants linguistiques francophones dans l'analyse des interactions verbales

### **1.3.L'analyse du discours en interaction**

La référence théorique de notre travail est ancrée dans l'analyse des interactions ou également nommé par Kerbrat-Orecchioni l'analyse du discours en interaction (L'ADI). Cette approche diffère de l'analyse conversationnelle d'une part étant donné qu'elle ne s'occupe pas seulement des conversations naturelles mais elle étudie aussi d'autres formes interactionnelles.

D'autre part, parce que l'analyse conversationnelle reste toujours fidèle aux démarches ethnométhodologiques. Nonobstant, L'ADI lui emprunte un certain nombre de concepts comme la construction des paires adjacentes, les tours de parole, la séquentialisation, l'activité d'ouverture et de clôture, la notion de préférence ; la gestion des thèmes, les régulateurs et les connecteurs, etc.

Par ailleurs, il y a une relation étroite entre L'ADI et l'analyse du discours. Leur point de convergence est d'ailleurs l'objet 'discours'.

De plus, elle adopte comme approche l'analyse hiérarchique du discours, sur le plan méthodologique. Cependant L'ADI se singularise de l'analyse du discours dans la mesure où celle-ci s'attache à étudier uniquement les discours écrits, alors que celle-là s'occupe d'étudier toute forme de discours en introduisant une approche « multimodale »<sup>51</sup>.

---

<sup>51</sup> Il ne suffit plus d'analyser les unités linguistiques internes mais il faut prendre en considération l'aspect acoustique et mimo-gestuel.



L'alpha et l'oméga de l'ADI est plutôt : « le vaste ensemble des pratiques discursives qui se déroulent en contexte interactif, et dont la conversation ne représente qu'une forme particulière » (Orecchioni, 2005 : 5)

L'équipe lyonnaise insiste sur le fait que les échanges verbaux soient un processus de construction collectif étant constamment géré, régulé, et ratifié par les interlocuteurs. Ce processus. Pour la réussite de l'échange, la présence de « régulateurs » et de « phatiques est nécessaire. Aux yeux de cette équipe, l'émetteur doit :

Non seulement parler, mais parler à quelqu'un, et le signaler par l'orientation de son corps, la direction dominante de son regard, et la production de marqueurs verbaux d'allocation ; il doit en outre s'assurer, par des coups d'œil intermittents, que l'autre écoute et qu'il est bien 'branché' sur le circuit communicatif ; il doit enfin maintenir son attention par des 'capteurs'. Tels que 'hein', 'tu sais' [...] et éventuellement 'réparer' les défaillances d'écoute par une augmentation de l'intensité vocale »(Kerbrat-Orecchioni, 1996 : 18).

Le récepteur, quant à lui :

*Doit lui aussi produire des signaux que nous dirons 'régulateurs' [...] Ces régulateurs ont des réalisations diverses, non verbales (regard, hochement des sourcils, bref sourire, léger changement postural, vocales (mm et autres vocalisations), ou verbales (...morphèmes exclamatifs, ou à valeur d'approbation-'oui' 'd'accord'-, reprise ou sans reformulation, par L<sub>2</sub>, cette fois, du discours de L<sub>2</sub>. (Kerbrat-Orecchioni, 1996 ;18))*

Donner de l'importance à ces phénomènes par l'analyse du discours en interaction s'explique par le fait que la communication risque d'être compromise si jamais ces phénomènes sont négligés.

Des notions empruntées aux courants cités infra sont remodelées dans le but d'en développer d'autres. Dans ce qui suit, nous présenterons, celles qui vont nous servir dans notre étude analytique.

Traverso (1999) et Kerbrat-Orecchioni (1990, 2005) proposent un modèle hiérarchique constitué de cinq rangs : deux rangs d'unités monologiques (construites par un seul locuteur) et trois rangs d'unités dialogales (produites par des locuteurs différents). Les unités monologiques sont composées de l'acte de langage et de l'intervention. Vu comme l'unité de base du modèle hiérarchique, l'acte de langage est : « l'action verbale minimale effectuée par un locuteur » (Traverso, 1999 : 36).

L'intervention, elle, est produite par un seul locuteur et est composée d'un seul ou de plusieurs actes de langage. Selon leur fonction à l'intérieur de l'échange, les interventions diffèrent : l'« intervention initiative » ouvre l'échange alors que « l'intervention réactive » enchaîne sur une intervention précédente. Celles-ci sont dans la capacité sont, selon Traveso, dans la capacité à assumer à la fois une fonction réactive et initiative. Pour ce qui est relatif aux unités de niveau dialogal elles se composent de l'échange, de la séquence et de l'interaction.

L'échange formant la plus petite unité dialogale se compose au minimum de deux interventions produites par des locuteurs divers, nonobstant il peut s'étendre sur plusieurs interventions jusqu'à former « un échange étendu » ou « macro-échange <sup>52</sup> ». La forme la plus ordinaire des échanges est la structure ternaire, par exemple, « offense /excuse/acceptation », « question/réponse/évaluation ». la deuxième unité du niveau dialogua est la séquence. Elle est constituée d'une série d'échanges reliés par un fort degré de cohérence d'ordre thématique et pragmatique. Cependant, sa délimitation pose un sérieux problème pour les analystes. L'interaction est la troisième unité. Considérée comme l'unité de rang supérieur, l'interaction correspond : « à ce qui se passe entre la mise en contact des participants et de leur séparation » ibidem : 38).

### **1.3.1. La critique du modèle de politesse et d'impolitesse de Brown et Levinson**

R. Watts (2003)) reproche au modèle de Brown et Levinson le fait de se polariser uniquement sur le locuteur au lieu d'embrasser une approche interactive.

---

<sup>52</sup> Pour Orecchioni, ce concept est employé pour désigner un échange inachevé avec une intervention réactive ou évaluative, mais qui s'étend sur un nombre plus ou moins grand d'interventions. Actuellement les travaux actuels sur l'impolitesse sont ceux de Culpeper et Bousfield .

Orecchionni et Casper déplorent le pessimisme voire la paranoïa de l'interaction vus par les deux auteurs déjà cités. Culpeper, Wichman et Bousfield, eux, vont aux antipodes de la position de Leech affirmant que les illocutions conflictuelles tendent heureusement à jouer un rôle marginal dans les circonstances normales du comportement linguistique humain. Les trois linguistes cités infra jugent que l'impolitesse joue un rôle important dans plusieurs discours incluant le discours familial, le discours d'adolescents et la conversation quotidienne. En effet, beaucoup d'échanges verbaux montrent une absence intentionnelle de maintien d'harmonie par la préservation de la face du destinataire.

La définition de la politesse fait encore florès même s'il y a aujourd'hui une entente parmi les chercheurs pragmaticiens sur l'étude de l'impolitesse comme objet d'étude à part entière.

Dans son livre sorti en 2011 intitulé *Impoliteness : Using language to cause offense*, Culpeper réhabilite l'intention du locuteur lors de la production des FTA. Selon lui, pour que l'énonciation soit traduite en forme d'impolitesse, elle doit être perçue comme telle par le destinataire. L'impolitesse implique un comportement communicatif qui vise à faire perdre la face.

R. Watts (2003 :19) fait la différence entre ce qu'elle appelle *politic behaviour* et *politness*. A ses yeux, un comportement linguistique est non saillant, c'est-à-dire il n'est ni impoli ni poli en ce sens qu'il ne contient pas des marqueurs discursifs. Ces derniers prouvent que la communication est orientée vers le poli ou l'impoli.

*Politeness* fait référence donc à un comportement saillant qui s'incline vers le négatif ou le positif sur le spectre de la politesse.

Le contexte subculturel et la distance entre interlocuteur semble aussi jouer un rôle cardinal dans la perception d'une énonciation en tant que polie ou impolie : « l'effet recueil, la force de l'ensemble, tient tout autant à ces subtiles correspondances qu'à la variété des angles d'attaque et des points de vue exprimés sur un phénomène qui engage toute notre saisie de ce qu'est le sens » (Watts, 2003 : 19)

L'idée de Watts est déjà développée par Charaudeau en 1994. Il parle de contrat de communication. En conséquence, l'interprétation des marqueurs ne peut se faire sans la mise en regard du contexte ou de la situation de communication imposant une série de normes culturelles, sociales et institutionnelles, cela explique inéluctablement la raison pour laquelle une même production langagière peut être interprétée comme polie, impolie voire violente selon le contexte dans lequel elle apparaît.

Partant de ce constat, les deux chercheurs Fraser et Nolen 1981 ont proposé une autre définition pour les notions du système de la politesse en les appréhendant en termes d'adéquation (ou de non adéquation) par rapport au contrat communicationnel. Mills parle de « communauté de pratique » en récusant toute vision binaire du système de la politesse<sup>53</sup> considérant qu'aucun acte de langage n'est intrinsèquement impoli ou poli, la violence verbale peut, dans certains cas, être jugée adéquate ou appropriée présentant des fonctionnements variés et remplissant de fonctions bien plus complexes que la simple menace de faces.

Les travaux de Lakoff sur la politesse vont aux antipodes des maximes gricéennes. Elle suggère « des règles de compétence pragmatique » : l'intention communicative et la relation interpersonnelle sont saluées.

*« Cette reconnaissance de la centralité de l'aspect relationnel marque le dépassement de la conception traditionnelle purement informationnelle de la communication. Depuis, le champ d'étude sur la politesse n'a de cesse d'évoluer » (Oleivera, 2020 : 04)*

Leech va dans le même sillage en insistant dans ses deux ouvrages : *Principles of pragmatics* et *Language and tact* sur les principes pragmatiques.

Terkourafi souligne que

*« La correspondance entre le sens (sémantique) et la face (pragmatique), le caractère indirect et la politesse en tant que notion scalaire y sont tous discutés. Pour Leech, la politesse*

---

<sup>53</sup> (Où la violence et la politesse seraient connotées de façon négative, par opposition avec la politesse)

*(ou plutôt le tact ) concerne l'évitement stratégique de conflits et le respect des autres » ( cité par Oleivera, 2020 :04)*

Il en ressort la particularité la plus cardinale : l'asymétrie

*« Ce qui est poli pour le locuteur peut être vu comme impoli pour l'allocutaire et vice versa .dans un cadre interactif donné, les manifestations de politesse [I] reflètent les relations sociales que les participants entretiennent entre eux ; [II] servent à modifier ou à consolider des relations préexistantes. Influencée par deux facteurs, à savoir la proximité (dans le sens affectif du terme) et les relations hiérarchiques entre les participants ; [III] la politesse comme d'ailleurs l'impolitesse peuvent [I] être négatives ou positives, [II] viser la face positive (l'estime de soi) ou la face négative (le désir de liberté, le territoire des interactants » (Oleivera, 2020 : 04)*

Elle ajoute à quelques pages d'intervalles

*« Les éléments fondateurs du principe de coopération ne s'appliquent pas de manière identique dans toutes les sociétés [...], des spécialistes (dont Meier 1995) nous rappellent que ce que toutes sociétés ont en commun, c'est l'existence de normes pour un comportement approprié. Identifier ces normes et leurs motivations sous-jacentes reste l'affaire de la pragmatique dont le développement des travaux, y compris au niveau des relations interpersonnelles comme interculturelles, contribuent à une meilleure connaissance de l'humain dans les sociétés humaines » (Oleivera, 2020 : 6).*

#### **1.4.1. 1.3.2. L'analyse des interactions selon Olga Galatanu**

La lecture de quelques travaux de Galatanu avait fini par nous conforter dans notre direction et par nous assurer par la solidité des démarches. Son apport aux interactions verbales violentes est double :

*« La violence verbale est un phénomène dont la réalité linguistique est souvent difficile à cerner et à faire reconnaître. Certes certains actes de langage, comme l'insulte (Galatanu et Bellachhab 2010), sont reconnus comme menaçants » et leurs frontières linguistiques coïncident avec un segment textuel bien délimité (pauvre con, pauvre type, salaud, cocu, espèce d'idiot,*

*etc.).Mais la violence verbale émerge souvent d'un processus discursif impliquant des actes de langage non menaçants, ce qui rend ses manifestations linguistiques plus difficiles à saisir. (Anquetil, 2013 :01)*

Dans ses premiers travaux, Olga Galatanu s'intéresse à « la génétique du sens ». Pour elle, la signification des énoncés n'est pas attachée à un sens déterminé, mais elle est porteuse d'un « potentiel sémantique que le contexte se chargerait d'actualiser ». <sup>54</sup>

Olga Galatanu est partie du constat que la simple consultation du dictionnaire dans le but de vérifier le sens d'un mot est loin d'être suffisant et considère l'emploi voire la fonction comme l'élément crucial : donner le sens d'un mot, c'est dire quel est son emploi, à quoi il sert <sup>55</sup>.

L'apport de Galatanu aux analyses des interactions consiste à introduire la sémantique. Pour dire les choses plus claires, il est question de l'analyse sémantique des interactions verbales (la siv).

Néanmoins il ne s'agit pas de l'analyse lexicale en elle-même mais de la signification voire de « la re-signification » des unités linguistiques en discours.

Nous comprenons par-là que la consultation dictionnaire d'une unité lexicale en dehors de son émergence interactionnelle semble relever d'une gageure.

L'analyse sémantique des interactions (la siv dorénavant) <sup>56</sup>

### **1.3.3. L'analyse sémantique des interactions**

Les premières manifestations de la sémantique de l'interaction verbale (dorénavant siv) remontent réellement aux travaux d'Olga Galatanu depuis les années quatre-vingt. A vrai dire, ces premières manifestations se sont lancées qu'avec

*« L'étude des structures sémantico-syntaxiques des verbes illocutionnaires en français, en lien avec leur fonction sémantico-discursive <sup>57</sup> » (Galatanu, 2018 : 36).*

---

<sup>54</sup> Cette définition nous rappelle la conception du discours selon la praxématique.

<sup>55</sup> Conception déjà développée par François Recanatani dans la théorie sémantico-pragmatique.

<sup>56</sup> Nous avons eu un regret intense de découvrir sur le tard le paradigme théorique développé par Galatanu. Ce qui explique notre aiguille analytique orientée beaucoup plus vers les travaux d'Orecchioni.

La sémantique des possibles argumentatifs a permis d'appréhender et de mieux situer les premiers travaux galatuniens : il est question précisément de traiter des actes de langage dans l'interaction

La siv réhabilite le statut culturel des actes en opposition à une vision universelle :

*« la siv se veut donc comme une approche sémantico-pragmatique, complémentaire aux approches pragmatique existantes, doté d'un dispositif explicatif permettant d'appréhender l'étude de l'acte de langage concrètement dans un contexte d'interaction. Galatanu (2012) a fait donc la différence entre un acte purement illocutionnaire et un acte discursif, ou l'acte illocutionnaire performé en contexte sera appelé « virtuel », c'est-à-dire qui ne s'est pas matérialisé dans la réalité d'une situation d'interaction, sera appelé 'acte illocutionnaire ». tout court, sans ignorer évidemment que ce dernier est également porteur d'une force illocutionnaire » (Galatanu, 2014 :19)*

D'après Galatanu(2014 :19-22), les hypothèses de la siv reposent sur trois postulats : un postulat empirique, un postulat théorique et un postulat en sémantique théorique

Le premier postulat repose sur l'explication de Jean Searle (1969) de la reconnaissance et de la réhabilitation de l'intention illocutionnaire de l'acte. Ce postulat avance qu'il y a possibilité de conceptualiser un acte illocutionnaire articulé en reconnaissant une intention illocutionnaire à partir de la règle d'usage d'une expression d'ordre linguistique utilisé littéralement. Pour paraphraser Olga, ce postulat empirique devrait être entendu comme un postulat se basant sur l'existence d'expériences partagées des objets du monde, c'est-à-dire sur « la conceptualisation expérientielle qu'une langue propose des objets matériels ou immatériels du monde » (Galatanu, 2018 :153).

Dans notre cas, il s'agira de reconnaître l'intention illocutionnaire inscrite dans l'acte d'insulter

---

<sup>57</sup> Ensuite, les travaux de recherche menés par le biais du dispositif théorique voire méthodologique de la SPA ont favorisé l'émergence d'interrogations liées au bon traitement de 'acte de langage.

Médina Lizarazo exprime la même idée que Galatanu en affirmant que

*« L'expérience collective et intersubjective du monde en rapport aux objets du monde peut s'exprimer ainsi d'une manière assez similaire à travers le discours dans une culture ou communauté linguistique donnée par rapport à une autre »  
(Lizarazo, 2020 :20)*

Le deuxième postulat juge que la configuration d'attitudes modales qui sont inscrites dans l'acte illocutionnaire doit couvrir les règles autour de l'usage du marqueur de force illocutionnaire de l'acte. Ces règles font allusion aux règles proposées par Jean Searle concernant les conditions suffisantes et nécessaires pour que l'acte soit accompli. Il s'agit plus particulièrement de « règles préliminaires, la règle essentielle, la règle du contenu propositionnel, et la règle de la sincérité » (Lizarazo, 2020 :104)

Quant aux premiers postulats, la première hypothèse proposée par la siv est la suivante : dans l'interaction, il est fort possible de construire la configuration de valeurs modales sous-tendant la valeur spécifique illocutionnaire spécifique à l'acte.

La sémantique des interactions verbales « aurait donc comme objet l'étude des significations des réalisateurs linguistiques et le contexte de communication, y compris et surtout les aspects culturels de ce contexte » (Galatanu, 2012 :60)

Parmi ses objets d'étude, la siv a donc le potentiel discursif des mots employés voire utilisés dans une interaction pour la réalisation de la force illocutionnaire d'un acte discursif.

Ce qui est cardinal dans la siv, c'est bien l'analyse de la mobilisation des réalisateurs linguistiques en contexte d'interaction.

Dans notre cas, la siv vise à étudier l'acte de langage prenant en considération des liens entre les formes linguistiques violentes mobilisées et la conceptualisation de l'acte soumis à la culture jeune et au langage des jeunes.

Dans la même optique, les propos klébériens sont similaires à ceux d'Olga

*« [...]postuler qu'il faut (re)construire toute portion de sens est absolument contre-intuitif. on ne peut construire avec rien et donc l'existence de morceaux sémantiques stables ou d'un sens*



*conventionnel est nécessaire au fonctionnement interprétatif. ce n'est pas parce que le sens d'un énoncé est quelque chose de construit discursivement que tout ce qui mène à cette interprétation est également du construit durant l'échange. Non seulement la construction dynamique du sens d'un énoncé n'est pas incompatible avec le fait qu'elle s'effectue avec des éléments de sens stables et conventionnels, mais bien plus encore elle l'exige : sans sens conventionnel ou stable, il n'est guère de construction sémantique possible. »(np)*

Dans un article intitulé *La sémantique des possibles argumentatifs et ses enjeux pour l'analyse de discours*, elle affirme qu'il y a deux objectifs qui pourraient définir la problématique de l'Analyse du Discours :

*L'analyse du discours peut d'abord vouloir identifier la spécificité du discours étudié, qu'il s'agisse des "invariants" (ou tout au moins des éléments récurrents) d'une pratique discursive, ou des traits caractérisant une identité énonciative, ou encore d'une occurrence énonciative, envisagée dans la singularité de l'acte de parole. Il peut également vouloir, à partir des résultats ainsi obtenus, formuler des hypothèses interprétatives portant sur la pratique humaine qui porte le discours étudié et, dans ce cas, il s'agit d'une analyse du discours au service de l'analyse des pratiques sociales. (Galatanu, 2018 :01)*

Cette définition nous rappelle bel et bien la conception américaine de l'analyse discursive qui se concentre sur les discours spontanés produits dans des conditions quotidiennes ou ordinaires. Cette optique découle de la tradition ethnologique : de l'ethnologie de la communication et de la sémiologie du quotidien

Olga Galatanu adopte une position intelligente et originale, une attitude dite « médiane » qui permet tout en restant fidèle à ses premiers travaux exclusivement sémantiques, de saluer la pragmatique ou ce que certains chercheurs appellent la linguistique contextualiste. Par conséquent elle braque la lumière sur ce qu'elle appelle la théorie de la signification.

*« Revendique deux filiations : filiation des sémantiques argumentatives initiée par Oswald Ducrot (1972, 1984) et son*

*équipe, filiation qui se définit ascriptiviste, et la filiation des sémantiques du stéréotype, inspirées de la proposition théorique de Putnam » ( Galatanu, 2018 : 19)*

Ainsi Olga articule un univers double : la sémantique et la pragmatique.

Sa proposition théorique tire sa sève donc d'un potentiel « *que l'environnement pragmatique<sup>58</sup> peut activer, voir renforcer ou, au contraire, affaiblir, voir neutraliser ou même intervertir* » ( *ibid* :20)

Ce modèle favorise le rendement de compte des effets sémantiques déconstruisant et intervertissant les valeurs d'ordre axiologique (positive ou négative) des mots qui « *dans leurs définitions lexicographiques apparaissent comme axiologiquement monovalent* » ( *ibid* :20)

La siv permet de saisir la structure intentionnelle du locuteur dans la matérialité discursive au sein des interactions.

*« Mais c'est la une question complexe qui nécessite la prise en compte des mécanismes cognitifs entrant en jeu lors de la production d'actes illocutoires et qui sont souvent ignorés par des linguistes parce qu'ils ne sont pas perçus comme concernant directement des faits linguistiques »(Anquetil, 2015 :08)*

La siv s'intéresse à l'énonciation<sup>59</sup> pour « *repréciser le lien différentiel qui lie le sens profond et l'énoncé support à son sens en contexte interactionnel* » *ibid*, *ibidem*. Le sens des mots n'est pas donc lié à leurs énoncés supports<sup>60</sup> mais leur signification est « *porteuse d'un potentiel sémantique que le contexte se chargerait d'actualiser* »

L'analyse sémantique des interactions permet de prévoir en quelque sorte « *l'intention relationnelle recherchée par le ou le locuteur/trice auprès de son/ses interlocuteurs/trices*. (Anquetil, 2013 : 20).

De manière générale, l'analyse sémantique des interactions possède un spectre d'applications central

---

<sup>58</sup> Le contexte du discours

<sup>59</sup> Qui est, selon Foucault, « un événement qui ne se répète pas ».

<sup>60</sup> C'est-à-dire attachée par convention à un sens déterminé

-l'analyse de la signification et du sens discursif des mots porteurs de valeurs sociales complexes, comme travail, réussite, échec ;

*-les stratégies de politesse et d'impolitesse dans différentes langues et cultures, qui rendent compte de la présence des protocoles culturels de politesse et d'impolitesse dans la conceptualisation sémantique même des actes de langage spécifique et dans des représentations sémantiques des mots qui les désignent.(Galatanu, 2018 :24)*

A cet égard, nous voyons bien que la siv entretient des liens avec l'analyse du discours étant la source nodale de son élaboration. Le discours est abordé à travers

*L'étude des mécanismes sémantico-discursifs de production du sens discursif et de régénération voir de reconstruction de la signification des mots mobilisés par le discours. (Galatanu,2018 : 38).*

Avec la siv, l'expérience du monde, le point de vue expérientiel, le vécu intersubjectif « s'inscrivant aussi dans l'appréhension du sens produit par l'activité de parole » sont réhabilités.

Ce qui particularise cette approche, c'est que le

*Le potentiel argumentatif réinscrit ou reconstruit avec chaque occurrence discursive dans ce qui est appréhendé par les interlocuteurs comme la signification du mot, ne serait-ce que pour le temps de cette occurrence discursive.(Galatanu,2018 :155)*

Si reconnaître l'importance du cadre général qui donne ou non les conditions de réussite est une lapalissade, saisir l'intention du locuteur dans la matérialité discursive est tout aussi nodal. Mais là encore, il y a nécessité d'une prise en compte des mécanismes d'ordre cognitifs entrant en jeu lors de la production d'actes illocutoires, et qui sont souvent relégués au second plan par les linguistes, étant donné qu'ils ne sont pas historiquement perçus comme concernant directement des faits de langue.

Dans la perspective de cette approche,

*« une sémantique de l'interaction verbale aurait comme objet l'étude des significations des réalisateurs linguistiques des forces illocutoires, réalisateurs linguistiques mobilisés dans la performance d'actes de langage, la pragmatique se chargeant d'étudier les liens entre la mobilisation d'un certain réalisateur linguistique et le contexte de communication, y compris et surtout les aspects culturels de ce contexte » (ibid : 60)*

L'analyse interactionnelle sous cette optique s'intéresse à l'énonciation qui reprecise « le lien inférentiel qui lie le sens profond et l'énoncé support à son sens en contexte » (Anquetil, 2013 :18).elle permet donc de prévoir en quelque sorte « l'intention relationnelle recherchée par le ou la locuteur/trice auprès de son/ses interlocuteurs/trices. (Anquetil, 2013 : 20).

Nous pouvons arguer que les unités lexicales à la suite de galatanu sont le produit d'une histoire des usages et des évolutions de la langue, qui s'inscrit dans un inconscient collectif, réactualisé par chaque énoncé. Cela nous rappelle la conception de Pêcheux dans Les vérités de la Palice lorsqu'il juge que

*Un mot, une expression, ou une proposition n'ont pas un sens qui leur serait "propre" en tant qu'attaché à leur littéralité, mais [...] leur sens se constitue dans chaque formation discursive, dans les rapports que tels mots, expressions ou propositions entretiennent avec d'autres mots (Pêcheux,1975 :154)*

Franchement, nous ne pouvons terminer sans retrouver là les mêmes réflexions exprimées voir formulées par Ricanati, Charaudeau et Morsly. Cette dernière affirme que le sens de ces mots est aussi à chercher et trouver dans l'interaction et que le sens « s'élabore dans le mouvement, il est généré dans l'interaction [...] Dans un espace où dérivent et s'articulent formes, usages et imaginaires linguistiques » (Morsly, 2000 :10)<sup>61</sup>

---

<sup>61</sup> Elle a préfacé l'ouvrage de Maougal langages et langues entre tradition et modernité

Là encore et dans le même ordre d'idées et selon probablement la même logique on pourrait assimiler la conception d'Olga<sup>62</sup> à celle de Charaudeau qui, dans un article stipule que :

*Toute linguistique est, d'un certain point de vue, « naïve », des lors que sa théorie et ses outils d'analyse ne sont pas centrés sur la découverte des enjeux de signification psycho-sociale des actes de langage qui s'échangent dans une communauté socio-culturelle. C'est dans la charge sémantique des mots, à travers les modes d'organisation du discours qui les intègrent, et en situation d'échange que l'on peut repérer les traces de ces enjeux. Une telle approche du discours se situe donc dans diverses filiations. Pragmatiques, psychosociologique, rhétorique-énonciative, voire socio socio-idéologique. Elle est par nécessité pluridisciplinaire. (Charaudeau, 1995 :110)*

S'intéresser alors aux différentes valeurs heuristiques des propos dit insultants, c'est s'intéresser au sens profond des propos brefs au sens en contexte<sup>63</sup> Les propos insultants sont prévisible dès le « niveau sémantique profond » – qui reste néanmoins à définir car assez obscur dans ce qui fait la teneur de cette « profondeur »

---

<sup>62</sup> Avec Olga on assiste à une nouvelle percée épistémique

<sup>63</sup> Cozma parle de la construction discursive du sens. En faisant notre recherche, nous sommes d'ailleurs étonnée du fait qu'il existe plusieurs appellations, ou pour reprendre le terme de Laurence Rosier dans une conférence audio, d'étiquettes renvoyant à la même chose (nous pensons surtout à ces appellations : pragmatique inférentielle, psycho-pragmatique, la sémantique du discours, la pragmatique contextualiste ; la pragmatique intégrée, la sémiologie du quotidien qui renvoient à l'usage de la langue dans différents contextes. Il en est de même pour quelques expressions comme l'axiologisation développé par Orecchioni renvoyant à ce que Galatanu appelle la mise en réseau des unités lexicales et d'actualisation. Cette dernière tant développée par l'école de praxématique de Montpellier.

### 1.3.4. Ces deux états du monde qui divergent !!

A en croire Olga Galatanu, Abdehadi Belachhab et Sophie Anquetil, il y aurait une sorte de décalage entre deux états du monde à savoir l'état du monde existant et celui auquel l'utilisateur<sup>64</sup> d'une telle ou telle unité lexicale souhaite véritablement parvenir.

Prétendre les comprendre, c'est dire que le premier monde renvoie au sens dictionnaire d'une unité lexicale donnée, le deuxième monde, lui, fait allusion à l'usage que l'on en fait en un contexte donné.

Cela nous rappelle exactement une autre appellation de Sophie Anquetil renvoyant à la sémantique des interactions verbales : il s'agit plus précisément de la « pragmatique contextualiste »

Dans sa thèse de doctorat, Anquetil parle de ces deux états des mondes comme suit : « La fluctuation entre deux états du monde qui semble ici faire médiation : fluctuation entre l'état du monde existant et un état du monde considéré comme possible, voulu, souhaitable, appréciable, pensable, nécessaire » (Anquetil, 2013 : 206)

Nous comprenons par-là que la consultation dictionnaire d'une unité lexicale en dehors de son émergence interactionnelle semble relever d'une gageure. La stratégie employée par les jeunes consistant à mobiliser des unités lexicales qui sont intrinsèquement offensantes et violentes mais leur mise en réseau permet de convoquer des représentations linguistiques qui ne portent pas atteinte à l'identité de l'insulté

Ce phénomène insulte qui se dynamise justement dans l'interaction demande par lui-même un recours nécessaire à une approche théorique qui salue l'étude de la signification en discours interactionnel. Sa théorie nous intéresse en ce sens qu'elle nous offre une possibilité d'interpréter l'usage de la violence verbale en interaction.

Dans cette perspective et au point de convergence avec notre intérêt et avec notre préoccupation, cette théorie nous est d'un apport crucial dans ce qu'elle a trait à l'analyse des unités lexicales intrinsèquement violentes ou neutres pour voir quelles

---

<sup>64</sup> L'idée d'usage revient toujours

fonctions elles revêtent en interaction. Pour ce qui nous concerne donc, analysé uniquement les unités lexicales violentes sans parler de leurs emplois en discours ou en interaction, c'est en quelque sorte battre en brèche leurs « re-significations » dans les interactions, et l'objectif visé dès le départ serait donc voué à l'échec.

## **2. Les modèles d'analyse de la violence verbale de Larguèche, Marty Laforest et Vincent et Laurence Rosier**

### **1.3.2.1. Evelyne Larguèche**

Larguèche a apporté un vent de fraîcheur à l'étude de l'injure. Ce phénomène à masques fonctionnels pluriels mérite un braquage de lumière sur lui.

Dans la même veine que Galatanu, le point de mire de Larguèche est l'analyse sémantique de l'insulte selon le contexte

A en croire Larguèche, le lexique et le dictionnaire d'injures ne peuvent en aucun cas saisir ce qui fait injure de là qu'ils ne s'attachent qu'aux mots.

Le contexte, nous livre Larguèche, renvoie souvent aux circonstances dans lesquelles s'est produit le phénomène injure afin de l'expliquer voire le justifier.

#### **2.1.1. Considérer le phénomène injure par rapport à son énonciation**

Avec l'injure saisie dans son énonciation, le contexte n'est point limité de déterminer le sens d'un propos. Comprendre ce qui est dit tient inéluctablement non point à ce qui est dans les mots, non point à la connaissance de la langue uniquement mais tout ce qui est relatif au co-texte, c'est à dire « tout ce que partagent ceux qui appartiennent à une même société, une communauté, une classe sociale, une culture, une profession, une région, etc., ce qui est à la fois sociale culturel [...] tenir compte de la relation existant entre les antagonistes préalablement à la situation d'injure? »

Pour ne pas faire une erreur d'interprétation du phénomène injure, la prise en compte du contexte est primordial : il est question de ne pas voir un affrontement là où il s'agit d'un jeu.

Dans cette perspective et au point de convergence avec notre intérêt et avec notre préoccupation, Prendre en compte la notion du contexte ou du co-texte (Orecchioni), c'est aussi se focaliser sur le statut social des actants ou des interactants.

Pourtant, selon que l'insulte est proférée dans une relation de type asymétrique, c'est à dire dans une interaction hétérogène ou dans une relation de type symétrique (interaction homogène), les mots ne « disent » pas voir ne « signifient » pas la même chose.

Oui car, « les extraire de leur contexte d'utilisation risque de redonner du sens à ce qui n'en a précisément pas »( Largueche,E, 2009 :90).

Nous voyons en tout cas que lorsqu'il est question d'une relation hiérarchique, c'est-à-dire basée sur des statuts différenciés dont les uns sont vus comme supérieurs aux autres (donc de pouvoir), l'insulte n'est pas perçue de la même manière et n'a pas les mêmes répercussions selon que nous sommes d'un côté ou de l'autre de la relation : Certains propos insultants pourront donc avoir une portée beaucoup plus agonaux ou au contraire être insignifiantes pour tel contexte.

Le remplacement de l'énoncé injurieux dans son énonciation et dans son contexte est donc une condition cruciale permettant de déterminer l'effet injure.

Une chose est vraie : contrairement à ce qui est de manière générale prouvé, les mots en eux-mêmes constituant l'ensemble de l'énoncé, sont moins déterminants qu'il n'y paraît, et que les replacer dans le rapport qu'ils établissent à partir de leur énonciation est primordial

Dans cette perspective, nous pouvons même dire sans risque de nous tromper que nous assistons à une dimension éminemment voire subconstamment relationnelle : « l'injure est dans la relation qui crée son énonciation et non dans l'énoncé auquel elle fait croire » (Largueche, 1992 : 36).

Cette dimension relationnelle nous incite à aller plus loin dans la conception largachienne de la situation de communication ou d'intersubjectivité.

### **2.1.2. Typologisation des situations**

Avant de présenter le modèle communicatif fait par Largueche pour étudier l'injure en contexte, nous jugeons utile de mentionner que Charaudeau a, lui aussi participé à la définition d'un modèle de communication qui pêche par son côté social. Il est question, pour faire bref, d'un modèle qui



« Ne soit pas seulement de transmission d'intention, mais de production de sens et d'interprétation dans des situations d'intercompréhension sociale » (Charaudeau, 2000).

Il s'avère que mettre en regard les conditions situationnelles de la communication est chose urgente pour l'interprétation de la communication intersubjective. Il s'agit d'une activité de sémantisation constructrice d'imaginaires socio-discursifs.

Dans un premier temps, Cette approche des stratégies de la violence verbale a permis d'établir selon Evelyne Larguèche une typologie des situations d'énonciation à partir de trois rôles essentiels.

Larguèche stipule que, contrairement à l'orientation générale- inscription du phénomène insulte dans l'échange dyadique(en tête à tête) est la forme prototypique de toute interaction verbale violente-, les notables rôles observés étaient au nombre de trois : l'allocuteur qui prononce le discours (énonciateur), celui à qui s'adresse celui qui prononce le discours (énonciataire, allocutaire) et celui dont il s'agit dans le discours (le référent,).

Selon elle, le phénomène injure ne se réduit pas à un seul duel entre celui qui injurie (injurieur) et celui qui est injurié (injurié).De manière générale,, il y a présence d'un tiers, et bien plus souvent l'injurieur, au lieu d'injurier directement la personne concernée, s'adresse à celui que Larguèche nomme l'injuriaire en tenant des propos sur celui qui est concernée.

Nous comprenons du même coup qu'une grande mitose se dessine, en fonction de la présence ou pas de l'offensé (injurié) sur la scène énonciative.

L'injurieur (ou offenseur) s'adresse à l'injurié (offensé)

l'injurieur ne s'adresse pas à l'injurié.

Il résulte que l'injurieur ou l'offenseur est celui qui émet la parole offensante, l'injurié ou l'offensé celui qui en est la cible et l'injuriaire ou l'offenseur celui à qui s'adresse l'injurieur ou l'offenseur. Ces rôles nous mettent face à une situation où il y

Présence ou absence de l'injurié au moment de l'acte d'énonciation injurieux

Présence ou absence d'un injurieux au moment de l'acte d'énonciation injurieux. Présence d'un auditoire en plus de l'injurieux.<sup>65</sup>

Disons pour faire bref qu'il s'agisse d'une parole adressée ou dite, l'injure que nous décrit Larguèche est une « injure en acte » dans laquelle se différencient en fonction des types de situation<sup>66</sup> et du rôle qu'y tiennent les interactants sociaux : injurieux, injurié, injurieur, témoin, jureur.

Toujours en s'appuyant sur la terminologie d'Evelyne Larguèche(1983, l'insulteur recourt, dans le mécanisme de l'insulte, à deux procédés dans son énonciation : « l'insulte spécifique » et « l'insulte non spécifique ». Ces deux types seront analysés en détail dans le volet pratique.

## **2.2. La qualification péjorative de Marty Laforest et Diane Vincent (2004,2013)**

Laforest et Vincent ont complètement emboîté le pas en mettant le phénomène insulte dans une optique plus large voire étendue. Selon eux, faire appel uniquement à une approche linguistique de l'insulte est une gageure voire erronée. C'est pourquoi ils proposent le terme de « qualification péjorative » englobant, de cette façon, l'insulte dans une perspective plus large. Cette manière favorise de « *prendre en compte un certain nombre d'actes sociaux accomplis grâce au moyen de la qualification péjorative* » (Laforest et Vincent, 2004 : 59).<sup>67</sup>

Les auteurs déjà cités divisent les axiologiques péjoratifs en trois : les axiologiques auto-adressés (ou le sujet se dénigre pour dénigrer l'autre de façon indirecte ou se dénigre lui-même) et les axiologiques péjoratifs adressés à la tierce personne (présente ou absente)<sup>68</sup> représentés à l'aide de deux axes : un axe horizontal (il s'agit d'un axe des alliances entre participant allant de la solidarité à l'antagonisme) et un axe vertical( il est question d'un axe des tonalités allant de la tonalité dysphorique (vers le bas)à la tonalité euphorique( vers le haut).

---

<sup>65</sup> Nous verrons cela en détail dans le volet pratique

<sup>66</sup> – « injure référentielle », « injure interpellative », « juron »

<sup>67</sup> Nous pensons au dénigrement, au reproche, à la provocation

<sup>68</sup> Cela nous rappelle la typologisation largachienne

**Tableau 1: Domaine de la présentation de soi**

**Domaine de la présentation de soi**  
Je > Je Ou Je > Je → Tu  
Se désigner Ou se dénigrer pour indirectement dénigrer l'allocuteur

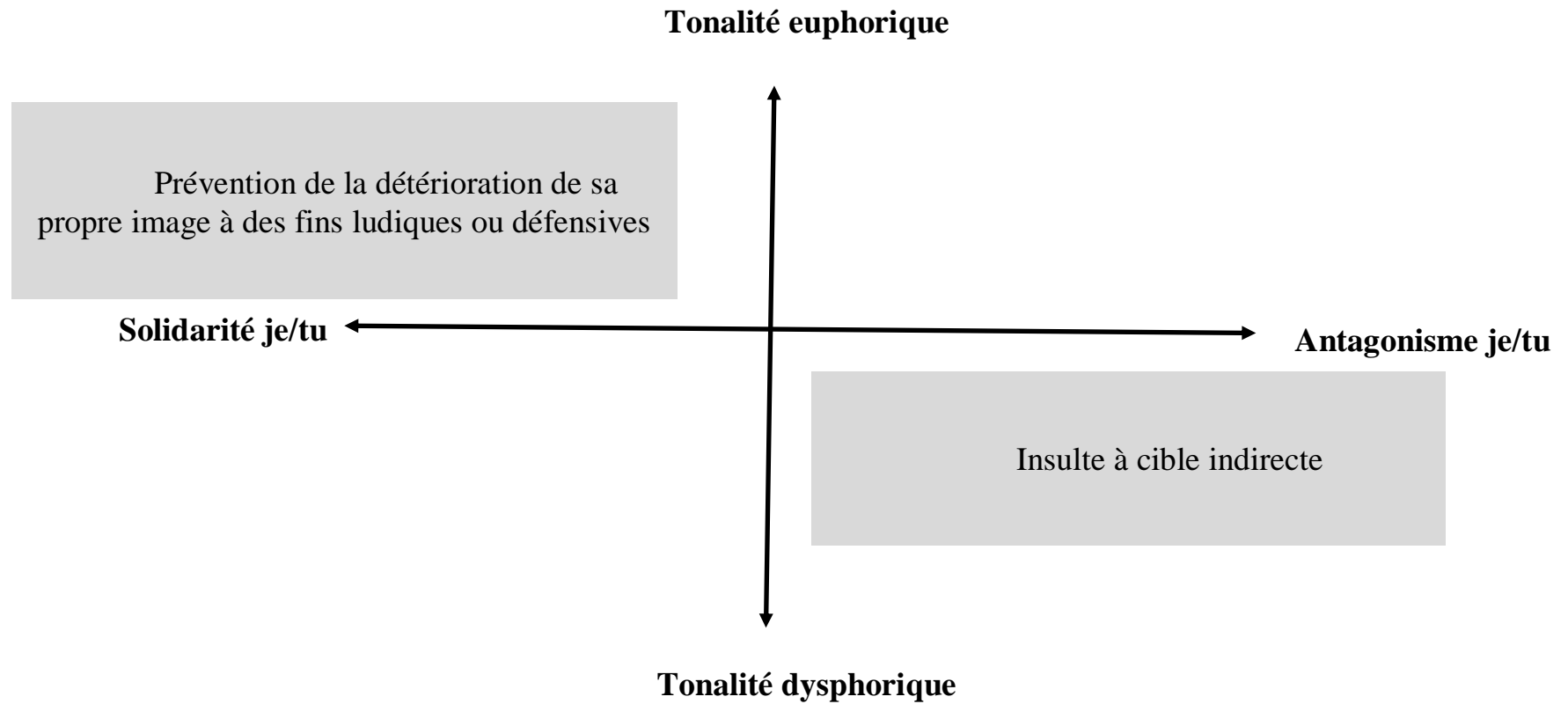


Tableau 2: Domaine de l'attaque

**Domaine de l'attaque**  
Je > Tu  
(dénigrer l'allocuteur)

**Tonalité euphorique**

Vanne, moquerie  
(+/- affecteuse)  
(+/- méchante)

**Solidarité je/tu**

**Antagonisme je/tu**

Insulte personnelle

**Tonalité dysphorique**

**Tableau 3: Domaine de dénigrement du tiers**

**Domaine de l'attaque**

Je > Il Ou je > Il ---> Tu

(dénigrer le tiers, absent ou présent)

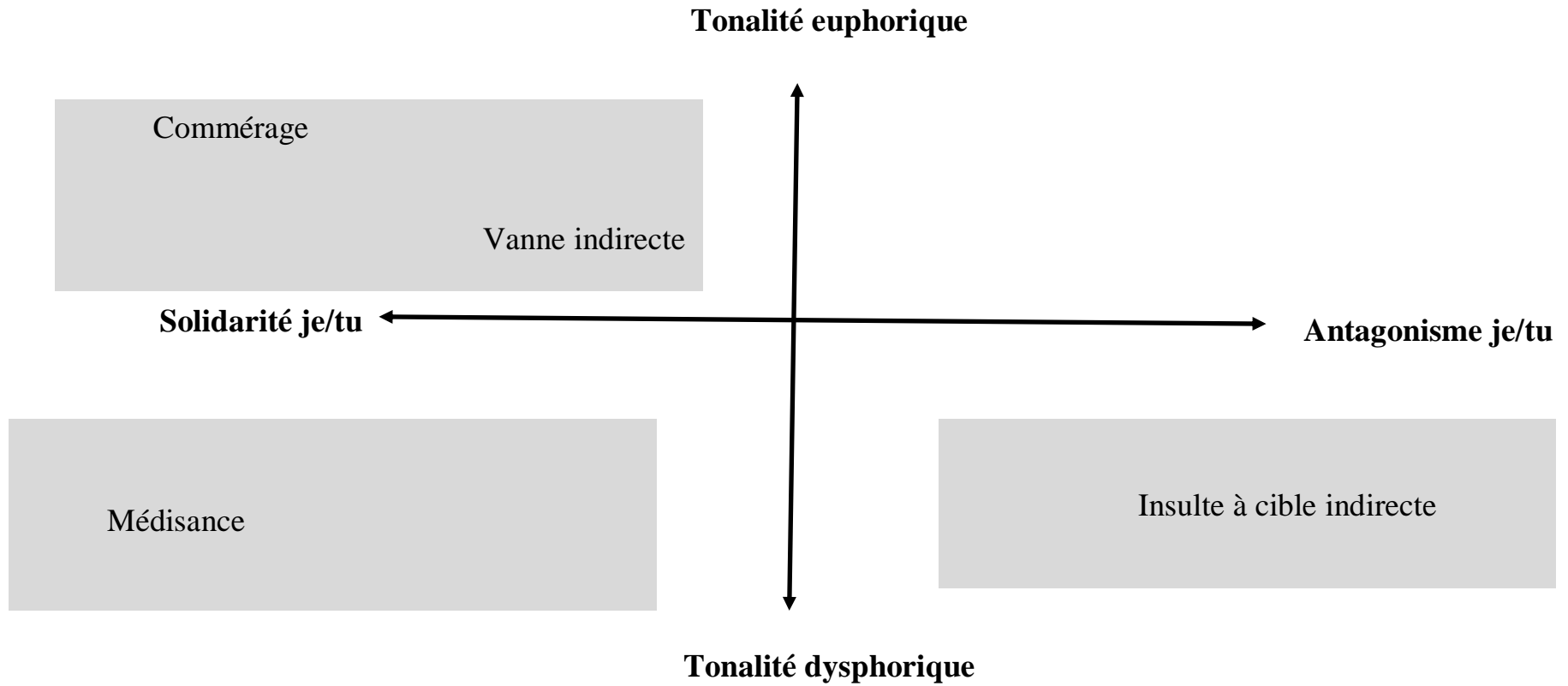
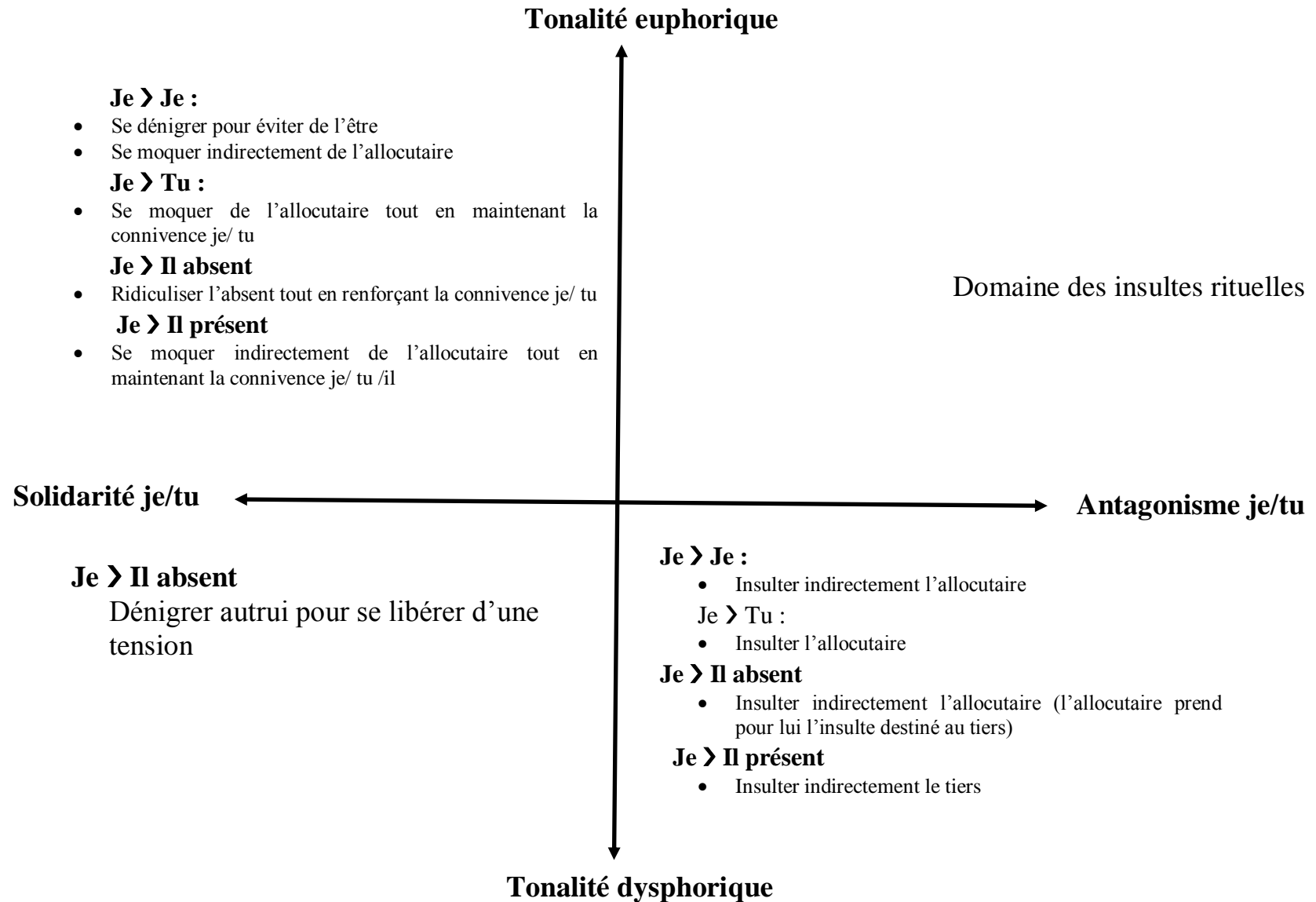


Tableau 4: Le champ fonctionnel des APA

### Le champ fonctionnel des APA



### **2.2.1. Les « actes condamnant l'être » et les « actes condamnant le faire »**

Au moment où Largueche parle d'injure spécifique et non spécifique, d'insulte dite ou adressée, Marty Laforest et Moïse (2013) parlent d'« actes condamnant autrui » étant divisés en « actes condamnant le faire » et en « actes condamnant l'être ».

Les « actes condamnant le faire » s'attachent à condamner les actes de l'interlocuteur tandis que les actes condamnant l'être » s'attachent à condamner l'individu

Les actes condamnant l'être ont, eux aussi, été concis car certains actes de langage leur étant associés sont repérables linguistiquement. Il est question de l'insulte et de la malédiction possédant des formes lexico-pragmatiques repérables dans les uns et des autres corpus

Tandis que les actes condamnant le faire sont loin d'être précisés en ce sens que les actes de langage qui leur sont associés traditionnellement reprochent, dénigrement, provocation, etc.) Sont difficilement distinguables les uns des autres

Ces derniers (reproche, dénigrement, provocation...) ont donc été rassemblés sous l'appellation « actes condamnant le faire »

Laforest, Vincent et Turbide (2008) proposent aussi des modèles d'analyse de la violence verbale dont nous nous sommes inspirés. Ils introduisent dans ces modèles les termes de stratégies et facteurs aggravants qui renvoient aux phénomènes venant appuyer les productions des locuteurs et participent à rendre leurs énoncés plus violents. Il s'agit de

- reprise, accumulation, reformulation, répétition
- moquerie, minimisation de l'offense, ironie
- recours aux formes d'intensifications (jurons, figures, intensificateurs, vulgarité)
- auto valorisation, ton
- position sociale de l'attaquant et de l'attaqué

### 2.3. Le modèle de Laurence Rosier

Laurence Rosier affirme qu'il y a une corrélation entre stéréotype et insulte. En insultant quelqu'un, Laurence juge qu'un processus de catégorisation est mis à l'œuvre.

L'auteur du lexique clandestin a utilisé un modèle pour classer les insultes. Elle pense que les mécanismes de cette dernière assignent une identité à l'insulté : l'insulteur choisit un trait de l'identité de l'insulté, que ce soit sexuel, professionnel ou ethnique et le réduit à ce trait identitaire. L'insulte est, sous cette optique, vectrice de discrimination.

L'école praxématique de Montpellier (Lafont, Brès, 1978, 1993) a opéré une divergence entre les sociotypes et les ethnotypes. Ernotte et Rosier (2004), proposent, eux, un troisième stéréotype à savoir les ontotypes<sup>69</sup>.

Cette catégorie est toujours péjorative. Elle vise des caractéristiques supposées ontologiques à la personne. Cette dernière est visé dans son essence même. Elle constitue un jugement de valeur.

Nous pouvons dire donc que l'insulte ou tout phénomène de violence verbale relève d'une assignation identitaire et qu'elle relève des types suivants : les sociotypes, les ethnotypes, les ontotypes et les sexotypes.

Elle déclare (2004 :36) que :

*« Les ethnotypes, ce sont généralement les insultes de type raciste : on fige l'autre dans son ethnité. Soit en faisant référence à une nationalité qui suggère un cliché (" Hollandais " sous-entendra le côté pingre), soit en accompagnant la nationalité de " Sale... ", Soit en utilisant un dérivé insultant en soi (" Macaque ", etc.)(Rosier, 2004 :36)*

Les sociotypes sont liés aux professions et aux attitudes sociales. Les ontotypes touchent à l'essence : on peut vous traiter d'" idiot " pour qualifier une situation précise à un moment donné, mais on peut aussi vous le balancer à la figure, sans référence à

---

<sup>69</sup> Qui est repris après par Lagorgette



un contexte particulier. Dans ce cas, on tend à vous caractériser comme un idiot de façon ontologique, d'où l'étiquette d'ontotype. » (ibid :02)<sup>70</sup>.

Mais l'auteur <sup>71</sup>avance aussi l'idée que : « si l'insulte classe l'insulté par stigmatisation, [...] elle classe aussi l'insulteur » ( 2005:01)

Etudier le phénomène insulte d'un point de vue linguistique et méthodologique est, selon Rosier, nécessaire :

*C'est intéressant d'un point de vue linguistique parce qu'on liste des mots qui font partie d'un patrimoine oral. Ce lexique clandestin qui se renouvelle fait partie de l'évolution de la langue. C'est également stimulant d'un point de vue méthodologique pour les étudiants, qui s'intéressent à des objets qui ne sont pas des objets d'étude classique. Par ailleurs, analyser le phénomène de l'insulte peut faire comprendre que les mots ont un pouvoir et peuvent être violents. Il y a donc aussi, de manière sous-jacente dans notre étude, un aspect citoyen. Et enfin, cela peut aussi intéresser le droit : dès lors que tout mot peut devenir une insulte, comment définir juridiquement ce qu'est une insulte.?(Rosier,2005,np)*

A partir de sa définition de l'insulte nous comprenons directement que selon Rosier, l'insulte est affaire de contexte :

*L'insulte, c'est tout mot qui peut être perçu comme blessant par l'autre. Certains mots deviennent insultant par la situation, mais ne le sont pas sans ce contexte. [...]*

*Tout mot ou locution peut devenir insultant en fonction de celui qui énonce, de celui à qui s'est adressé, du public éventuel et du contexte » affirme dans une interview ( Rosier, np)*

Les dictionnaires actuels ne mettent donc pas en regard les contextes d'énonciation, dissimulant de ce fait une part cruciale des significations. « Le sens des mots vient du contexte », nous révèle Rosier que et que la profération seule de

---

<sup>70</sup> Dans une interview faite par Dauchot Alain

<sup>71</sup> « qu'il faut continuer à s'interroger sur cette charge qu'on transporte malgré soi, de stéréotypes négatifs et d'assignation qui sont véhiculés par ces mots-là. »<sup>71</sup> déclare laurencedans un entretien

l'insulte ne suffit pas à assurer sa performativité. il faut pour cela que le récepteur reconnaisse l'insulte comme telle et adopte son contenu.

L'insulte est une affaire de contexte. Ce dernier est capable de charger un mot de force perlocutoire ou au contraire désamorcer la charge insultante d'un mot violent : « Toute appellation neutre en elle-même peut devenir insultante en contextualisation, dès lors qu'un identitaire doxique ou qu'une catégorisation stéréotypique peuvent la qualifier » avoue Laurence dans une interview.

La relation stable établie par Saussure entre « un signifiant » et « un signifié » est ensuite battue en brèche par Bakhtine pour qui « la conception dialogique du mot » prouvait à quel point le récepteur contribue à la « construction du sens », et non seulement l'émetteur.

Dans le même ordre d'idées que Bakhtine, Rosier affirme que l'énoncé insultant est d'essence dialogique et en faisant allusion à la perspective dialogique de Bakhtine, elle fait un bref rappel nodal pour la bonne compréhension de la notion de l'insulte. Nous paraphrasons comme suit :

A- L'énoncé insultant est le produit de l'interaction ;

B- l'énoncé insultant joue de la mémoire du terme, c'est-à-dire que du sens que celui-ci a acquis au fil de ses emplois ;

C- l'insulte est un mot du discours et non de la langue ;

S'inscrivant dans la même logique critique des définitions lexicographique du mot insulte, Tio Babena corrobore les propos de Rosier en pensant que : « pour dire d'un mot comme « chenapan » qu'il est une insulte, il faut qu'il soit énoncé dans une situation d'interlocution et évalué comme étant dévalorisant, donc susceptible de créer un conflit. Le même mot, pris dans un contexte amoureux, aurait plutôt une valeur hypocoristique ; sortez d'ici, chenapans » on ne peut donc se fier ou se limiter de façon exclusive à la définition lexicographique. Ce qui importe et contribue à déterminer le vrai sens de l'expression est le contexte dans lequel il est réalisé.

Ce fait linguistique est déjà pointé du doigt par Kerbrat- Orecioni qui voit que dans la langue, il existe des mots qui ont :

*Un trait axiologique [qui] est une propriété sémantique de certaines unités lexicales, qui leur permet dans certaines circonstances de fonctionner pragmatiquement comme des injures, le marqueur illocutoire étant la résultante complexe d'un ensemble de faits de nature [lexicale, syntaxique et intonative].(Kerbrat-Orecchioni,2009 :89)*

De ces moult recherches, il émane que l'insulte et par extension tout phénomène de violence verbale ne peut être appréhendée uniquement à l'échelle du lexème et qu'une approche pragmatique est nodale pour la saisir dans sa dynamique.

Nous ne pouvons que conclure cette partie sur les dires de Heller et dire que : « La violence verbale » est un terme connoté à saisir uniquement dans son sens situé, c'est-à-dire dans le contexte de la question à savoir ce qui compte comme violence et pour qui » (Heller,2008 :6)

### **3. Synthèse**

Dans ce deuxième chapitre, nous avons pointé du doigt le cadre théorique sous-tendant l'analyse de notre corpus. Nous avons noté que l'analyse de la violence verbale en interaction gagne à être menée par les outils théoriques voire méthodologique de la linguistique dite interactionniste. Cette dernière est de nature pluridisciplinaire. Nous nous sommes arrêtées aux différentes théories lui ont permis de faire surface. Les approches psychologiques, sociologiques, linguistiques et philosophiques sont mises en regard. Cette présentation favorise la constitution de l'appareil conceptuel servis dans l'analyse de notre corpus. En un mot, Nous nous sommes penchées sur la linguistique interactionniste telle qu'elle ressort des différents travaux d' Orecchioni et d'Olga Galatanu

Nous verrons concrètement dans les chapitres 4,5 et 6 comment ces modèles théoriques sont exploités. Mais avant de passer à l'analyse proprement dite de la violence verbale en interaction telle qu'elle se manifeste dans notre corpus, commencer par la description de ce même corpus et présenter le cadre d'analyse qui lui sera appliqué est conséquent.

CHAPITRE 03 : quelles démarches méthodologiques pour un phénomène qui souscrit à  
une approche mono disciplinaire ?

---

## Introduction

Maintenant que notre objet d'étude –la violence verbale- est présenté et le cadre théorique- Analyse des interactions verbales selon la perspective d'Olga Galatanu et Orecchioni ,les modèles de Larguèche, Laforest et Laurence- de notre analyse circonscrit, nous allons à présent, nous concentrer sur le corpus de notre étude et la méthodologie guidant notre approche d'ordre analytique.

Définir la méthodologie reviendra à faire une présentation des chemins favorisant la bonne conduite de notre recherche vers de meilleurs résultats. Cette méthodologie se présentant comme un ensemble de principes, d'objectifs et techniques utilisées pour entreprendre une étude.

Réellement, il est question de raccorder la méthodologie adoptée pour l'interprétation future et celle de l'enquête sur le terrain. L'analyse de la violence verbale nécessite un cadre méthodologique pouvant rendre compte des différents procédés permettant d'en expliquer le fonctionnement.

En ce qui a trait à la procédure d'enquête, nous allons présenter et analyser les étapes qui ont servi à l'édification de notre corpus d'étude son classement et son analyse.

L'objectif nodal de notre étude, rappelons-le, est bien de mettre en valeur la corrélation qu'entretient la portée pragmatique de la violence verbale et le contexte d'énonciation dans lequel elle se déploie. Pour ce faire, nous avons opté pour un support d'analyse étant constitué de données bel et bien prises in situ. Dans le but d'analyser ces données, leur transcription est nécessaire. Nous passerons après à la présentation du cadre méthodologique menant cette analyse.

Avant de commencer l'analyse du corpus présenté dans la section précédente, il nous faut d'abord préciser l'approche méthodologique qui sera embrassée. Aussi, sera-t-il question, dans les points suivants,

### **1. Présentation du corpus**

Une de nos erreurs de débutante était de croire un temps que nous travaillions sur la réalité des interactions violentes. Or, à bien y réfléchir, le chercheur ne travaille

pas à proprement parler sur la réalité de ces interactions, mais plutôt sur des portions de réalités bien triées voire sélectionnées d'une manière ou d'une autre (le moment des situations observées, niveau et méthode d'analyse, construction du corpus reconfigurées pour les besoins de sa recherche. Cela nous rappelle bel et bien les propos de Romaine cités par Trimaille, il dit en ce sens que :

*Les comportements langagiers, comme les autres conduites culturelles, sont une construction du chercheur plus qu'un phénomène directement observable. On ne décrit pas une langue ou une culture, mais on la construit et reconstruit à partir de ce qui été observé. Autrement dit, en tant que chercheurs, nous ne travaillons jamais sur des données 'brutes' ; on travaille toujours sur des transcriptions de celles-ci. (Trimaille, 2003 : 81)*

Il est vrai que le champ de recherche est déjà arpenté par d'autres chercheurs mais cela ne veut pas dire qu'il est circonscrit dans toutes ses dimensions d'ordre spatial, conceptuel et symbolique.

Le chercheur se faufile autant que faire se peut dans un espace et des relations devenant peu à peu son terrain. Nonobstant il est chimérique de dire que le déroulement des opérations de recherche « est arbitraire ». Une fois posé l'intérêt d'étudier le phénomène de la violence verbale chez les jeunes en contexte interactionnel, des questions intimement corrélées se posaient.

### **1.1.La notion du corpus**

Personne ne peut nier la part du lion qu'occupe le corpus dans tout travail de recherche, dans toute investigation, notamment ceux inscrits dans les disciplines de terrain. La notion de corpus est relativement consensuelle en sciences du langage. Il n'est pas rare de considérer que la constitution d'observables linguistiques à partir de données empiriques issues de l'usage est un préalable fondamental à toute théorisation sur la langue. L'ensemble des données recueillies par le chercheur est généralement défini comme « l'univers du discours ».

Le corpus se définit quant à lui comme l'ensemble des données recueillies soumises à l'analyse. Dans cette optique, Blanchet (2007 :347) n'a pas manqué

d'affirmer que le corpus occupe le haut du pavé dans ce qu'il appelle la linguistique de terrain. Pour lui, le corpus aide « à rendre sensible la complexité du terrain ». Notre curiosité piquée par ces propos nous a incités à accorder dans ce qui suit une importance nodale à sa description.

Le « sac de mots » (Francois Rastier 2004) est devenu ainsi étendu à tout le processus voir le continuum de la recherche en commençant en premier lieu par la production et, en deuxième lieu la transcription et, en dernier lieu l'interprétation. « Ce qui lui vaut d'être ancré dans une perspective qualitative éminemment interprétative » (Heller, 2002 cité par Beceti ,2013 :172).

En effet, le corpus sur lequel se base la présente recherche est composé de la description des enregistrements des conversations des jeunes. Qu'est-ce qu'on à dire de ce genre de discours ?

### **1.2.La conversation**

Avant de nous focaliser sur ce type d'interaction, il est nodal de mettre en regard les critères de base qui interviennent dans la typologie des interactions verbales établies par Orecchioni en 1989 : il s'agit de manière précise de la finalité de l'interaction (son objectif), sa nature consensuelle ou conflictuelle (nature coopérative ou compétitive de l'interaction) et sa finalité (spontanée ou formelle)

Pagailleurs, puisque l'analyse des interactions verbales s'appuie sur des données authentiques et naturelles favorisant l'observation des détails que le chercheur ne peut imaginer en leur absence, nous voyons qu'il est nécessaire de marquer le degré d'authenticité de la conversation.

Notre corpus est constitué des interactions relevant donc d'un seul genre discursif à savoir la conversation. Nous allons donc pointer du doigt les spécificités de ce genre discursif. Nous sommes partie naturellement à étudier ce qui est quotidien, spontané, banal voire important : la conversation spontanée des jeunes.

La conversation se définit comme

*« [...] la parole qui se manifeste quand un petit nombre de participants se rassemblent et s'installent dans ce qu'ils*

*perçoivent (.Jun moment de loisir ressenti comme une fin en soi, durant lequel chacun se voit accorder le droit de parler aussi bien que d'écouter, sans programme déterminé »(Kerbrat-Orechioni, ,1990 :110).*

Il appert que les traits définitoires de la conversation exigent une présence de deux participants ou plus dans le but de partager ce moment de loisir.

Traverso rejoint Robert Vion pour affirmer que « la conversation est la moins contrainte et la plus souple, celle où règne la plus grande liberté au niveau des thèmes, des rôles et de l'organisation des échanges »(Traverso,1999 :86).C'est la raison pour laquelle le contrôle de rapport de place n'est pas respecté de façon stricte.

*« Les conversations les plus quotidiennes et banales [...] ont révélé combien cette activité ordinaire recèle de complexité. Complexité mais non confusion ou désordre puisque se dégage, sous les allures improvisées, parfois fuyantes ou décousues, des interactions, un ordonnément précis garanti par des règles formant système à différents niveaux, à partir desquelles les interlocuteurs développent leurs échanges » (Traverso, 1999 :121)*

Alain M définit ( :135) la conversation comme

*« La meilleure instance pour préserver l'espace de nos actions réciproques, expression d'un partage, d'une sociabilité ou d'une finalité sans finet sans arrière-pensée. Selon elle, la fonction première de la conversation n'est peut-être pas de communiquer mais plutôt de saisir des zones de tensions, des espaces intimes ou l'homme retrouve sa raison d'être et sa nature »*

Il est question d'un type singulier des interactions doté d'un caractère symétrique et une finalité interne étant

*« Centrée sur le contact et la réaffirmation de liens sociaux. Cette centration entraîne une implication mesurée des sujets quant aux contenus échangés. Elle demeure un lien de convivialité relative » (idem : 135)*



De manière générale, il est possible de parler de conversation du moment que des personnes s'échangent la parole. Nous ne pouvons parler de conversation s'il n'y a pas présence de deux participants ou plus agissant et réagissant verbalement.

Par conséquent

*« Toute conversation est une conversation collective ; c'est le résultat d'un travail collaboratif, qui exige que les participants ajustent en permanence leurs comportements respectifs et négocient, au cours de l'échange, l'ensemble des ingrédients dont sont faites les conversations (Dortier et Cabin, 2008 :130)*

En ce qui est des participants, nous donnons d'importance à leur nombre relativement réduit et plus précisément aux relations sociales qu'ils tissent. De manière générale, la conversation est placée dans l'optique des interactions symétriques où les échanges sont égaux en ce sens que « les participants disposent en principe des mêmes droits et devoirs » (Kerbrat-Orechioni , 2002 : 499).

Il est à signaler que, dans la conversation, la différence des statuts sociaux des interactants est loin de s'imposer dans la constitution de l'ordre de l'interaction. Robert Vion remarque que « les statuts institutionnels et les rapports hiérarchiques se trouvent comme « neutralisés » (Robert ,vion,1992 : 135). Ardithy exprime la même idée en ces termes

*« Les différences hiérarchiques, liées à l'âge, au sexe, au lien avec le lieu de la rencontre...sont comme mises entre parenthèses ou plutôt, elles ne peuvent intervenir que pour autant qu'elles n'entrent pas en conflit avec le caractère obligatoirement consensuel de la conversation » (Ardithy,1987 :18).*

### **1.2.1. La conversation : sa place dans la typologie**

Selon les interactionnistes, la conversation a ses propres critères : le caractère, les participants et la finalité de la conversation. La typologie des interactions est basée alors sur des données liées à la situation : cadre (lieu et temps), objectif et participants. Il existe aussi des éléments contraignant l'interaction et surtout les modes de fonctionnement de la parole. Il s'agit de

-le droit à la parole : les situations sont opposées selon qu'y règne ou non une égalité du droit à la parole. Pour ce qui est de la conversation, chaque interactante a accès à la position de locuteur ; ce qui n'est pas le cas dans une conférence

- le fonctionnement de l'alternance : les règles de l'alternance des tours de paroles sont appliquées dans toutes les situations où la répartition est faite dans l'instant, « entre des participants à égalité de droit à la parole »

Ce type d'interaction fonctionne de la manière suivante

*« Égalité de principe entre les rôles interactionnels des participants à l'interaction. Pour ce qui est pareillement du nombre des participants, il est illimité. il doit nonobstant favoriser une préservation d'une proximité favorable aux échanges. (Traverso, 1999 :83)*

La conversation suppose inéluctablement un « temps » elle se particularise par sa temporalité

*« Liée au fait qu'elle impose à chacun l'abandon de son temps individuel et ordinaire, pour l'entrée dans un temps commun. Elle peut se dérouler en tout lieu, bien qu'elle affectionne les lieux propices à la meilleure proximité psychologique » (Traverso, 1999 :83)*

Quant à la finalité de la conversation, elle est interne. L'objectif commun est poursuivi par les participants.

Quant au déroulement de la conversation, il est effectué comme suit

- L'ouverture

Elle s'oriente dans deux directions : il y a les échanges de salutation et les salutations complémentaires. On peut y trouver des compléments et autres commentaires liés au changement d'apparence

- Le corps de la conversation

La progression minimale du corps de la conversation est basée sur « les échanges à bâtons rompus, qui, dès la fin des échanges rituels de l'ouverture, occupent l'intégralité de l'espace conversationnel. Ils engendrent par glissement des séquences

présentant un autre mode d'organisation, par exemple des récits, des séquences explicatives, des séquences de prise de décision, des discussions voire des disputes, ou encore des confidences »(Traverso, 1999 :83)

- La clôture

Il s'agit d'une séquence où les rituels sont importants. Pour que les participants puissent interrompre leurs échanges, ils doivent parvenir à se synchroniser, « tout en manifestant qu'ils ne le font qu'à regret et en projetant leur relation dans l'avenir » (ibid. : 84)

A en croire Traverso, les ingrédients habituels caractérisant cette séquence sont

*« -les prés-clôtures : [...] qui sont régulièrement suivies du développement d'un certain nombre de thèmes. la distance temporelle qui sépare les premières pré-clôtures des salutations finales montre le plaisir que l'on a à rester ensemble [...] les prés-clôtures sont [...] dans la conversation [...] cet enchaînement se renouvelant jusqu'à ce que tous les participants tombent d'accord pour produire :*

*-les actes de la clôture constitués de :*

*\* vœux : cet acte rituel consiste pour l'émetteur à exprimer son désir que quelque chose de positif arrive au récepteur dans l'avenir [...]*

*\* projets [...] les projets concernent l'avenir commun des participants. [...]*

*\*salutations : ce sont les derniers échanges de la conversation »  
(Traverso, 1999 :84)*

Traverso avoue que le découpage de ces étapes n'est pas fixe. La localisation des éléments est variable pour la majorité d'entre eux. A titre d'exemple, la production des actes de clôture et de l'ouverture dans différents ordres est possible. Il n'y a que les salutations d'ouverture qui ont une place non variable : elles ne se produisent pas après d'autres actes rituels.

Toujours dans son ouvrage *L'analyse des conversations* (1999 :84), Traverso a mis en évidence des spécificités de ce type d'interaction

#### 1- Une double orientation vers l'avant et vers l'arrière.

L'orientation vers l'arrière signifie l'orientation vers la relation. Elle est cruciale dans la conversation

« Elle se manifeste par la longueur de la séquence d'ouverture ou s'accomplit une mise au diapason par l'information sur les petits faits nouveaux » (Traverso, 1999 :84)

La conversation est construite d'autre part vers l'avant. Traverso parle d « approfondissement de la relation » comme le montre la tension vers l'engagement « les participants cherchent à ne pas se maintenir dans des échanges de bon ton, ils développent au contraire volontiers des discours sur eux-mêmes [...] et ne répugnent pas aux discussions. L'autre indice de cette orientation vers l'accroissement de l'accès mutuel est la longueur de la clôture ou se multiplient projets, vœux et autres mots gentils » (ibid. : 85)

- Les échanges à bâtons rompus

Le caractère fuyant et fluide de la conversation tire son origine du rôle cardinal qu'y jouent les échanges à bâtons rompus. Leur importance est liée au fait que toute coprésence doit être accompagnée de parole. Le silence est source de malaise. Ces échanges sont caractérisés par le phénomène de glissement thématique.

En effet, l'appellation de ces échanges peut induire en erreur car, contrairement à ce que le nom porte à croire, ils ne font pas des progressions par rupture. Ils ne progressent pas donc par saut d'un thème à un autre, mais « par transition progressive »

Les enchaînements dans les échanges à bâtons rompus fondent des champs thématiques basés sur des liens linguistiques et extralinguistiques

Les rôles conversationnels des partenaires sont interchangeables dans les échanges à bâtons rompus.

- Caractère ludique et légèreté

La conversation est toujours irisée de légèreté. Cela s'explique par l'importance des échanges à bâtons rompus. Le caractère ludique caractérise aussi les propos. Il est manifesté par l'intonation, les rires et d'échos prosodiques. Il peut

pareillement être manifeste en recourant aux procédés discursifs tels que la mise en boîte et l'histoire drôle. il existe aussi dans l'épingle linguistique<sup>72</sup>.

Outre les échanges égaux caractérisant la conversation, Orecchioni attribue un trait immédiat à la conversation : cela renvoie à la présence physique des participants sur le même espace et le déroulement des échanges dans la même période temporelle. Ce qui rend les échanges directs et instantanés. L'informalité de l'interaction singularise aussi la conversation.

En un mot

*La conversation, exemple type d'interaction informelle, implique-t-elle très petit nombre de participants, un cadre interactif symétrique, des règles implicites quant à l'organisation des tours de parole, la possibilité d'aborder un nombre indéfini de sujets, des rituels en apparences spontanés (Vion, 1992 :128)*

S'agissant de la finalité de la conversation, P Bange considère cette dernière comme

*Un système d'interaction à but final zéro, ou du moins tendant vers zéro » (1992 :30). exprimé autrement, la conversation n'est pas finalisée ; les partenaires de la conversation s'échangent verbalement uniquement pour le plaisir de converser et le maintien des liens sociaux (cité par Vion, 1992 :128)*

La conversation est en perpétuel reconstruction : il est bel et bien question d'une pratique sociale se renouvelant « au grès du contexte socioculturel et de la situation de communication » car, nous citons Barthélémy et Quéré, 2007 :12)

*L'activité la plus routinière, anodine, familière qui soit, n'est jamais donnée à l'avance, n'est jamais tenue pour une copie conforme ni une reproduction mécanique, d'un modèle plus ou moins formalisé auquel il suffirait de se référer pour établir le sens de ce qui advient et être en mesure d'en reproduire le cours. Elle est toujours une production réalisée à nouveaux*

---

<sup>72</sup> Le fait de relever, dans le discours de son interlocuteur un mot ou syntagme qui devient source d'une élaboration ludique

*frais, dans des circonstances toujours singulières, étayée sur une connaissance ordinaire des structures sociales. (Barthélémy et Quéré, 2007 : 12)*

Dans le champ des analyses interactionnelles, la conversation est définie par Orecchioni comme

*La parole qui se manifeste quand un petit nombre de participants se rassemblent et s'installent dans ce qu'ils perçoivent [...] un moment de loisir ressenti comme une fin en soi durant chacun se voit accorder le droit de parler aussi bien que d'écouter, sans programme déterminé. (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 110)*

Il s'ensuit que la finalité de la conversation est focalisée sur la réaffirmation de rapports sociaux et le contact. Il est question d'un type des interactions verbales se singularisant par un caractère symétrique voire une finalité interne. Par symétrique, nous voulons dire ces interactions où les participants à une interaction tissent entre eux des rapports égaux.

Vion a quelque chose à dire sur ce type d'interaction :

*Les places ne sont pas prédéfinies en termes de statut professionnel ou de place institutionnelle. Le rapport de places entre deux individus qui s'engagent dans une interaction non complémentaire n'est donc pas fixée de manière explicite » (Vion, 2000 : 135)*

Dans le même ordre d'idées que Vion et Orecchioni, Traverso pense qu'il y a moins de contrainte dans la conversation. La liberté des thèmes et de l'organisation des échanges y règnent.

La définition de Trade (1973) résume merveilleusement les critères définitoires de la conversation qui sont la spontanéité de la rencontre, le plaisir éprouvé et l'homogénéité de l'interaction. Nous le citons :

*Par conversation, j'entends tout dialogue sans utilité directe et immédiate ou l'on parle surtout pour parler, par plaisir, par jeu,*

*par politesse [...] elle marque l'appogée de l'attention spontanée que les hommes se prêtent réciproquement et par laquelle ils entre-pénètrent avec infiniment plus de profondeur qu'en aucun rapport social. ( Vion, 2000 :136).*

A partir de ce qui a été dit, nous pouvons dire que la conversation est appréhendée de différents points de vue : dans ses cotés rituels (gestion de la relation, politesse ) ; dans ses aspects thématiques (contrainte parolières dans la situation particulière de visite) ; dans ses facettes pragmatiques et discursifs (gestion des activités langagières telle que la discussion, etc.).

Nous faisons notre les propos de Traverso

*La conversation est la forme de l'interaction la moins contrainte et la plus souple, celle où règne la plus grande liberté au niveau des thèmes, des rôles et des organisations des échanges. Mais c'est aussi comme le dit Tarde »celle qui marque l'apogée de l'attention spontanée que les hommes se prêtent réciproquement et par laquelle ils s'entre pénètrent avec infiniment plus de profondeur qu'en aucun rapport social », d'où cette temporalité particulière qui fait que, dans certains cas, on pourrait parler d'un véritable état conversationnel .(Traverso,1999 :86)*

Dans l'objectif de rendre ces données constituant notre corpus plus opérationnelles, elles ont dû être enregistrées et circonscrites dans des situations et des contextes différents, puis transcrites suivant les conventions de transcription établies dans la linguistique interactionniste.

### **1.2.2. Transcription , traduction, interprétation : phases problématiques !**

Dans son article publié en 2002 et qui s'intitule « Transcription et traduction des interactions en langue étrangère », Traverso est intarissable sur le fait que la transcription et la traduction des conversations soient réellement problématiques. Les méthodologies en analyse conversationnelle et en analyse des interactions incitent le chercheur aux questions relatives à la transcription voire même à la traduction. C'est souvent une phase phare et épineuse

*par laquelle on est contraint de passer dans, au moins, deux occasions. D'une part, dans les travaux sur les interactions qui se terminent dans une langue autre que celle de l'analyste/l'analyse. D'autre part, lorsqu'on présente des travaux dans une autre langue que celle des interactions étudiées. (Traverso, 2002 : 77).*

Le système relatif aux symboles a beaucoup provoqué des controverses. Nonobstant, les chercheurs se rejoignent tous sur le fait qu'il soit adaptable et flexible. La réflexion sur ce système est orientée vers « l'examen conjoint » des autres phases de la recherche.

La pratique transcriptrice a un caractère profondément épineux. Mondada parle d'« identification du locuteur en action ».

Alors que les préoccupations sur les premiers moments du terrain font le quotidien des ethnologues, elles s'avèrent difficilement audibles pour les linguistes

*La problématisation du rapport aux informateurs, aux procédures de fabrication des données par les technologies de l'enquête, aux contextes (...) De recueil des données, qui ont marqué le tournant critique et réflexif de l'ethnologie est remarquablement absente de l'historiographie et des réflexions contemporaines en linguistique » (Mondada, 1998 : 41). Ce moment où l'oral est graphié est un moment très important. Françoise Gade fait remarquer que « transcription peut être ambiguë par rapport à d'autres termes désignant des actions proches « annotation », « codage », « étiquetage » réfère plutôt à l'attribution de catégories morphosyntaxiques et le codage à celle d'un code alphanumérique à un phénomène faisant l'objet d'analyses automatiques [...] la limite entre transcription et annotation s'avère difficile à poser (Gadet, 2014 : 87)*

La transcription est devenue donc une activité voire une pratique régulière, mais elle n'est pas obligatoire. Les partisans de cet avis défendent une pratique plus centrée sur l'écoute de l'enregistrement pour l'analyse que sur la transcription : « transcrire doit donc être la conséquence d'un choix réfléchi et non une simple habitude de recherche routinière » (Rioufreyt, 1996 : 03)



A en croire Traverso, les différentes embuches rencontrées lors de la transcription et de la traduction sont situés à différents niveaux. Si nous nous polarisons sur la perspective de Traverso (2002 :78), nous remarquons qu'elle les représente selon le schéma suivant :

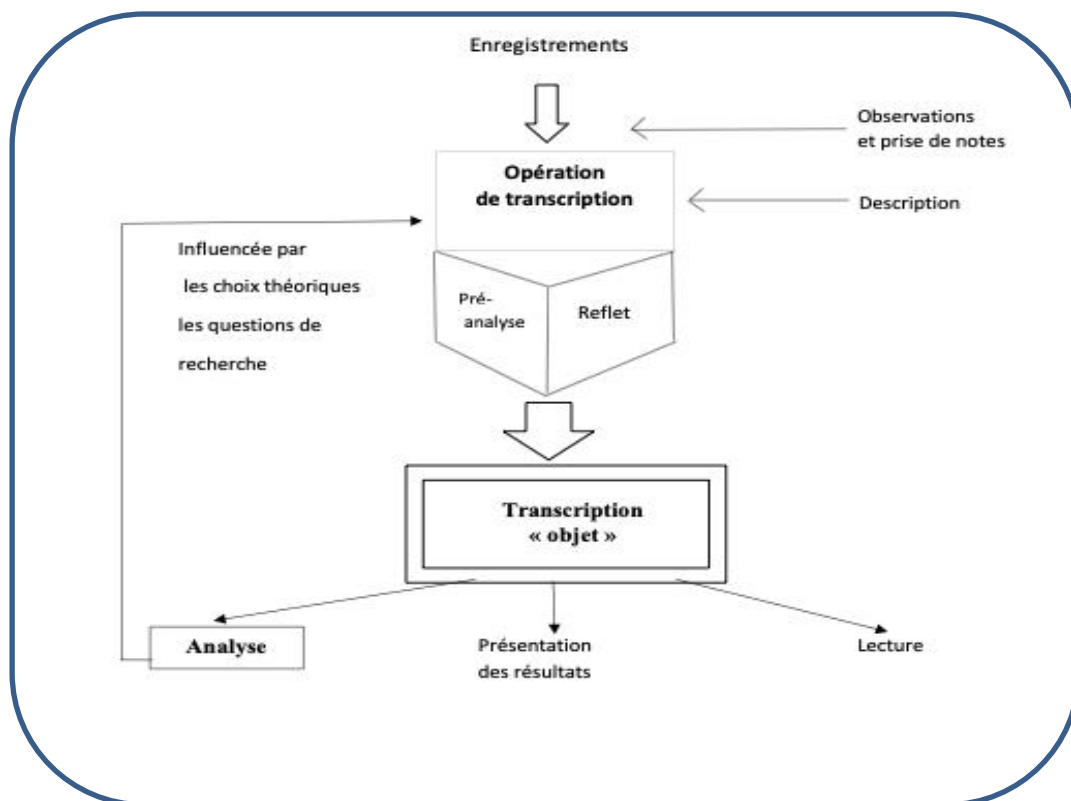


Schéma 1: Représentation du processus de traduction (traverso, 2002 :81)

Dans ce schéma, Traverso préfère parler d « opération de transcription »<sup>73</sup> à l’instar de Connel et Kowal (1995 : 647).

A ses yeux et selon cette optique, la transcription consiste à repérer un transfert d’un code dans un autre (oral/écrit).

Les aspects de l’opération de transcription sont mis en évidence par cette représentation, et cela pour des raisons. Primo, il y a effort de proposer une représentation quasi-fidèle. Nous pouvons même parler de reflet.

Dans cette perspective, la transcription relative à la composante verbo-vocale des interactions vise à opérer un transfert d’un code dans un autre. Pour cet aspect des choses, le vocable « traduction » est souvent employé.

Cela nous rappelle les propos de Ten Have jugeant que

<sup>73</sup> C’est-à-dire il ne s’agit pas d’emploi métonymique du mot désignant le résultat de cette opération

*« [...]a transcription might be seen as a translation, made for various practical purposes, of the actually produced speech into a version of the standardised language of that particular community, with some selective indication of the actual speech production »( Have,1999:76)*

Succundo, cette représentation peut être considérée comme une pré-analyse, un cadrage, bref un formatage. Certains (Welke, 1996) parlent d'une « interprétation » alors que d'autres ( Vincent, Thibault, 1988) préfèrent parler de « pré-analyse. Il y a même ceux qui optent pour l'expression « entreprise interprétative ».

Ces deux arrière-plans« interviennent dans toute sorte de choix : la notation ou non de tel ou tel aspect de l'interaction (par exemple le débit, l'intensité des voix [...] »( Traverso, 2002 :80).

Dominique Traverso affirme qu'observer la transcription comme partie de l'analyse uniquement (flèche de gauche), « l'ensemble présente un caractère dynamique, puisque, l'analyse conduit souvent à revenir à l'opération de transcription pour modifier une première forme de la transcription –objet » (ibid, ibidem)

La conception est modifiée en observant l'ensemble de la démarche. La modification est opérée dans la présentation des analyses :

*« La conception se modifie légèrement puisqu'elle inclut le moment où, étant publiée, la transcription devient définitive, [...] mais aussi, comme le rappelle Thibault et Vincent, à la production d'un « canevas standardisé, à partir duquel se développeront divers instruments de recherches » (1988 :19 ou encore à la constitution d'archives » (Traverso, 2002 :80)*

Dans la même ligne de réflexion, Ten Have pense que

*« Making transcriptions helps one to take note of particular phenomena, it serves to build an accessible data archive, and to provides an audience with a limited but useful access to the phenomena discussed in an analysis »<sup>74</sup>(Have, 1999:76)*

---

<sup>74</sup> La transcription permet la construction d'archives et la conservation de phénomènes particuliers.

La transcription est aussi envisagée dans la perspective de la lecture<sup>75</sup>. C'est la flèche de droite qui le rappelle. C'est dans cette perspective que le problème de la traduction se pose.

Le sens de la conversation relève du contexte d'énonciation. Lorsque le chercheur ne fait pas partie de la population étudiée, les risques de surinterprétation ou de mécompréhension sont élevés

*« Imaginons des propos prononcés avec ironie, ou le ton à lui tout seul exprime la dénégation ; la transcription littérale aboutit à une version « aplatie » exprimant exactement le contraire de ce qu'avait voulu dire le témoin ; c'est le contresens assuré si le chercheur ne se reporte pas à l'enregistrement ! imaginons cette fois que la même phrase ait été prononcée sur un ton à peu près neutre mais assorti d'un franc haussement d'épaules et d'un regard exaspéré lancé au plafond ; ce n'est plus le magnétophone qu'il faut dans ce cas-là, mais une caméra pour saisir sur le vif tous ces gestes de communication »(Desamps, F :449 cité par R,T, 2016 : 05)*  
*« Essayer de rendre dans une traduction les particularités de la langue parlée nous ramène tout directement à la transcription elle-même, avec la question de la représentation écrite de la parole en interaction, donc des choix qui sont faits pour noter, tant les particularités du parler des locuteurs, que les phénomènes de co-construction du discours » (Traverso, 2002 :88)*

En ce qui est des modes de représentation écrite de l'interaction, cette question est « souvent simplifiée puisqu'elle est ramenée à celle de la représentation orthographique (orthographe standard ou « adaptée » (Traverso, 2002 :88)

Pour les partisans de l'orthographe adaptée, il est question de donner au lecteur une idée de ce qui est véritablement prononcé (idée d'un accent, du rythme, de particularités de prononciation). Il est à signaler qu'opter pour une représentation orthographique répond à l'exigence de lisibilité. C'est alors « une tentative pour s'approcher, plus ou moins, du « eye's dialect » du Jefferson : « a reader's transcript one that will look to the eye how it sounds to th ear » (cité par Traverso, D, 2002 :89)

---

<sup>75</sup> Pour les lecteurs d'articles et de mémoires

Pour les détracteurs de l'orthographe adaptée, cet usage comporte deux inconvénients majeurs .d'une part, l'effet péjoratif est produit. Cet effet est malheureusement non contrôlé.D'autre part, le deuxième argument est lié à la difficulté de lecture.

*« la discussion de ce point fait généralement apparaître que c'est en réalité l'ensemble de la représentation qui est concernée, du fait de son caractère inhabituel( qui intègre différents symboles notamment les phénomènes vocaux et interactionnels : pause, interruptions, chevauchements de parole par exemple).la difficulté de lecture ne tient pas à la représentation orthographique (standard ou adaptée)mais au fait que plusieurs éléments, lorsqu'ils sont soigneusement transcrits, des éléments d'entraver la lecture »(ibid. :89-90)*

Face à cette embuche, les positions divergent. Certains voient que l'apprentissage de ces adaptations est nécessaire. D'autres pensent que les adaptations introduites doivent être très mesurées.

Kowal et Connel jugent que seuls les éléments pertinent pour l'analyse doivent être notés

Dans notre corpus, nous rejoignons l'avis de Connel et Kowal pour qui seuls les éléments favorisant l'appréhension du phénomène insulte en contexte sont notés : nous pensons plus précisément à la notation de la tonalité dysphorique et euphorique nécessaire à saisir le sens de l'insulte.

Nous pouvons dire que la transcription intégrale de tous les phénomènes interactionnels n'est pas impérative :

*« [...]ne foncez pas, comme on dit dans « la frappe au kilomètre ».c'est le plus souvent une fuite en avant.si vous avez tendance à le faire, c'est parce que cette tâche, que vous effectuez alors de façon purement mécanique, vous « tranquillise ».Bref, la transcription tous azimuts est une manière de gérer votre angoisse face au matériel : vous faites quelque chose, trouvant là le moyen idéal de vous déculpabiliser » (Beaud et Weber 2003 :239 )*

Notre choix pour une transcription non détaillée n'est pas aléatoire

*« Le meilleur antidote au « tout-transcrire » et au rêve d'exhaustivité, c'est de vous poser sans cesse la question : pourquoi faire ? [...] cette observation mérite-t-elle d'occuper une place centrale dans votre analyse ? quelle que soit l'option retenue [...] il est plus que conseillé de ne pas mener de front plusieurs transcriptions » (Rioufreyt, 2016 :4)*

A notre avis, certains phénomènes qui ne nous aident pas à saisir le phénomène insulte en contexte ne méritent pas d'être transcrits. Par contre certains phénomènes s'avèrent très riches pour l'analyse de la violence verbale en situation d'interaction. Le choix d'une transcription non détaillée relève de notre objectif. Ce qui nous importe le plus, c'est l'intonation (le volume sonore) pouvant orienter notre interprétation de la violence verbale (dysphorisation vs euphorisation). Dans ce genre de discours (la conversation violente des jeunes), il ne sert à rien de mesurer les pauses, de marquer les interruptions et les chevauchements.

#### **\* Et traduire ?**

La transcription est loin d'être uniquement un moyen visible des données orales mais un moment interprétatif crucial et cela par les efforts fournis pour la compréhension de ce qui se dit dans ces enregistrements sonores. Nous ne pouvons que corroborer les propos de Beceti (2013 : 219) affirmant que

*« Précieux encore son rôle d'offrir, d'abord, à soi-même un corpus prêt à être (ré) travailler, réajuster dans une phase ultérieure, réflexive et critique et, ensuite à d'autres chercheurs, à l'avenir, d'exploiter un matériau intelligible, déjà prêt à l'analyse scientifique, notamment dans une visée comparative » (ibid., ibidem)*

A en croire Traverso, les différentes embuches rencontrées lors de la traduction sont situées à différents niveaux. Blimes est dans le même ordre d'idées que Traverso. Il affirme que

« in relation, the great majority of his readers, the autor has an unexaminable authority to say what the citterances represented in the transcript mean »<sup>76</sup>(Blimes, 1996:172)

L'autaurité interprétative s'explique parfois par le fait que le chercheur, contrairement à ses lecteurs, connait non seulement la langue des données mais aussi la « prévisibilité » des fins des tours de parole.

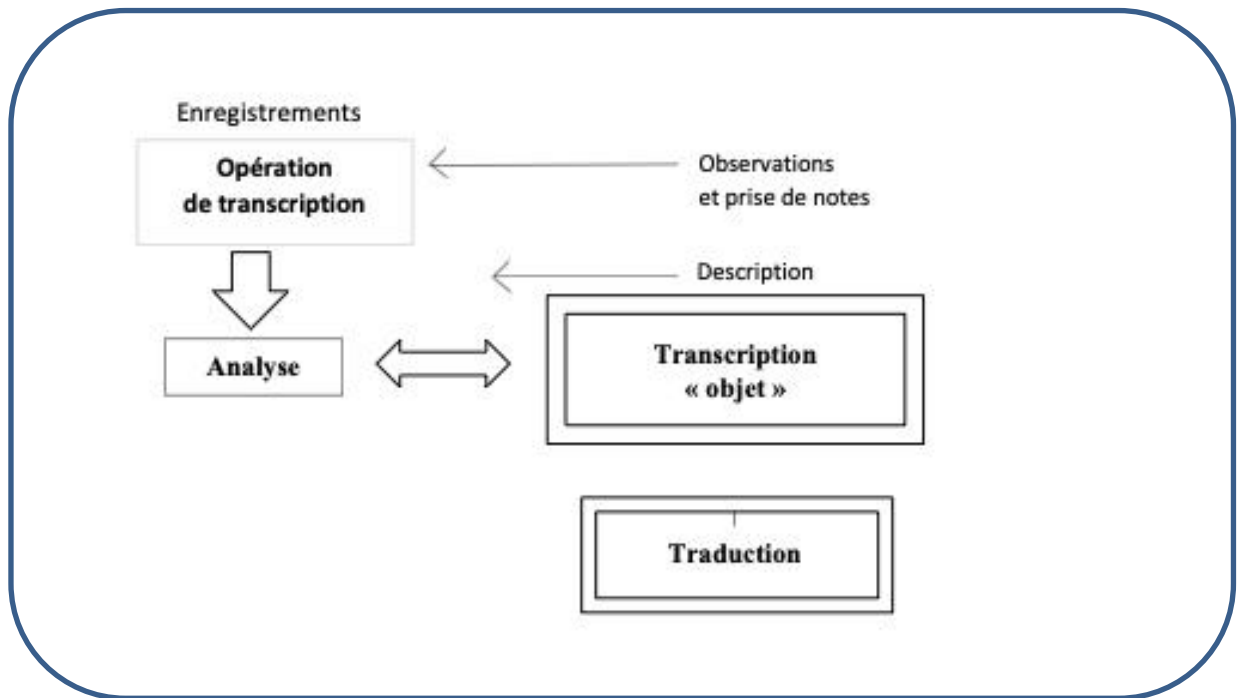


Schéma 2: Représentation du processus de traduction (traverso, 2002 :81)

<sup>76</sup> Quand on présente des analyses interactionnelles se tenant dans des langues dans lesquelles le lecteur n'a pas de connaissances, l'autaurité de l'auteur quant à la signification des énoncés est totale.

Dominique Traverso pense qu'en dépit du caractère paradoxal de la chose, faire une traduction d'interaction en vue d'une analyse conversationnelle vise à effectuer une traduction de texte écrit et non d'oral. Dans cette optique, il n'y a pas de parenté entre traduction et interprétation. Traverso parle donc de « traduction de transcription »

### 1.2.3. Plus précisément quelques problèmes

Nous ne sommes pas les premiers à être confrontés aux problèmes liés à la traduction. Les difficultés rencontrées sont assurément différentes et diverses. Il existe des difficultés qui sont liées à la distance séparant les langues concernées. Il y a celles étant relatives à la traduction concernant un très court extrait, ou au contraire une séquence longue.

Dans notre cas, la majorité des conversations sont courtes. Les interactions sont souvent incomplètes. Il nous arrive d'assister parfois à la séquence d'ouverture, parfois à la séquence thématique, parfois à la séquence de clôture comme les conversations irisées de violence ne sont pas sur commande, nous avons fait appel à la prise de note, ce qui explique la présence d'extraits courts. Cela ne favorise pas la prise de connaissance de l'intégralité des échanges et donc de la juste interprétation.

Les expressions imagées et les expressions idiomatiques sont très problématiques. Nous pensons que les difficultés rencontrées sont dues à l'inspiration individuelle des jeunes, comme ici :

A : (xxxx) wach3ando/

Qu'est ce qu'il a ?

B : chkounhada?

Qui c'est ?

A :(xxxxxxxx) li fouk farid (Rires) sah ton age a3lih/

Celui en haut farid hhhh t'es plus agé que lui (ou tu le devances)

B : chkoun ?

Qui c'est

A :Ja3fe :::::r/

Djafer

B : lh ton a :::::ge wach↑

Oui t'es plus agé que lui ou oui tu le devances



C : smina::::↓

La grosse ou le gros

A : Ma3nidich, 3andi/

Je n'ai pas, j'ai

A : Jarna habs kahba↓

Notre voisin a arrêté une pute ou notre voisin la pute ou notre voisin arrête pute !

11.B : Jarna kahba nikmo,yarebek meliroht 3and hadiklamra machikont bera sema :::::a mazel chafet/

Notre voisin la pute nique sa mère ton Dieu depuis que je suis parti chez la femme-là dehors c'est-à-dire elle a vu encore.

12. B : Heta labrikiyat aditouhoum. !!!/

Vous avez pris même les briquets

Dans cette conversation et particulièrement dans le deuxième tour de parole « ton âge a3lih », elle peut être interprétée dans le sens « tu es plus âgé que lui ». De cette façon, on s'approche de la traduction littérale. Le tour de parole en question peut aussi être interprété dans le sens « tu es mieux ou meilleur que lui ». Dans ce cas la traduction « plate » est impossible

Nous constatons aussi que la traduction « plate » perd gigantesquement la saveur de l'expression originale-dont nous pouvons faire l'hypothèse qu'elle a été choisie aussi pour faire rire ou impressionner ses pairs ». Observons cette conversation

A : Ni :::::k (liiik ?)yarabek nik (lik ?)

B : y a :::qahba ? ↓

A := n (chantent ensemble) sa3a sa3a tnaqta3 khbarha ::: wach srali wach sralha ::::

B : ahna ana sowartkom

C : hani ana kikont machian zo:::mi zo:::mi ya zabi tellement kont machyan

B : (xxxxxxx)

A : hawlik

A : nik ya rabek nik↓

C : kont mpanpan kojaka

B : (xxxxx) ya rabek

A : nik (lik ?) ya rabek nik (lik ?) (nik (lik ?))↓

A,B,C := chantent ensemble kia xxxxx elibghitha samhet fia :::

B : kont dayer kiratine

A : ni :::::k

C : naqaslou

B : warilo el3abd elakhrani

A : hadek ? ni :::k nik nido↓

C : maditounich m3akom nqocha

A : haylik ta3 tachtaha niiiiik ya rabek hada walid↓

B : howa el3abd elakhrani eli khabto

C : hada likona m3ah felagroup (xxxxx) yachabeh la wlid khaltou

A : nik zabi billem kifeche kane.(xxxx) faycel wlid 3ami↓

B : aditouni ga3 adoukhan y a rabek

A : rak tchouf xxxxx elmoutacharid

C :hadek eli ayji yrayeh m3ana

A : islam

C : marahch ga3 hab yrouh ?

A : hawlik nik mo hadek↓

C : soufaj

A : hna kibda yakber nik ya qahba↓

B : chaba sabah kifech jatni elkaskita

C : hadik qraya elisawartha ?

A : ma3andek tban gawri (xxxxx) ih ya zebi marakch tchouf ?

B : el3id ya l3id houma ysaliw wana nsawer

A : houma ysaliw

B : yacine doumi, adel

C : ana biti hakda kima hak

B : ya zabi eljame3 à deux pas waysaliw fesaf elakher

C : dirlna el3achq elifat

B : ma3andich

C : 3andek

B : (xxxxx) rah el 13 :05

A : aya tchouf kifach raqdin

B : mataghlaqch yak ho

A : ajbad katabli aho dakhel (xxxx)

B : bomba

A : (xxxxxx)

B : tala3ha malwast tala3ha

Dans cette conversation, même si nous avons traduit littéralement l'expression « lik y a rabek », « nique ton Dieu ? » mais nous sommes convaincus qu'il est juste impossible de rester fidèle à ce qui est produit en arabe. Quand on reste fidèle à ce qui est produit en arabe, on crée un « inutile effet d'exotisme ». Le caractère étrange de la traduction « Aurait pour autre conséquence de masquer aux yeux du lecteur français, la finesse du codage de la relation interpersonnelle que l'on voit à l'œuvre dans les interactions » (Traverso, 2002 :85).

Par conséquent, « il peut alors sembler préférable de choisir une traduction ne produisant pas d'effet inutiles, et qui rende ce qui est neutre dans la langue de départ par ce qui l'est aussi dans la langue d'arrivée » (Traverso, 2002 :86)

Un autre problème auquel nous sommes confrontées est liée à la co-construction du discours en interaction. Rendre cet aspect de l'interaction dans une traduction est un des plus problématiques. Cette co-construction est en rapport avec le rythme et « au découpage du discours en tours ou en unités permettant la projection de la fin de tour par les interlocuteurs » ( Traverso, 2002 :92)

Une autre embuche à laquelle nous sommes confrontées est liée à la question de proposer des équivalences d'un système dans l'autre.

Quelques expressions sont susceptibles de produire des effets de sens nuancés selon leur proposition dans la conversation, leur position dans le tour, le fait que ce tour soit initiatif ou réactif, situé dans telle ou telle séquence de l'interaction, au cours de telle ou telle activité d'ordre discursif. la traduction de ces expressions est toujours délicate

Dans la conversation précédente, l'expression « Ni :::k ya rabek » fonctionne en série. Elle est répétée six fois. Ses occurrences marquent souvent le début des tours initiatifs, en particulier l'ouverture (actes initiatifs de A).

L'apparition de cette expression est un indice plutôt émotionnel qu'autre chose : l'interactant A semble avoir hate que ses partenaires conversationnels voient l'album de photos. Nous pouvons tenter la traduction littérale et la traduction plate

« faites vite ,regardez cela !!! ». Nous osons dire meme qu'au lieu de dire regardez , l'interactant dit « niquez ! »

Fauré souligne la tension entre les vocalisations et leur sémantisme. La démarche de cet auteur prouve que la conception traditionnelle des vocalisations liée la traduction grammairienne et écrite est voué à l'échec. Ce dernier est dû par l'absence de marquage de l'expressivité.

Toujours dans le même exemple (première conversation citée ici) et plus précisément dans le 3ème tour de parole, nous avons senti une légère accentuation sur le terme *habs*, mais cela ne nous a pas aidé à saisir le vrai sens d'où d'ailleurs la proposition de deux interprétations possibles.

### **1.3.Principes de transcription des observables**

Envisager une analyse linguistique de productions orales à partir de l'unique source sonore est juste un leurre. Malgré que le chercheur multiplie son écoute et sa réécoute, les appréhender par le biais du son est juste impossible

« Ceux –ci ne pourront devenir objets d'étude à part entière qu'à de leur mise en/par écrit. la parole reste fluide, essentiellement fugace, même après avoir été captée sur bande sonore [...] pour approcher l'oral, on doit « en passer » par l'écrit » (Dister,nd : np)<sup>77</sup>

Blanche-Benveniste va dans le même ordre d'idées en affirmant que

« On ne peut pas étudier l'oral par l'oral, en se fiant à la mémoire qu'on en garde. On ne peut pas, sans le secours de la représentation visuelle, parcourir l'oral en tous sens et en comparer les morceaux » (Blanche-Benveniste, 2000 :24).

Mettre en mots graphique nécessite un travail non seulement analytique mais aussi interprétatif : « la mise en mots graphiques de productions orales implique un travail est à la fois analytique et interprétatif, qui a parfois été qualifié de

---

<sup>77</sup> Document non paginé et non daté

« traduction » (cheepen, 1995), de « représentation heuristique » (Mondada ,2000) ou encore de déformation » (Bally 1935) » (Dister, A, Simon,C)

Comme nous l'avons déjà signalé, cette phase de mise en texte permet le retracement de la structure conversationnelle indépendamment du cadre temporel devenant statique pour l'analyste. Dans ce cas-là, l'aspect spontané voire dynamique de l'interaction est favorisé en recourant à cette procédure.

Après avoir fait des enregistrements majoritairement de type audio, il a fallu recourir à la traduction de ces conversations sous forme de texte en faisant appel à une transcription du matériel d'ordre linguistique.

Il est à mentionner qu'il y a des règles régissant ce processus de transformation de la qu'il faut prendre en considération les principes de la transcription phonétique tout en recopiant les phénomènes prosodiques dans l'objectif de rester fidèle et authentique à la version orale et les conventions de la transcription facilitant la lecture du texte en arabe. Les comportements sociaux et verbaux doivent être ressortis pendant la conversation dans la transcription.

Les analystes conversationnels se préoccupent de ce mécanisme d'élaboration conjointe, au temps réel du texte conversationnel dans lequel les interactants sont appelés à agir en fonction des données momentanées. Cela veut dire que leur intervention est actualisée dans le processus d'action-réaction qui les pousse à négocier les termes du contrat de communication<sup>78</sup> au moment même où se déroule cette conversation. Ce trait propre aux interactions verbales met en lumière l'image brute du sujet en action.

Le traitement du texte ne se limite pas au cadrage de l'objet d'analyse qui est dans notre cas le corpus conversationnel, en lui attribuant une forme. C'est avant tout, lui donner une teneur scientifique irisée d'intérêt.

Dire les choses autrement, le faire parler via la formulation d'une problématique qui tentera de mettre en relief son essence en justifiant le « pourquoi ce corpus ». Pour ce qui nous concerne, il s'agit d'expliquer comment la qualification péjorative revêt des valeurs différentes selon le contexte. En fait,

*« C'est dire que le corpus ne dit rien par lui-même, s'il n'est pas traité par un raisonnement opérationnel, orienté par la question de recherche, en vue d'amener les données qu'il contient à une mesure, laquelle permettra la mise en relation des données entre elles. Autrement dit, c'est amener le corpus de son investigation à un autre niveau d'expression qui va permettre de développer une stratégie de mise en relation des données, d'où découlera la connaissance de la matière observée, en regard de la question qui lui est posée. » ( Gadiere, 2013 :2).*

Après la collection de notre corpus, nous nous sommes consacrés donc à sa transcription. Cette phase est considérée par les interactionnistes comme « une préparation indispensable du corpus » ( Traverso, 1990 :23)

Dans l'objectif de mener à bien cette étape et de bien transcrire les éléments des conversations enregistrées, nous avons non seulement écouté mais aussi réécouté<sup>79</sup>.

Veronique Traverso souligne la difficulté<sup>80</sup> rencontrée lors de l'écoute de ces conversations car « la transcription doit répondre à des contraintes de précisions, de fidélité et de lisibilité » (ibid. :23)

Cela étant, cette transcription doit avoir une certaine logique et un système de transcription dont le choix revient aux finalités du chercheur

Parmi tous les systèmes de transcription qui existent et coexistent, nous avons opté pour les conventions de transcription proposée par Véronique Traverso<sup>81</sup>.

Deux raisons expliquent notre choix pour ce modèle transcryptif.

---

<sup>79</sup> Nous avons regretté le fait de réécouter ces enregistrements au moment du sommeil.

<sup>80</sup> Il nous arrive de demander aux jeunes qu'est ce que ces jeunes entendent par quelques termes que nous n'arrivons pas à comprendre et surtout des termes dont la traduction sémantique fait défaut.

<sup>81</sup> Dans son ouvrage Analyse des conversations

Primo, ce système transcriptif est basé sur une transcription orthographique qui met en exergue les traits de l'oral. Secundo, il s'agit d'un système auquel nous sommes habituées<sup>82</sup>.

De même, une présentation en partition est adoptée en raison de sa nécessité nodale. Il s'agit précisément de réserver une ligne pour chaque intercalant. Cette présentation est nécessaire voire obligatoire à notre sens car elle fait apparaître des phénomènes<sup>83</sup> accompagnant le changement des tours de parole tels que les pauses, les chevauchements, l'intonation et les interruptions. Les interactants sont désignées par (A, B, C ...) <sup>84</sup> selon le nombre des interactants.

Il y a lieu de souligner aussi qu'au sein de chaque partition, le changement de locuteur est marqué par un changement de lignes. Les interactants sont désignées par A, B, C..<sup>85</sup>

*« On donne alors au tour de parole un statut non pas théorique mais purement graphique, qui devient dans la transcription une unité visuelle par défaut, unité pratique dotée de caractéristiques objectivables qui ne seraient pas définies par des partis-pris théoriques. Définir le tour de parole de façon « neutre » revient à l'envisager de la sorte : un tour de parole correspond à l'occupation matérielle du canal de parole par un locuteur ; le tour de parole s'achève lorsqu'un nouveau locuteur prend la parole à son tour » ((Dister Simon, nd : np)<sup>86</sup>*

Nous allons exposer avec détails le système de transcription sur lequel nous sommes basée pour la transcription de notre corpus.

S'agissant de la transcription phonétique, nous jugeons nécessaire de souligner que le corpus en question se singularise par le recours des interactants, dans leurs conversations quotidiennes, au plurilinguisme (notamment l'arabe dialectal, takbaylith et le français)

---

<sup>82</sup> Dans le cadre de notre mémoire de magistère et de la rédaction de notre premier article intitulé « Autour des interprétations des insultes »

<sup>83</sup> Ces phénomènes sont importants dans l'interprétation des propos insultants.

<sup>84</sup> Dans l'annexe, nous avons mis PDN renvoyant à la prise de note

<sup>85</sup> Selon le nombre d'interactants

<sup>86</sup> Document non paginé et non daté

Les passages verbaux des partenaires conversationnels qui constituent notre corpus, plus particulièrement les passages en arabe dialectal ont été transcrits selon les règles de la transcription phonétique suivante<sup>87</sup>.

La valeur de l'intonation dans l'interprétation de nos observables est d'importance indéniable car la voix et ses effets prosodiques « véhicule, de façon simultanée, bien des données que la successivité de l'axe syntagmatique et la pauvreté relative du support papier sont incapable de restituer » (Dumont et Maurer ,1995 :118).

Dans son ouvrage pratique intitulé Concepts de base en sciences du langage , Mahrazi Mouhammed donne la définition de l'un des phénomènes prosodiques à savoir l'intonation

*« L'intonation est un élément essentiel dans la communication. Elle apporte des informations d'ordre syntaxique, structural mais aussi extralinguistique. C'est un phénomène physique qui se caractérise par la modulation de la voix à l'intérieur de la phrase, mais aussi par la perception musicale générale laissée par l'ensemble des autres phénomènes prosodiques tels que l'accentuation, le rythme, le débit et la pause. la substance auditive de l'intonation est constituée par les variations de la fréquence fondamentale, laquelle dépend du rythme des vibrations des cordes vocales et peut se combiner aux paramètres d'intensités »(Mahrazi, 2011 :160)*

La tâche transcriptrice est donc, elle aussi, une autre phase de construction du corpus en procès et constitue une étape d'interprétation .

Lors de l'écoute et de la réécoute des bandes sonores, nous avons battu en brèche ce que certains appellent l'effet-passoire<sup>88</sup> consistant à écouter puis entendre au double sens de percevoir et de comprendre .Nul ne peut d'ailleurs ignorer la difficulté de transcrire d'une manière vraiment fidèle le corpus oral. Cette difficulté est due assurément à cette déformation d'ordre sémiologique<sup>89</sup>.

---

Ce système de transcription est établi par Ibrahim (2000 :14)

<sup>88</sup> A en croire Abdellali Beceti, il consiste à omettre certains passages à teneur idéologique ou taboulique.éléments phares de notre recherche

<sup>89</sup> Le fait de passer de l'oral à l'écrit



Ce sentiment de culpabilité et le fait de nous sentir fieffée traîtresse<sup>90</sup> qui nous a accompagné ou tout au long de la transcription et de la traduction semble presque disparaître lorsque nous avons lu la thèse de Abdelali Beceti abordant à la page 219 la légitimité de ce sentiment par tout transcripteur et que cela

---

<sup>90</sup> Ce sentiment est accentué surtout lors de notre prise de note des conversations violentes même l'effort d'écrire fidèlement les conversations s'est fait vraiment sentir

**Tableau 5: les conventions de transcription**

<i>Consonnes</i>		<i>voyelles</i>	
<b>Consonne arabe</b>	Transcription conventionnelle	Sons arabes	Transcription conventionnelle
ا	A	فتحه	a
ب	B	ضمه	ou
ت	T	كسره	i
ث	Th		
ج	Dj		
ح	H		
خ	Kh		
د	D		
ذ	Dh		
ر	R		
ز	Z		
س	S		
ش	Sh		
ص	\$		
ض	D		
ط	T		
ظ	Ž		
ع	'		
غ	Gh		
ف	F		
ق	Q		
ك	K		
ل	L		
م	M		
ن	N		
ه	H		
و	W		
ي	Y		

**Tableau 6 : les effets conventionnels pour la traduction des signes interactionnels**

<b>Signes conventionnels</b>	<b>Leurs significations dans l'interaction</b>
=	Utilisable dans le cas des tours de parole s'enchainant de façon immédiate
[ ]	Utilisable dans le cas des chevauchements et des interruptions. Utilisable dans le cas des chevauchements et des interruptions.
(.)	Utilisable dans le cas d'une pause dont la durée est moins d'une seconde
(3'')	Quand il s'agit d'une pause chronométrée dont la durée est plus d'une seconde.
« SILENCE »	Dans le cas des pauses entre les prises de paroles successives. Elles peuvent être accompagnées par la durée.
,	Dans le cas d'un son qui chute.
:	Les deux points marquent l'allongement d'un son.
-	Utilisable dans le cas d'une interruption brutale d'un mot
<b>Les majuscules</b>	Les majuscules servent à marquer les passages insistants et emphatiques
/	/ sert à marquer les intonations légèrement montantes
↑	/Sert marquer les intonations fortement montantes
\	Sert à marquer des intonations légèrement descendantes
↓	Sert à marquer des intonations fortement descendantes
<b>(En italique)</b>	Le non verbal (geste mimique) accompagnant l'échange verbal écrits entre parenthèses et en caractère italique
[]	Pour marquer les coupures
<b>(Inaudibles)</b>	Pour marquer les passages inaudibles
<b>(Rires)</b>	Pour ce qui relatif aux unités non lexicales, elles sont entre parenthèses. A titre d'exemple (rires) quand il est question d'un rire

Dans notre cas, recourir aux signes conventionnels pour la traduction des effets Interactionnels est urgent et cela pour des raisons : l'intonation peut nous orienter s'il y a intention insultante ou pas. Ces signes nous renseignent sur le type de contexte : hédonique ou dysphorique. Il est à souligner que, pour une meilleure lisibilité, nous avons traduit en français notre corpus.

#### **1.4.1.4. Les techniques d'enquête et le recueil du corpus**

##### **1.4.1. La pré-enquête**

Cette phase décisive dans le cadre de toute recherche en sciences du langage est une étape cardinale. C'est grâce à elle que le chercheur est capable de connaître généralement la population visée pour la collecte de son corpus. Il peut également dégager les caractéristiques de cette dernière.

Pour nous, cette étape est franchement cruciale, et cela pour des raisons. Et d'abord, c'est grâce à cette étape que notre problématique est orientée vers les valeurs pragmatiques de la violence verbale. Nous avons su que les fonctions de la violence verbale chez la population jeune sont plurielles et différentes de la violence verbale proférée par les grands.

Ensuite, cette étape nous a permis d'opter pour l'extérieur des enceintes scolaires et universitaires comme terrains de notre enquête. Enfin, cette phrase a déterminé la traduction de notre corpus en ce sens qu'il est à signification plurielle.

##### **1.4.2. L'observation**

Cette technique chère aux anthropologues nous a été très utile. C'est grâce à elle que nous avons été convaincues sans démonstration que le phénomène insulte à une part cachée de l'iceberg qu'il faut faire émerger.

En effet, nous avons observé que ce qui nous semble choquant pour nous ne l'est pas forcément pour les jeunes.

Dans le cadre d'une approche ethnographique qui implique des observations répétées et une immersion prolongée en contextes sociaux authentiques, la posture du chercheur est à géométrie variable. En effet, selon les situations et les moments, le chercheur est contraint d'adopter différents positionnements. Le chercheur se trouve donc face à un processus de positionnements de recherche sur lesquels il doit se placer pour mener sa recherche.

Grâce à la technique d'observation, nous avons pu remarquer que la violence verbale peut être vidée de sa charge préjudicielle pour revêtir d'autres fonctions pragmatiques. Cette technique nous a permis aussi de remarquer que l'extérieur des enceintes scolaires et universitaires (le moment de sortie, d'entrée et surtout d'attente)

est un lieu par excellence de la profération d'insulte. L'observation nous a aidées donc à mieux cibler les terrains d'enquête et surtout les moments de profération d'insultes : le moment le plus intense de profération d'insulte est le moment de sortie des jeunes à l'extérieur des enceintes.

#### **1.4.2.1. L'observation participante et la posture « in-sider-outsider »**

L'observation participante tire son origine de l'ethnologie. Elle est précisément née avec les travaux de Malinowsky (1930). Elle s'est étendue ensuite vers la sociologie interactionniste, l'ethnolinguistique et l'ethnographie de la communication. Autrement dit, Cette option d'ordre méthodologique est considérée comme consubstantielle de l'approche ethnographique. Elle a fait surface dans le champ anthropologique (Malinowsky) avant qu'elle ait été systématisée par la sociologie. Dans le champ linguistique, cette option est préconisée Par William Labov (1993) dans ses recherches menées sur les pratiques langagières des habitants de ghettos de New-York dans le domaine français, B.Laks (1980) appliquait déjà cette méthode.

Au départ, l'école de Chicago a développé cette posture dans le but d'étudier des groupes marginaux (jeunes délinquants, clochards) : « que la supériorité de statut des chercheurs ne suffisait pas voire empêcher même d'approcher » (Trimaille, 2003 :106)

Pour paraphraser Becker (1985), cette approche de la déviance par le biais d'études de cas présente une rupture éclatante avec les critères de scientificité du paradigme structuro-fonctionnaliste .ce dernier a dominé la sociologie de l'époque.

Georges Lapassade fait sien la définition de Taylor et Bogdan.il définit l'observation participante comme un dispositif de« recherche caractérisé (e) par une période d'interactions sociales intenses entre le chercheur et les sujets dans les milieux de ces derniers » (Leclerc, 1979 :93)

A en croire Gérard Leclerc, les implications liées au choix méthodologique de l'observation participante sont vastes étant donné que« elle signifie que l'observateur ne peut plus se prévaloir d'un quelconque statut de classe (même supérieur), de son statut d'acteur, mais doit se plier aux règles et au consentement du groupe qu'il observe » (Leclerc, 1979 :93)

Cette méthode d'enquête consiste à recueillir des observables. L'enquêteur participe lui-même aux situations produisant ces observables.

En termes scientifiques, ce type d'enquête présente des avantages. D'abord, il permet la réduction maximale du fameux paradoxe de l'observateur : la personne observée n'est pas en situation formelle d'enquête. Il permet ensuite de mener une enquête à l'intérieur de la relation d'ordre langagier et de la population étudiée. Cela favorise l'observation des phénomènes souvent dissimulés aux « échanges »

*« on a là une alternative précieuse à la terrible injonction paradoxale si fréquente de l'enquêteur à son informateur : « soyez spontané ! » (Qui produit évidemment l'inverse) (Ibid, 93)*

Ce type d'enquête suppose que l'enquêteur appartienne à la communauté étudiée ou au moins, y soit adopté de façon intégrée<sup>91</sup>

Nonobstant, ce type d'enquête présente aussi des inconvénients. D'abord, enregistrer des phénomènes observés est difficile : dans les conversations usuelles, la présence d'un calepin, d'un micro ou même d'une caméra n'est pas fréquente. De plus, il y a risque de dérives d'ordre idéologique : l'implication personnelle du chercheur peut induire une perception très orientée des phénomènes observés.

Pour remédier à ces problèmes, des procédures de distanciation, de comparaison, de réflexivité et de contre-vérification par d'autres types d'enquête sont conséquents.

Il est à signaler que ce type d'enquête soulève des questionnements d'obédience éthique « puisque l'on cache aux personnes qu'on les observe, à tout le moins qu'on observe quelque chose de précis dans leur vie quotidienne. »

Aux yeux de Blanchet, ce genre d'enquête ne pose pas des problèmes éthiques indépassables et spécifiques car le respect des témoins est garanti

*« par le fait que cette observation n'est finalement pas différente, au fond, de celle que réalise tout un chacun dans sa vie quotidienne avec les autres et dont il tire des connaissances empiriques qu'il peut communiquer librement.[...] le fait que*

---

<sup>91</sup> L'étudiante de Blanchet parle de méthode de tuperouère : « celle par laquelle à partir de son réseau de relations locales pré-existantes, elle se fait introduire de foyer en foyer[...] ou l'on suscite des « mini-réunions » afin d'enquêter sur les pratiques du parler local » (Blanchet, p, 2012 :47)

*l'anonymat des témoins est , la plus part du temps, totalement assuré.il est important à cet égard de modifier non seulement les noms des personnes , mais aussi des lieux , organismes,etc, où l'observation a lieu[...]le fait que , dans beaucoup de cas , on observe explicitement une situation globale[...(Blanchet,2012 : 50)*

Selon Philippe Blanchet , les modalités de l'observation varient selon le degré de connaissance du terrain et d'insertion dans la communauté observée. Philippe Blanchet (2012 :46) range dans ce type d'enquête l'investigation interprétative que nous réalisons « en tant que lecteur récepteur ».Gumperz parle d'«auditeur interprétant ».Dans l'ensemble des récepteurs, nous pouvons distinguer à la suite de Goffman

- 1- Les participants « ratifiés » : »ils font officiellement partie du groupe conversationnel, ainsi qu'en témoignent « l'arrangement physique » de ce groupe, et le comportement non verbal de ses membres
- 2- les simples spectateurs (bystanders)) qui ne sont que les témoins d'un échange dont ils sont en principe exclus ; catégorie à l'intérieur de laquelle Goffman distingue encore
- 3- es récepteurs en « surplus » (overhearers) : l'émetteur est conscient de leur présence dans l'espace perceptif (situation fréquente dans les lieux publics) ;
- 4- et les épieurs (eavesdroppers), intrus qui surprennent à l'insu du locuteur un message qui ne leur est en rien destiné (c'est ainsi qu'une conversation privée peut être écoutée dans l'embrasure d'une porte par un auditeur de passage , ou même, tomber entre les mains d'un spécialiste en analyse des conversations »(Orechioni, 1996 :18) Réellement, notre posture lors de notre enquête est externe, c'est-à-dire participante non ratifiée.si nous nous référons à la terminologie gofmannienne, nous pouvons dire que nous avons été réceptrice « overhearer » et « épieuse » (eavesdroper).(Blanchet,2012 :46)

A partir de ce qui a été étalé, il nous semble que nous sommes contrainte de nous demander dans quelle mesure il y a possibilité de recourir à l'observation participante pour un chercheur ?De manière concrète, comment une adulte de souche kabyle , issue de classe moyenne , et étudiant dans le supérieur, peut-elle s'introduire au sein des jeunes adolescents ? (obstacles de culture ; obstacle d'Age ?)



En tant qu'enseignante au secondaire et à l'université, notre posture d'observation participante outsider s'est fait naturellement. En ce qui concerne notre posture, les conversations spontanées auxquelles nous avons assisté dans la vie quotidienne des jeunes sont enregistrées « hors de toute situation explicite ou informelle d'enquête ». A l'instar de Labov, nous avons dû aussi recourir à l'intermédiaire de quelques jeunes pour l'enregistrement de conversations.

#### **1.4.2.2. L'enregistrement sonore**

Le corpus nous ayant servi de base dans ce travail est constitué majoritairement de conversations enregistrées. D'un point de vue éthique, nous savons que l'enregistrement des conversations à l'insu des locuteurs est inacceptable mais notre souci de capter des scènes réelles de vraies et authentiques conversations explique nos enregistrements discrets.

#### **1.4.2.3. La prise de note pallie l'absence de l'enregistrement**

Dans certaines situations où l'enregistreur n'est pas allumé au moment de la profération des mots violents au sein de l'interaction, la prise de note a pallié l'absence de l'enregistrement. Oui, elle s'appelle d'ailleurs « l'écriture de l'urgence ».

Nous sommes d'ailleurs très influencées par la méthode d'enquête de l'ethnographe David Lepoutre qui prend toujours son cahier pour noter ce qui se passe dans la vie quotidienne à l'instar de Goffman Erving.

#### **1.4.2.4. Difficultés rencontrées**

La collecte des données authentiques est une embuche cruciale à laquelle le chercheur est confronté « le respect absolu des données c'est-à-dire réhabilitation de l'empirisme descriptif et souci de travailler à partir de corpus d'enregistrement d'interaction autant que possible authentique » (Orecchioni citée par Blanchet, 2000 :28) est possible de ne pas être réalisable. Pour ce qui nous concerne, les difficultés peuvent être énumérées comme suit :

1. Des scènes d'interactions violentes ne se réalisent pas sur commande .il nous arrive d'allumer notre enregistreur et de ne pas capter un mot violent.

2. Il nous arrive d'entendre des conversations très violentes au moment où notre enregistrement est éteint
3. Il nous arrive de prendre directement note mais là encore nous ne sommes pas sur de tout noter
4. Lorsque nous avons dévoilé notre intention à quelques jeunes de vouloir enregistrer des mots violents, nous sommes directement mal vues. Nous nous souvenons toujours de cette expression sortie de la bouche d'un jeune « pourtant matbaniche »<sup>92</sup>
5. la dernière et la plus difficile c'est lorsqu'un jeune que nous connaissons très bien est venu vers moi pour me dire que nous sommes en train de faire des choses contraires à notre religion. Il est allé voir un cheikh. Ce dernier lui a dit « méfiez-vous de cette enseignante qui incite les jeunes à propager « elfahicha »<sup>93</sup> »

### **1.5.1. Choisir ses terrains d'enquête**

Notre travail se propose de faire une investigation sur le phénomène de la violence verbale dans ses manifestations réelles et représentées à Alger. Cette agglomération à moult circonscriptions d'ordre administratif. Nos enquêtes ne peuvent pas être menées dans tout Alger. Il nous fallait choisir ou enquêter.

Devant une telle difficulté, nous étions très prudentes, car opter pour un site géographique ou une commune aléatoirement risque de tomber dans les préjugés. Nous nous sommes alors acharnées sur les articles des spécialistes de la violence verbale.

Nous sommes attirées par un des lieux où Moïse a mené ses enquêtes à savoir l'extérieur des enceintes scolaires. Ces lieux sont qualifiés par Laurence Rosier dans une vidéo audio de « médéologiques ». ; « Le lieu définit l'insulte car elle se diffuse dans les lieux de socialisation et dans chaque lieu elle se présente différemment et est prise différemment » (Rosier, 2005,np). Mais avant cela, arrêtons-nous un peu sur Alger et ses villes.

---

<sup>92</sup> Cela ne se voit pas sur toi que tu es fille facile

<sup>93</sup> Ce qui est vulgaire

Nous nous sommes décidées de faire pareil et d'opter pour un critère sociologique que vraiment géographique

Alger est la capitale de l'Algérie. Cette dernière se situe au nord-ouest de l'Afrique. Elle s'est enracinée dans le Maghreb. Elle est limitée au nord par la méditerranée, au sud par le Mali et le Niger, à l'est par la Lybie et la Tunisie, au sud-ouest par la Mauritanie et le Sahara occidental, à l'ouest par le Maroc. L'Algérie est le pays le plus grand au Maghreb. Sa superficie est de 238174km<sup>2</sup>. D'après l'Encyclopédie Agora, elle est le deuxième grand pays en Afrique. Classée le deuxième dans le monde, elle comprend le Sahara et les chaînes de l'Atlas.

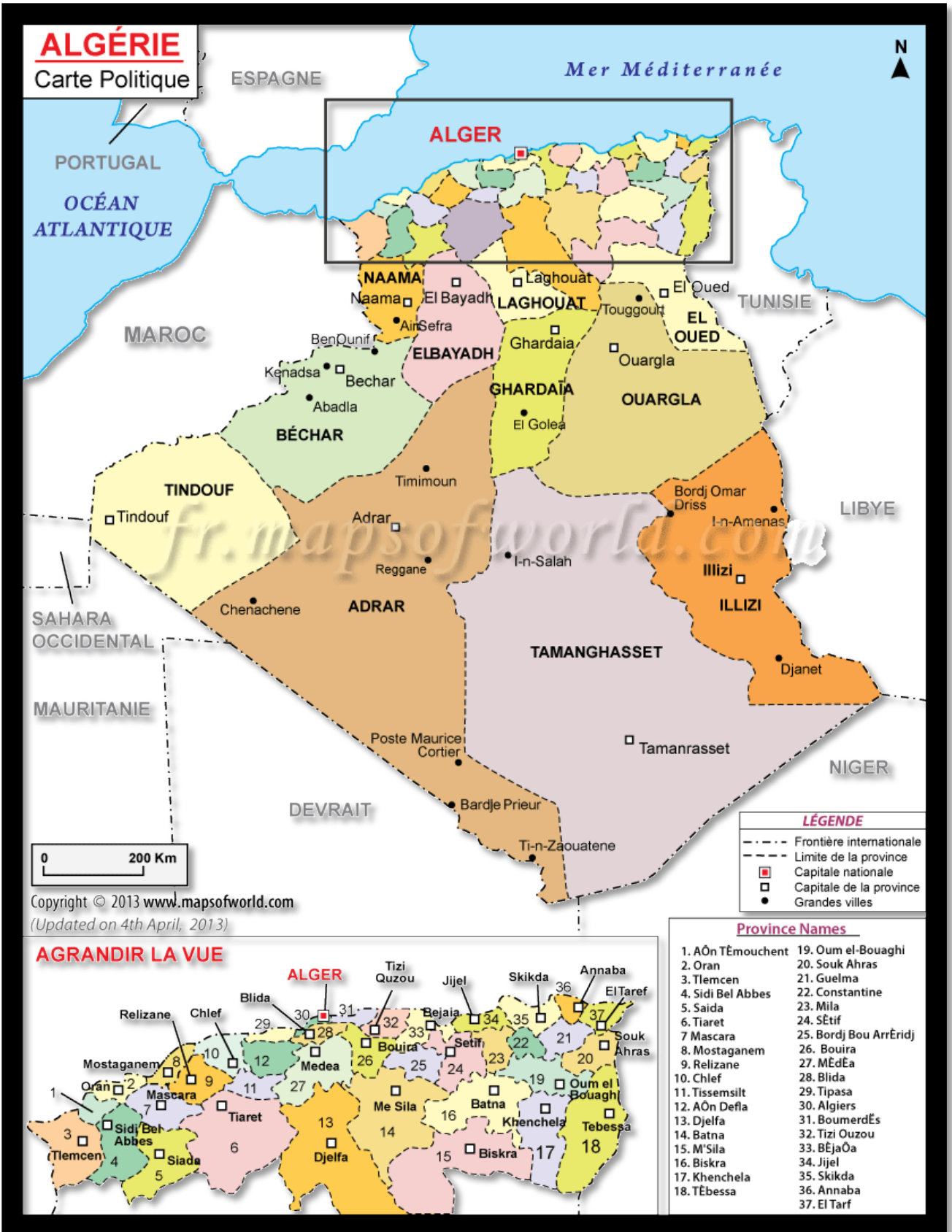


Figure 1 : Carte géographique de l'Algérie

Quant à Alger, Il s'agit d'une agglomération urbaine à moult circonscription d'ordre administratif. Elle est singularisée par l'implantation de populations rurales : beaucoup de conglomérats sont nés et se sont gonflés. Sur le plan urbain, Alger est saturée sur le plan urbain. Par conséquent l'Etat a réfléchi déjà à une politique de l'aménagement du territoire. Elle a voulu reloger les populations du Centre d'Alger et dans des périphéries.

Comme il est chimérique de mener des enquêtes dans tout Alger, choisir les lieux d'enquête est nécessaire.

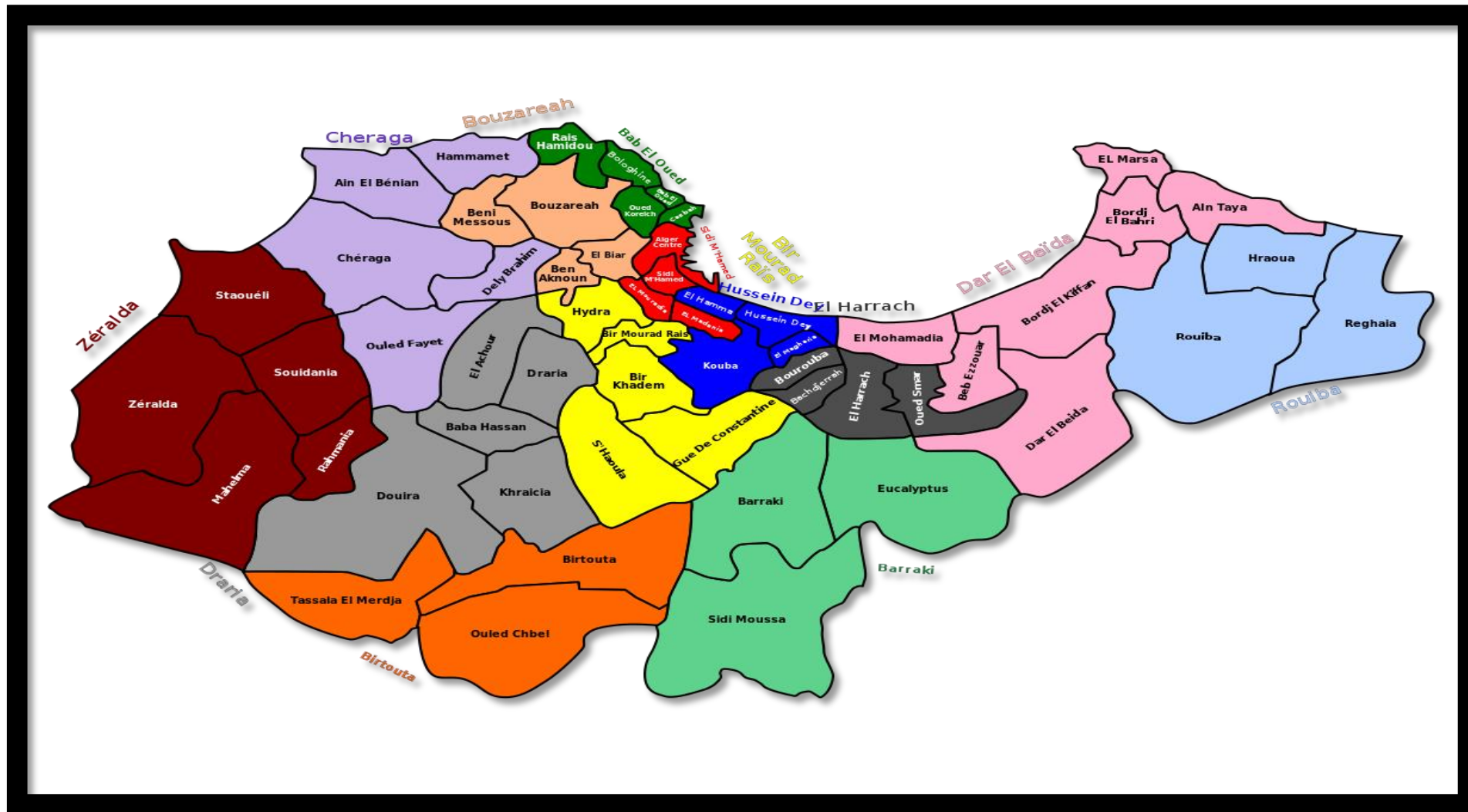


Figure 2 : la carte géographique de la commune de la wilaya d'Alger

Parmi les 56 communes que compte la ville d'Alger, nous nous sommes posées la question quelles sont les communes étant susceptibles d'être choisies pour notre travail. Devant une telle embuche, être prudente et ne pas faire des choix aléatoires sont nodaux. Evidemment, cela éviterait de compromettre la construction des observables.

### **1.5.2. les lieux de l'enquête**

Nous procédons maintenant à présenter les lieux de l'enquête. La présentation prend en compte la position géographique et les situations dans lesquelles nous avons effectué les enregistrements.

- **Beni-Messous**

La commune de Beni Messous se situe sur les hauteurs d'Alger constituant « un espace de cohabitation ou tout le monde connaissait tout le monde » (Ouadia, 2012 :01).

A l'exemple de Ben Aknoun et Chéraga, Beni-Messous est réputée par sa vocation d'ordre rural tranchant avec l'aspect citadin. Les visiteurs de cette commune vont tous vers le même endroit : l'hôpital Issad Hassani. C'est un des hôpitaux les plus réputés d'Alger.

La commune de Beni-Messous compte aujourd'hui 36.000 habitants, selon les statistiques.

Elle compte réellement neuf (09) écoles primaires publiques

- 1)Ecole Hadj Tigrine
- 2) Ecole Ghanatra
- 3) Ecole Sidi Youcef
- 4)Ecole Abbes Laghrour
- 5)Ecole Aissat Idir
- 6)Ecole Elarbi-Benmhidi
- 7)Ecole 1<sup>er</sup> novembre 1954
- 8)Ecole Eljawhara athamina
- 9)Ecole Elbanafsaj
- 10)Ecole Sidi Sadi



**Figure 3 : Situation géographique de la commune de Beni Messous dans la wilaya d'Alger**



Ella a également trois (03) collèges d'enseignement moyen public

1)CEM Beni-Messous Nouvelle

2)CEM la ferme Ben Hadadi

3)CEM Sidi Youcef

Elle a aussi deux lycées

1)Lycée Abdelkrim Souissi

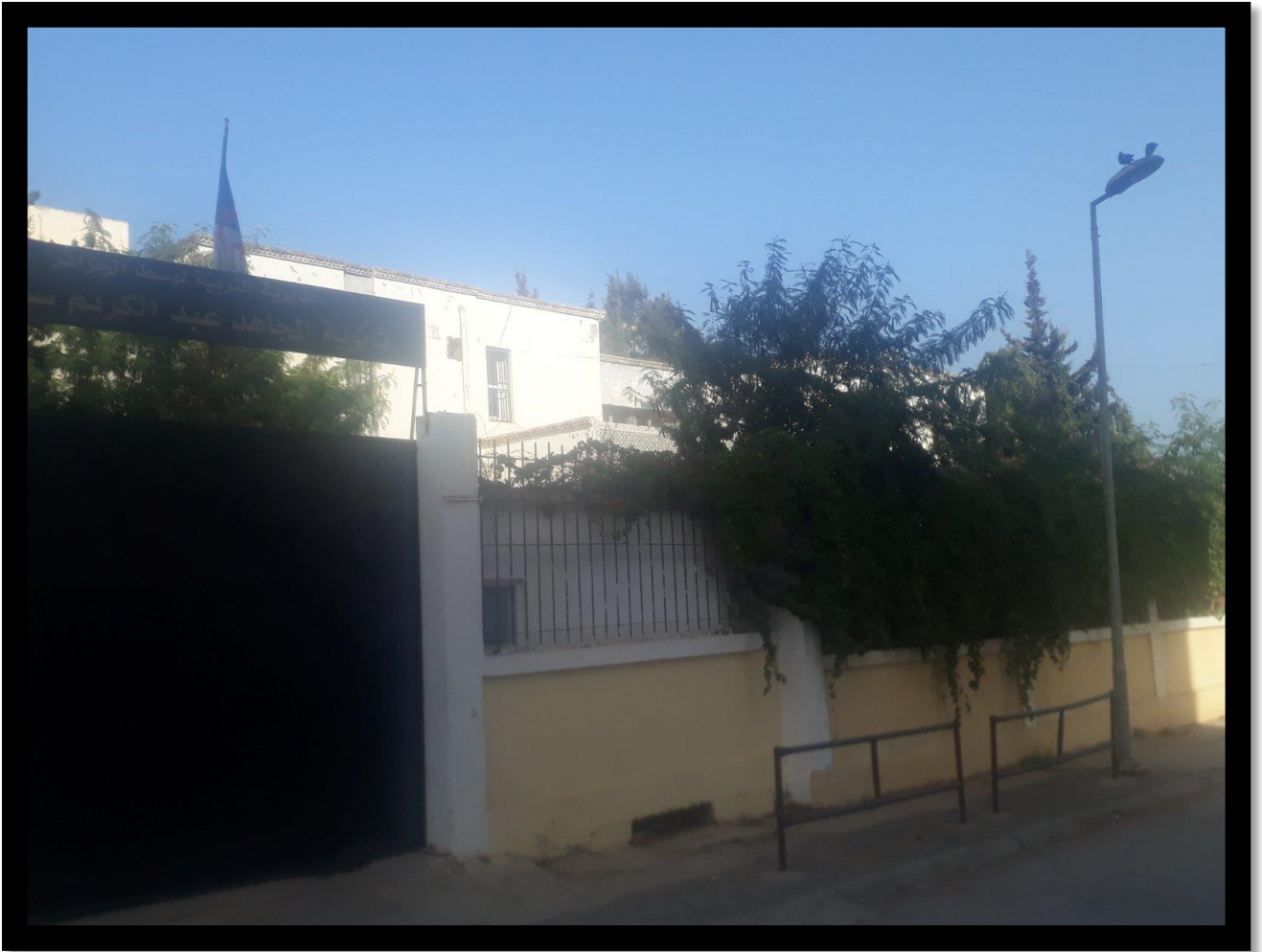
2)Lycée Ourida Medad

La commune en question comporte aussi un institut des langues étrangères.

- **Quel endroit choisir ?**

- **\*Lycée Abdelkrim Souissi**

Le lycée Abdelkrim Souissi est situé à la cité Sidi Youcef. Cette dernière se trouve à la commune de Beni -Messous. Le premier lycée où nous avons mené notre enquête est le lycée Abdelkrim Souissi se situant à la commune de Beni Messous. Nous avons commencé à enquêter sur le phénomène de la violence verbale depuis 2012. En réalité, c'est le lycée où nous avons été affectées dès notre sortie de l'Ecole Normale Supérieure d'Enseignement de Bouzeréah. Notre travail dans ce lycée dure six ans en tant qu'enseignante de français. Il est à signaler que notre enquête est effectuée à l'extérieur de ce lycée.



**Figure 4 : Photo du lycée Abdelkrim Souissi**

Statistique de nombres d'élèves

<b>957</b>	<b>332</b>	<b>625</b>
------------	------------	------------



**Figure 5 : Situation géographique -commune d'Oued Koriche dans la Diara de Bab El Oued**

•

Le deuxième site choisi pour nos enquêtes est Bab Eloued. C'est un quartier mais aussi une commune située sur la façade maritime nord de la ville. Elle compte aujourd'hui plus de 100.000 personnes. La porte de la rivière est délimitée au nord-est par le front de mer (Boulevard Mira), à l'ouest par la commune de Frais-Vallon et à l'est par la Casbah.

- Oued-Koriche

Oued-Koriche est une commune située à environ 8 km à l'Ouest d'Alger. Elle compte 46182 habitants selon L'OINS (2008). Elle est enclavée entre Bab-Eloued, la Casbah, Elbiar et Bouzeareah.

Nous avons affaire à une commune défavorisée disposant de peu de moyens économiques, sportifs et culturels.

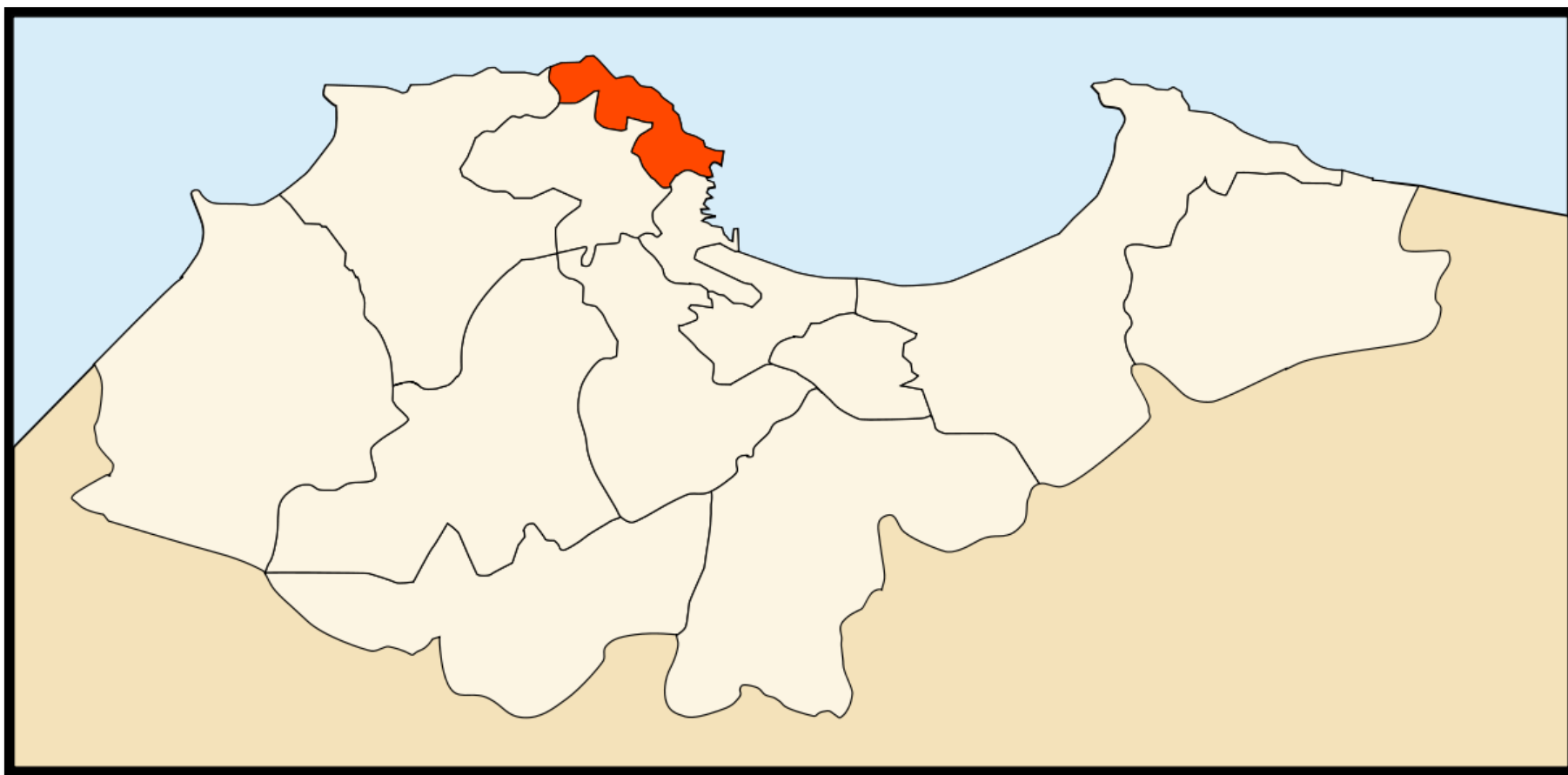
- **Quel endroit choisir ?**
- **Lycée Toulbi tha3alibi**

Le lycée Mouhand Ameziane Toulbi Thaalibi est notre deuxième endroit d'enquête. Comme nous l'avons déjà signalé, ce lycée est connu par la violence non seulement verbale de ses apprenants mais aussi physique. Six cent dix apprenants fréquentent ce lycée. Le nombre de filles est plus élevée par rapport au nombre de garçons. Il comprend vingt quatre groupes pédagogiques : huit groupe de première année, huit groupes de deuxième année et huit groupe de troisième année.

8	8	8

610	258	354

**Tableau 2 : Les niveaux de scolarisation et le nombre d'élèves**



**Figure 6 : Situation géographique de de la Daira de Bab El Oued**

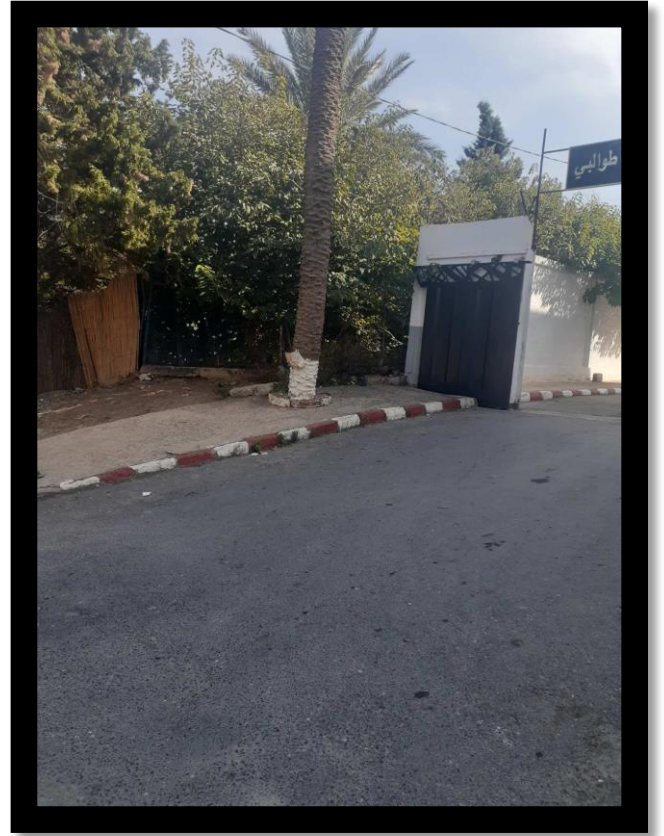


Figure 7 : Photos du lycée Toualbi thaàalibi

- **La faculté des langues étrangères de l'université de Bouzareah**

La faculté des langues étrangères constitue elle aussi un lieu médiologique par excellence de profération d'insulte. Notre décision définitive de mener une enquête dans cet endroit est prise sans regret lors de notre pré-enquête. Nous avons remarqué que les jeunes fréquentant le bâtiment consacré aux langues étrangères sont d'une violence acerbe. Nous y avons entendu toute forme d'« amabilités »<sup>94</sup>

Nous avons remarqué aussi que derrière ce bâtiment, toute pratique illégitime peut se faire dans ce lieu : drogue, fleur, fumée...etc. Il est à signaler qu'avec la construction de nouveaux bâtiments, les jeunes fréquentent moins cet endroit. Nous pouvons même dire que le mur des nouveaux bâtiments a substitué majoritairement au bâtiment B.

L'extérieur des enceintes scolaires et universitaires sont considérés donc comme lieux médiologiques<sup>95</sup> par excellence de la profération du phénomène insulte

L'extérieur des enceintes scolaires et universitaires sont des terrains féconds pour l'observation de notre sujet en ce sens qu'il cristallise les phénomènes de violence verbale

Oui, l'extérieur des enceintes scolaires<sup>96</sup> et universitaires. En toute franchise, le choix de cibler ces lieux n'est pas du tout anodin. Outre mes lectures déjà citées sur ces lieux, notre expérience au lycée<sup>97</sup> nous a permis d'observer le phénomène de la violence verbale surtout à l'extérieur de l'enceinte scolaire au moment d'entrée ou de sortie ou encore d'attente<sup>98</sup>.

Notre volonté de cibler ces lieux est piquée voire poussée lorsque nous avons lu les articles de Moïse, la vidéo de Laurence et l'ouvrage de David Lepoutre.

---

<sup>94</sup> Le contraire

<sup>95</sup> : « tout lieu de socialisation, tout lieu médiatique, tout lieu de transmission et de mémoire »

<sup>96</sup> L'enquête à Beni-Messous s'étale de 2014 à 2015 alors que l'enquête menée à Oued-Koreiche et le bâtiment B s'est étalée de 2017 à 2021.

<sup>97</sup> Nous avons enseigné 6 ans au lycée de Beni-Messous de 2009 à 2015.

<sup>98</sup> Attendre le moment d'entrer dans l'enceinte.



**Figure 8 :Photo du Bloc « B » de département de français de l'université d'Alger2**



Nous assumons encore ce risque : les jeunes ciblés n'ont pas le même âge : entre un lycéen et un universitaire mais nous pouvons affirmer sans exagération que malgré la différence d'Age biologique est flagrante mais d'après notre expérience au secondaire et à l'université, ils sont presque pareils sur le plan de la maturité intellectuelle.

## **2. Méthodologie de l'analyse de la violence verbale en interaction**

Avant de commencer l'analyse du corpus présenté dans la section précédente, il nous faut d'abord préciser l'approche méthodologique qui sera embrassée. Aussi, sera-t-il question, dans les points suivants,

### **1.5.2.1. Pourquoi notre approche est éclectique <sup>99</sup>**

Nous sommes conscients que le choix de l'approche méthodologique est tributaire des objectifs scientifiques fixés de chaque étude. L'objectif que nous poursuivons depuis que nous nous intéressons au phénomène de la violence dans les sphères institutionnelle et non institutionnelles est double. Il s'agit, dans un premier temps ce qui rend ces échanges<sup>100</sup> verbaux violents perdre leur charge négative à partir de différents observables cotextuels et contextuels.

Comme notre étude se veut empirique (linguistique de terrain), l'approche méthodologique ne pourrait être que plurielle. Cette démarche éclectique « garantit seule une véritable compréhension de l'insulte et la polyphonie des savoirs anciens, modernes, théoriques, appliqués est la meilleure alliée qui soit pour permettre de saisir dans toute sa complexité et sa subtilité » (Larguèche, 2009 :5)

En un mot, une approche pluri méthodologique ou « éclectique » qui tient compte de la complexité de la situation de la violence verbale est nécessaire. Christian Puren emprunte le paradigme de la complexité à Edgar Morin considérant que toute approche cherchant à appréhender une réalité complexe se doit de chercher à prendre

---

<sup>99</sup> Le mot ecclétique englobe méthodologie, approche et méthode

<sup>100</sup> Nous savons que d'un point de vue éthique l'enregistrement des conversations à l'insu des locuteurs semble inacceptable mais nous avons recouru quand meme à cela dans le but d'éviter toute théâtralisation

en considération le maximum de données, de refuser toute pensée unique et de défendre une forme d'éclectisme<sup>101</sup> réfléchi .

### **2.1.1. Pragmatico-interactionnelle**

Traverso parle de la pragmatique des interactions familiales en 1996. Cette pragmatique cherche à décrire le fonctionnement des échanges communicatifs authentiques, à partir d'enregistrements et de transcriptions.

Dans cette optique, la conversation, bien que reconnue comme le type le plus fondamental d'interaction est loin d'être le plus étudié. Elle est irisée d'un paradoxe qui s'explique par son caractère particulièrement flou et fuyant. Les régularités du fonctionnement de cette interaction sont qualifiées d'anarchique.

Ainsi, entre émission et réception, se positionne notre exploration de l'insulte et de ses variantes voire ses cohortes mettant en relief les finalités de cet acte.

Sous cet angle, La violence verbale est appréhendée dans une double optique : celle du locuteur et celle du récepteur Il s'agira donc de prêter davantage attention aux modalités de réception de l'insulte. S'intéresser alors aux énoncés aussi bien incitatifs que réactifs est important dans le but de cerner de près les conditions de félicité de ce phénomène.

Notre approche est sans doute interactionnelle ; cela veut dire que pour nous la violence verbale ne pourrait être analysée indépendamment de l'amont et de l'aval de son occurrence. Nos analyses de la qualification péjorative est fondée principalement sur les traces laissées par le récepteur dans le discours de l'interprétation qu'il a lui-même faite de chaque intervention qui lui est adressé. A la question liée à l'interprétation, Orechioni souligne que

*« le processus interprétatif est toujours un véritable « travail »(qui dans le cas des contenus implicites s'apparente à un « calcul ») : le sens jamais ne se donne à voir , il doit être extrait de son enveloppe signifiante selon un processus complexe et tatonnant.il s'agit toujours , pour les participants à la conversation comme pour les analystes de la*

---

<sup>101</sup> Reposant sur un critère : l'efficacité et la diversité des démarches.

*conversation , de construire à propos d'un segment donné une hypothèse interprétative, qui pour les participants va en principe servir de base à l'enchaînement. Dans le cas des discours dialogués, on pourrait toutefois être tenté de croire que la clef du sens nous est fournie par l'enchaînement, le deuxième locuteur nous offrant comme sur un plateau l'interprétation qu'il convient d'attribuer à l'énoncé précédent-position certes confortable pour l'analyste, qui pourrait ainsi se décharger sur les membres » de la responsabilité du travail interprétatif »(Kerbrat-Orecchioni, 2005 :78)*

De manière traditionnelle, la catégorisation des actes illocutoires est initialement fondée sur l'intention du locuteur, or les interlocuteurs n'ont pas accès à cette intention donc l'analyste aussi ne peut pas y accéder. De là que notre choix consiste à analyser toute énonciation d'une forme insultante comme une réaction à ce qu'il la précède et comme véhiculaire de l'intention décelée par le récepteur et qui a motivé sa réponse à cette énonciation. En conséquence, la première catégorisation peut être établie en fonction de la réaction du locuteur et de sa relation avec l'insulté

Donc nous avons opté pour l'analyse de toute forme potentiellement insultante comme une réaction à ce qu'il la précède et comme véhiculaire de l'intention qui y a décelée le récepteur et qui a motivé sa réponse à cette énonciation.

Bref, l'analyse sera aussi centrée sur les stratégies réactives que les récepteurs adoptent lors de la réception de cette insulte. La relation immédiate entre le locuteur et son interlocuteur dans un échange verbal, en situation, implique pour le locuteur un type donné de codage pouvant se différencier et différer d'un autre codage dans une communication différée. Dès lors, se pose la question du codage et du décodage et des significations qu'elles véhiculent. Nous allons nous intéresser aussi au récepteur et à sa réaction car : « le rapport illocutionnaire de l'adéquation au monde ne saurait être établi que par le récepteur initié en accord de référence et d'inférence avec l'émetteur –locuteur » (Maougal, 2002 :54).

Nous donnons beaucoup d'importance aux faits prosodiques, aux tons péremptoires et conclusifs étant des indices vocaux et prosodiques d'intention insultante

### **1.1.2. Inductive**

Dans le cadre de notre recherche dont l'objectif est de décrire le fonctionnement de la violence verbale en contexte dans des conversations spontanées des jeunes, le corpus occupe donc le haut du pavé. Cela nous amène à embrasser l'approche empirico-inductive en ce sens qu'elle nous permet de mettre en avant et de développer « une compréhension des phénomènes à partir d'un tissu de données, plutôt que de recueillir des données pour évaluer un modèle théorique préconçu ou des hypothèses à priori » (Blanchet, 2000 :30).

En conséquence, dans cette optique, le terrain n'est pas vu comme « une aire géographique, un espace géographique, un lieu où se produisent des phénomènes humains et sociaux » (Blanchet, 2012 :31) mais plutôt comme « un ensemble de relations personnelles où on apprend des choses. Faire du terrain, c'est établir des relations avec les gens » (Michel, 2004 :35)

Cette approche nous intéresse encore car elle favorise de s'interroger non seulement sur le fonctionnement du phénomène observé mais aussi et surtout sur la signification (la re-signification ?) des phénomènes humains éveillant la curiosité existant en chaque linguiste.

C'est à la compréhension de ces phénomènes observés que le chercheur doit s'intéresser en cherchant des éléments de réponses.

Notons que, dans cette approche, rien n'est à prendre d'emblée comme vérité, pour paraphraser Blanchet. Par conséquent, c'est une fois que les faits à analyser sont observés de près, que les données sont recueillies que c'est possible de faire appel aux notions théoriques pour les expliquer

La confrontation du terrain de recherche prime sur le choix du paradigme théorique en ce sens que « l'analyse des interactions repose sur une démarche empirico-inductive[qui]part des données authentiques en cherchant à identifier et analyser des comportements interactionnels pour en dégager des particularités et envisager de les généraliser » (Blanchet, 2012 :34 ). Ce qui revient à dire que comprendre le comportement interactionnel sans prendre en compte les rapports des sujets au contexte est une chimère.

Là encore et selon cette optique, les interactions sont réalisées dans des situations naturelles sans les provoquer. Cette méthode est dotée d'une coloration descriptive en ce sens que :

*Elle part des données en cherchant à identifier des comportements interactionnels récurrents, pour en proposer des catégorisations et formuler des généralisations. la démarche est résolument descriptive. Elle se fonde sur l'observation, l'enregistrement et la transcription minutieuse d'interactions authentiques. (Traverso, 1999 :22).*

La visée descriptive initiale que nous désirons pour notre travail, nous a poussés à donner au corpus une importance nodale. Mais l'analyse envisagée est basée sur des données récoltées à partir de notre terrain d'enquête.

Cette situation coïncide bien avec les objectifs de l'approche inductive (appelée aussi qualitative par l'intérêt accordé au contexte dans lequel le phénomène est observé<sup>102</sup> étant donné que : « les chercheurs tentent de développer une compréhension des phénomènes à partir d'un tissu de données, plutôt que de recueillir des données pour évaluer un modèle théorique préconçu ou des hypothèses à priori » (Blanchet, 2000 : 30).

A cet égard, le sens se construit dans l'interaction en œuvre quand tout est à découvrir. Pour certains empiristes, l'induction est la démarche<sup>103</sup> scientifique la plus fiable pour connaître la réalité et cela grâce aux sens sensoriels. L'idée pondérale de cette démarche consiste à induire des énoncés généraux à partir d'expériences particulières, rigoureuses et particulières.

Pour paraphraser Bacon, il s'agit de procéder à des observations particulières de la réalité étudiée, de regarder, de chercher à tout voir si possible, à tout entendre puis d'en induire des hypothèses.

---

<sup>102</sup> Il s'agit, pour nous, d'un phénomène langagier qui est la violence verbale.

<sup>103</sup> Les anglais Francis Bacon et David Hume sont les pionniers de cette démarche. David Hume parle de feeling.

Aux yeux de Traverso, le travail de recherche selon la démarche inductive s'étale sur des étapes diverses avant l'analyse. Elle souligne l'importance de ces étapes préliminaires aux analyses.

*Les étapes préliminaires aux analyses sont parties prenantes du travail, non seulement parce qu'elles sont très coûteuses en temps, mais aussi parce que l'analyse en est tributaire. Elles doivent être pensées en fonction de son objectif global. Ainsi, même si l'on parle de démarche « conduite par les données » [data-conduite], le choix des situations dépend d'hypothèses préalables générales sur ce qu'on cherche et sur les situations susceptibles de le procurer. (Traverso, 1999 :22).*

En termes plus candides, il s'agit de procéder à des enregistrements de type audio ou audiovisuel des conversations. Vient ensuite la phase de la transcription des données. Cette étape est cruciale en cela qu'il incombe à l'analyste d'écouter de manière attentive les enregistrements dans le but de les retranscrire fidèlement. L'analyse des données transcrites est bel et bien la dernière phase.

De notre point de vue, l'analyse du discours injurieux est empirico-inductif. « Cela veut dire que l'analyste part d'un matériau empirique, le langage, qui est déjà configuré dans une certaine substance sémiologique ».

### **1.1.3. Transversale**

Selon Traverso, partir d'une catégorie a priori veut dire que la définition de l'élément étudié est connu dès le départ et qu'on cherche à en trouver les différentes apparitions voire manifestations dans le corpus. Cette méthode est saluée aussi pour étudier les différents actes de langage : on part d'abord d'une définition faite d'un acte pour constituer un sous corpus dans lequel on en examine de prime abord, les divers modes de réalisation ; d'autre part, les réactions obtenues ainsi que leurs manifestations d'ordre linguistique. On arrive enfin à revoir la définition préalable en la modifiant ou en apportant de nouveaux détails. Ce travail favorise une réflexion sur la catégorisation plus élargie des actes de langage.

C'est une analyse qui « procède en étudiant un phénomène, préalablement identifié, dans les différentes interactions du corpus. » (Traverso, 1999 :26).

L'identification peut être fondée sur « une catégorie a priori, ou être construite en partant des données » (ibid.).

C'est une méthodologie cherchant à ressortir les régularités et les récurrences dans les interactions dans l'objectif d'en prouver la systématicité. C'est une méthodologie qui cherche à « identifier des caractéristiques localement repérables sur la base des enchainements produits dans l'interaction par les participants » (Traverso, , 2006).

### **2.1.3. Longitudinale**

C'est une démarche consistant à faire l'étude de l'interaction dans son déroulement. Elle permet la description générale non seulement des séquences mais aussi l'observation de l'ensemble des enchainements d'actes. Le pendant positif de cette analyse est qu'elle fait apparaître les fonctions contextuelles des actes et leur multifonctionnalité.

Au total les deux approches sont complémentaires et aident à cerner l'interaction dans sa totalité.

En résumé, l'examen du langage s'effectue sous cette conception affublée de dynamisme considérant la langue comme un acte de parole et non comme un objet inerte.

### **2.1.4. La méthode de traçabilité**

Cette méthode consiste tout d'abord à repérer la situation de communication dans laquelle l'injure est énoncée, puis à considérer l'énoncé par rapport à son énonciation, et enfin à situer les positions statutaires des actants » (Larguèche ,2009 :76 »).

Dans l'ouvrage collectif intitulé Les insultes en français, de la recherche fondamentale à ses applications et à la page 93, Larguèche situe les positions des interactants comme suit

#### **\* Configurations types**

1) Injure interpellative sans témoin

a) l'injurié/injuriaire est présent

b)l'injurié/injuriaire a seulement connaissance des propos

2) juron ? /Auto-injure ?

La configuration triangulaire

1) Injure référentielle

A)l'injurié est présent

B)l'injurié n'est pas présent

2)injure interpellative avec témoin

a)l'injurié /injuriaire est présent,

-le témoin est présent

-le témoin a seulement connaissance des propos

b) l'injurié /injuriaire a seulement connaissance des propos

Anomalies

L'injurier est anonyme

L'injurié n'a pas connaissance des propos

1) injure référentielle

2) injure interpellative avec témoin

a)le témoin est présent

b)le témoin a seulement connaissance des propos

3) injure interpellative sans témoin

4) juron

L'injurier et l'injuriaire sont fictifs.

Pour « traquer » ce phénomène dans ses moindres recoins, y déceler ses pièges, il faut le suivre comme dit larguèche « à la trace », cette méthode permet de cerner ce qui constitue la portée de l'insulte et reconsidérer le socle relationnel que « l'attrait pour le lexique ».



Larguèche parle d'injure à la trace (comme traçabilité d'un produit) « c'est la poursuite d'un objet partout là où il se trouve et là où on ne l'attend pas »(ibid).

L'effet insulte ne peut donc obéir à une catégorisation a priori et que c'est au cours de l'interaction que l'interprétation de ce phénomène pourrait être guidée.

### **3. Synthèse**

Jusqu'ici et précisément dans ce chapitre, nous avons axé notre discours sur la méthodologie du recueil de notre corpus et la méthodologie de son analyse. Nous avons donc dirigé notre regard sur la notion du corpus tout en définissant son genre de discours. Et comme nous sommes inscrite dans ce qu'on appelle « linguistique de terrain », nous avons abordé les principes et les étapes ayant servi la fabrication de notre corpus d'étude, leur classement et leur analyse. Il a été question aussi des différentes méthodes d'enquête employées par nous pour la récolte des observables. Nous nous sommes ensuite polarisées sur la méthodologie guidant notre approche analytique. Cette méthodologie qualifiée d'éclectique peut-elle seule rendre compte des différents procédés permettant d'en expliquer le fonctionnement du phénomène insulte.

## CHAPITRE 4 : LA VIOLENCE VERBALE DANS SES MANIFESTATIONS REELLES

---

Nous ne pouvons pas ne pas relever notre reconnaissance du rôle du contexte dans l'identification de la valeur pragmatique de l'insulte. Emousser notre intérêt pour le contexte, c'est en quelque sorte risquer de tomber dans l'erreur.

Dans ses ré exploitations qui en sont faites aujourd'hui, la notion de contexte, toute simple qu'elle puisse paraître au premier abord, pose de sérieux problèmes si nous voulons la cerner avec quelques précisions. Commençons par le commencement !

Tenter de définir la notion de contexte nous a semblé nodal en cela que notre étude s'oriente vers les différentes valeurs de la violence verbale en contexte. Donc il est nécessaire de faire étalage de différentes définitions données à cette notion pour voir quelle définition nous convient

.Dans ce chapitre, nous discuterons donc, dans sa première section, la notion de contexte et d'autres concepts qui en sont tributaires. Nous verrons comment le contexte est défini voire appréhendé par les linguistes, les sociologues et les didacticiens. La deuxième section de ce chapitre sera exposée les valeurs pragmatiques que reçoit la violence verbale en contexte.

## **2. L'influence d'un contexte**

Un sentiment de jalousie se fait franchement sentir à l'idée d'aborder la notion de contexte par « la cité scientifique »<sup>104</sup> occidentale avant de voir comment cette notion a été discutée voire abordée par des linguistes arabes. Ces derniers plus précisément Eljahidi<sup>105</sup> ont fait étalage de cette notion.

### **2.1. Le regard des linguistes**

En étudiant les travaux d'Eljahidi et Benani, Mouhamed lakhder Maougal insiste sur l'explication de la notion du contexte. En arabe, le nom qui renvoie à la notion en question chez Eljahidi est celle de « nisba ».

Le contexte, nous livre Maougal dans Langages entre tradition et modernité

---

<sup>104</sup> Terme cher à Gaston Bachelard

<sup>105</sup> Nous savons que ceux-ci existaient avant même la linguistique dite moderne

*« est une instanciation du discours et du langage ou interviennent les assomptions d'arrière-plan, les codes culturels et référentiels, les inférences » ( Maougal, , 2000 :49).*

Avec la notion du contexte, nous entrons dans

*« Une sphère de langage qui se situerait en dehors de la linguistique pure, du littéral donc, et qui, fort certainement est quasi incontournable ment indispensable à la signification » (ibid. :50).*

Cette « sphère extralinguistique qui de concert avec la linguistique permet de configurer la signification. [...] ce « langage de dehors [...] ne saurait être que celui qui agit à partir des codes culturels sous-jacent sur les processus de communication et des expressions du langage lui-même » (ibid. : ibidem).

A partir des propos de Maougal, nous pouvons affirmer sans exagération qu'il s'agit du contexte situationnel se référant à tout ce qui entoure la linguistique de l'extérieur si nous pouvons nous exprimer ainsi. Cet extérieur, aux yeux de Maougal, renvoie aux codes socioculturels favorisant la bonne configuration de la signification.

Latour va dans le même ordre d'idées que Maougal. il affirme haut et fort que les interactions humaines ne se déroulent pas à huis clos. Au contraire, elles sont prises dans un « écheveau échevelé » : un réseau infini d'actions, d'artefacts et d'acteurs venus d'ailleurs

*« On dit, sans y regarder de trop près, que nous interagissons face à face. Certes, mais l'habit que nous portons vient d'ailleurs et fut fabriqué il y a longtemps ; les mots que nous employons n'ont pas été formés pour la situation ; les murs sur lesquels nous nous appuyons furent destinés par un architecte pour un client et construits par des ouvriers, toutes personnes aujourd'hui absentes bien que leur action continue à se faire sentir. la personne même à laquelle nous nous adressons provient d'une histoire qui déborde de beaucoup le cadre de notre relation.[...]Si l'on voulait dessiner la carte spatio-temporelle de ce qui se présente dans une interaction, et si l'on voulait dresser la liste de tous ceux qui sous une forme ou sous une autre y participent, on ne discernerait pas un cadre ben*

*délimité, mais un réseau très échevelé multipliant des dates, des lieux et des personnes fort divers »(Latour, 1994 :590) .*

A partir de cette citation latourienne, nous pouvons arguer que le contexte est caractérisé par une élasticité « invitant l'analyste à préciser non seulement la nature et le segment X sur lequel porte son analyse (« évènement focal » (Duranti et Goodwin, 1992 :3), mais celles du contexte au sein duquel est envisagé X » (Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 73)

Les propos maougaliens nous rappellent exactement ceux de Charaudeau allant dans le même sillage. Dans son article intitulé Une analyse sémio linguistique du discours paru en 1994, Charaudeau juge que l'interprétation des marqueurs linguistiques ne peut se faire sans la prise en compte du contexte ou de la situation de communication imposant une série de normes sociales, culturelles, institutionnelles et donc un « contrat de communication ». La situation est donc vue comme « condition contractuelle de production-interprétation » (Charaudeau, 1994 : 105)

## **2.2. Le regard des didacticiens**

Le Dictionnaire de Didactique du Français, langue étrangère et seconde définit la notion de contexte comme suit

*« L'ensemble des déterminations extralinguistiques des situations de communication ou les productions verbales (ou non) prennent place [.].L'étude des contextes peut ainsi entreluis ou moins étroite (cadrage communicatif) ou large (cadrage institutionnel et social global » (Cuq, 2003 :54)*

A partir de cette définition, nous remarquons que la notion de contexte est susceptible de prendre des dimensions plus larges que le cadre communicatif en s'intéressant, cependant au cadre institutionnel et même social de l'interaction verbale.

## **2.3. Le regard des sociologues**

Les sociologues, eux, ne sont pas unanimes sur la pertinence de cette notion. Dans le Dictionnaire de sociologie, le contexte est défini comme « un ensemble des circonstances et des relations sociales extérieures au phénomène étudié et dont celui-ci

dépend partiellement ». Nous comprenons par-là que toute qui n'est pas afférent au phénomène étudié renvoie au contexte.

Jean Lohisse va plus loin en jugeant que : « le contexte peut être un environnement sémiotique, mais pour l'anthropologue, c'est la situation qui importe. Ce terme désignant le cadre et les circonstances dans lesquelles se déroule l'interaction » ( Lohisse, 1995 : 7)

Il s'agit d'une notion très large à « Chaque étude de terrain se voit rapidement amenée à opérer des sous-distinctions comme le cadre physique, le scénario, le milieu institutionnel, les rituels » (ibid :07).

L'auteur n'a pas tort de qualifier cette notion de dangereuse étant donné que fondamentalement le contexte est « un champ social, ensemble de systèmes symbolique, de structures et de pratique » (Picard, 1989 :84)

#### **2.4.1.4. Le regard des analystes du discours**

Dans le dictionnaire d'analyse du discours, Charaudeau et Maingueneau affirment que :

*Le contexte d'un élément x quelconque, c'est en principe tout ce qui entoure cet élément. Lorsque x est une unité linguistique de nature et de dimension variables : phonème, morphème, mot, phrase, énoncé) l'entourage de x est à la fois de nature linguistique (environnement verbal) et non-linguistique (contexte situationnel, social, culturel)(Charaudeau et Maingueneau, 2002)*

Vu sous cet angle, la notion de contexte inclut tout élément susceptible d'assurer une bonne interprétation du discours lors de sa réception. Maingueneau, lui n'a pas manqué d'évoquer la notion en question dans L'énonciation en linguistique française. Pour le paraphraser, tout est tributaire de la situation de communication, c'est-à-dire des conventions en usage dans le groupe social dans lequel s'inscrit l'énoncé.

Sandré Marion, elle, voit que cette notion « inclut tout élément susceptible d'assurer une bonne interprétation du discours lors de sa réception. Pour reprendre

l'expression de Marion, « c'est l'ensemble des éléments nécessaires à la production/réception du discours (oral/écrit) » (MARION, 2008 : 03.).

Orecchioni voit que

*« Le contexte d'un item quelconque (quelques soient sa nature et sa dimension) c'est l'ensemble de ce qui accompagne, entoure, environne l'item en question. Selon elle il y a deux grands contextes correspondant aux deux sens du mot « contexte » le contexte linguistique et le contexte extralinguistique : « le contexte discursif ou 'endogène' dit aussi « cotexte » » (Kerbrat-Orecchioni, 2009 : 11)*

Le verbal consiste en la composante linguistique de l'interaction, c'est ce que Traverso appelle le « texte de l'interaction » (2007 : 15). Le paraverbal est relatif à tout ce qui est données prosodiques et vocales : il est question précisément de chutes ou montées intonatives marquant les émotions et les questions, les modifications de l'intensité articulatoire, le débit d'élocution, les différentes caractéristiques de la voix les particularités de la prononciation.

Le « totexte » est une autre appellation donnée par Cosnier et Brossard et qui renvoie au non verbal comme les gestes, les mimiques, les regards mais aussi les vêtements et les coiffures.<sup>106</sup>

#### **1.4.2. Situation et contexte sont-ils des termes synonymes ?**

Cet ensemble fort hétérogène et aux contours extensibles et flous n'a pas laisser Dity sans dire ce qu'il en pense. Dans son article paru en 2004 intitulé « Spécificités et diversités des approches interactionnistes », Ardithy met en lumière l'importance de la notion de situation de communication lors des échanges verbaux.

Le contexte est, pour lui non seulement important pour l'interprétation des énoncés implicitement ou explicitement mais obligatoire.

---

<sup>106</sup> Bref, « nous parlons avec nos organes vocaux, mais c'est avec tout le corps que nous conversons » (Abercrombie cité par Orecchioni, 1998 : 17)

L'importance de cette notion est aussi évoquée dans ses écrits datant de 1981, plus précisément dans son ouvrage « approches interactionnistes-Exemples de fondements théoriques et question de recherche » à la page quatre.

Il est convaincu que c'est la différence des situations qui détermine la différence des significations d'une seule et <sup>107</sup> même expression verbale.

Le contexte n'est pas défini a priori, il se construit ou tout au long de l'interaction. La relation interpersonnelle est, elle, conditionnée par le contexte et par « les relationnèmes », pour reprendre un terme cher à Orecchioni. Cette dernière pense que les composantes de base de l'interaction sont le cadre communicatif et le matériau sémiotique.

Pour ce qui est de la première référence, il est interdit de décrire des énoncés indépendamment de leur contexte d'actualisation. Les composantes sémiotiques de l'interaction, elles, sont en corrélation avec le verbal et le non verbal. A croire aux dires de Germain, l'utilisation du terme « situation » remonte bel et bien à Whitney. Germain la définit en ces termes : « [...] L'ensemble des faits connus par le locuteur et par l'auditeur au moment où l'acte de parole a lieu » (Germain Claude 1973 cité par Bourioua, 2020 : 77).

Dans cette définition, la situation est corrélée aux faits connus préalablement par le locuteur et l'auditeur ; ce qui implique une prise de conscience des partenaires conversationnels sur les éléments auxquels agir est nécessaire. Nonobstant cette définition a été vilipendée par Robert Vion qui voit que le fait d'utiliser le participe passé « connus », la situation est définie « En termes de connaissances et non de faits objectifs » (Robert, 2000 : 102)

Par conséquent, Germain oriente son cap vers une démarche fonctionnelle de la situation et relègue au second plan la démarche descriptive de la situation. Erving Goffman, lui, a le mérite d'avoir reposé la question de situation de manière nouvelle. C'est en ces termes qu'il la définit :

---



*« Dans toute situation, l'acteur doit agir de façon à donner, intentionnellement ou non, une expression de lui-même, et les autres à leur tour doivent en retirer une certaine impression » (Goffman, 1973 :10)*

Goffman ajoute que

*« Quand une personne se présente aux autres, elle projette en partie sciemment et en partie involontairement, une définition de la situation dont l'idée qu'elle se fait d'elle-même constitue un élément important » (ibid :18).*

Il est donc question pour Goffman de co-construction d'un lieu de « positionnement réciproque » d'obédience sociale dans lequel les relations sociales sont dans la reconstruction et dans la réactualisation. Orechioni, elle, reproche le fait de ne pas donner beaucoup d'importance à cette notion phare étant « trop négligée et considérée par les linguistes comme marginale » (Kerbrat-Orechioni 1990 :12)

Aux yeux d'Orechioni, la notion de situation est nodale pour la compréhension du message à co-construire par les participants à une interaction. Orechioni distingue la situation du contexte. Vion déclare que

*« La situation dans laquelle se déroule un échange est particulièrement déterminée par des éléments préalables et « externe » à l'interaction .mais en même temps que ce déterminisme externe 'joue, l'interaction est précisément le lieu où la situation se définit et se redéfinit indéfiniment[...]nous sommes avec la notion de situation, dans les mêmes dispositions qu'avec celles de sujet, de social et de l'interaction : ce sont des catégories préconstruites qui se reconstruisent dans la communication » (Vion, 2000 :105)*

Par ces composantes externes, la définition vionnienne semble plus globalisante en ce sens que la situation peut être vue comme le lieu social dans lequel se construit l'échange communicatif. Dans cette optique, elle devient le résultat que les interactants eux-mêmes produisent réciproquement

Vion parle de deux types de situation à savoir la situation donnée et la situation construite de communication, situation de discours, situation contextuelle (ou contexte situationnel), situation d'énonciation »(Vion,2002 :533) Sans l'opposer à « contexte », la notion de situation renvoie « à l'ensemble des conditions qui président à l'émission d'un acte de langage « ibid : 533)

Nous ne pouvons pas interpréter les différentes valeurs illocutoires des propos dits insultants sans connaître un certain nombre de données jouant « le rôle d'instructions situationnelles sans lesquelles il y aurait risque de malentendu ou d'incompréhension »(ibid :533).

### **1.4.3. Conditions externes ou internes aux énoncés ?**

Très originale est la conception de contexte selon Speber, Kleiber et Wilson. Ces derniers veulent savoir si la nature des conditions dont parlent les linguistes est interne ou externe aux énoncés.<sup>108</sup> Et s'il y a lieu d'opposer nettement la situation qui serait extralinguistique et le contexte qui serait intralinguistique.

Là encore une autre question persiste et qui réside dans la nature de cet extralinguistique, ce dernier pourrait-il inclure l'environnement d'ordre cognitif mutuellement partagé .

Pour les auteurs déjà cités, il ne s'agit pas uniquement de ces savoirs que doivent avoir les partenaires de l'acte de langage pour une bonne compréhension mutuelle mais aussi et surtout d'un certain nombre de données de type psychologiques voire sociologiques.

Corrélativement, nous devons prendre en ligne de compte toutes les données de l'environnement linguistique et mettre en relation les formes linguistiques et les aspects pertinents des situations extralinguistiques qui les sous-tendent et qui forment le point de départ de tout travail interprétatif

Certains analystes théoriques ont apporté des éléments de réponses aux questions posées infra. Selon Searle (1982), inclure des connaissances « background » sans lesquels les énoncés seraient dépourvus de sens dans cette situation est nécessaire.

---

<sup>108</sup> Situation =serait extralinguistique, contexte intralinguistique

Ducrot, lui, voit que la situation discursive est ce qui permet de passer de la signification phrastique (contenu référentiel selon Olga Galatanu) au sens de l'énoncé (contenu contextualisé au sens d'Olga), et c'est « la situation de discours qui les fournit comme autant d'instructions qui orientent l'activité de compréhension et d'interprétation » (Maingueneau, 2002: 535)

A la suite de Brow et Fraser, Orechionni affirme que le contexte est situationnel et définit les composantes du contexte : site, participants et but. Patrick Charaudeau fait la distinction entre la situation de communication étant toujours extralinguistique et le contexte étant intralinguistique. Pour ce qui est de la relation entre l'interne et l'externe un consensus se dégage pour dire comme Kleiber, qu'en analyse du discours, il est impossible de décrire un énoncé qu'en partant des données situationnelles. On s'oriente de cette manière plutôt vers l'étude des emplois, des usages que l'on fait de la langue utilisée.

La notion de contexte inclut tout élément susceptible d'assurer une bonne interprétation du discours lors de sa réception. Pour reprendre l'expression de MARION, « c'est l'ensemble des éléments nécessaires à la production/réception du discours (oral/écrit) » (MARION, 2008 : 03.).

#### **1.4.4. Notions renvoyant à la notion de contexte**

Nous pensons aussi au concept de contextualisation définie par Blanchet<sup>109</sup> en ces termes

*« L'emploi par des locuteurs /éditeurs de signes verbaux et non verbaux qui relie ce qui se dit à un moment donné et en un lieu donné à leur connaissance du monde (..) » La notion de contextualisation doit se comprendre par référence à une théorie de l'interprétation qui repose sur les deux hypothèses fondamentales suivantes : 1) l'interprétation en situation de tout énoncé est toujours une question d'inférence. Cette inférence (...) repose sur des présupposées. Elle est donc d'ordre conjecturel et non assertif, c'est-à-dire qu'elle implique des tentatives d'évaluation (...) de l'intention de communication [intention] qui ne peut être validé qu'en relation à d'autres*

---

<sup>109</sup> Dans un cours destiné aux mastérants

*hypothèses de base, et non en termes de valeur de vérité absolue*  
2) *Ces hypothèses de base sont (...) en fait le fruit d'une collaboration. » (Cours de Blanchet)*

L'indexicalité est un terme cher aux ethnométhodologues surtout Garfinkel et Coulon. C'est une caractéristique inhérente à toute interaction. Elle désigne : « [...] l'incomplétude naturelles des mots, qui ne prennent leurs sens 'complet' que dans leur contexte de production, que s'ils sont « indexés » une situation d'échange linguistique » (Coulon, 1987 cité par Tansaout, 2014 :52).

La valeur de l'insulte dépend donc de facteurs contextuels jouant à plusieurs niveaux. Elle est surtout contextuelle et ne peut être détachée de ses conditions d'énonciation. Il importe donc de se demander qui parle à qui, avec quelle intention et réception, et dans quel environnement. Nous ne pouvons que rejoindre Rosier et Ernotte dans leurs propos et dire que

*« l'insulte ne se contente pas d'être un mot, elle suppose une configuration discursive et une situation d'énonciation mettant en jeu différents éléments notamment les participants à l'interaction dans laquelle surgira l'insulte »(Ernotte et Rosier,2004 :36).*

Le contexte selon nous est considéré comme : « un nœud dans notre mouchoir », comme un poteau indicateur de la valeur d'emploi des axiologiques nous permettant d'avoir une interprétation situationnelle de ce phénomène. La valeur de ce phénomène dépend donc de facteurs contextuels jouant à plusieurs niveaux comme il ne s'accomplit qu'en contexte. Le schéma suivant résume bien notre conception contextuelle

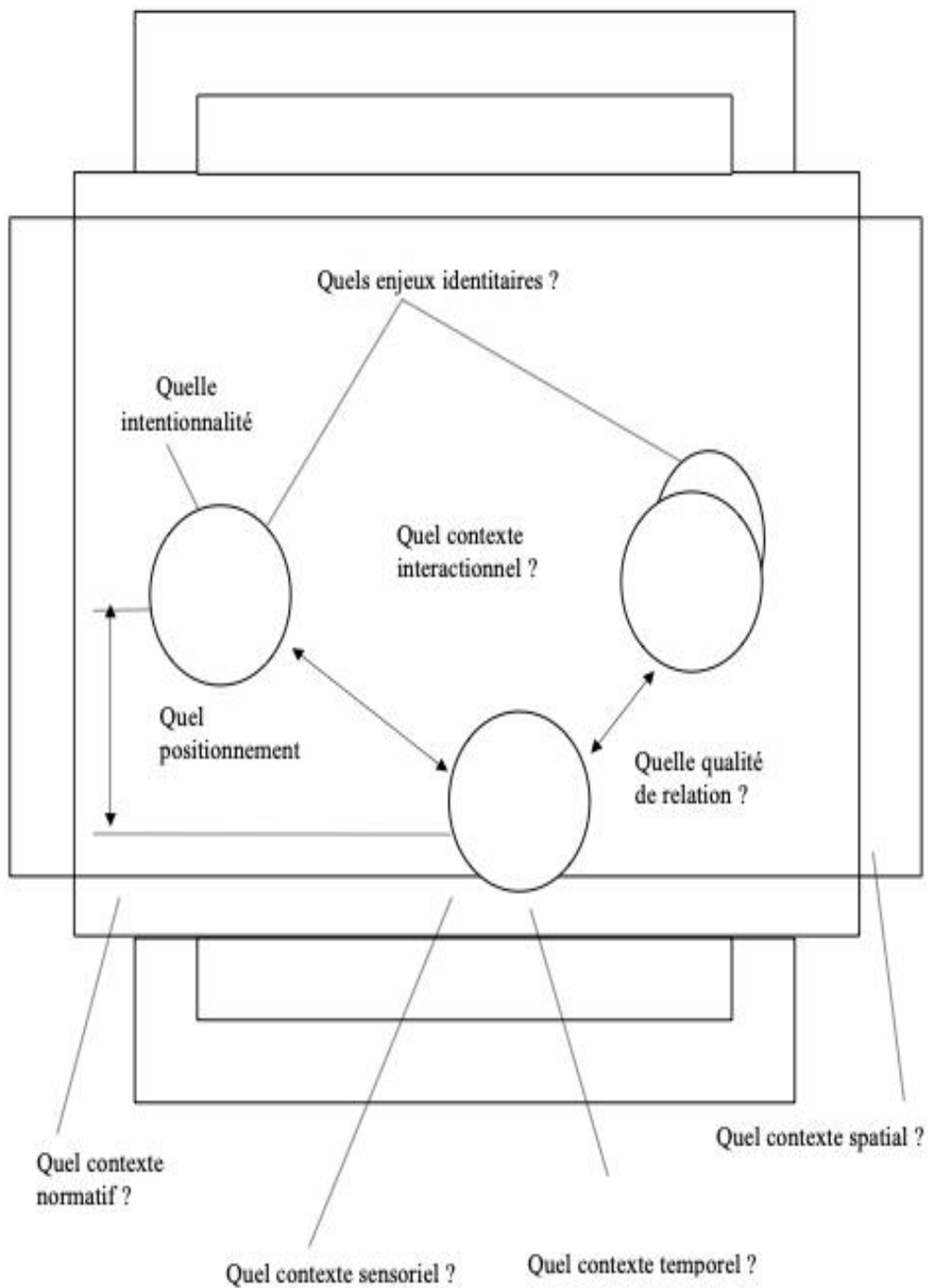


Schéma 4 : le modèle situationnel : le système de contextes (Mucheli,1998 :80)

Dans le schéma conçu par Mucheli, nous remarquons qu'il y a plusieurs contextes : identitaire, contexte des positionnements, contexte relatif à la qualité de la relation, contexte normatif, sensoriel, spatial. Un phénomène reste dans l'incompréhensibilité si le champ d'observation n'inclut pas le contexte dans lequel le phénomène est produit.

Le schéma de Muchelli se rapproche de la « théorie des processus de la communication définie par Najib Mouhtadi comme

*" Une nouvelle théorie de la signification. Elle propose de comprendre les communications des acteurs sociaux, en intervenant sur les divers contextes de la situation commune, font surgir le sens des communications faites. Cette théorie montre en effet que toute expression des acteurs n'émerge que parce qu'elle a un sens, pour eux, dans leurs contextes. Expliciter ce sens, fabriqué par et dans les communications, c'est accéder à la compréhension des sources de la conduite des acteurs sociaux. L'ouvrage propose des réinterprétations de phénomènes d'influence, de manipulation et de persuasion. La théorie montre comment chaque construit expressif d'un acteur est lié aux significations données à cette expression, à la suite des interventions des acteurs sur le contexte de la situation. Ces exemples ouvrent donc la voie à de nombreuses analyses nouvelles des phénomènes de communication et relance considérablement les recherches en ces domaines. S'inscrivant dans le paradigme interprétatif, cette théorie représente une nouvelle possibilité offerte aux chercheurs pour essayer de comprendre le sens des phénomènes de nature communicationnelle en mettant en lumière leurs relations avec l'émergence de leurs significations. (Mouhtadi, 2000 : 298)*

Cette approche situationniste va à l'encontre du paradigme mentaliste dominant et se rapproche des paradigmes nouveaux, comme ceux de la cognition distribuée ou de l'action située, représente une nouvelle façon d'aborder les problèmes de la signification des conduites et des communications. Elle fait valoir que toute expression d'un acteur n'émerge que parce qu'elle a un sens, pour lui, dans la situation considérée. Expliciter ce sens, tel qu'il est « fabriqué » par ces « processus » de la communication, c'est se donner la chance d'accéder à une compréhension authentique des sources de la conduite des acteurs. (Ibid. : 298)

Le contexte selon nous est considéré donc comme : « un nœud dans notre mouchoir », comme un poteau indicateur de la valeur d'emploi des axiologiques nous permettant d'avoir une interprétation situationnelle de ce phénomène. La valeur de ce phénomène dépend donc de facteurs contextuels jouant à plusieurs niveaux comme il ne s'accomplit qu'en contexte.

## **2. La violence verbale en contexte : de la déliaison à la liaison**

La « cité scientifique »<sup>110</sup> parle et écrit souvent sur le développement chez les jeunes de violence verbale, d'insultes et d'éventuelles évolutions des échanges : elle<sup>111</sup> a ainsi parlé d' « informalisation des échanges » (Armstrong : 2002 :02), de la « dysphorisation des échanges » (Vincent et Laforest 2004 : 62), de « trouble de l'ordre » (Sébastien 1996 cité par Kara 2008 :103), de « manque d'habileté conversationnelle », de « symptôme d'un scandaleux bouleversement des valeurs » (Chevalier et Chenay,2009 :51), un « langage aux tonalités violentes » (Révaz,2003)

Nonobstant et Comme nous l'avons souligné dans l'introduction de cette thèse, ce qui a attiré notre attention est le fait que les propos insultants maniés par les interactants perdent de leur charge agonale voire préjudicielle au détriment de la solidarité entre les interactants. Peu de scientifiques évoquent cette face joyeuse des propos insultants malgré que cela ne date pas d'hier.

### **2.5.2.1. Et si l'insulte avait une valeur de solidarité ?**

Evidemment nous ne sommes pas les premiers à observer ce phénomène. Ce dernier a été décrit par la linguiste du discours Dominique Lagorgette (2004) sous le nom d' « insultes de solidarité ». L'ethnologue français David Lepoutre (1997) et Christelle Assef(2002) parlent de « vanes ».

---

<sup>110</sup> Terme cher à Bachelard

<sup>111</sup> « Parler véhiculaire interethnique » Billiez, 1991.

Pour reprendre les remarques de Leglise et Beggag 1997, il faut prendre beaucoup de précautions en tant que chercheur pour ne pas folkloriser, stigmatiser ou au contraire sur-valoriser les variantes auxquelles on s'intéresse.

Lesjeunes s'expriment « mal » Bulot et Van Hooland 97 cite par leglise 2008 :156), absence de maîtrise des niveaux de langue » Leglise 2008 : 157, « absence de capacité d'adaptation linguistique » leglise 2008 :158), défaut de maîtrise, Gade, 2000)

Les jeunes seraient des « handicapés linguistiques voués à un enfermement pseudo-identitaire » Bentolila,1998), « un vocabulaire limité et répétitif » Castelloti et de Robillard « 2001 : 53) « incivilité linguistique »Dannequin97

Les linguistes spécialisés<sup>112</sup> des parlers noirs aux États-Unis sont les premiers à bien décrire et à observer ce type d'insultes. L'analyse pionnière en la matière et la plus lointaine revient à William Labov.<sup>113</sup>

Le terme « vanne », nous renseigne David Lepoutre,

*« désigne communément toute sortes de remarques virulentes, de plaisanteries désobligeantes et de moqueries échangées sur le ton de l'humour entre personnes qui se connaissent ou du moins font preuve d'une certaine complicité. Le principe des vannes repose fondamentalement sur la distance symbolique qui permet aux interlocuteurs de se railler ou même de s'insulter mutuellement sans conséquences négatives » (Lepoutre, 1997 :173-174).*

Dans notre corpus, Les insultes et plus largement les propos insultants « ritualisés » apparaissent bien comme la pierre angulaire des interactions verbales des jeunes. Ils constituent un mode de communication bien particulier chez la population observée. L'« apparente violence verbale » caractérise non seulement le discours des jeunes mais aussi leur conversation<sup>114</sup>. Examinons l'exemple suivant :

A : Mango ::l, halou ::f lazem f3ich felghaba antaya↓.

(Mangolien, cochon, tu dois vivre dans la jungle toi).

B (Rires) Rak sur analilazem en3ich felghaba machin ntaya ?↓

(tu es sur que c'est moi qui devrait vivre dans la jungle et pas toi ?!!!)

A (SILENCE) elbareh margadetch yak ho majaniiiiich n3as.

(hier je n'ai pas dormi frère, je n'avais pas sommeil)

B 3la wa ::::ch tkhamam rana hna :::/

(( à quoi tu pensais, nous sommes là)

Dans l'extrait ci-dessus et de manière plus précise dans le tour de parole 1 et 2, la violence verbale s'est manifestée au moment même de la rencontre des deux interactants. L'organisation séquentielle de la conversation fondée sur la séquence d'ouverture étant consacrée au rite des salutations est renversée par les deux jeunes.

---

<sup>113</sup> Il a consacré un chapitre de son ouvrage le parler ordinaire à cette pratique des vannes. Aucune étude d'ordre linguistique, sociologique, ethnologique n'a encore été consacrée à ces insultes rituelles dans le champ linguistique algérien ou français.

<sup>114</sup> Dans le sens de respect de règles de la conversation fondées sur la séquence d'ouverture (consacrée au rite des salutations), le corps de la conversation et la séquence de clôture.



Le rituel des salutations destiné à honorer chacun des partenaires d'une conversation semble être supplanté par « thair ritual »<sup>115116</sup> salutations consistant à s'échanger des insultes.

« Ritus » est bien l'origine latine du terme rituel. Il signifie « ordre prescrit ».A en croire Jacque Cortès (2007 :155) , les divers rituels sociaux naissent

*« [...] dans les grandes influences historiques dont un peuple a été imprégné et conditionné culturellement dès l'enfance.la ritualisation s'est installée progressivement et les postures et mots qui les accompagnent sont devenues la Norme. Des variations de surface nombreuses, des évolutions, des révolutions, des rejets conjoncturels, des inventions...peuvent affecter cette norme mais rien, je crois, ne remet en cause ses principes fondateurs ». Nous croyons que nous pouvons même dire que non seulement le rituel des salutations qui est renversé par ces jeunes, mais aussi le système institutionnel dont il est issu.(Cortès,2007 :155)*

Nous allons aux antipodes des propos de Mejri (2017 :20) affirmant que l'échange de « bonjour » « garantit au système des relations sociales une prédictibilité économisant bien à la société des conflits » (Mejri,2017 :20).Entre pairs, cet échange n'est pas réalisé avec succès.

Il s'avère finalement que la notion de valeur et de norme dont parle Mejri sont variable et modifiables par la seule volonté du jeune. Le non-respect de ces « scénarios » garantit aussi des relations durables entre jeunes.

Il est donc tout à fait défendable la thèse selon laquelle, arrivés à l'âge de l'adolescence, les jeunes se créent leurs propres valeurs : les valeurs de la culture jeune. Les jeunes ont tendance à l'encontre de ce qui est « imposé » comme une règle comportementale.de ce fait, le rôle de « porte-parole autorisé ».la subversion langagière des jeunes n'est plus le fondé de pouvoir

---

<sup>115</sup> C'est nous qui soulignons

La tonalité des échanges des propos insultants nous laisse penser que les propos violents ne sont pas perçus ni reçus comme un affront. Ils se donneraient « des accolades d'amitiés » (Ernotte et Rosier, 2005 : 01.) par le biais de l'insulte.

« L'apparente transgression » (Jean, Dérive, 2007 : 04), par un comportement langagier violent, des normes et des rites d'interaction n'est qu'une réaffirmation de la force du lien existant entre les deux partenaires.

La reprise quasi-totale des propos de (A) par (B) sous forme de fausse question n'est pas anodine à nos yeux. D'une part (B) doit « trouver une solution »<sup>117</sup>(LEPOUTRE 1997 : 194.) pour se sauver la face car « quiconque reste muet sous l'effet d'une vanne s'expose inévitablement aux sarcasmes des pairs » (Lepoutre, 1979 :194. )<sup>118</sup> Mais aussi à l'ostracisme.

D'autre part, cette reprise discursive s'explique par la volonté de dupliquer aux propos une force en portant à penser que c'est (A) qui doit vivre dans la jungle et que cela ne doit pas faire l'objet de doute ou de contestation. Plantin décrit ce trope illocutoire comme une stratégie de camouflage de l'assertion sous un voile interrogatif.

Toujours dans l'acte réactif<sup>119</sup> de (B), il s'agit d'une question rhétorique ou « oratoire » ne visant pas une demande d'information et n'appelle aucune réponse car celle-ci est incluse dans la question elle-même.

Ce type de questions « n'attendent aucune réponse, ni de la part du locuteur, ni de la part de l'interlocuteur : ce sont des questions de pure forme, qui valent en réalité une assertion, affirmative ou négative. Cette figure peut être donc considérée comme un trope illocutoire<sup>120</sup> (Orechioni, 1991 :142-143 cité par Hocini, 2020: 130).

La question est donc « la forme extrême que peut prendre une question orientée » (Orechioni, 1991 cité par Hocini 2020 :130). C'est « une reprise avec modifications de propos antérieurement tenus ».il est question donc de dire en d'autres

---

<sup>117</sup> L'envoi d'un charre, nous renseigne LEPOUTRE implique d'une manière obligatoire une réponse.

<sup>118</sup> Ici le public est considéré comme médiateur.

<sup>119</sup> Par rapport à l'acte initiatif de A

<sup>120</sup> Pour orechioni (1998 : 100), le trope illocutoire renvoie au décalage entre les valeurs illocutoires apparente et réelle de l'énoncé ». Pour elle, la valeur derive vient se substituer à la valeur littérale.

termes ce qui est déjà dit. La reformulation est réalisée de manière générale par le fait de recourir à certaines expressions telles que « vous parlez de », « on m'a dit »

Il est à signaler que cette notion n'est pas à confondre avec celle de répétition, ou de ce que Vion appelle « reprise, ou les dires de l'interlocuteurs réapparaissent sans modification dans la séquence du locuteur. C'est en ces termes que Vion fait allusion à la notion de reformulation

*Nous ne pouvons pas donc parler de reprise que lorsque l'intervention ou l'acte de langage se limite à la réitération. [...] chaque fois que, dans le même mouvement discursif, l'élément réitéré s'intègre dans un ensemble plus vaste, nous avons tous intérêt à parler de reformulation. (Orechioni cité par Hocini, 2020 :).*

Mc Houll fait, lui aussi avant même Orechioni de deux types de questions : « Q-type de question » qui sollicite une réponse, et « N-type de question » qui correspond à la question rhétorique exprimant indirectement le doute, le défi ou le désaccord.

A ce qu'il paraît, ces termes d'adresses que sont halouf, mangol jouent le rôle « d'ouvriers de la conversation », que Marina Aragon (1998 :228) appelle « lubrifiants »

La qualification péjorative peut voir donc sa charge atténuée suivant la tonalité des échanges et la solidarité des interlocuteurs : nous sommes alors dans la « fausse » insulte à valeur de solidarité. Cela nous fait penser aux réflexions des deux spécialistes de la violence verbale affirmant que dire un mot insultant ne revient pas forcément à réaliser l'acte d'insulter et que l'insulte comporte aussi une dimension ludique comme il est fort possible de dire une insulte sans utiliser un terme dépréciatif.

Ce phénomène est appelé par Dominique Lagorgette « injures de solidarité » qui

*Bien loin de placer l'autre à distance, lui signifient au contraire qu'il est proche. (...) les locuteurs emploient des axiomes<sup>121</sup>*

---

<sup>121</sup> Axiologiques négatifs

*lexicalisés (soit conventionnellement chargés démarquer un jugement négatif sur l'autre), alors qu'ils cherchent aussi un rapprochement avec l'allocutaire. si leur pari fonctionne, l'autre doit être capable d'interpréter ces termes comme ayant une valeur pragmatique distincte de la valeur lexicale conventionnelle. (Lagorgette, 2007 :124)*

Nous retrouvons la même idée développée par Laurence Rosier dans son ouvrage « Petit traité de l'insulte ». Elle précise avec précision et clarté qu'un mot classé en langue comme insultant pourrait être utilisée de façon non insultante<sup>122</sup> et qu'à l'inverse, un mot classé comme non insultant en langue pourrait être utilisé de manière insultante

La durée des échanges de vanes est très variable. Les joutes en duel ne peuvent durer qu'un instant, c'est-à-dire le temps d'une vanne et de sa réplique. Pour l'exemple (1), l'échange de propos insultants ritualisés a eu lieu seulement durant la séquence d'ouverture.

Cependant il arrive aussi que les échanges de vanes s'étirent par intermittence sur une période longue. Les insultes rituelles, connues dans le discours commun sous le terme de vanes, lesquelles participent au climat de violence verbale, foisonnent dans la suivante conversation analysée *infra* :

(Cette séquence est composée de cinq interactants dont un seul garçon)

A : wach lahkatek la voix ? (tu reçois ma voix ?)/

B : (b s'adresse à C) ba3ed adit ga3 laplaça

(éloigne-toi t'as pris toute la place)

A : (s'adresse à c en parlant de b) grib troh m3aha ldargana  
(bientôt tu partiras avec elle à Dergana./

B : ((B) entend la conversation qui se déroule entres (A) et (C) et leur répond) : manskonch tema yadiniya dini↓

(j'habite pas là-bas ah ma religion).

D (s'adresse à(E) en parlant toujours de(B) kifach takoul fi chawarma maqbilet !!

---

<sup>122</sup> Hypocoristique ou spirituelle par exemple

(Comment elle mange son plat de chawarma tout à l'heure !!!)

B (à D) na3adin babak wenti ya tahana↓

(que la religion de ta mère soit maudite et toi batarde.

D : boukla ya zma::::r derbak elkamio↓

( machine à grue, la moins que rien, on dirait un camion t'a écrasé)

C : la touharifouna elqora::::n Ya johala::::

(ne falsifiez pas le coran oh ignorantes !!.

Il ne fait pas doute aussi que l'échange d'insultes rituelles opposent non pas deux adversaires mais, d'une certaine façon, une victime et ses bourreaux. C'est le cas de, par exemple, pour l'interactant (B) qui fait figure, dans son groupe, de véritable boucla<sup>123</sup>. Le flot des charres<sup>124</sup> s'attaquent sur l'interactant (B) à longueur de temps.

Les vanes de ces jeunes sont comparables aux dozen-ou dirty dozens-observées par les linguistes américains dans les guetto noirs des grandes villes étatsuniennes. Notion désignant à la fois le jeu de ces insultes et ces insultes rituelles. Lepoutre écrit en ce sens :

*Dozen [douzaine] suggère bien l'idée de série et donc le caractère d'échange. L'adjectif dirty indique explicitement la coloration obscène du langage utilisé. On sait que le langage populaire noir américain cultive à plaisir les différentes formes d'obscénité. [...] le mot dozen ne désigne que les insultes visant la famille. (Lepoutre, 1997 :175)*

L'échange de vanes en séries a une parenté avec un véritable jeu rituel, avec ses règles établies, ses participants attirés, ses gagnants, ses perdants et ses spectateurs. Les vanes tiennent leur spécificité de leur contenu étant souvent grossier et obscène. Les jeunes puisent largement dans ce registre riche et abondant du « bas langage ».

---

<sup>123</sup> Machine à grue.

<sup>124</sup> Vient de charrier qui veut dire manipuler l'autre à sa guise.

Lepoutre note que « l'obscénité ne donne pas seulement un caractère fortement truculent aux échanges, elle participe aussi du sens général de la pratique des vanes » (Lepoutre, 1997 :174).

#### **2.4.1. 2.1.1. L'escalade dans la surenchère**

Très intéressant aussi à observer qu'en suivant ces interactants (la conversation analysée supra) jusqu'à la séquence de clôture, leur échange analysé nous offre aussi un autre phénomène observé par Orecchioni et Zammouri (1995) : nous avons remarqué qu'ils s'insultent même en se séparant sans qu'aucun d'eux n'aient à s'excuser ou à faire profils bas. Donc ils se sont séparés sans que le conflit soit désamorcé

Ces interactants se sont trouvés dans un processus de, nous reprenons le terme de Bateson<sup>125</sup> « schismogénèse complémentaire » qui renvoie à « un mécanisme d'escalade mimétique de surenchère verbale, ou le comportement des interlocuteurs se durcissent sans pouvoir s'harmoniser ».

Chez ces interactants, l'escalade dans la surenchère est telle « qu'il leur est difficile de revenir à des formes discursives plus consensuelles. si l'un des adversaires consent à ce retour, il occupe la place de celui qui s'écrase et donne la place à autrui »

*« L'égalité peut tout simplement être conventionnelle, c'est-à-dire établie dans le cadre d'une telle ou telle situation et pour satisfaire aux conditions de celle-ci. il s'agit ici de compétition plus que de concurrence, l'objectif étant de gagner. »  
(Largueche, 2009 :90)*

Ces interactants ne veulent pas faire profil bas ou s'excuser car « une escalade non maîtrisée dans la provocation peut mener les participants dans le dérapage et au conflit »

Ce processus s'articule à l'élaboration des différences par les adversaires :

*Les adversaires accentuent leurs différences sans pouvoir (ou sans même chercher à) parvenir à un consensus. L'escalade*

---

<sup>125</sup> Puis waltzlawik et tannen

*dans la surenchère est telle qu'il leur est difficile de revenir à des formes discursives plus consensuelles » (Assef,2008 :146).*

Le retour à un consensus par l'un des adversaires signifie « sa mise à mort » en occupant ainsi la place de celui qui « s'écrase » et donne la place du fort à autrui. Les interactants se lancent des insultes alternativement à la figure.

Dans cette conversation, les insultes sont proférées en présence d'un tiers écoutant<sup>126</sup>. Ce dernier suscite chez ces interactants une stimulation voire une théâtralisation de l'insulte :

*« L'énoncé à la cantonade<sup>127</sup> d'insultes rares ou inédites vise généralement à exhiber une maîtrise rhétorique [...] on pourrait qualifier ce facteur d'effet Cyrano : stratégique, l'insulte vise à se valoriser en mettant les rieurs de son côté » (Rosier et Ernotte, 2004 :38)*

La mise en regard de la complexité relationnelle de l'injure est là pour réitérer, encore une fois, que l'injure ne se réduit pas à un duel entre injurier et injurié. De même, l'objectif d'attenter la face de l'autre est mise en balance avec une autre visée à savoir la séduction, l'obtention d'adhésion d'un tiers ou public, de le mettre de son côté.

### **2.1.2. L'effet Cyrano**

Cet échange (la conversation supra) semble être une parfaite illustration interactionnelle de ce que Rosier et Ernotte appellent « l'effet Cyrano » : «

*l'usage d'APA n'a pas pour but d'atteindre la face de l'injurié (ici absent) mais d'offrir aux injuriaires une image de soi conforme à une identité attendue dans le cadre d'une représentation d'équipe »(ibid :38).*

L'insulte est dans cette conversation, pratiquée comme simulacre dont la profération n'a pas de visée blessante.

Il s'agit d'un usage que l'on pourrait rapprocher, en première analyse, de ce que décrivent Ernotte et Rosier :

---

<sup>126</sup> La population in sider et outsider

*« un locuteur utilise un mot/actualise un énoncé inconnu de l'insulté parce qu'il en perçoit la valeur transgressive, autant (sinon plus) pour se mettre en scène à l'intention des tiers écoutant (ses pairs) que pour viser la face de l'insulté » ou encore l'usage d'APA n'a pas pour but d'atteindre la face de l'injurié mais d'offrir aux injuriaires une image de soi conforme à une identité de groupe attendue dans le cadre d'une représentation d'équipe »(ibid :39)*

### **2.1.3. La particularité des vannes**

L'échange de vanne est une pratique intragroupe, et lorsqu'il en franchit les limites, c'est souvent avec l'intention d'affronter. Labov donne l'exemple de Sweet 1966 :

*« Un jeune musicien nommé Young Beartracks avait tué un jeune connu sous le nom de Chicago Eddie devant une salle de billard de Palo Alto. [...] Sweet (...) souligne le fait qu'il s'agissait en réalité d'un échange de vannes entre deux adversaires qu'opposait déjà une hostilité éclairée » (Labov 1978 :442-443)*

La deuxième règle est la fausseté. La vanne est fausse c'est- à dire l'auteur de la vanne n'est pas sérieux. « C'est là une décision nécessaire pour tout échange, le premier acte d'interprétation auquel doit se livrer l'auditeur, qu'il entende un ordre, une demande, une affirmation ou une vanne. »(ibid :443)

Harvey sacks a souligné d'ailleurs que « les conséquences de cette décision sont d'importance ; car si le locuteur apparait sérieux, il convient alors d'élaborer une réponse adaptée à la situation ». Erving Goffman a fait une description plus générale de la structure interactionnelle de l'échange de vannes : il s'agit de quatre propriétés nodales permettant d'opposer les insultes rituelles aux autres types d'insultes :

- 1 une vanne ouvre un terrain sur lequel l'échange est censé se tenir. Elle s'accompagne de l'attente d'une autre vanne, éventuellement inspirée d'elle au plan formel. Le joueur qui émet la première vanne offre ainsi aux autres l'occasion de briller à ses dépens.
- 2. la présence d'une tierce partie est nécessaire à côté des deux joueurs initiaux.
- 3. tout membre de la tierce partie peut entrer dans le jeu à tout moment, et en particulier lorsqu'un des deux joueurs engagés se montre déficient.



- 4. il se maintient tout au long du jeu une distance symbolique considérable, qui sert à isoler l'évènement des autres types d'interaction verbale » (Labov, 1978 :445)
- La même forme de surface : il n'emploie pas la construction ta mère est tellement que
- B battit sa vanne sur le thème précis introduit par : métaphore animale
- Et pour faire preuve d'originalité
- La plupart des vannes consistent en répétition ou recombinaisons d'éléments déjà utilisés. Car la réplique, non contente d'être bâtie sur le modèle proposé doit être en plus pertinente et bien formée » (ibid. : 447)
- 4. il se maintient tout au long du jeu une distance symbolique considérable, qui sert à isoler l'évènement des autres types d'interaction verbale » (Labov, 1978 :445)
- La même forme de surface : il n'emploie pas la construction ta mère est tellement que
- B battit sa vanne sur le thème précis introduit par : métaphore animale

En recourant aux insultes rituelles, « on dépersonnalise la situation et réduit d'autant les dangers d'affrontement et de défi à l'autorité » (ibid :445).

#### 2.1.3.1. Vers Ces frontières ténues !

Il n'est pourtant pas facile de renvoyer la balle, loin s'en faut, et les déficiences sont habituelles. Le problème de ces insultes rituelles est d'ailleurs le même : Il s'agit de cette frontière ténue voire poreuse entre ces insultes ludiques et celles constituant de sérieux affronts pour l'allocutaire. Tout particulièrement intéressant à observer donc les cas où cette insulte peut basculer vers l'insulte au sens propre du terme c'est-à-dire insulte personnelle. La conversation de l'exemple suivant corrobore nos propos :

A-(s'adresse à C) ngoulou nino↑ (on dit ninou)

B-(s'adresse à C) ngoulou ninou machi ninyou↓ (on dit ninou pas ninyou)

C-raki tahadri 3la chkoun ?/

B-3la le chant - , le rappeur, le chanteur, (le chant, le rappeur, le chanteur)

C-ninyou

B-Saha comment ça s'écrit

A-(s'adresse à C) ngoulou Nino (on dit ninou)/

B-(s'adresse à C) ngoulou ninou machi ninyou/ (on dit ninou pas ninyou)

C-raki tahadri 3la chkoun ?

B-3la le chant - , le rappeur ,le chanteur/ (le chant,le rappeur, le chanteur)

C-ninyou

B-Saha comment ça s'écrit

C-« N.I.N.H.O »

B-ih

C-Mais ça se prononce ninyou↓

A-A3 la :::h you :::??

C-Haka :::k parcek c'est son(« 3») choufou les interviww kiyabdaw ls interview ysamiwah ninyou↓

B-Lala manrensigni mawalou ninho./, (je ne me renseigne pas , c'est ninou)

C-Matkhamouch ntouma mais vous êtes cons ↓(vous ne réfléchissez pas, mais vous etes cons)

A-Non c ets toi ki es con alors la nta hmar↓

A-Basah 3lah pourkoi ninyou,

B-Parck houwa sma3galoulou ninou ninyou

C-Non machi sma3 c'est l'origine ta3 le pseudo ta3o

A-Déjà sma3t ygoul mon non tsan déjà manahderch m3ak tête de mule

B-Tete de muuuule ? !!! raki bdit tal3i fazbel ta3i ↑

A considérer de près cette conversation, le passage de l'insulte plaisante à l'agression est pratiquée moins dans le contenu que dans le ton employé.

Là encore, nous avons trouvé une autre conversation où un des participants n'a pas compris ni accepté le « consensus discursif » établi par l'insulteur. Ce qui explique que le sémantisme du mot violent n'est pas réglé. En conséquence la charge négative du mot n'est pas donc désamorcée. Voici la conversation dont nous parlons

A -Goulflou ya sahbi!!!!!!!!!!!! nik moooooook.↓

Je lui ai dit « mon ami!!!!!!!! nique ta mère »

B-(Rires)/

A-Gali wachnou ???↑

il m'a dit quoi ?????↑

B-(écoute)

A-Goultlou walou walou khla3 maskin (Rires)/

(je lui ai dit rien rien, il est resté choqué le pauvre.)

Par « wachnou ? » (Quoi ?) L'insulté ne veut pas dire qu'il n'a pas entendu ce qu'a dit l'insulteur mais il veut l'inviter à réfléchir à son propos.

L'analyse de cette interaction nous amène à dire qu'aujourd'hui, ce qui a changé, c'est qu'on donne un peu plus d'importance à la réaction de l'insulté.

*« Ce qui permet tout un jeu de négociation sémantique entre celui/celle qui dit et celui/celle qui reçoit. C'est vraiment au cas par cas, et progressivement, en s'intéressant à ce qui se dit et à sa portée, dans une négociation permanente, qu'on pourra construire cette éthique socio langagière. » Laurence, 2005)*

Chez (A) La dimension communautaire est renforcée par l'appellatif « ya sahbiiii »'mon amiiii) qui scelle une fraternité communautaire mais contrairement à ce que croit (A), cette expression « nik mok » n'a pas conforté (B) dans ses croyances. Cela l'a déstabilisé.

En recourant à « ni Mok », A n'a pas l'intention d'insulter au sens propre du terme B, mais de l'inviter à partager certaines choses. (A) n'a pas obtenu l'effet attendu. Il ne l'a pas amené à reconnaître son intention de produire sur B cet effet.

le résultat n'est pas atteint étant donné que B ne reconnaît pas ce qu'il est dans l'intention de A d'obtenir.

Cette situation nous rappelle la définition de P. Grice de la signification

*« Lorsque je parle, j'essaie de transmettre certaines choses à mon interlocuteur en l'amenant à reconnaître mon intention de lui communiquer précisément ces choses. J'obtiens l'effet attendu si je l'amène à reconnaître mon intention de produire sur lui cet effet, et dès que mon interlocuteur reconnaît ce qu'il est dans mon intention d'obtenir, le résultat est atteint, en générale » ( Searle, 1969 :83-84)*

Loin de parler d'informations « sémantiques brutes (le sens littéral) », Grice et Searle parlent d' « effet pragmatique de l'énonciation de l'énoncé ».

A en croire Christelle Assef , « l'échange de vanes émerge dans des groupes de pairs unis par une forte histoire conversationnelle<sup>128</sup>, une grande connivence et des pratiques communicatives communes. »(Assef, 2008 :137) Pour certains jeunes cette expression est en voie de ritualisation entre eux, mais elle peut être réactivée à tout moment. C'est le cas de la conversation analysée ici et maintenant.

A cet égard, Orechioni trouve que les règles définissant les marqueurs de la distance et de l'intimité sont vraiment floues. Ce qui veut dire que les locuteurs (surtout l'insulté dans notre cas) ne sont pas d'accord sur la signification de la solidarité. La distance entre les interlocuteurs peut être de manière ou d'une autre négociée et évolue, de cette façon, vers la réduction de la distance.

Dominique Lagorgette préfère parler de « sphères »<sup>129</sup>.elle juge que :

*« Les codes de politesse d'un groupe délimitent les distances à maintenir entre ses membres et les différents groupes en interaction ; outre les postures, les rituels de comportement [...] les convenances » ( soit ce « qui convient ».ce qui est pertinent dans l'enceinte du groupe), le langage et les stratégie interactionnelles renforcent le chemin de route de la forteresse groupale[...]les termes d'adresse sont des marqueurs linguistiques de frontières de sphères[...], selon les sphères d'interaction, un même locuteur emploiera des termes d'adresse différents, il s'adaptera à son allocutaire mais aussi au contexte : s'il appelle dans la sphère intime « poupette », au travail il y a fort à parier qu'elle reviendra « Thérèse » ou même « Madame Le directeur » (Lagorgette, 2006 :37)*

Nous pouvons certainement évoquer la notion de « frontière » impliquant en soi la possibilité de franchissement selon certaines règles. C'est les rituels sociaux qui dictent ces règles

*« La frontière est par définition des deux cotés à la fois ; tout est question de point de vue. Elle délimite, protège mais peut aussi enfermer, ne serait-ce qua l'extérieur. Or, il arrive que l'on « l'on dépasse les limites »[...]d'où l'idée que les insultes sont des marqueurs de transgression de sphères et que la transgression est jugée plus forte quand elle s'opère d'un niveau à l'autre que quand elle s'effectue dans un seul niveau [...]« le*

---

<sup>128</sup> Concept empruné à Golopontja

<sup>129</sup> Terme emprunté à la proxémique

*microcosme reproduit donc la superstructure à laquelle il appartient, adoptant le système de valeurs initial à sa propre échelle et redessinant les sphères en son propre sein selon sa norme. il en va de même dans tout groupe » (Iagorgette, 2006 :38).*

## 2.2. Les insultes comme ponctuant du discours

Les propos insultants jouent le rôle d'intensifiant. Ils fonctionnent aussi comme des « phatèmes »<sup>130</sup>. Le phathème ne remplit aucune fonction syntaxique, il sert à maintenir le contact.

En linguistique, il est question d'interjections servant à ralentir le discours mais il sert aussi à vérifier si l'interlocuteur comprend bien le locuteur. Lorsque nous ne savons pas comment exprimer quelque chose : le phathème fait surface.

Les conversations attestées ci-dessous ont eu cours elles aussi dans un contexte tout à fait dépassionné où les propos dits insultants sont des « phatèmes ».

(Il est question d'un extrait conversationnel entre trois lycéennes)

A-(fille à ses amies) hmara<sup>131</sup>, goultkom ahabsou bach nsawarkom mahbastouche. Akhra. Ererererrrrr↓

B -hmara video kinas ma3rafftouch dirouh khra↓ (anesse vous ne savez

C -« l'essentie :::l nkounou lba3dana:::»

Dans cet exemple, l'interactante (A) reproche à (B) et (C) le fait de ne pas vouloir s'arrêter pour les prendre en photo. Ce reproche est non seulement accepté par les deux interactantes (destinataires) mais reformulé encore par (B) en reprochant, elle aussi à (A) et à (C) le fait de ne pas savoir filmer.

A en croire l'anthropologue Malinowsky<sup>132</sup>, le phathème est une partie méritant d'être prise en compte dans les interactions verbales menées par les humains. Elle est destinée à créer des liens sociaux et affectifs. Pour « la conversation », ces phatèmes indiquent l'existence d'une relation directe entre une façon bien spécifique d'échanger

---

<sup>130</sup> ( KARA 2008 : 198-199.) donne l'exemple suivant du phatème : « Enculé de ta race, tas eu combien en histoire ? »

<sup>131</sup> Elle recourt au singulier alors qu'elle s'adresse au pluriel.

<sup>132</sup> Malinowsky, lui, parle de communion phatique et non de fonction phatique comme Jakobson

des paroles (dans le sens de faire de la conversation) d'une part et la fonction phatique d'autre part.

Maingueneau (1996) qui, tout en restant neutre<sup>133</sup> vis-à-vis de la signification du mot « phatique » rappelle leurs définitions en renvoyant à l'utilisation bien spécifique de la notion dans le cadre de l'analyse des interactions verbales.

Kerbrat-Orecchioni appelle les « phatiques » : « l'ensemble des procédés dont use le parleur pour s'assurer l'écoute de son destinataire » (Kerbrat-Orecchioni 1990: 62). Selon Orecchioni, le « système de synchronisation interactionnelle » est reposé sur le couple « procédé phatique » et « procédé régulateur ».

Ainsi la fonction phatique renforce « le contact entre énonciateur et énonciataire » (Bonhomme, 2010 : 67) et dynamise l'interaction via des procédés interlocutoires. La fonction pathémique consiste à dévoiler l'affectivité des interactants.

Parmi les figures de pathémisation, nous pouvons relever ; les tropes (métaphore, hyperbole, prosopopée, anthiphrase. Les tensions tonales traduisent « les effets de maximalisation énergétique du pathos » comme l'exclamation ou l'apostrophe. (Bonhomme, 2015 : 05)

Nos interactants croisent des actes de parole « ayant des valeurs illocutoires divergentes » (Moise et Romain, 2011 :4)

*« Ce discours dévoile les tiraillements du sujet réflexif en quête de cohérence, recyclant en boucle des ethos contradictoires. Cette conversation étaye des ethos en flottement tirillée et des identifications paradoxales portées par des actes de parole menaçants et ambigus ». (Moise et Romain, 2011 :4)*

Charaudeau et Maingueneau (2002) sont obligés après de faire un choix : opposer les fonctions « transactionnelle, centrée sur la transmission d'information » et « interactionnelle, centrée sur l'établissement et le maintien des relations sociales ».

Soit la conversation suivante :

---

<sup>133</sup> Face à Jakobson et Malinowsky

A : 'andi 300alef nroh l wahran/

J'ai trois mille dinars j'irais à Oran avec

B : anatani nsal lamani 200 alef/

Moi aussi je dois deux mille dinars à ma grand-mère/

C : kayalt lrohi lyoum yak ho/

Je me suis pesée aujourd'hui c'à d je me suis dévisagé

A : wawawawawawawawaw ::::::::::w

Arrete toi la ou il ya celui qui porte une bavette

C : roht ngoulha ya zabi↓

J'allais dire cela mon pénis

B : whadek heka ?

A : nrouh nazdem lou ladar ydir li la pression/

Je vais foncer chez lui il verra comment il me de fait de la pression

Il en est de meme pour la conversation suivante

A a3lah ghair ana ya zabi↑

B (à C) yala3roussa chhal/

C 17,5 wenta

B thgabt yemaha ga3↑

Dans cette conversation, nous rejoignons parfaitement la conception de Laver (1981) qui juge qu'il est réducteur de lier la phaticité uniquement aux échanges ritualisés des séquences d'ouverture et de clôture des interactions. Laver refuse l'idée selon laquelle les séquences ritualisées<sup>134</sup> sont dépourvues de sens et de but précis.

La conversation qui va venir montre parfaitement que les propos insultants employés comme ponctuant du discours ne se trouvent pas uniquement dans la séquence d'ouverture. Ils sont aussi dans le corps et dans la séquence de clôture. (A) s'en sert beaucoup trop par rapport aux autres partenaires conversationnels (B et C)

A : Ni :::::k(liiik ?) yarabek nik↓

B : y a :::::qahba ?↓

A := n (chantent ensemble) sa3a sa3a tnaqta3 khbarha ::  
wach srali wach sralha :::::

---

<sup>134</sup> Dell hymes parle de dimation stylistique

B : ahna ana sowartkom  
 C : hani ana kikont machian zoomi zoomi ya zabi tellement  
 kont machyan/  
 B : (xxxxxxx)  
 A : hawlik/  
 A : nik ya rabek nik/  
 C : kont mpanpan kojaka/  
 B : (xxxxx) ya rabek/  
 A : nik ya rabek nik nik↓  
 A,B,C : = chantent ensemble kia xxxxxx elibghitha samhet fia :::  
 B : kont dayer kiratine/  
 A : ni :::::k  
 C : naqaslou/  
 B : warilo el3abd elakhrani/  
 A : hadek ? ni :::k nik nido↓  
 C : maditounich m3akom nqocha↓  
 A : haylik ta3 tachtaha niiiiik ya rabek hada walid/  
 B : howa el3abd elakhrani eli khabto/  
 C : hada likona m3ah felagroup (xxxxx) yachabeh la wlid  
 khaltou/  
 A : nik zabi billem kifeche kane.(xxxx) faycel wlid 3ami/  
 B : aditouni ga3 adoukhan y a rabek↓  
 A : rak tchouf xxxxx elmoutacharid/  
 C :hadek eli ayji yrayeh m3ana/  
 A : islam.  
 C : marahch ga3 hab yrouh ?/  
 A : hawlik nik mo hadek↓  
 C : soufaj↓  
 A : hna kibda yakber nik ya qahba↓  
 B : chaba sabah kifech jatni elkaskita.  
 C : hadik qraya elisawartha ?/  
 A : ma3andek tban gawri (xxxxx) ih ya zebi marakch tchouf ?  
 B : el3id ya l3id houma ysaliw wana nsawer  
 A : houma ysaliw



B : yacine doumi, adel

C : ana biti hakda kima hak

B : ya zabi eljame3 à deux pas waysaliw fesaf elakher

C : dirlna el3achq elifat

B : ma3andich

C : 3andek

B : (xxxxx) rah el 13 :05

A : aya tchouf kifach raqdin

B : mataghlaqch yak ho

A : ajbad katabli aho dakhel (xxxx)

B : bomba

A : (xxxxxx)

B : tala3ha malwast tala3ha

A partir de ce qui a été déjà dit nous pouvons dire avec Léglise (2008 :165)

que :

*Ces termes semblent porter à présent la marque de la proximité communautaire et ont acquis dans le discours des jeunes une fonction de phatique, voire de déictique, en perdant par la même leur contenu purement péjoratif. une certaine désémantisation de ces termes paraît donc à l'œuvre ; catégorisés comme affectueux ou amicaux à l'intérieur du groupe de pairs, ils continuent à agir comme provocation par rapport à une scène constitués d'auditeurs extérieurs au groupe.<sup>135</sup> (Léglise, 2008 :165)*

A en croire ces définitions, la valeur attribuée à ces marqueurs phatiques est d'être sûr que la communication passe bien. Cependant, dans la rébellion langagière, cette préoccupation rivée à une attention vis-à-vis des interactants semble se départir de son caractère bienveillant. Leur valeur pragmatique dans les conversations vues est vraiment éloignée d'une fonction rivée à une préoccupation de l'insulteur vis-à-vis de la bonne marche de la communication. Leur rôle stratégique est de ponctuer leur discours et de l'intensifier à l'évidence.

---

<sup>135</sup> « puisqu'ils ne sont pas politiquement corects » (Léglise 2008 : 165)

Dans les conversations ci-dessus, ces particules d'énonciation n'ont pas pour fonction d'être des régulateurs par lesquels l'injurier prend position dans une situation d'écoute bienveillante. Ces signaux n'entrent pas dans la construction d'un rapport de places dominant/dominé.

Dans quelques conversations, ces particules ont quelque chose d'expressif. La notion d'expressivité est réellement difficile à définir. Il n'est pas facile aussi de la délimiter du point de vue de l'expansion et de l'identification. Dictionnairement, le terme 'expressivité' est défini comme un phénomène servant à traduire une façon d'être, un sentiment voire une pensée. Le Trésor de La Langue Française informatisée la définit comme

*« Fonction du langage par laquelle le message est autre sur le locuteur, dont il exprime essentiellement les sentiments. Trait expressif, moyen syntaxique, morphologique, prosodique qui permet de mettre une emphase sur une partie de l'énoncé et suggère une attitude émotionnelle du locuteur »*

Dit autrement, la fonction expressive est polarisée absolument sur le langage. Elle offre au sujet parlant des procédés linguistiques lui permettant de marquer sa présence énonciative et sa subjectivité. Vu sous cet angle, l'expressivité est l'une des fonctions de l'énoncé renvoyant à la subjectivité, à l'émotionnalité de l'énonciateur et à son affectivité.

La production de phatiques est pour l'insulteur un moteur d'échange nodal où elle contribue à ponctuer son discours. Ainsi la fonction phatique renforce « le contact entre énonciateur et énonciataire » (Bonhomme, 2010 ; 67) et dynamise l'interaction via des procédés interlocutoires. La fonction pathémique consiste à dévoiler l'affectivité des interactants.

Les particules d'énonciation, nommées aussi particules illocutoires, sont des marques ayant un rôle crucial dans la construction relationnelle dans l'interaction. L'absence de ces particules n'enlèvent rien au contenu afférent au message. Elles montrent une connivence entre les interactants, ou au moins

*« Un désir de connivence chez le locuteur, qui semble prendre son interlocuteur à témoin, et servent à exprimer des sentiments tels que l'impatience, l'indignation, l'irritation, l'étonnement, l'admiration, la surprise, la surprise, la joie, l'enthousiasme » (Guelpa, 1997 :209 cité par Fournier, 20014 :262).*

Il s'agit donc de marques de contact impliquant de manière active l'interlocuteur, pour parler comme José Partolès. (2004 : 292)

Selon Monique Lambert, ces marques participent à la création des liens fondés sur l'affect. Ce dernier exprime la sympathie, la connivence, la bienveillance ou encore la complicité.

### **2.3. L'aire de « fuck you » et de la concentration sur soi**

Le phénomène de la violence verbale recouvre toutes les réalités chez les jeunes. Notre corpus nous a permis d'« appréhender un phénomène saisissant ». En effet contrairement à ce que William Labov a pu remarquer concernant l'objet des insultes rituelles portant sur l'entourage du destinataire (insultes référencées chez Lepoutre, insultes par ricochet chez Dominique Lagorgette), les jeunes se charrient sur leur propre physique, leurs propres capacités et non sur celles de leurs proches.

Qu'il s'agisse de vanes ou d'insultes, les pratiques des jeunes visent plutôt le destinataire lui-même que son entourage comme si le soi-même comptait plus que ses parents.

Le sujet le plus commun de ces insultes est l'organe génital de l'homme « zabi », ce qui correspond au fait qu'elle se fonde sur des activités taboues. Ajoutons à cela que les jeunes mettent autant de mots « sales » qu'ils le peuvent, mots frappés de tabou et sujets à la réprobation.

Avec l'habitude, le mot *zabi* s'atténue mais elle n'est ni obscène ni dégoûtante pour celui qui la produit, mais à ne pas se référer aux normes des adultes, on perdrait totalement leurs significations. Comme disait Labov quant à la norme, « beaucoup d'entre elles sont « bonnes » précisément parce qu'elles sont mauvaises, parce que leurs auteurs savent qu'elles susciteraient le dégoût et la répulsion ».

Voici juste quelques exemples tirés de notre corpus pour voir comment s'est fait, de manière remarquable, « ce changement sur l'objet des insultes ».

A : wachrah dir ntaya?

B: lh aaaaah ?

A : 3lach/

B: nadirha kho ndirha b3akli

A : Nchalh talhek

B :dana yakho

A : Yakho maghlouk

B: Maqbilet kan mahloul/

A : nik hachoun yemah , dyali

A : Maken madakhalni fikThamaw 3lik/

B Walaghir serieux yak ho?

A : Lakhor14 wanta 2 16/

Voici une autre conversation illustrant parfaitement la concentration sur soi

Si tu l'avais réparée pendant l'été t'aurais une voiture

B : goul walh!!\

dis wallah

A : =Kikalolo 900 wela 800 yakhdam kucha\

lorsqu'il lui a dit neuf cent ou huit cent il fabrique une cuisinière

C kayana wahda fi bouzereah koul sbah trouh 3al 5 trouh koursa m3ah\

Il y a une à bouzereah chaque jour elle part à cinq heure

A : Khali hadek nhar da wahed l 3in dafla chhal dah\

La dernière fois, mon oncle maternel a pris un homme à Ain Dafla devine combien

B :sab'amia 700.\

Sept cent

B : tas'amia900 ?

Neuf cent

A : arba'tach 14 réservation machi koucha/

Quatorze réservation pas une cuisinière

B : 3lach?

pourquoi

A : 3indafla yakho/

Ain Dafla mon frère

B : Réreservation yakho mchi koucha/

C'est une réservation mon frère ce n'est une cuisinière

A : 3lah taxi chhal taxi chhaaal, ??

Pourquoi le taxi fait combien le taxi fait combien

B : Reservation za3ma nadik lbouj mnayel nak3ed m3ak heta la tnach 12 trouh twali, sonat lo laki3a 90alef, birkhadem 120alef failil chhaly dkhel dkhel 4mlayen↓

Réservation c'est-à-dire je te prends à Bourdj Mnayel je reste avec toi jusqu'à midi tu fais le va et vient, il fait comme cela lui chante Laki'a à neuf cent dinars, Birkhadem à Mille deux cent dinars, la nuit il fait entrer, il fait entrer quatre millions

B : Hadlayamat rah ba lamlayen\

Ces derniers temps des millions dans sa poche

A : M3alakher machikifkif/

A la fin ce n'est pas pareil

B : Kirahi 20/ mliha \

Bien puisque elle est à vingt

A Chhal ydir l moto?

Elle fait combien la moto ?

B : 24 hakdak/

A tmanyek ya l'éléphant tmanyek ↓ya widatahtlek b 24 rani hna rak fi colmobia elkhiyana↓

B loukan troh ta'ti machi khair/

Vas niquer l'éléphant, sit u tombes sur la somme de 24 je sus ici n'oublies pas que tu es en colombie la traitresse

A :3lach 24 rah tahlakni ntaya roho atmanyko bzabi↑

Pourquoi vingt quatre tu vas me nuire allez !vous niquez avec mon pénis

A : Elbareh hata wahed fihom maban/

Hier personne n'a apparu

B :Troh tatrini yalkahba.↓

Tu vas racoler pétasse !

A :Yarabek hablouk

Ton dieu ils t'ont rendu fou

Encore une autre conversation ou la concentration sur soi fait surface

A : Ni :::::k yarabek nik↓

B : y a ::::qahba ?↓

A := n (chantent ensemble) sa3a sa3a tnaqta3 khbarha :::  
wach srali wach sralha ::::

B : ahna ana sowartkom

C : hani ana kikont machian zoomi zoomi ya zabi tellement  
kont machyan/

B : (xxxxxxx)

A : hawlik/

A : nik ya rabek nik/

C : kont mpanpan kojaka/

B : (xxxxx) ya rabek/

A : nik ya rabek nik nik↓

A,B,C : = chantent ensemble kia xxxxxx elibghitha samhet fia :::

B : kont dayer kiratine/

A : ni :::::k

C : naqaslou/

B : warilo el3abd elakhrani/

A : hadek ? ni :::k nik nido↓

C : maditounich m3akom nqocha↓

A : haylik ta3 tachtaha niiiiik ya rabek hada walid/

B : howa el3abd elakhrani eli khabto/

C : hada likona m3ah felagroup (xxxxx) yachabeh la wlid  
khaltou/

A : nik zabi bilfel kifèche kane.(xxxx) faycel wlid 3ami/

B : aditouni ga3 adoukhan y a rabek↓

A : rak tchouf xxxxx elmoutacharid/

C :hadek eli ayji yrayeh m3ana/

A : islam.

C : marahch ga3 hab yrouh ?/

A : hawlik nik mo hadek↓

C : soufaj↓

A : hna kibda yakber nik ya qahba↓

B : chaba sabah kifech jatni elkaskita.

C : hadik qraya elisawartha ?/

A : ma3andek tban gawri (xxxxx) ih ya zebi marakch tchouf ?

B : el3id ya l3id houma ysaliw wana nsawer

A : houma ysaliw

B : yacine doumi, adel

C : ana biti hakda kima hak

B : ya zabi eljame3 à deux pas waysaliw fesaf elakher

C : dirlna el3achq elifat

B : ma3andich

C : 3andek

B : (xxxxx) rah el 13 :05

A : aya tchouf kifach raqdin

B : mataghlaqch yak ho

A : ajbad katabli aho dakhel (xxxx)

B : bomba

A : (xxxxxx)

B : tala3ha malwast tala3ha

Tableau 7 : changement sur l'objet des insultes

<i>Concentration sur soi</i>	<i>Se charrrier ou s'insulter en</i>	<i>Insultes référencées</i>
	<i>viasant le destinataire lui-même</i>	
<b>Hmara anaya</b>	halouf	Nik mok
<b>Ya zabi</b>	mangoul	Ya rabek
<b>Zwayzi</b>	Lazem t3ich felghaba	Ya kasamek
	Kain birmaii	
	smina	
	kahba	
	djohala	
	boucla	
	takhray	
	mkawda	
	Tes fesses Ryma	
	Ah ya lkalba	
	zabeeek yatla3	
	Wach kahba	
	3ataya tkahlilo w tzid thali fomek	
	Nssit cv pute	
	Merci zabi	
	Tarmtek ya bouterma	
	Nokch	
	hawbda yaskhen hatchoun yemat rassi	

Par ailleurs, nous constatons également le figement de terme « kahba » à la forme masculine même entre les garçons et « ya zabi » entre les filles attestés sur nos terrains. Ils peuvent donc être proférés aussi bien par un garçon que par une fille. Mouhamed Karah (2008) parle de « défiminsation ». La conversation suivante corrobore nos propos :

A : (xxx) wach3ando/

Qu'est ce qu'il a ?

B : chkounhada?



Qui c'est ?

A : (xxxxxxxx) li fouk farid (Rires) sah ton age a3lih/

Celui en haut farid hhhh t'es plus agé que lui (ou tu le devances)

B : chkoun ?

Qui c'est

A : Ja3fe :::::r/

Djafer

B : lh ton a :::::ge wach↑

Oui t'es plus agé que lui ou oui tu le devances

C : smina::::↓

La grosse ou le gros

A : Ma3nidich, 3andi/

Je n'ai pas, j'ai

A : Jarna habs kahba↓

Notre voisin a arrêté une pute ou notre voisin la pute ou notre voisin arrête pute !

B : Jarna kahba nikmo,yarebek meliroht 3and hadiklamra machikikont bera sema :::::a mazel chafet/

Notre voisin la pute nique sa mère ton Dieu depuis que je suis parti chez la femme-là dehors c'est-à-dire elle a vu encore.

B : Heta labrikiyat aditouhoum. !!!/

Vous avez pris même les briquets

#### **2.4. Et si l'insulte avait une valeur affectueuse ?**

Oui, proposons maintenant un autre exemple où la qualification péjorative a une valeur indéniablement affectueuse. Cette valeur affectueuse est renforcée dans l'exemple suivant par le pronom possessif « ta3i »(ma).

(Il s'agit d'un extrait conversationnel entre deux amies lors de la rencontre avant de s'embrasser)

A: Masbah wana n'ayetlek marfadich↓

B : Mahabitch nakolek les unités chaftek/

A : (en embrassant b) : kelba ta3i nti↓

B : (Rires)

Cette valeur affectueuse est renforcée, comme nous l'avons déjà mentionné, par le pronom possessif « ta3i ». Nous pouvons difficilement dire qu'il y a véritablement insulte au sens défini plus haut : non seulement le contexte d'énonciation ne laisse percevoir aucun affect dysphorique entre les interactantes, aucun antagonisme, mais le récepteur de là l'APA réagit par des rires et aucune tension n'est générée par l'occurrence de l'APA. Il paraît qu'en dépit de la rudesse de la forme employée, on reste dans la vanne affectueuse. L'agressivité feinte est d'ailleurs un élément constamment présent dans les interactions amicales.

Cet exemple est donc d'une qualification péjorative à valeur indéniablement affectueuse, adressée par une fille à son amie qui ne peut pas lui répondre au téléphone.

Ce « ta3i » vient ajouter une charge sémantico-affective s'appropriant (B) par le biais de l'appellatif « ma chienne » ; une manière pour l'interactante (A) de rendre transparent sa posture subjective. Le tri de ces termes d'adresse est d'emblée le premier paramètre pour l'interactante (A) de l'intégration de l'interactante (B) dans l'interaction.

D'un point de vue sémantique, ces termes expriment une valeur sociale voire relationnelle et montrent que le système d'adressage est conditionné chez cette génération, depuis l'axe horizontal : il y a une corrélation de solidarité. Il en est de même pour la conversation suivante qui, malgré la violence des termes « qahba », « 'ataya », le contexte reste toujours dépassionné.

A: moustahil thabih kahba↓ 'ataya↓ tkahlilo w tzidi thali fi famok↓

Il est impossible que tu l'aimes, pute, tu le dragues et en plus de cela tu ouvres ta bouche!

B: nsit cv pute↓ chaftek flamnamelbareh/

J'ai oublié, cv pute? Je t'ai vue en rêve hier

A :akhah kifach chaffini?

Oh mon Dieu! Comment tu m'as vue?

Si s'insulter entre pairs devient un acte naturel et spontané, cet acte permet d'expliciter le lien et la relation 'intimité entre (A) et (B). Ces insultes font preuve de la réciprocité de l'altérité, il s'agit alors de l'insulte expulsée de la bouche d'une interactante avec l'intention d'établir une certaine connivence. A la valeur préjudicielle blessante, fait place une autre valeur d'affection. Ce type d'acte de langage est fréquent chez les membres d'une bande d'amis causant dans un style « copain-copain », ou « eux seuls s'autorisent cet usage particulier » de l'insulte.

Sur le plan de l'analyse, le ton affectif initié par le déterminant « ta3i » (ma) nommé aussi adoucisseur est intéressant.

## 2.5. Les adoucisseurs et les durcisseurs

Charaudeau et Maingueneau affirment, dans *Le dictionnaire d'analyse du discours*<sup>136</sup> que les intensifieurs et les adoucisseurs sont très diversifiés. Ils jouent un rôle fondamental dans le système de valorisation/aménagement des faces des interactants, garant ainsi du bon fonctionnement de l'interaction.

Les durcisseurs<sup>137</sup>, eux, vont aux antipodes des adoucisseurs. Ils ont pour fonction de renforcer l'acte de langage au lieu de l'amortir, lorsqu'

*« ils accompagnent un fta, ils en aggravent le caractère impoli  
« ferme moi cette fenêtre immédiatement, ils peuvent aussi  
accompagner un acte valorisant pour la face : merci infiniment.  
Les amadoueurs servent à compenser par quelque douceur  
l'amertume du fta : sois gentil, passe-moi le sel, ayez la bonté de  
m'accompagner ».*

*La notion d'adoucisseur est « inscrite dans la théorie de la  
politesse<sup>138</sup> dans le but de maintenir une harmonie entre les  
interactants, ceux-ci doivent recourir à quelques moyens pour  
« adoucir » les « divers Face threatening Acts (FTA) (actes  
menaçants pour la face). Qu'« ils sont amenés à commettre  
envers leurs partenaire(s) d'interaction (ordres, critiques,  
réfutations, reproches, etc ; c'est-à-dire les « polir », en  
émousser les arêtes et en raboter les angles, afin qu'ils ne soit*

---

<sup>136</sup> Les exemples tirés du dictionnaire

<sup>137</sup> Appelés aussi intensifieurs

<sup>138</sup> Brown, Levinson et Golman

*pas trop blessants pour les faces sensibles et vulnérables des participants» (Charaudeau et Maingueneau, D, 2002 :28).*

Les procédés adoucisseurs<sup>139</sup> sont de nature très diverse : procédés morphosyntaxiques, prosodiques (ton de la voix) ou mimogestuels (sourire, inclinaison de la tête). « Cela explique pourquoi une même production langagière peut être interprétée comme polie, impolie voire violente selon le contexte dans lequel elle apparaît ». (Ibid. : 28)

Il y a d'autres procédés qui s'appliquent à un type précis d'actes de langage. Il s'agit de remplacer l'expression menaçante par une formulation édulcorée, ou à « l'accompagner de sorte de « bémol » » (ibid :28).

Revenons à notre conversation, l'investissement affectif déclenché par le déterminant possessif est manifeste. Elle a souligné « l'engagement émotionnel dans son énonciation » (Kerbrat-Orecchioni, 2010 :29). Si nous supprimons « ta3i, ma » et changer de ton, nous supprimons à la fois la valeur affective de l'énoncé.

Le ton aussi étant un adoucisseur et l'expression « 3amri » ('ma vie) dans la conversation qui va venir semblent muter à l'élogieux malgré la rudesse des mots comme « elkalba » et « elhaloufa ». L'investissement affectif est déclenché par « 3amri » (ma vie)

A et B : (à C) = bjr/

B : bjr cv :::::

A: hamdolah/

Dieu merci

B : chhal raki chaba ya lkalba !!!

Qu'est-ce que t'es belle chienne

A : lah yasalmak hanouna wach kach jd'id ?

Mercie ma chérie quoi d neuf ?

B : walou rana ndourou ghair falvid lwahed wela has roho zbal↑

Rien de neuf on tourne autour du vide on se sentirait ordurière

---

<sup>139</sup> Brown et Levinson parlent de « softners », Fraser parle de « migrators », Kasper et House parlent de downgraders

A : walah ghair krahna hyatna\

Wallah on se détestait

C : lala hanouna manach ndourou ghair felvid hadouk  
ntouma↓

Non ma chérie on tourne pas autour du vide celles qui  
tournent autour du vide sont bien vous

B : ya yema 3la lhaloufa thalabti

Oh ! cochonne tu a changé

C : man bakri 3amri man bakri/

Il y a bien lurette que j'ai changé

En un mot, le recours à ces propos traduit le type de relation existant entre les interactants et à la culture (groupe) à laquelle ils appartiennent. Cette symbiose du langage et du social, si complexe à saisir que vante ici Orecchioni :

*Les différents marqueurs et indices de la relation sont particulièrement intéressants pour le linguiste, car ils constituent un lieu privilégié d'observation de la façon dont s'interpénètrent dans le discours le grammatical et le culturel, et dans les déterminations sociales viennent investir le système de la langue. (KerbratOrecchioni :1992 : 34-35)*

Mimer le conflit verbal violent<sup>140</sup> est permis entre proches ou membres d'un même groupe de là que ces membres sont d'accord sur les modalités du jeu et qu'ils disposent des savoirs communs partagés.<sup>141</sup>

A partir de tout ce qui a été dit, nous pouvons dire qu'ils 'agit bel et bien d'un rituel ayant bien entendu sa place dans ce type d'échange empruntant le mode verbal qui :

*« Bien loin de placer l'autre à distance, lui signifient au contraire qu'il est proche. (...) Les locuteurs emploient des axioneg<sup>142</sup>lexicalisés (soit conventionnellement chargés démarquer un jugement négatif sur l'autre), alors qu'ils cherchent aussi un rapprochement avec l'allocutaire.si leur*

---

<sup>140</sup> Labov parle de « sounding », notion élaborée en 1972 et renvoie aux insultes rituelles par opposition aux insultes personnelles faites pour blesser

<sup>141</sup> Charaudeau parle de contrat de communication et le partage des memes savoirs communs

<sup>142</sup> Axiologiques négatifs

*pari fonctionne, l'autre doit être capable d'interpréter ces termes comme ayant une valeur pragmatique distincte de la valeur lexicale conventionnelle. (Lagorgette, 2007 :124).*

La simulacre agression marque en fin de compte une proximité entre les locuteurs. Il s'agirait donc d'« emplois parodiques d'une forme langagière conventionnellement interprétée comme accomplissant un certain type d'acte (tabou), et qui serait ici tournée en dérision afin d'insister sur son exacte contraire : non de l'hostilité mais le marquage d'une intimité » (Lagorgette,D. , Larrivée, p,2004 : 91).

L'usage des axiologiques négatifs est un des éléments constitutifs d'un style de parole considéré comme « grégaire », en ce sens qu'il semble participer à l'affirmation de l'aspiration d'inclusion groupale. Dans cette optique, l'échange est un lieu d'un véritable apprentissage social d'une pratique verbale rituelle favorisant l'affirmation parolière et son statut de pair une proto-incursion.

Presque toute parole, tout discours, c'est là une évidence, peut se voir attribuer plus d'un sens, et chacun sait que l'interprétation est le résultat d'un processus très complexe faisant intervenir, outre la connaissance du code linguistique, le savoir partagé sur les plans référentiel, social, culturel, etc. Ce processus est en partie observable :

*« Les interlocuteurs discutent, révisent, négocient et, ce faisant, fabriquent le sens. Il est curieux que dans la foulée, on ne se soit qu'assez tardivement intéressé au malentendu, que l'on pourrait définir comme une mésinterprétation du discours d'autrui par son récepteur. La mésinterprétation n'est pas forcément une interprétation erronée, c'est avant tout une interprétation qui diverge de celle de l'autre ; c'est l'émergence d'un sens imprévu par le locuteur. Le phénomène est intéressant dans la mesure où l'observation des ratés de l'interprétation constitue peut-être le meilleur moyen d'appréhender les mécanismes qu'elle met en jeu ».(Laforest, 2003)*

Cela nous rappelle les propos de Charaudeau relatifs au modèle communicatif .ce dernier ne s'intéresse pas à la transmission mais à l'interprétation voire à la production de sens :

*« La réponse n'est pas simple car le sujet du langage qui s'institue en Je se trouve pris entre trois types d'activité : activité de relation à l'autre, activité de catégorisation du monde, activité de sémiologisation [...] L'activité de relation à l'autre détermine un espace dans lequel le Je se trouve aux prises avec l'autre de la communication dans un rapport d'altérité intersubjective, un autre qui peut être un Tu et/ou Un-il. Dans cet espace, il agit —ou est agi— en fonction de ce que sont les contraintes des dispositifs de communication dans lesquels il se trouve (les conditions situationnelles de la communication), et de la marge de manœuvre dont il dispose dans sa quête pour "s'individuel" (cette individuation serait-elle illusoire). Cela exige de tout sujet parlant une "compétence communicationnelle" (Charaudeau, 2004 :np).*

### 3. Synthèse

Nous avons vu dans ce chapitre que la notion du contexte n'est pas facile à saisir. Nous avons démontré ensuite que le phénomène insulte pourrait revêtir plusieurs valeurs en contexte. L'insulte peut avoir une valeur de solidarité. Cette valeur émerge plus précisément dans les interactions où les interactants partagent le même code. Charaudeau parle de contrat social. Nous avons vu aussi que la violence verbale peut fonctionner comme un ponctuant du discours. Elle peut apparaître début, au milieu et à la fin d'un tour de parole. Outre ces valeurs, la violence verbale peut fonctionner comme un mot doux. Donc elle a une valeur affective.

L'aptitude à manier ces propos chez les jeunes peut être reconnue comme une qualité prisée comme le souligne d'ailleurs Jean Derive dans un article en 2004, l'insulte « Peut être un domaine de la communication verbale assez révélateur de traits culturels d'une communauté, susceptible de mettre au jour certains aspects de son idéologie sous-jacente et de son imaginaire collectif » (Dérive, 2004: 27).

L'insulte n'est pas toujours un échec du dialogue ou comme l'appellent les interactionnistes les ratés de la communication. L'analyse de notre corpus nous a permis de montrer que la violence verbale est pratiquée par la population jeune et traverse le genre conversationnel. Le contenu des insultes attestées dans notre corpus analysé jusqu'ici témoigne à la fois d'une grande plasticité voire de contraintes de stabilité. La plasticité est alors nécessaire et importante étant donné que le langage doit véhiculer en son sein des attitudes qui changent avec le temps. La stabilité, elle, « est un facteur de conservation qui contribue à la reconnaissance à l'intérieur d'un groupe social ». Nous avons prouvé que la violence verbale joue un rôle cardinal dans la cohésion d'un groupe social et culturel : c'est un mode d'agir social



### Introduction

Faire franchement un travail sur la verbalisation nécessite d'ouvrir un champ large à l'expression émotionnelle et à leur verbalisation, cependant, cela ne doit pas faire omettre que, nous reprenons l'expression de Pagès : « L'émotion n'est pas un langage mais une conduite sémiotique » (Pagès ,1986 :109). Ce qui explique qu'il n'y a pas réellement de correspondance et de transposition entre l'émotion et sa verbalisation.

L'étude des émotions ne peut être conçue sans effectuer une approche détaillée de ce que sont les émotions. Nous avouons que ce phénomène a été étudié par nous selon une approche psychologique et linguistique : « Si l'approche psychologique cherche à comprendre les raisons et les origines des émotions, c'est la linguistique qui permet d'en étudier les manifestations ». (Elouni,2019 :45).

Dans la première section de ce chapitre, nous allons voir comment certaines émotions telles que la peur, la jalousie, le mépris, la colère se travestissent sous forme de violence verbale ou plus encore comment des termes violents deviennent des dénominations émotionnelles. Dans la deuxième section de ce chapitre, nous allons mettre l'accent sur d'autres actes sociaux exprimés, eux aussi, au moyen de la violence verbale.

### **1. Emotion : origine et définition**

L'émotion constitue un élément conséquent de l'existence ; notre façon d'être dans le monde, nos perceptions et nos réactions sont toutes influencées par l'émotion.

L'expérience d'ordre émotionnel est restée longtemps l'apanage de l'introspection personnelle. Cette expérience subjective consiste, selon Kirouac, en des activités cognitives comportant l'interprétation, la perception et l'évaluation des éléments liés à l'état émotionnel du sujet qui l'éprouve.

« Motere » est bien la racine étymologique du terme « émotion ». En revenant à l'étymologie du terme, nous constatons qu'elle véhicule en son sein « le

mouvement » : il y a action dans chaque émotion. Nous citons une psychologue : « Les émotions sont des réactions qui engagent à la fois le corps et l'esprit. C'est un état affectif multidimensionnel qui s'accompagne de manifestations physiologiques, cognitives, expressives et subjectives. » Quotidiennement, l'individu exprime un nombre considérable d'émotions susceptibles pour l'autre par la parole qui pourrait être violente

D'entrée de jeu, il est nodal de souligner que l'émotion est un phénomène très complexe. Lorsqu'on tente de le définir, « on ne espère une définition univoque ».pour paraphraser Dantzer (1988), le vocable « émotion » désigne de manière générale les sentiments que chaque personne peut reconnaître en elle-même par introspection.il n'est pas question de simples sentiments, selon cet auteur.

Kirouac aboutit à la conclusion selon laquelle le concept « émotion » englobe aussi des termes tels que « humeur » et « sentiment » pour composer ce qu'il nomme « les états affectifs »

Un des traits caractéristiques de l'émotion est l'accompagnement de réactions d'obédience physiologique favorisant le décalage de l'aspect motivationnel de l'émotion.

Pagès, lui, distingue l'affect de l'expérience émotionnelle. L'affect est une activité psychique tandis que l'expérience émotionnelle est liée au comportement émotionnel. Ce dernier insère les gestes, les mimiques, les larmes et les cris. Le sentiment diffère de l'affecte par son discours intérieur qu'il appelle l'objet et la nature de la relation. Le sentiment est construit dans la durée et lie les individus alors que l'affect est vécu de manière ponctuelle, dans l'instant.

Pagès pense que l'émotion constitue le fief naturel de la communication intersubjective et de l'organisation sociale. Cela s'explique par le fait la communication émotionnelle « fournit la base de la communication discursive ».

Roseman considère les émotions comme des buts et les regroupe en « émotions distanciantes » et en « émotions de contact »

### 1.3 La nature de l'émotion

La non-intégration des émotions dans les travaux interactionnistes ne signifie une absence de prise en considération :

*« Depuis quelques années, les émotions ont fait l'objet de nombreuses études émanant de différentes disciplines. Il serait faux de dire que leur non-intégration jusqu'alors dans la plupart des travaux interactionnistes signifiait une absence de prise en compte. Travailler sur des données authentiques (enregistrement audio ou vidéo) prémunit contre le risque d'oublier les émotions puisqu'elles sont là dans les contenus, dans les voix et les gestes. Il ne s'agit pas donc de la découverte soudaine de l'existence de ces phénomènes et de leur importance, mais du début d'une tentative de théorisation de leur manifestations et de leur rôle dans l'interaction » (Traverso, 1999 : 56).*

Dans son ouvrage *L'analyse des conversations* (1999 :57), Traverso distingue trois niveaux pour aborder les émotions : les émotions liées à la situation, les émotions liées à l'interaction et les émotions relatives aux participants.

Pour le premier, Traverso juge qu'à un niveau très général, il est possible d'associer aux situations une couleur émotionnelle bien spécifique : la gêne des confidences, le trac des examens, la liesse des victoires. Quand cette teneur d'ordre émotionnel est difficile à spécifier, il y a possibilité d'opposer les situations selon Le deuxième niveau, quant à lui, est lié aux émotions provoquées par tout celui qui s'engage dans l'interaction. Ces « affects conversationnels » (Cosnier, 1994) sont de natures diverses :

*ils peuvent être durables comme l'attirance par exemple, mais ils sont surtout constitués par les micro-émotions auxquelles ne cesse d'être en proie l'individu durant l'interaction, micro-émotions qui sont parfois perçues, mais souvent si fugaces que seules des mesures physiologiques (pression sanguine, rythme cardiaque, etc.) les détectent. (Traverso, 1999 :57)*

Le dernier niveau est corrélé aux états affectifs des participants qu'on ne peut pas négliger. Les états affectifs ne sont pas tributaires de la situation et du déroulement de l'interaction :

Leur degré de tension. (Situation plus ou moins tendue) « Dans une situation détendue, un participant peut arriver indigné en raison d'un événement auquel il a assisté quelques heures avant » (ibid., 57)

De cette façon, les émotions sont présentes de manière incessante au cours des rencontres :

*« Que les individus en aient conscience ou non, et quelle que soit leur durée, la maîtrise la régulation de ces émotions sont des tâches que les individus ont à effectuer dès qu'ils sont en présence les uns des autres » (ibid :57)*

Beaucoup de recherche au sujet de l'émotion commencent par le constat qu'il n'est pas évident de donner une définition limpide des émotions ou une définition sur laquelle une majorité de chercheurs tombent d'accord de manière unanime.

*Tout le monde sait ce qui est une émotion avant que nous demande de la définir. A partir de ce moment, il semble que personne ne le sache. Beaucoup seront d'accord pour dire que la colère, la peur et l'excitation font partie des émotions. Mais qu'en est-il de la douleur, la faim, l'aliénation, du courage, de la solitude, de la crainte religieuse, du sursaut ou de la luxure ? est ce que les émotions sont des événements mentaux physiologiques ou comportementaux ? est ce que certaines émotions sont plus basiques que d'autres ? et si c'est le cas quelles sont ces émotions ? est-il légitime de parler d'émotion chez les enfants, chats, oiseaux, insectes ? . (Fahr et Russel cités par Bertille ,2018:33)*

En réalité, il y a un grand nombre de classifications diverses des émotions. Le pionnier à mettre le doigt sur les mécanismes par les biais desquels se traduisent les émotions est Paul Ekman. Ce dernier considère l'émotion comme un état de conscience pénible ou agréable concomitant à des changements brusques externe ou interne. Il a aussi mis en exergue la peur, la colère, le plaisir et la tristesse comme les émotions les plus fondamentales. A ses yeux, la honte, le mépris, la surprise et le dégoût sont relégués au second plan.

Contrairement aux émotions secondaires, les émotions fondamentales convergent vers le même élément commun : déclenchement rapide, une courte durée, une évolution automatique et une survenue spontanée .

Sous le vocable émotion, sont réunis alors divers types de comportement, divers types d'états, puisque contrairement à la peur, la joie ne provoque pas le même genre de comportement. et pourtant les deux comportements se nomment « émotions ».

A la place du mot « émotion », certains parlent d'affect étant « l'expression qualitative de l'énergie mise en œuvre dans le mouvement pulsionnel et de son destin ». D'autres parlent d'états affectifs :

*Emotion, états affectifs, etc. sont autant de notions a priori floues, qui peuvent être envisagées de multiples façons. Si l'étude du code linguistique n'est pas notre intérêt premier, il est possible de se concentrer involontairement sur les phénomènes psychiques sous-jacents à ces notions. ( Baider et Gislaru, 2013 :21)*

Michel Rin, elle, parle de « dénominations émotionnelles » (2008 : 292). Goldie (2002), lui, considère les émotions comme des attitudes qu'un individu pourrait avoir à l'égard du monde et des événements survenus. Ce qui caractérise ces attitudes, c'est qu'elles ne sont pas réflexives : l'individu ne délibère pas dans le but de décider de ressentir de la tristesse ou non face à une situation-événement se présentant à lui. C'est dire aussi que les émotions font surface en réaction à quelque chose. Nous n'avons aucun pouvoir sur ces réactions, mais nous sommes capables de les détecter une fois constituées.

A en croire Orecchioni (2000 :33), minime est la place que la linguistique du XX<sup>e</sup> siècle a accordée aux émotions. Elle exprime cela en ces propos :

*À cette question, je répondrai globalement : une place relativement minime. Minime, car il est certain que le problème de l'expression des émotions ne constitue pas la préoccupation majeure des linguistes de ce siècle ; mais relativement, car lorsqu'on y va regarder d'un peu après, on découvre que la masse de faits à cet égard pertinents que l'on peut glaner dans la littérature est en réalité considérable [...] (Kerbrat-Orecchioni, 2000 :33)*

Le terme émotion est associé aussi à d'autres termes comme expressivité, sentiments, affectivité. Dans le but de les distinguer, il est cardinal d'étudier la relation entre ces notions. Nous jugeons nécessaire de commencer par un terme englobant toutes les notions en l'occurrence la « subjectivité ». Dans le Trésor de la Langue Française et le Grand Robert, le terme « subjectivité » est défini linguistiquement et philosophiquement comme étant le caractère de ce qui appartient uniquement à l'instance énonciative » impliquant sa présence dans le discours : philosophiquement et de manière courante, c'est le caractère de ce qui appartient au sujet seul. Sur le plan (à l'individu ou à plusieurs). A partir de cette définition, nous pouvons arguer que la subjectivité est la présence patente du sujet parlant dans son discours. Elle se traduit évidemment par la présence d'embrayeurs et de marques jouant le rôle d'une trace de la présence de l'énonciateur

La subjectivité va toujours aux antipodes de l'objectivité. Vue de cette manière, la subjectivité reste toujours vague et floue. Car elle inclut les sentiments et les émotions. Nous pouvons donc dire que la subjectivité est un vocable générique qui pourrait se traduire par divers moyens voire opérateurs dont les émotions sur lesquelles porte notre attention maintenant

#### **1.4 La violence verbale comme dénomination émotionnelle**

Le rapport au langage pourrait concrétiser ce sentiment de rupture et de non lien et se matérialiser dans l'attitude adoptée par le jeune au regard de la verbalisation de ses émotions. L'interaction violente découlerait ainsi d'un sentiment d'insécurité affective voire même cognitive, ressenti par le jeune. Faire un travail de prévention passe par le sensibiliser aux propriétés régulatrices de la parole. Nous allons voir comment certaines émotions se travestissent sous forme de violence verbale ou plus encore comment des termes violents deviennent des dénominations émotionnelles.

##### **1.4.1 La colère**

Cet extrait conversationnel s'est déroulé lorsqu'une étudiante (A) s'apprêtait à rentrer à la fac. Elle était accompagnée d'une amie.

A : ( a remarqué que l'agent contrôlait les cartes) : Ooh !  
merde↑ ! daghen la cartayi izan ↑?!

(Encore cette carte de merde).

B : Ou:::f ! ↑asa3yawen

(ils fatiguent)↑.

Cet exemple illustre un dysfonctionnement du langage dans l'acte de cette étudiante considéré comme violent. Il illustre aussi son incapacité de réguler et de maîtriser ses émotions et sensations par le langage. Elle est incapable de nommer ce qu'elle ressent ; ce qui explique sa propension à la violence verbale. Nous avons l'impression qu'en recourant aux termes scatologiques « merde », « izanayi » lui a procuré des satisfactions immédiates et axiologiques.

La relation qu'entretient cette interactante avec le langage le confirme : non explicitation du subjectif, expérience directe de l'affect sans passer par l'intermédiaire de la différenciation intellectuelle et émotionnelle produite par le langage. Le débit est élevé et la voix aussi.

L'étudiante introduit son discours par une interjection psychologique « ooooh ! ». La position cardinale de cet élément est liée à sa valeur méta-énonciative, qui « opère sur des rapports mémoire/anticipation et la production des énoncés » (FOURNIER 2014 :135.). Cette interjection est une réaction spontanée à un événement déclencheur situationnel en présentant la parole comme « arrachée par la situation extralinguistique » (ibid.135).

Comme le fait remarquer fort justement FAURE : « on décèle dans le recours à l'interjectif le marquage d'une tension : avant même de poser en conscience l'autre de la personne, le locuteur infléchirait l'orientation modale de son rapport à l'allocutaire » (FAURE ,1997 :13)

Le registre de l'affect autorise un mécanisme stratégique économique, par lequel la focalisation sur un terme bref oriente le contenu entier du dire ( DUCROT 1991 :19.)

L'interactante (A) gère ainsi dans l'urgence, et de manière intelligible quoique sommaire la prise en compte d'une donnée situationnelle ou informative nouvelle appelant de sa part une réaction rapide. Le discours de l'interactante contient un même mot répété deux fois. Le premier est en français alors que le deuxième est en kabyle. Nous pouvons dire que le vocabulaire est marqué par l'usage de termes répétés

privilégiant les aspects émotifs au détriment des aspects logiques. Cela nous rappelle les dires de Françoise Perea à ce sujet :

*« Sous le coup d'un bouleversement, qu'il soit sensoriel ou émotif, qu'il se prolonge ou ne dure qu'un instant, les mots viennent à manquer et le discours construit fait défaut » (Pérea, 2011 :54.)*

Le juron « merde » repris en kabyle « izanayi » sont des termes empruntés au champ du scatologique. Le trait dégradant est grossi par l'allusion à l'ordure. Ils fonctionnent comme un exutoire vocal favorisant la libération d'une émotion d'une colère et du mécontentement. Sur le plan psychologique, le juron s'avère bénéfique.

Les mots tabous, selon Timothy Jay « présentent l'avantage de permettre aux individus de dépasser les interdits et ainsi d'exprimer leur ressenti profond. » Le juron, selon Anscombe, est une formule qui consiste à verbaliser une posture d'obéissance psychologique par rapport à un certain état de choses, virtuel ou réel.

Le juron est alors un facteur de libération morale. Gilles Guilleron mettait aussi en exergue la satisfaction que peut amener le juron. Pour lui, quel que soit la visée recherchée et selon la nature du gros mot, il est incontestable que l'émetteur ressent un soulagement plus ou moins intense.

L'expression de l'émotion passe généralement par les mêmes types de métaphorisation, comme si finalement tout sentiment qui sort « son auteur » de la mesure de la raison le livrait à un mouvement global sur une même échelle, allant de l'émotion positive à l'émotion négative. L'insulte peut aussi être proférée face à une situation qui cause le stress. Elle peut aussi avoir une fonction libératrice ; que l'on soit à la fin d'un conflit ou au centre dans ce cas, bien souvent elle surgit sous forme de listes que l'on a pris l'habitude de qualifier de bordées (ou « effet haddock », (Rosier et Ernotte, 2001).

Le « oh izanayi » proféré par l'étudiante se donne ainsi pour une conséquence de la colère /douleur. la valeur pragmatique de l'interjection à valeur expressive est d'ailleurs d'intervenir comme une sorte « d'avertissement préalable » (Fournier, 2014 :136) à venir, une coloration défavorable engageant ses sentiments voire ses émotions et, de fait, sa subjectivité.



Nous ne pouvons que voler les propos de Fournier pour dire que :

*Dire oh [...], c'est comme donner le LA en musique, en déterminant la valeur fonctionnelle octroyée à l'énoncé et en sollicitant la reconnaissance par le Co-énonciateur de cette même valeur. Ce jalon interjectif émis en situation, en réaction dont la connaissance est partagée par les interlocuteurs peut s'inscrire dans le cadre du processus de rébellion langagière. En jouant sur le registre de l'affect, l'interjection autorise un mécanisme stratégique économique par lequel, la concentration sur un terme bref oriente le contenu entier du dire. (Ducrot, 1991 :19 cité par Fournier, 2014 : 136i).*

L'étudiante gère ainsi dans l'urgence, et de façon intelligible quoique sommaire une donnée situationnelle nouvelle appelant de sa part une réaction. L'interjectif « oh » est placé en position anaphorique dans cette conversation. Il se présente comme une interjection à valeur expressive fonctionnant comme un exutoire vocal favorisant la libération d'une émotion d'une colère et du mécontentement.

Dans l'exemple relevé, la locutrice emploie un interjectif pour réagir, manifestant par ce biais ses émotions, laissant transparaître toute une gamme d'états psychologiques allant de la colère à la stupeur. Dans ce cadre, la rébellion langagière instrumentalise l'interjectif de son utilisation habituelle en faisant fi de son association à des valeurs illocutoires souvent admises.

Le juron représente une expression brève ou un terme, plus ou moins grossier, vulgaire ou blasphématoire, dont on se sert pour donner une intensité singulière à un discours, que cela soit pour exprimer ce que ressent face à une situation précise, pour manifester sa colère, son indignation ou sa surprise ou encore pour donner plus de force aux propos. La peur est, elle aussi, l'une des émotions verbalisées.

#### **1.4.2 La peur**

Plusieurs psychologues se rejoignent tous pour affirmer que le concept de « peur » est difficile à définir. Cette difficulté tient son origine de son emplacement entre l'effroi, la crainte et l'angoisse d'un côté et entre l'épouvante et la panique au niveau collectif de l'autre côté. Il s'agit d'un « ingrédient » commun à plusieurs phénomènes à l'intérieur desquels elle est changeante dans ses manifestations.

*Le danger constitue un des éléments définitoires lexicographiques de la peur. Le Petit Robert définit la peur comme « phénomène psychologique à caractère affectif marqué, qui accompagne la prise de conscience d'un danger réel ou imaginé, d'une menace ». La définition de la peur implique la notion de danger« la peur fonctionne comme un signal d'alarme, dont la fonction, comme tous les signaux d'alarme, est d'attirer notre attention sur un danger, pour nous permettre d'y faire face au mieux »(Cislaru, ,2010 :3).*

Il est tout aussi important de signaler que le domaine de la peur et le danger ne sont pas simples :

*D'une part, le danger, lui-même assimilé à un sentiment [...] génère la peur. L'expression pas de danger (Fam) est glosée par (il n'y a) rien à craindre. D'autre part, Le Trésor de la langue française mentionne parmi les collocations du mot danger la crainte du danger (Cislaru, 2010 :3)*

Dans son article « La psychologie sociale de la peur » Riezler juge que l'objet de la peur renvoie soit au risque ou à la menace<sup>143</sup>. Dans la même page, il insiste aussi sur la nature de cette peur. Il identifie deux natures : partielles et totales. Les partielles

*« sont définies par le degré de savoir que nous pouvons détenir sur la source de la peur (...) elles concernent des dangers ou des risques clairement définis ». Les peurs totales, elles, « ont pour parangon la peur de la mort<sup>144</sup> »(Jodelet, 2011 :01)*

Dans ce contexte, les émotions et la violence verbale ont en commun la rupture dans l'interaction individu –milieu, la conversation dont nous avons tiré un extrait se déroule à l'extérieur du portail du lycée entre une lycéenne et son amie. Il paraissait qu'elles ont un contrôle continu à passer

A : s'adresse à (B) ghawli ghawli bdaw !!

Fais vite, fais vite, ils ont commencé

B : b3akli ↑ndir zwayzi felmakla awww↑ ?

Doucement, je mets mes seins dans la poele?

---

<sup>143</sup> On peut avoir peur de quelque chose ou de quelqu'un

<sup>144</sup> Certains parlent de peur anthropologique.ils y rangent aussi la peur de l'autre

Cet exemple montre qu'un sentiment d'insécurité est déclenché chez l'interactante (B) par les propos de l'interactante (A). L'interactante (b) est dans l'incapacité d'exprimer son stress ; ce qui explique le recours à la violence verbale comme l'utilisation d'une stylistique expressive de protection.

Exprimé autrement, les propos violents de l'interactante (B) est une forme discursive destinée à mettre en place une distance qui protège la locutrice et compense les difficultés liées au déficit du langage intérieur. Ces énoncés violents peuvent être cathartiques pour cette lycéenne et être le lien d'un mécanisme de décharge, conduisant à diminuer la pression émotionnelle.

Il s'agit d'une expression indirecte d'un malaise dû à un sentiment d'insécurité face à cette expression violente. Ce malaise se traduit par l'assimilation de la parole de la lycéenne à une parole fautive. Ceci permet de comprendre ce refus, fréquent chez les élèves, des examens formels, lieu emblématique de la faute. Nous pouvons y voir la tentation d'échapper aux sujets de l'école pour parler de sujets conçus ou imaginés comme susceptibles de libérer de la contrainte de la langue scolaire soumise sans cesse à la correction.

La subjectivité du discours injurieux justifie une autre caractéristique « l'ouverture de la classe des insultes liée au besoin d'expressivité spécifique de tout type de discours affectif car « la variété infinie du lexique dépréciatif trouve son équivalent dans le lexique appréciatif ». Selon Henri,

*Le langage a dû être affectif d'abord et qu'il est sans doute « sorti du cri qui traduit spontanément les émotions », « cri qui correspond aux émotions suivantes ». Elle ajoute que le langage « reste, dans une large mesure, lié à l'individu, à la contingence individuelle ». [...] Au langage affectif a donc dû se mêler de bonne heure le langage actif, quand le cri prend le caractère, non plus de simple traduction d'un état émotionnel, mais de moyen d'action, d'appel, d'imploration, d'ordre. » (Fournier, 2014 :130 ).*

En un mot, dans les deux exemples, la violence verbale fonctionne comme un régulateur cathartique permettant de libérer la tension génératrice potentielle de débordement. C'est une « détresse langagière »<sup>145</sup>. Mais qu'en est de la jalousie ?

### 1.4.3 La jalousie

La jalousie fait partie de ces états d'ordre affectif que les psychologues qualifient de « normaux ». Dans cette optique, elle pourrait être conçue comme « une émotion primaire qui colore l'être en relation à l'autre ». La violence verbale est une des formes sous lesquelles se masque la jalousie. Elle est une manière indirecte pour l'aborder voire l'exprimer.

Selon Erskin, la jalousie repose sur une dynamique brute voire archaïque, qui comme pour l'émotion de honte vise à la protection de l'individu de « douleurs masquées ». Ce qui particularise le sentiment de jalousie, c'est qu'il apparaît de façon soudaine et brusque déjetant le jaloux hors de lui-même : il se trouve projeté dans des zones noires, placé face à des besoins fusionnels extrêmes et inconnus, qui le laissent interdit .Soit la conversation suivante

A: hadi:k ?walahi l''adim ghair jib elbac douk tchoufi↑

L'autre je jure qu'elle aura son bac vous verez

B: 'labali:: matbayanch bark beli rahi takra

Je sais elle ne montre pas uniquement qu'elle étudie

A: elbareh chafftha mama chrat les guides

Hier ma mere l'a vue en train d'acheter des guides

B: ih ih matbayench bark nar that tben wtaalabha zaama maalabalhach badenia

Oui oui elle ne montre pas seulement, feu sous le foine, on dirait elle se fiche de la vie

Dans cette conversation, il est question d'une insulte indirecte puisque l'injuriée est absente et la conversation se déroule entre l'injurieuse et l'injuriaire. A ce qu'il paraît, l'injuriée s'acharne "discrètement" sur ses études pour avoir l'épreuve du bac. Ces deux interactantes n'ont pas accepté, par jalousie, le fait que cette fille ait le bac.

---

<sup>145</sup> Pour reprendre une expression de Demartino et Rey

Même si cette injuriée n'a rien fait de mal mais elle est sévèrement traitée de “nar that tban”. (Feu sous le foine. Il en est de même pour la frustration.

#### 1.4.4 La frustration

La frustration est une réponse émotionnelle à l'opposition ressentie. Liée à la déception voire à la colère, elle peut subvenir face à une résistance, que l'on pense percevoir, à l'encontre de sa volonté ou de ses désirs.

A : Barka tabe3 fia kimaelkalba↓

Arrête de me suivre comme une chienne

B : chhal madet lek hadik ?

Elle t'a donné combien l'autre

A : 8 (Rires) wanta?

Huit hh et toi

B : 'lah ghair ana ya zabi meli na3rafha whiya tamdli 3↑

Trois pourquoi pourquoi juste moi depuis que je la connais elle me donne des trois

A : hhhhh thabek chfat 3lik

Hh elle t'aime elle se souvient de toi !

B :(à C) yala3roussa chhal

Et toi la mariée combine (C est un garçon)

C: 11,5

B: thgabt yemaha ga3

J'ai trouvé sa mere

Dans cette conversation, et face aux bonnes notes obtenues par ses amis, l'interactant B exprime sa frustration par “ya zebi!!!”. Il est le seul à avoir une mauvaise note. Dans le langage de la rébellion, il s'avère que ce langage affectif est intriqué avec un langage actif. Le but est d'extérioriser une frustration impossible à contenir et de permettre au locuteur de donner libre cours verbalement à la colère qui l'anime :

*La violence de frustration : ici, l'agresseur n'a pas pu exprimer des frustrations vécues et « explose » à un moment ou un autre, c'est la goutte qui fait déborder le vase. L'agresseur réagit en fonction de toutes ses frustrations, et pas seulement*

*par rapport au facteur déclencheur. Pour cela, la victime vit la violence comme disproportionnée et surprenante (Zeilinger, 2003 : 03)*

En effet, l'expressivité vocale caractérisant souvent la profération offensante ne fait pas seulement que traduire un état émotionnel de l'individu parlant, elle est aussi et surtout pour elle un moyen d'action d'ordre contre offensif, où se mêlent le souci de se protéger contre une menace dangereuse : l'étudiante pourrait ne pas avoir une carte à présenter et donc elle risque de ne pas y accéder. Le sentiment de la peur est lié directement à l'antécédent temporel bien précis. Il y a alors : un point de commencement environnemental à l'expression émotionnelle.

Toujours dans le cadre de la rébellion langagière, les tactiques liées à l'exclamation, qu'il s'agisse de la mise en scène de structures exclamatives ou de l'intonation, sont des tactiques de communication véhiculaire d'une contrainte émotionnelle. A ce sujet rappelle(Fonajy que :

*L'émotion est contraire à la nature », telle est l'idée maitresse de la philosophie stoïcienne, notamment des trois livres consacrés par Sénèque à l'étude de la colère. Dans la parole offensante, cette stratégie qui passe par l'expressivité vocale donne une corporéité à des sentiments généralement intenses de colère, de mépris, de dégoût, de ressentiment ou de haine qui vont s'exprimer par des contractions spasmodiques. Les mécanismes vocaux déployés vont concerner en priorité le système phonatoire et respiratoire et se caractériser par une expiration violente.( Fonajy ,1983 :33)*

Pour Deona et Teroni, l'univers des phénomènes affectifs regroupe les humeurs, les émotions, les sentiments, les passions, les tempéraments, les traits de caractère et parfois même les désirs et les sensations.

Nous pouvons arguer que la notion d'émotion a peut-être l'air très anodin, elle frappe rapidement le linguiste par son caractère fuyant et insaisissable, pour reprendre les termes d'Orecchioni. Une focalisation sur la trace verbale violente de l'émotion est naturelle apes la collecte de mon corpus. Les propos insultants remplissent, quelles que soient leurs destinations, des fonctions paradoxalement manifestes : ils sont un facteur

d'intégration dans certains contextes en signant une proximité identitaire et affective comme ils sont un facteur exutoire vocal favorisant la libération d'une émotion quelconque. Le langage fait défaut à certains jeunes : ils sont dans l'incapacité à exprimer ce qu'ils ressentent<sup>146</sup>. En conséquence, cela leur cause un amalgame continué entre douleurs physiques et douleurs d'ordre affectif.

En un mot, la tendance à la violence verbale chez la jeune tire sa quintessence de leur incapacité de réguler voire de maîtriser leurs sensations et leurs émotions par le langage. La violence verbale leur procure donc satisfactions immédiates et anxiolytiques : tout ce qui pourrait être « une ébauche d'intériorisation » (Bertucci, 2006 :107) peut être évacué. En recourant à la violence verbale, l'insulteur trouve le besoin d'extérioriser qu'impressionner l'insulté. Elle apparaît plus précisément comme un comportement d'ordre compulsif, à la fois défense, réaction à quelque chose qui serait ressenti comme une attaque. La violence verbale constitue alors l'acmé discursive en même temps qu'elle fonctionne comme un coupe-retard ayant deux fonctions, l'une de libération, l'autre de liquidation.

## **2 Quelques actes sociaux par le moyen de la violence verbale**

En nous concentrant sur notre corpus, nous avons constaté qu'il y a présence de beaucoup d'actes sociaux exprimés au moyen de la violence verbale.

### **2.2 Le mépris**

Selon Bernard Claudine Moise (2020 :01) Geneviève et:

*« Mépriser signifie n'accorder aucune valeur ou encore une valeur dérisoire à un être ou à une chose. La même étymologie produit le mot méprise, au sens d'une erreur, qui est une autre forme de mauvaise estimation ou de mauvaise évaluation d'une situation. Ressentir et exprimer du mépris pour ce qui serait bassesse et abjection est un sentiment qui participe au processus de construction de notre système de valeurs ». (Moise et Geneviève, 2020 :01)*

Nous comprenons par-là qu'éprouver mépris ou adoration, parvient à une évaluation de la réalité extérieure.

Elles ajoutent dans la même page que

---

<sup>146</sup> On parle dans ce cas d'alexithimie

*« Le mépris (...) renvoie donc à la sphère des valeurs et des identifications à des modèles que nous nous efforçons d'atteindre. Le mépris peut aussi être un mécanisme de défense qui nous permet de nous protéger d'éventuelles frustrations. À l'inverse, le mépris prend une tonalité destructive dès lors qu'il devient le moyen de se valoriser par défaut, mécanisme par lequel rabaisser autrui ou ses valeurs et idéaux devient le moyen de se sentir supérieur. Le mépris est d'autant plus destructeur qu'il réactive chez le méprisé des blessures plus ou moins conscientes qui vont accuser chez lui le sentiment d'être méprisable, et ce particulièrement si le contempteur est un être estimé. »(ibid :01)*

Nous pouvons dire à partir de cette définition que le mépris consiste en une mauvaise évaluation de l'autre. Cette dévaluation tire son origine d'une situation ressentie ou pour parler comme les psychologues d'un « antécédent » : face à ce ressenti inférieur de soi, le mépris de l'autre vient camoufler ou réagir pour se sentir supérieur.

À ce sujet, Goossens (2005) juge que

*« parmi les N\_sent [noms de sentiments], seuls dégoût, haine et mépris se combinent avec des collocatifs exprimant la dimension de volition : prendre en haine, nourrir, vouer de la haine, prendre en dégoût, tenir en mépris... » ( Goossens ,2005: 6).*

A en croire Moise (2012), le mépris est un acte social dépréciatif indirect. Il est doté d'une valeur perlocutoire bien précise. Dit autrement, il s'agit d'un acte consistant à rabaisser voire catégoriser l'autre. Cette catégorisation tient du fait qu'il y ait un rapport de places inégalitaires : celles des dominants et celles des dominés.

Le mépris se particularise par sa capacité de surgir dans un discours ou dans un autre type interactionnel. Et cela pour stigmatiser et qualifier le faire de l'autre. Son émergence tire son origine d'une insatisfaction qui conduit au jugement d'un propos, d'un acte ou encore d'un être »

L'acte de mépriser traduit en son sein un sentiment de déni de l'autre, de refus, de dégoût et d'indifférence.il fait surface lorsqu'il y a prétention des individus à la légitimité de leur pouvoirs sur autrui pour parler comme Olivier Turbide et Diane Vincent.



La qualification péjorative englobe cet acte indirect qui est le mépris. la disqualification voire même la condamnation le particularisent.

Il y a lieu de signaler que le statut du méprisant et celle de méprisé n'est pas égalitaire. Larguèche exprime cette nature relationnelle comme suit ;

*Le fait d'être détenteur d'une position supérieure n'a pas en soi de caractère blessant .Certaines activités entraînent de par leur nature des statuts de dominants et des statuts des dominés. Mais la position de dominant produit facilement des comportements méprisants à l'égard de ceux qui ont un statut inférieur et par conséquent une position de dominés. ( Larguèche, 2011 :145 cité par Oulebsir, 2020 :224).*

A partir de cette définition , nous comprenons que le mépris vient du désir de contrer une divergence d'opinion ou de position<sup>147</sup> en assoyant son opinion ou en s'imposant soi-même comme supérieure mépris n'existe donc qu'en fonction d'un rapport inégalitaire entre les individus.

Toujours en rapport avec les places et les statuts, combattre l'autre avec les mots, c'est chercher à

*L'éjecter de la place (sociale, politique) qui est la sienne. [...] on le dé-place. C'est un déplacement violent et qui fait violence. Malmené, déplacé, accusé de tenir un discours et d'occuper une place ou une position idéologique qui ne sont pas les siens, cet interlocuteur se verra contraint de réagir, de reprendre la parole et très probablement de manière véhémente également .le processus est enclenché [...] faire mal et avoir le dernier mot, tels sont quelques-uns des objectifs du combat des mots (Windisch, 1987 :21 cité par Vincent, Diane, Laforest, M, Turbide, 2008 :96-97).*

Il y a fort à parier que le fait d'exprimer et de ressentir du mépris ne renvoie en rien à la réalité des êtres et des faire. Cela contribue uniquement au processus constructif de notre système de valeurs variables. Searle Harold's (2008 :521) exprime cette idée en ces termes

---

<sup>147</sup> Sociale, ethnique, physique, intellectuelle.

*L'on a besoin d'éprouver librement mépris ou adoration, et cela non seulement pour parvenir à une évaluation réaliste de la réalité extérieure, mais aussi pour pouvoir procéder à une identification sélective en assimilant les qualités désirables que l'on aperçoit chez les autres et en barrant la route aux traits de personnalité indésirables en s'en débarrassant (cité par Moise, C, Geneviève, B, 2020 :01)*

Le mépris est donc lié à un système de normes et de valeurs vagues et variables. Il est aussi « un mécanisme de défense qui nous permet de nous protéger d'éventuelles frustration » (ibid., ibidem)

Dans l'autre cas, le mépris produit un effet dévastateur lorsqu'il devient un moyen de valorisation de soi par défaut. C'est un mécanisme qui consiste à se sentir supérieur en rabaisant l'autre.

Du côté des méprisés, des blessures font surface. Elles provoquent chez eux le sentiment d'être méprisables surtout si le dédaigneux est estimé. Ce qui donne un pouvoir colossal au locuteur vis-à-vis de l'interlocuteur, c'est que le mépris se singularise pas sa négativité et par son intensité pour parler comme Fabienne Baider.

Quant à la relation entre dédain et mépris, certains pensent qu'ils peuvent être employés comme synonymes. Koselak (2005), par exemple, s'est intéressé au rapprochement entre dédain et mépris. Etant utilisés souvent côte à côte, cependant leur objet les divergent : l'objet du mépris est « contesté de façon plus radicale et abstraite, au sens où le jugement de valeur ne laisse aucun doute sur la négativité de ce qui est méprisé » (Koselak, 2005 : 7). Le mépris peut alors être défini, selon l'auteur, comme un sentiment irisé d'intensité et de négativité, qui donnerait un « pouvoir immense » au locuteur vis-à-vis de l'interlocuteur, ce pouvoir l'autorisant à procéder à une « discrimination éthique sur autrui ».

Le psychologue Michelle Larrivey distingue deux type de mépris : le mépris camouflé et le mépris –réaction. Dans *Guide des émotions*, Larrivey les définit comme suit :

*Le mépris-camouflage peut être considérée comme une émotion mixte. En fait il s'agit d'une attitude qui cache à la fois de la*

*colère et de la peur. Elle dissimule parfois aussi d'autres émotions comme la jalousie, la peine... La colère qui se cache derrière le mépris révèle une insatisfaction ou même une blessure. La peur qu'on y retrouve, c'est celle d'assumer cette douleur devant l'interlocuteur méprisé. Ce mépris fournit donc une double protection : il camoufle mon insécurité et il assène à l'autre un coup qui devrait l'affaiblir. [...]Mépris-réaction : lorsque j'avoue mon mépris, je change la nature du rapport avec l'autre. Plutôt que de me situer "au-dessus", je recherche le "contact" avec lui.*

Maintenant considérons cette conversation

A : (xxxxx)jmaa3a

Et groupe

B : sobhanlah rakom ghair tahadro batel [xxxxx] rakom ghair tanhiwlo f—rida chroul rani radia\

Louange à allah vous parlez vainement vous ne faites que lui enlever(xxxx)frida comme si je suis consentente\

A : hadik elkhatra (xxx)kan ferhan yadhak g3aad ysoni surement kach madar astaghfiralah ya rebi/

La dernière fois il était content il riait il est resté klaxonner surement il a fait quelque chose oh ! Dieu pardonne moi !

B : ma3ndhach karama haba tarfed wlido [xxxxxxx]/

Elle n'a pas de dignité elle voulait porter son enfant

A : Hiya rdat bedel hatatgouli kach makhasha/.

Elle a accepté la bassesse jusqu' à dire que quelque chose lui manque

B :Machikamel wahda chaba ma3ta :::tch rouhha kima 3lah,\

Pas toute fille belle ne se valorise pas pourquoi

A :Zahra hadouma matbaritch manhoum mazel nashakhoum\

Zahra ceux-ci je ne m'en suis pas débarrassée j'en ai encore besoin

B :Mazel madimarech ahay a3liaaa↓.

Il n'a pas encore démarré oh ! je pleure sur mon sort

Cette conversation correspond au deuxième type de mépris, c'est-à-dire le mépris réaction. A ce qu'il paraît, les filles ne sont pas d'accord sur les actes faits par l'autre fille : elle est, d'après ces propos, en relation avec un homme sans valeur « surement kach madar ».

Les interactantes pensent que ce qu'a fait l'autre fille ne va pas avec leur valeur à elles « ma3ndhach karama, haba tarfed wldo ». Là encore, elles pensent que cette fille belle « wahda chaba » doit se faire une valeur.

Dans ce cas, les interactantes n'adoptent pas une attitude méprisante en se plaçant "au-dessus de la situation". Bien au contraire, elles dévoilent un jugement qui correspond à l'inverse de l'estime, elles expriment leur désaccord à l'égard d'un comportement qui heurte leurs valeurs ou qui ne correspond pas à leurs exigences. Elles ouvrent la porte à l'expression limpide de leurs émotions, de ce qui les affecte réellement dans cette situation, des raisons pour lesquelles ce comportement les affecte.

En un mot, le mépris s'oppose à l'empathie de là que si l'empathie consiste en la capacité à s'ouvrir à l'autre et à se connecter à sa réalité voire à ses besoins, le mépris va aux antipodes de tout cela : Il édifie d'abord un mur puis s'élève dans une attitude de pouvoir pour rabaisser l'autre. Mais soulignons qu'il existe des dimensions d'ordre psychologiques se cachant derrière ces profils. Il s'agit d'individus pleins de colère refoulée et de frustration : l'exercice du mépris leur sert à à replacer leurs émotions négatives sur l'autre.

### **2.3 Les actes de condamnation**

Dans leur article intitulé « Entre reproche et insulte, comment définir les actes de condamnation ? », Claudine Moise et Marty Laforest avouent que

*« ces actes de condamnation sont nombreux et plusieurs d'entre eux sont apparentés, susceptibles d'apparaître en même temps et d'entraîner des réactions similaires, par exemple les actes tels que désapprouver, critiquer, ridiculiser, reprocher, réprimander, insulter, contredire ou défier » (Moise et Laforest, 2013 : 05).*

Elles ajoutent : « Dans les faits, ils se recourent plus ou moins et il est difficile de les distinguer les uns des autres » (ibid., 05)

De ce fait les deux auteurs ont emboité le pas vers une autre distinction plus « opératoire » entre deux catégories d'actes de condamnation : la condamnation du faire et la condamnation de l'être.

### **2.3.1 Les actes de condamnation du faire**

Il est question précisément de d'actes par le biais desquels un locuteur éprouve une insatisfaction à 'égard d'un acte ou d'un individu qu'il juge inadéquat, que cette personne soit absente ou présente. Cette condamnation ou insatisfaction est exprimée au moyen d'indices d'obédience sémantique et formel favorisant la connaissance de type de condamnation.

Analysons cette conversation

.A : Sobhanlah yak ho ! kolman3ayetlo felil manahakmouch,  
y3ayetlna bark sbah bach yjawezbina trik ?/

( louange à dieu mon frère à chaque fois que je l'appelle,  
c'est injoignable.il nous appelle seulement le matin pour qu'il  
passe le chemin avec nous)

B : E:::h walaghir sa:::h jamais tahakmo felil hadek masnou::m  
yakho m'::mer sam ya kho/

A : ya3ref slaho yak ho machi kima hna jayhin./


(Il sait ses intérêts o frère, il n'est pas bete cmme nous)

Cette conversation nous offre à la fois deux catégories de condamnation : celle du faire et celle de l'être. Dans l'acte actif de A, l'interactant condamne le faire de la personne absente « : Sobhanlah yak ho ! kolman3ayetlo felil manahakmouch, y3ayetlna bark sbah bach yjawezbina trik ? ».il s'agit plus précisément de lui reprocher le fait d'éteindre son téléphone quand la période des études est terminée « kolman 3ayetlo felil manahakmouch » et aussi le fait que cette personne soit uniquement en contact avec eux le matin « y3ayetlna bark sbah bach yjawezbina trik »

### **2.3.2 Les actes condamnant l'être**

Comme la violence verbale est corrélée au conflit personnalitique, elle repose souvent sur la condamnation de l'être que du faire. En fait, dans les actes condamnant le faire, le conflit est mis sur l'objet, « il y a trop de bruit et ça me dérange », mais dans les actes condamnant l'être, le conflit est mis sur la personne « vous êtes bruyants. Moise et Laforest (2013 : 6) schématisent comme suit

Tableau 8: types de conflit et actes de condamnation

Conflit sur l'objet	Conflits sur les personnes	
Il y a trop de bruit	Condamnation du faire	Condamnation de l'être
		
	<i>Tu fais trop de bruit</i>	<i>Tu es bruyant (en ce moment)</i> <i>Tu es (un individu) bruyant (de manière général)</i>

A en croire Laforest et Moise (2013 :06)

*Ce schéma illustre ces différents cas de figure. il montre qu'en cas de conflit sur les personnes, un locuteur peut exprimer son mécontentement au moyen d'un acte de condamnation du faire que de l'être. de l'un à l'autre, la flèche indique qu'il y a un continuum, car il ne s'agit pas de catégories étanches. Mais plus on va vers la droite, plus on détache le comportement litigieux de son espace-temps, et plus on essentialise la condamnation. la condamnation de l'être suppose en effet que l'on fasse du comportement fautif une caractéristique permanente de l'individu condamné. (Moise et Laforest, 2013 :06)*

Toujours dans la même conversation analysée maintenant, et plus précisément dans l'acte réactif de B, l'interactant condamne l'être de la personne absente par un indice ontologique « masmoum » « : Eeeeh walaghir sah jamais tahakmo felil hadek masmoum yakho m3amer sam ya kho »

En ce qui est relatif au continuum, cette conversation analysée en est le meilleur exemple : de la condamnation du faire (le fait d'éteindre son portable et d'être toujours injoignable) à la condamnation essentialiste de son être « venimeux ». Ou encore au seuil le plus élevé « plein de venin ».

Il en est de même pour la conversation citée infra ou il y eu passage de la condamnation du faire à la condamnation de l'être.

A : (xxx) doka kijit tal3a m les arrêts de cous (xxx)tawqaflek  
fiwast triq kilbagra↑

Maintenant quand j'étais aux arrêts de cous.elle se met au milieu du chemin

B : chkoun hadi?

Qui est -ce ?

A : les filles (xxxx) bach trouh mel coté wela tawqaf fiwast  
drouj↑.

La filles,au lieu de se tenir à coté elle se met au milieu des escaliers

B : ana tani tlaqit bihom tal3in fi drouj thet fi goblet ta3ha foq  
lakher

Anatani tlaqit bihom en train de monter elle met son gobet sur le truc \là

A : hmara chhal qalkatni/

Annesse, combien elle m'énerve

B : machi mrabyin 3labalek/

Elles ne sont pas éduquées tu sais ?

A : voila c'est pas tout le monde qui est bien éduqué.ça m'énerve.↑

B : ana ticket ta3 l bus nhato fi jibi(xxxx)/

Moi, le ticket de bus , je le mets dans ma poche

A ; même ana /

Moi aussi

B : choufi cartabli m3amer bazbel/

Regardes, mon cartable est plein de déchets

A ; dqiqqa wanwali narmi wa nji/

Une minute je jette et je reviens

B : ahi la poubelle

/Voici la poubelle

La conversation suivante est irisée de condamnation du faire et de l'être.Nous y trouvons même l'insulte ethnotypique .il s'agit plus précisément d'une conversation se déroulant entre deux filles et un garçon. Les condamnations sont adressées au garçon

A : (xxxxxxx) ighyalayi t3ayarniyi pasque dawaragh wahi taqchichin↑

Ces ânes- ci m'insultent parce que j'accompagne les filles

B : mais dktchini (xxxxxx) iwachou maragd3ayren asantafket awel à chaque fois (xxxxxx) th3almet beli dighyal outwarabanara non↑

Mais c'est toi ! pourquoi lorsqu'on t'insulte tu leur réponds à chaque fois tu sais que ce sont des ânes ils ne sont pas éduqués

C : nouhni tghamayen kan agbara oulach dachou arakhadman/

Eux restent toujours dehors ils n'ont rien à faire

A : (xxxxxxxx)/

B : khati i3lem beli daraw elahram ou3limghara [xxxxx]nouhni lah ghaleb maghlouqin fi rashom (xxxxx) ketchi thatakatasen awal thatbinatasend 3inani beli thatsathhit↑

Non il sait que ce ne sont pas des gens de famille je ne sais pas eux c'est plus fort qu'eux ils sont coincés dans leurs têtes

A : oulamek/

Y a pas moyen

B : machi amek adkatchi ida3agoun samhiyi.↑

Pas comment c'est toi qui es débile

A : (xxxxxxxx)/

C : loukan adafen adadawiren kan wahi taqchichin[xxxxx].t3ayarenk katchi

S'ils trouvent, ils accompagnent toujours les filles ,on t'insulte toi

B : katchi thatakatasen awel↑

Mais toi tu leur réponds

C : 3alkan achoughlikan thasousmat oukthouqi3ara alma3na.↓

Fais ce que tu as à faire et tu te fiches

B : ih daw3asou ayi omba3d adyas aditchakthay wayi 3alaniyi wayi 3alaniyi parceque dighyal dighyal outwarabanara outwarabanayi.↑

Oui le maudit après il vient se plaindre ceux-ci m'ont fait ceux-ci m'ont fait parce que ce sont des ânes des ânes ils ne sont pas éduqués ils ne sont pas éduqués



C : tu n'es pas obligé koulma atafghat outrouhet iyimanik  
(xxxxx)↑

Tu n'es pas obligé d'aller tout seul

B : ketchi ousandasbanayara beli katch daghyoul↑.ih  
thasbanayatazen beli katch daghyoul parceque thatakatzen  
awal

Toi ne leur montres pas que tu es un ane oui tu leur montres qu  
tu es un anes parce que tu leur répons

A : (xxxxxxxx)

B : khati ouydaqarara beli d les voyous↑

Ne dis pas que c'est des voyous

A ; (xxxxxxxx)

B : khati ouydaqarara beli d les voyous↑

Ne dis pas que c'est des voyous

A ; (xxxxxxxx)

B : ouydakar akhra↑

Ne me dis rien

A : adazen (xxxxxx) iwach (xxxxxx) ahlil adazen bezaf.

Ils viennent, oh ils sont nombreux

B : khadmanaken bel3ani il faut pas te laisser faire

On te fait cela exprès il ne faut pas te laisser faire

A : je vais pas me laisser faire

B ; iwachou imala thaqlet outhtafghatara yidantagh?

Pourquoi u ne sors plus avec nous

A : a3yigh g la citini nakini (xxxxxx)↑

J'en ai ral bol de la cité

B : tha3yit azags nouhni di3raben ,c'est normal (xxxxxxxxxxxxxx)↑

T'en as ral bol ? eux c'est des arabes, c'est normal nouhni  
di3raben iqoraynsan irkra elkouli ketch thatakatzen awal↑

La violence verbale pourrait être comme réaction à une menace ou une  
provocation. Analysons à présent ces deux conversations.

A : arwah arwah y araba ::k ↑

B : (b a c) khlas ba3di↑ ba3di ↑ba3di giultlek↑ y raja3ni 3aryan ?  
rohi rohi ↑

A : whadi hadra lihdartha ?↑

B : ana batard anya ?chouf nadabhak tahan wld rkhis↑

A :arawh arwah↑

B :‘au public non ratifié walah mahdart m3ah howa kan  
ychircjhili.

Dans cette conversation, il paraît que l’origine de la violence est causée par A. Ce dernier cherche à provoquer d’une manière ou d’une autre B « B ‘au public non ratifié Wallach mahdart m3ah howa kan ychircjhili ». La provocation est exprimée par le terme « ycherchili » (il me cherche). Cela s’est passé d’une provocation à une violence fulgurante allant jusqu’ à non seulement à la violence verbale mais à la violence physique« arwah arwah y araba ::k ↑ », « B ana batard anya ?chouf nadabhak tahan wld rkhis↑ », « B ana batard anya ?chouf nadabhak tahan wld rkhis↑ ».

Là encore, nous décelons l’acte de menacer par le verbe « nadabhek » ( je t’égorge). Cette conversation nous offre une violence fulgurante « caléodoscopique » allant de la provocation à la violence verbale, de la violence verbale à la violence physique, de la violence physique à la menace de mort. Comme le remarque Détrie, le désaccord appelle la notion de subjectivité « puisqu’on e peut être en désaccord qu’avec au moins quelqu’un et sur un thème particulier en partage.pour qu’il y ait désaccord, il faut de la sorte au départ un accord minimum » (Détrie, 2016 :01)

Romain pense donc que la notion de désaccord « informe donc de la désynchronisation de l’intersubjectivité (de l’interaction entre deux individus en présence), c’est-à-dire qu’il informe sur une absence d’adéquation entre des points de vue différenciés ou un point de vue et un comportement opposable) » (Romain,2019 :105)

Comme le constate Dominique Lagorgette, lorsqu’il est question de conflit entre les interactants, « rares sont les échanges verbaux qui ne puisent pas dans le réservoir de mots tabous que contient toute langue » (Lagorgette, 2006 :01)

Sur un échange d’injure, on entend souvent des commentaires comme « il l’a bien cherché » ou encore « il l’a bien provoqué », « c’est de la provocation ».Cela relève de la dimension proactive ou réactive des insultes

Les provocations auxquelles ils réfèrent «

*« Désignent tantôt le contexte comme l'élément déclencheur qui permet d'expliquer et d'une façon justifiée la réaction d'injure, et tantôt l'injure elle-même à laquelle aucun contexte ne peut être rattaché et alors perçue comme une sorte d'acte gratuit, qui n'a pas d'explication » (Largueche, 2009 :85)*

Mateiu (2014 :598) croit que

*Le contexte qu'on invoque le plus souvent pour expliquer telle réaction d'injure est le contexte immédiat, le dernier mot, le dernier geste, alors que d'autres provocations ont pu précéder. Dans les conditions de rapports animés entre certaines personnes, une injure peut surgir pour un prétexte futile, que la victime invoquera comme provocation, alors que le vrai déclencheur est toute une source de mesquineries indéclicats [...] l'acte de provoquer est une incitation à réagir, qui devient, dans le cas de l'injure, incitation à imiter. Le genre de l'injure détermine le genre de la réplique : à l'obscénité répondra l'obscénité, à la grossièreté et à la vulgarité répliqueront la grossièreté et la vulgarité, à des formules de rejet et d'exclusion répondront d'autres formules de rejet et d'exclusion, l'invective entraînera l'invective (Mattieu, 2014 :598).*

Nous sentons aussi la menace aussi dans les paroles de l'interactant (A) dans la conversation suivante

A : nti 'labali 'oman raki thawwssi raki habandirlek kima dertlaliqablek matzidich takharji madar w tahabsi laqraya chadi yedek emala↑

Toi je sais ce que tu cherches, tu veux avoir le sort de celles qui t'ont précédées

B : ih ana kont m'ah maqbila jalia ahderli 'la rima gali balek tasma' haya tnikli lahkaya pceque ana chaffthom fajardin qali sartini t'alamti san'a

Oui j'étais avec lui tout à l'heure, il est venu vers moi me parler de Ryma.il m'a demandé de ne pas colporter les paroles de peur qu'elle me niques l'histoire.porque je les ai vus dans le jardin.il m'a dit tu as appris le métier

A :Kraht wana nwakel rebi dok ana walit ndir wach kayen fi rasi w diri mlih fi balek kahba fok elard mankhaf mano↑

J'en ai ral bol de me remettre à Dieu maintenant je fais ce qui me chante et mets cela dans ta tete : je nai peur d'aucune pute sur terre

B: manhaqek amba'd njiblek shih

C'est ton droit, après je te transmets les bonnes informations

B :rak tchirchili?

Tu me churches?

A: manich m'ak nti

Je ne suis pas avec toi

Les insultes proactives et réactives proférées par les interactants sont fondées sur un conflit. Ce dernier fait surface lorsqu'il y a problème d'adéquation dénomminative« [...] la lutte [...]montre clairement à l'énonciateur initial que des frontières de sphères ont été violées du point de vue du récepteur »(Lagorgette, 2006 : 39).

Le volume sonore très haut de A vise à faire peur et reculer B en l'intimidant de cette façon. Sa position corporelle est modifiée dans l'espace afin de faire reculer B

*Dans l'interaction violente, les distances corporelles se réduisent graduellement, à mesure que la tension monte, comme si les deux opposants franchissaient tour à tour toutes les frontières de sphères, pour que l'un des deux absorbe l'autre. Ce rapprochement physique est souvent jalonné d'insultes de plus en plus fortes dans leur expression du mépris et du rejet de l'autre. [...] elles ne font que suivre verbalement la progression territoriale physique des belligérants, opérant une glose sonore et un sous-titrage langagier de l'évolution du conflit. En somme, elles rendent compte de la traversée des différentes frontières de sphères ( Lagorgette, 2006 : 39)*

L'insulte n'est dans ce cas, qu'un symptome.c'est un appel à l'écoute. « elle serait même le dernier bastion de la politesse :si chaque société a eu effet à sa disposition tout un arsenal langagier dépréciatif, c'est que cette banque linguistique renvoie à un besoin » (lagorgette, 2006 :39).

Dans la conversation qui suit , l'insulte est réactive mais pas par rapport à une insulte.Elle est réactive par raport à l'acte et au conflit

A :(xxxxxxxxx)

B ; maalich kifkif rabha wahed↑

Pas grave c'est pareil, son dieu est le meme

C ; masma'tech wach sra/

Je ne suis pas au courant de ce qui s'est passé

A ; aliyahder m3aha taklo tgoul ma3labalich wachnou/

Elle dévore toute personne osant parler avec elle. Elle se prend pour qui.

B ; ana malakher cha3ra sbah w tayahtelha, kelba melakher↑

J'allais l'insulter , chienne

D ; (avec c) (xxxxxxxx)

C ; n3al rasa dyalhahiatani aya dorka↑

Que soit maudite la race de sa mère.

D ; (xxxxxxxx) goulilha amantek kalba takhras

Dis lui je t'ai cru xxxxx

C ; goulilha nhar ga'ek, ragdet heta chab3et wjet tgawed doka ; ana bdayatla'li zbelwalh↑

Dis lui elle a dormi à satiété et elle vient nous engueuler maintenant

Edmond Marc et Dominique Picard (2012 :7) définissent le conflit comme

*Inhérent aux rapports humains.il fait partie des formes « normales » de la relation à l'autre au même titre que la « bonne entente », la coopération ou l'évitement. Et beaucoup de facteurs y mènent : la divergence d'intérêts, de points de vue ou d'opinions ; la défense identitaire, territoriale ou éthique, le désir de pouvoir, de possession ou de domination...le conflit peut donc jouer un rôle positif ou bien un rôle destructeur [.].La notion de conflit désigne une situation une situation relationnelle structurée autour antagonisme. Celui-ci peut être dû à la présence simultanée de forces opposées, à un désaccord, à une rivalité lorsque des acteurs sont en compétition pour atteindre le même but ou posséder le même objet (personne, bien, statut, territoire..) ou à une intimité*

*affective (animosité, hostilité humaine) (,Romain, 2019 :105-106)*

Cette conversation irisée de violence est reposée nécessairement sur un désaccord, « dans le sens ou des interactants (ou l'un des interactants par rapport à l'autre) se trouve en opposition interactionnelle sur un élément )(Romain , 2019 :106)

Nous avons rencontré aussi des conversations ou la montée en tension atteint son apogée pour passer après autres actes comme celui de mépris ou de reproche. L'exemple suivant atteste nos propos

A : (parle de B à C)hawbda yaskhen hatchoun yemat rassi↑  
3liman rani nahder↑ en anglais,3liman ↑?3liman 3liman  
↑3labalha beli ana rani nahder↑

B : asma :::::.'↑

A : hadi rahi tatkahben mliiiii ::::h↑ dok naghlek rassi mlih, dok  
naghlek reb rassimlih↑

A : (à B)nti yadin rebi↑ eliyji tahadri m3aah↑ haw bdaw ybano  
la3fayess, liyji yahki m3a rebek↑, ntiya wachno ma3labalich  
ana, 3azet tmanyik↑

B : wanta 'lach goulthi mana'rafhach↑

A : wa3lach jiti saksitini idana3rafha, wach kawed rabha,↑  
rebek melakher wachno↑

hadi rahi tatkahben mlih nti yadin rebi nti↑

Elle nous rappelle l'analyse de la violence verbale faite par Moise, Romain et Auger de la violence fulgurante étant

*Une montée en tension contextualisée qui se décline à travers différentes étapes (incompréhension, négociation, évitement, renchérissement, renforcement, ...) marquées par des déclencheurs de conflits (matériels ou symboliques), des marques discursives de rupture (durcisseurs, mot du discours, effets syntaxiques) et des actes de langage dépréciatifs directs (harcèlement, mépris, provocation, déni, insulte) à visée de domination.(Auger,2011 ;05)*

Analysons maintenant une autre conversation ou l'acte de menacer est très bien clair

A : jat belakhmis loukan kharjat m'ah ngoulek/

B : mazalkitakadbi lilia dok nroh l rab darkom doka↑

A : walah walah w ras mimti la'ziza manakdab\

B : choufi choufi ntouma rakom matfahmin↑ wafhamtek choufi choufi liliamakanlah tkouvri rohek ga' m'aya↑ wanti mazalki tahki m'a khiro w raki tahki m'ah à jour niklak yemak melakhar besah slaktilha jit hanahkilhoum w nzid natla' l dar jadek b les preuves↑

A : Kraht wana nwakel rebi dok ana walit ndir wach kayen fi rasi w diri mlih fi balek kahba fok elard mankhaf mano

B : manhakek amba'd njiblek shih

D'après ce que nous avons compris dans cette conversation, la copine de A le trahit en sortant en même temps avec lui et avec un autre. A veut confirmer cela en interrogeant la copine de sa copine. A ce qu'il paraît, celle-ci couvre sa copine. En conséquence, il commence à la menacer « mazalkitakadbi lilia dok nroh l rab darkom doka↑ ». A connaît très bien la famille de la copine de sa copine. Lus encore il sait très bien qu'elle sort avec un homme discrètement. Il l'a prise par la main qui lui fait mal.

A passe de la menace à la violence verbale et de la violence verbale à la menace : « choufi choufi ntouma rakom matfahmin↑ wafhamtek choufi choufi liliamakanlah tkouvri rohek ga' m'aya↑ wanti mazalki tahki m'a khiro w raki tahki m'ah à jour niklak yemak melakhar besah slaktilha jit hanahkilhoum w nzid natla' l dar jadek b les preuves↑ ». L'interactante B use donc de son intelligence : elle est restée calme et le baratine « manhakek amba'd njiblek shih ». De cette manière, elle a fait d'une pierre deux coups : elle s'est sauvée et elle n'a pas dévoilé son amie.

*« le nœud de tension donnera naissance à une cristallisation de la montée en tension, elle s'accélénera alors jusqu'à s'aggraver atteignant un point de non-retour.[...]plus largement ce nœud initie un conflit au sein de l'échange en cours.il peut trouver sa source directe dans l'échange lui-même mais aussi indirectement comme dans l'histoire (passif interactionnel entre les points de vue de chacun o entre un point de vue de l'un et une action de l'autre qui se matérialise par une montée en tension verbale »(Romain, 2019 :107)*

### 3 Synthèse

Nous avons vu, dans la première section de ce chapitre que certaines émotions se travestissent sous forme de violence verbale. A travers quelques exemples de notre corpus, nous démontré que la violence verbale peut être une dénomination émotionnelle. Les émotions les plus exprimées sont bel et bien la colère, la frustration, la jalousie, la peur bref ces émotions négatives. La notion d'émotion a peut-être l'air très anodin, elle frappe rapidement le linguiste par son caractère « fuyant et insaisissable », pour reprendre les termes d'Orecchioni.

Une focalisation sur la trace verbale violente de l'émotion est naturelle après la collecte de mon corpus. Les propos insultants remplissent, quelles que soient leurs destinations, des fonctions paradoxalement manifestes : ils sont un facteur d'intégration dans certains contextes en signant une proximité identitaire et affective comme ils sont un facteur exutoire vocal jubilatoire et /ou cathartique.

Comme un exutoire vocal favorisant la libération d'une émotion d'une colère et du mécontentement, Le langage fait défaut à certains jeunes : ils sont dans l'incapacité à exprimer ce qu'ils ressentent<sup>148</sup>. En conséquence, cela leur cause un amalgame continuels entre douleurs physiques et douleurs d'ordre affectif. La tendance à la violence verbale chez la jeune tire sa quintessence de leur incapacité de réguler voire de maîtriser leurs sensations et leurs émotions par le langage. la violence verbale leur procure donc satisfactions immédiates et anxiolytiques : tout ce qui pourrait être « une ébauche d'intériorisation » (Bertucci, 2006 :107) peut être évacué.

En recourant à la violence verbale, l'insulteur trouve le besoin d'extérioriser qu'impressionner l'insulté. Elle apparaît plus précisément comme un comportement d'ordre compulsif, à la fois défense, réaction à quelque chose qui serait ressenti comme une attaque. La violence verbale constitue alors « l'acmé du discours, en même temps qu'elle fonctionne comme un couperet nanti de deux fonctions, l'une de libération, l'autre de liquidation ».

Ensuite, nous avons montré, dans la deuxième section de ce chapitre qu'il y a aussi d'autres actes sociaux qui sont exprimés par le biais de la violence verbale : nous

---

<sup>148</sup> On parle dans ce cas d'alexithimie



nous sommes attardés plus précisément au mépris, à l'acte de condamnation et à l'acte de provocation et la menace.

## CHAPITRE 6 : Les manifestations représentées de la violence verbale

---

S'il y a volonté chez nous d'aborder la notion d'identité ici et maintenant, c'est parce que, nous citons Lagorgette, « lorsque j'interpelle ou que j'insulte, j'opère aussi une redéfinition sociale de moi-même, de l'autre, et de l'acte que j'accomplis au sein du groupe par le biais du langage » (Lagorgette, 2007 :02). Les propos de Lagorgette illustre parfaitement ce que nous allons faire dans ce chapitre. L'emploi des insultes est intimement lié à la représentation que l'on a de soi-même.

Ce chapitre présente dans une première partie ce qui a été dit au sujet de l'identité. Nous allons, premièrement, signaler pourquoi cette notion est difficile à définir. Nous passons secondement voir les concepts de l'identité individuelle et collective. Nous aborderons et nous discuterons troisièmes tour à tour les notions rivées à la notion d'identité telles que l'identification, la différenciation, l'ethos discursif (identité discursive). Nous verrons comment, à travers la qualification péjorative, comment le soi et l'autre sont redéfinis et quel est l'objectif visé. En dernier lieu, nous nous focalisons sur l'insulte comme configuration identitaire sous forme de stéréotypes, d'ethnotypes et d'ontotypes.

## **2. Focus sur la mêmété et l'altérité**

Aborder le phénomène injurieux depuis la dimension de l'altérité permet d'envisager autrement la nature de la relation des interactants, leur identité se constituant dans le rapport à l'autre. Il s'agit de braquer la lumière sur le rôle structurant de la violence verbale dans la construction dialogique de soi, la façon dont ce phénomène en tant que stratégie discursive participe à la construction de l'identité

L'altérité est représentée par les autres dans les relations interpersonnelles du sujet. Ainsi, la dynamique interactionnelle entre les individus semble, selon Freitag, importante dans la construction de l'identité. Il perçoit l'identité comme faisant partie d'une dynamique complexe, où plusieurs acteurs sont impliqués. Pour Freitag, l'altérité demeure une composante essentielle et que "la subjectivité ne se constitue comme identité qu'à travers la reconnaissance d'autrui » (Freitag, 1992 :4).

Selon Freitag, L'identité du sujet se construit dans ce mouvement de reconnaissance de l'un et de l'autre. Le lien social a, aux yeux de l'auteur, une importance cruciale dans la constitution de la personne, car c'est par un mouvement de

reconnaissance du semblable et du différent chez l'autre que l'identité du sujet est construite.

Chabrol va dans le même ordre d'idées que Freitag et pense que :

*D'après ce principe d'altérité, chacun des partenaires de l'échange est engagé dans un processus réciproque (mais non symétrique) de reconnaissance de l'autre et de différenciation vis-à-vis de cet autre, chacun se légitimant et légitimant l'autre à travers une sorte de « regard évaluateur » qui permet qui permet de dire que l'identité se construit à travers à travers une croisée des regards : « il a l'autre et il y a moi et ce de l'autre que je tiens le moi. (Chabrol, 2006 :341)*

Pour Freitag, si l'être humain ne possède pas cette capacité de réflexivité, il serait dans l'incapacité de reconnaître l'autre comme étant un être à la fois différent et semblable, et ne pourrait donc pas se voir lui-même comme ayant une identité. Le sujet n'aurait pas la capacité, sans la réflexivité, d'avoir une conscience de soi.

En lisant son article intitulé « identité sociale et identité discursive, le fondement de la compétence communicationnelle », Patrick Charaudeau part du même principe que Freitag en postulant qu'à partir de cette réflexivité exactement et de cette prise de conscience de soi que l'identité comme le fondement de l'être chez les phénoménologues :

*« est ce qui permet au sujet de prendre conscience de son existence qui se constitue à travers la prise de conscience de son corps(un être –là dans l'espace et le temps), de son savoir( ses connaissance sur le monde), de ses jugements (ses croyances), ses actions (son pouvoir de faire).l'identité va donc de pair avec la prise de conscience de soi.(Charaudeau, 2006 : 340).*

Nonobstant le façonnage de cette prise de conscience a besoin de différence, « de différence vis-à-vis d'un autre que soi » (ibid : 340). Disons les choses plus clairement, la naissance de la conscience identitaire n'est possible qu'en percevant l'autre comme différent. Cette perception n'est qu'une preuve probante de sa propre identité devenant alors : « être ce qui n'est pas l'autre » (ibid. : 340).

Le Psychiatre Ronald Laing qui a mis en relief le processus de la construction identitaire affirme que l'identité de soi ne peut s'enraciner et s'actualiser que par rapport à l'autre identité. L'identité individuelle ne peut être construite sans l'autre. Ce dernier est saisi dans le sens d'un individu ou d'un groupe social.

Le « soi » et « l'autre » se construisent voire se déconstruisent<sup>149</sup> par la stigmatisation et la catégorisation dans l'interaction vue par les pragmaticiens comme « un processus par lequel les acteurs sociaux se constituent comme sujets et construisent leur identité par des jeux complexes de rôles et d'attentes réciproques » (Chabrol, 2006 :18).

Sur le mode de la violence verbale, les interactants (se) construisent en déconstruisant. Souvent au travers de la qualification péjorative que la personne va apprendre qu'elle est stigmatisée, qu'elle va comprendre qu'on peut tout dire sur elle, ce qui va modifier non seulement son rapport à elle-même mais aussi au monde. Mais avant tout cela, c'est quoi l'identité ?

### **2.1.L'identité : cette notion aux définitions floues !!**

La notion d'identité<sup>150</sup> est réellement difficile à définir en raison de sa complexité. A en croire Charaudeau, Mainguenu, Lévi Strauss et Raphael, la définition de cette notion pose toujours problème.

Charaudeau et Mainguenu pensent que cette notion<sup>151</sup> « Centrale dans la plupart des sciences humaines et sociales fait [toujours] l'objet de différentes définitions, dont certaines sont assez floues » (Charaudeau et Mainguenu, 2002 :299).

La complexité de la question identitaire s'explique premièrement par le fait qu'elle résulte d'un croisement des regards : celui qui communique en cherchant à l'imposer et à la construire et celui qui interprète (le sujet interprétant), « lequel ne peut s'empêcher, à son tour, d'attribuer une identité à celui-ci en fonction de ses

---

<sup>149</sup> Les Termes qui sont très chers à Jacques Derrida sont son surnom Derrida, déconstruction et French theory

<sup>150</sup> La phénoménologie a traité de manière large cette question comme essence voir fondement de l'être : nous pensons particulièrement à Paul Ricoeur chez qui cette notion est devenue un outil d'analyse.

<sup>151</sup> Ceux qui ont travaillé cette notion sont Erik Erikson, William James, Sigmund Freud, Gordon Allport, George H. Mead, Marisa Zavalloni, Henri Wallon, René Zazzo, Pierre Tap, Lipiansky. Paul Ricoeur.

propres apriori » (Chabrol, 2006 :339). Secondement parce qu'il y a toujours cette volonté chez le sujet d'éviter le « piège de l'essentialisation » (ibid. : 339)<sup>152</sup>.

Raphael va dans le même ordre d'idées que Mainguenu et Charaudeau et juge que l'identité est complexe de là qu'elle favorise d'établir des relations entre des phénomènes très variés.

L'identité est une notion aux multiples allures, sans aucun doute du fait qu'elle a traversé aussi les barrières d'obédience disciplinaires, pour paraphraser Kaufman (2004) et comprend différentes acceptions telle que : l'identité individuelle, religieuse etc., ce qui fait d'elle une notion très polysémique dont la définition est tributaire en grande partie des orientations et des objectifs de recherche fixés.

Le caractère définitionnel protéiforme de l'identité favorise alors son appréhension selon différentes perspectives. Elle « se situe au cœur des interrogations sur les sociétés et n'appartient pas à un champ de recherche particulier » (Grean et Pernet, 2009 :07).

Là encore, Gottlob Frege a observé que l'identité est indéfinissable et cela tient du fait que toute définition est une identité. Elle est bel et bien transversale à tous les modes du discours. Ruano Borbalan (2004) explique que la complexité de la notion identitaire tire son origine de :

L'inscription de l'individu dans des groupes d'appartenance multiples, dans un maillage volontaire ou non, d'allégeances qui lui imposent des comportements et lui fournissent un ancrage d'ordre identitaire

*Le concept d'identité est, aux yeux de Lévis Strauss allant dans le même sillage que Bulot, intimement lié voire « attaché à la notion de permanence, de maintien de repères fixes, constants, échappant aux changements pouvant affecter le sujet ou l'objet par le cours du temps. ( Strauss, 1975 :81)*

Et à l'opposé de la langue, l'identité n'est pas quelque chose qui peut s'hériter ou s'offrir mais c'est davantage quelque chose qui s'édifie de génération en

---

<sup>152</sup> Tout être de discours a le désir de se voir ou de voir l'autre constitué en une identité unique et uniforme

génération, de là que la société évolue avec le temps et avec elle les idées, la vision du monde, les mentalités, etc., et ce qui était valide à une ère ne l'est plus à une autre ère.

Nous ne pouvons que reprendre les propos dubariens cités par Bulot et dire que : « L'identité sociale n'est pas « transmise » par une génération à la suivante, elle est construite par chaque génération sur la base des catégories et des positions héritées de la génération précédente, mais aussi à travers des stratégies identitaires déployées dans les institutions que traversent les individus et qu'ils contribuent à changer réellement » (Bulot, 2004)

Ce n'est pas tous les aspects de l'identité qui nous intéresse ici, mais il s'agit de braquer la lumière sur l'identité individuelle et collective et sur quelques notions leur étant liées telles que l'identification, la différenciation, l'ethos discursif (ou rôle langagier), la représentation et les configurations identitaires.

### **2.2.L'identité comme processus d'identification et de différenciation**

Quand le développement de l'identité est envisagé, la littérature relative aux mécanismes gouvernant son développement est, à l'heure actuelle, diverse. Son évolution résulte de plus en plus d'une interaction entre le contexte et la personne, mais la plupart des chercheurs sur cette notion se focalisent principalement sur des déterminants, et qui sont, le plus souvent, afférents à la personne. Seulement quelques-uns ont essayé d'élaborer une perspective à coloration interactionniste, prenant en considération des facteurs personnels et contextuels et des mécanismes en combinaison.

La conception de l'identification (ou assimilation) donnée par Pierre Tap nous paraît intéressante étant donné qu'elle est véhiculée de trois dimensions : dimension évaluative (la connotation positive /négative, cognitive (la catégorisation) et émotionnelle).

Nous le citons :

*Elle pose le problème de la recherche de l'identité de l'autre et de soi (ce qui fait que je suis, ou qu'il est, autonome et différent) et de la tendance à fondre ou confondre autrui et soi : rendre identique deux identités (...) elle serait liée aux interactions*

*internes et externes de l'individu avec l'environnement et avec lui-même, et aux pressions psychologiques ou sociales qui pousserait l'individu à ressembler à un modèle. (Tap, 1974 :71-72)*

Pierre Kaufman est, dans Encyclopédie Universalis, intarissable sur le fait qu'avec le processus d'identification, la notion d'identité soit « considérée non plus en tant que forme, mais dans sa genèse » cette ipséité comprenant l'ensemble des traits caractéristiques a besoin de s'identifier et de s'opposer<sup>153</sup> à l'autre pour donner sens à sa vie » (Kaufman, 2004 :188).

A en croire Kaufman (2006), c'est sur le rapport dialogique soi-autrui que s'édifie l'identité. Cette dernière est scandée par des socialisations d'ordre contradictoire. En faisant la synthèse des segments compartimentés et fragmentés de son expérience, le sujet réflexif forge donc son ethos en faisant un arbitrage entre ce que Kaufman appelle des soi possibles antinomiques. Le sujet réflexif en quête de cohérence oscille entre identification et différenciation, besoin de similitude et quête de singularité.

Dans le même sillage, nous ne pouvons pas faire abstraction de l'avis d'Edmond Marc pour qui l'identité est

*[...] à la fois ce qui est unique, qui se distingue des autres, mais elle qualifie également ce qui est identique, c'est-à-dire ce qui est parfaitement semblable tout en restant distinct [...] l'identité se construit dans un double mouvement d'assimilation, de différenciation et de distinction par rapport à eux.(Marc,2005 :34)*

S'agissant toujours de l'identification, L'embuche la plus importante à son étude est le nombre de sens divers que le terme possède, qu'il s'agisse de moult utilisations que la psychologie en général en a faites ou de l'utilisation psychanalytique du terme.

---

<sup>153</sup> Ce paradoxe qui nous passionne.ce rapport oxymorique qui nous attire



Il y a lieu de rappeler que la notion d'identification<sup>154</sup> a connu un développement considérable qui tient à son rôle cardinal pour la personnalité. Mais Pour ce qui nous concerne ici et maintenant c'est bien l'acception psychosociologique développée de la notion

En effet, pour paraphraser Diane Casoni et Louis Brunet, l'identification est le processus par lequel l'être humain se structure et se constitue. Par identification inconsciente, l'individu s'approprie une caractéristique d'un autre individu, qu'il s'agisse d'un défaut ou d'une qualité ; ce qui manie le sujet et le façonne en quelque sorte.

La définition la plus complète que nous avons trouvée est celle de Schafer. Il la définit en ces termes :

*À travers l'identification, le sujet présente comme sienne une ou plusieurs influences régulatrices ou caractéristiques de l'objet qui sont devenues importantes pour lui, tout en maintenant son lien avec l'objet ; le sujet peut désirer ce changement pour plusieurs raisons ; une identification peut acquérir une autonomie relative face à la relation d'objet dont elle origine même si elle est dynamiquement très significative (1968 :140). (Schafer, 1968, cité par Dian, Casonie, Brunet, Louis, 2003 : 130)*

Selon Jacques Brès, la construction identitaire est basée sur deux éléments centraux à savoir le processus d'identification et celui de différenciation. Jacques Brès braque la lumière sur cette dichotomie ipsité<sup>155</sup>/ altérité dans la construction de l'identité car c'est dans cette dialectique voire maïeutique du moi et de l'autre que chaque individu se différencie de l'autre.

Le père de la psychanalyse ne limite pas le concept d'identification au seul processus d'intro projection de l'objet dans le Moi ou le Surmoi. Il est question précisément de la

---

<sup>154</sup> ce concept prend de manière progressive une importance cruciale au plan métapsychologique

<sup>155</sup> Cette notion est chère à Paul Ricoeur

*« projection de l'Idéal du Moi de l'individu sur le leader d'un groupe puis une identification à cet Idéal projeté ; identification également aux autres individus de la foule comme partageant cet Idéal projeté auquel ils s'identifient ». (Diane, Casoni, Brunet, Louis, 2003 : 129)*

Comme processus conscient ou inconscient, l'identification et la différenciation favorisent la compréhension des fondements de l'identité personnelle tout en permettant de comprendre et de savoir comment l'homme intègre, à toutes les étapes de sa vie, les influences des personnes côtoyées, depuis les expériences d'obéissance relationnelles précoces jusqu'aux plus récentes. Cependant qu'est-ce que nous entendons par identité personnelle et identité sociale. ?

### **2.3.L'identité individuelle et l'identité sociale**

Nous rejoignons ici la définition que propose Kauffman pour qui l'identité sociale signifie « les grandes catégories sociales (...) auxquelles l'individu peut appartenir ouvertement : génération, sexe, classe, régiment etc. » (Kauffman,2004 : 188). Alors que pour l'identité individuelle, cela serait plus une

*« unité organique continue impartie à chaque individu, fixée par des marques distinctives telles que le nom et l'aspect et constituée à partir d'une connaissance de sa vie et de ses attributs sociaux, qui vient s'organiser autour des marques distinctives » (Kauffman, 2004 : 188).*

La première définition<sup>156</sup> de l'identité individuelle revient à Locke. Ce dernier s'est heurté à la question portant sur l'unité de l'identité personnelle dans le temps qu'il essaye de résoudre en postulant qu'« une personne est une conscience de soi incarnée capable de garder à l'esprit les phases successives de son existence ».

Locke insiste donc sur deux éléments capables de cerner l'identité individuelle. : il est question précisément de « la persistance d'une forme dans le temps (continued organisation) et dans la continuité de la mémoire de son propre passé » (De Carlo, 1998 :92)

A partir de cette définition nous nous rendons compte, d'une part, que l'identité d'un individu est ce qui est son « moi »<sup>157</sup> qui fait surface et se transforme à travers le

---

<sup>156</sup> C'est une définition qualifiée de moderne (xvII siècle)

<sup>157</sup> N'étant ni un produit immédiat ni d'ailleurs une substance immuable

temps. Nous avons affaire, d'autre part, à l'une des composantes de la personnalité renvoyant aux représentations que se font les individus d'eux-mêmes et des autres.

*Chaque individu, dès sa naissance, il appartient à un groupe, à une communauté, à une famille avec lesquels il partage un nom, une langue, un code de comportement. Ces éléments définissent son appartenance et aussi, dans une certaine mesure son identité personnelle. (Ibid :09)*

Pour dire les choses plus clairement, l'identité individuelle renvoie à la contribution de qualités<sup>158</sup> de chaque individu faisant surface grâce aux rapports établis avec autrui. L'identité individuelle et collective s'échafaude sur le rapport entre ce que nous sommes pour nous même et ce que nous sommes pour l'autre. C'est donc sur cette

*« Reconnaissance [qui est cette] valeur que les autres nous attribuent), l'unicité [qui consiste dans] (la possibilité d'affirmer notre singularité) et la similarité [qui est] (le besoin d'être reconnu comme appartenant à un groupe dont on partage certaines valeurs. » (ibid :91).*

Voilà comment grâce à ce mécanisme à la fois dynamique et évolutif de la reconnaissance, de similarité et de différence que les individus donnent sens et essence à leurs vie, chose sur laquelle Kauffman 2004 insiste toujours.

Pour paraphraser Edmon Marc (2006 : 28-36), L'identité personnelle, qui peut sembler être une notion simple, est un phénomène complexe et multidimensionnel. Elle a d'abord une signification objective : le fait que chaque individu est unique, différent de tous les autres par son patrimoine génétique. Cependant, elle est dotée d'un sens subjectif : elle fait allusion au sentiment de son individualité (« je suis moi »), de sa singularité (« je suis différent des autres et j'ai telles ou telles caractéristiques ») et d'une continuité dans l'espace et dans le temps.

L'identité collective, elle, se construit à partir de la conception que chaque individu, dans les relations interpersonnelles, possède. Ainsi, tous partagent une ou plusieurs identités collectives, soit autour d'une langue commune, d'un lieu de travail,

---

<sup>158</sup> Que ce soit positive ou négative

ou tout autre point de ressemblance. la conception de chacun renvoie aux représentations

Une fois la différence est perçue, il y a alors une sorte de déclenchement chez l'être de double processus d'attraction et de rejet à l'égard de l'autre. Prendre conscience qu'il existe du différent de soi, c'est en quelque sorte faire de l'introspection dans le soi pour le découvrir inachevé. D'où cette force qui nous meut vers la compréhension de l'autre. Par compréhension de l'autre, nous entendons sa saisie au sens étymologique et sa prédation au sens éthologique

L'identité se construit dans un paradoxe : chacun a besoin de l'autre dans sa différence pour prendre conscience de son existence, mais en même temps il se méfie de cet autre et éprouve le besoin soit de le rejeter, soit de le rendre semblable pour battre en brèche cette différence.

### **2.3.1. Identité ou rôle chez Goffman ?**

Les expériences sociales laissent l'identité individuelle dans un perpétuel mouvement. Selon les sociologues interactionnistes, l'identité n'est que la résultante de la socialisation.

L'identité se nourrit, à leurs yeux, grâce aux interactions d'ordre social et donc elle est le produit des rapports interactifs avec les autres et que, pour reprendre fidèlement le propos de Bres, « je n'ai pas une identité mais des identités qui s'actualisent selon l'autre, le type de contact que j'ai avec lui, le rapport qui le structure » (cité par Edmon, 2005 :15)

En lisant les propos de Bres, notre mémoire ne nous a pas fait défaut car nous avons pu voir la similitude de son idée avec celle développée par le grand anthroposociologue Ervin Goffman dans son ouvrage la mise en scène de la vie quotidienne lu entièrement en 2015.

Cela nous a rappelé non seulement les différentes mises en scène des « sois » des interactants observés par lui dans différents contextes<sup>159</sup> mais aussi l'idée de « rôles » développée dans son ouvrage intitulé *Stigma*.

Il est vrai que l'identité sociale<sup>160</sup> est reléguée au second plan dans les ouvrages et les dictionnaires, mais elle a eu sa part du lionceau dans les théories ayant mis l'accent sur la dimension sociale et collective de l'identité.

Même s'il n'est pas le pionnier à utiliser ce concept, c'est pourtant bien Ervin Goffman qui en ont produit les développements les plus substantiels. Dès ses premiers écrits, l'interactionnisme symbolique apparaît comme une théorie visant à expliquer comment se constituent les catégories de la vie sociale au cours des activités d'ensembles complexes de groupes<sup>161</sup> ou d'individus en coopération ou en opposition.

Mais c'est en 1963, tout particulièrement avec la parution de *Stigma*, qu'Erving Goffman en fait un outil d'analyse de l'identité. Dans cet ouvrage<sup>162</sup>, l'auteur montre que c'est par le stigmaté, conçu non pas comme un attribut spécifique ou une marque mais bien plutôt conçu en termes de relations que les interactants sont amenés à jouer un rôle.

Pour pousser les choses encore plus loin, il s'intéresse à la manière dont la différence entre le normal et le déviant s'institue dans la vie sociale. Il fait une analyse de cette relation qu'il appelle stigmatisation et qui lie un « handicapé » et un « normal, c'est-à-dire quelqu'un pêche par un stigmaté, qu'il s'agisse d'un handicap social ou physique, quelqu'un socialement de discrédité ou de « discréditable ».

A vrai dire, Ces notions du « normal » et du « stigmatisé » n'est qu'une métaphore de la vie en société. Ce sont des opinions qui s'opposent et se confrontent. Il y a toujours cette volonté chez « soi », lors des interactions et des rencontres avec autrui, de « typifier » l'autre afin de l'identifier.

---

<sup>159</sup> Nous avons terriblement compris que cette vie n'est que théâtre et que faire la différence entre soi et son simulacre est difficile.

<sup>160</sup> Cette identité est conçue en termes de socialisation

<sup>161</sup> Selon Goffman, la notion d'équipe définit la situation où l'acteur est pris à son propre jeu qui devient « son propre public », c'est-à-dire quand il a « intériorisé les normes qu'il s'efforce de maintenir auprès d'autrui, à tel point que sa conscience l'oblige et le pousse à agir d'une façon acceptable ».

<sup>162</sup> Il est considéré comme une sorte de chef-d'œuvre dissimulé.

Il suffit qu'une différence exhibée<sup>163</sup> soit traitée en inégalité pour que l'étiquette faite à autrui devienne un stigmaté. Cependant, il se peut qu'il y ait un écart entre cette « identité attribuée par autrui » et celle « revendiquée par soi ».

En conséquence, Cet écart entre les deux facettes de l'identité cause non seulement un malaise dans la communication mais aussi et surtout il provoque de la souffrance voire de la douleur psychique chez le stigmatisé.

Erving Goffman (1974 : 137) semble faire le distinguo entre rôle et identité : l'identité personnelle, ou la personne est un tout constitué de divers rôles : « Il me semble préférable de ne parler de rôle que pour désigner une aptitude ou une fonction, quel que soit le cadre dans lequel elle apparaît ; le terme de « personne » désignera le sujet d'une biographie [...] ». (Goffman, 1974 : 137)

C'est encore Goffman<sup>164</sup> qui le mentionne à des pages d'intervalles :

« Chaque fois qu'un individu participe à une activité, nous distinguons ce qu'on appelle la personne, l'individu, celui qui participe au jeu, et le rôle, la qualité ou la fonction qu'il y assume, tout en sachant qu'il existe un lien entre les deux » (*ibid.* : 263).

Goffman juge que chaque individu a une identité personnelle, une mémoire pleine de ce voyage étant sa vie, une biographie. Dans cette optique, l'individu se réclame d'une plénitude de capacités voire de fonctions. C'est justement cette capacité spécifique, qu'elle soit d'obédience professionnelle ou autre qu'Ervin Goffman (1974 : 136) qualifie de « rôle ».

Goffman réitère à maintes reprises qu'un individu stigmatisé « se définit comme n'étant en rien différent d'un quelconque être humain, alors même qu'il se conçoit (et que les autres le définissent) comme quelqu'un à part. ». Cet attribut constitue un écart par rapport aux attentes normatives des autres à propos de son identité » (*ibid.* : 136).

---

<sup>163</sup> Couleur de peau, taille, accent, démarche..etc

<sup>164</sup> Il a parlé de la fameuse formule « personne-rolé »

Si nous avons bien compris les propos d'Orecchioni, pour que les participants à l'interaction accèdent à leur identité mutuelle voire pertinente, il faut que cet accès soit reposé sur des savoirs préalables. Ces savoirs sont liés au type d'interaction engagée et aux partenaires conversationnels : « mieux on connaît x, plus est grande les propriétés de x auxquelles on a accès, et inversement » Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 157).

Robert Vion n'a pas manqué de dire un mot quant à la notion du rôle. Vion est convaincu que, nous le citons : « Non seulement le sujet est hétérogène, en ce sens qu'il se manifeste dans le discours sous des facettes identitaires diversifiées, mais il n'est jamais seul dans sa parole au point d'estimer que "ça parle" à travers lui » (Vion, 2001 :331)

A partir de ce qui a été dit écrit sur cette notion, nous pouvons dire à la suite des propos goffmaniens que le stigmaté tient son origine de la contradiction de deux identités sociales : l'identité sociale virtuelle<sup>165</sup> et l'identité sociale réelle<sup>166</sup>.

Sous cet angle, le stigmaté serait un désaccord entre ces deux identités, jetant un discrédit sur l'individu. Si la différence de cet individu portant un stigmaté est ignorée, on parle alors d'individu discréditable, si c'est le contraire, c'est-à-dire sa différence est connue ou visible, on parle dans ce cas d'individu discrédité.

Nous comprenons du même coup que chaque individu pourrait être plus ou moins exposé au stigmaté en fonction des circonstances, mais certaines personnes le sont bougrement plus que d'autres. Goffman évoque les dévalorisations corporelles (les défauts du corps), morales (tares relatives au caractère) ou « tribales » (, religion, race.). Sont nombreux les exemples de stigmaté : le passé des individus, l'appartenance à un groupe, les handicaps, l'orientation homosexuelle.

### **2.3.2. L'identité discursive et l'ethos discursif**

Dans son article paru en 2006 et qui s'intitule « identités sociales et discursives. De l'analyse de discours à la psychologie sociale », Claude Chabrol

---

<sup>165</sup> Caractère en puissance attribué à l'individu

<sup>166</sup> Attributs et catégories dont on pourrait prouver que l'individu les a.

remarque qu'au niveau langagier, « les usages de cette notion tendent à la réduire à ceux de statuts et des rôles sociaux » (Chabrol, 2006 :15)

Très originaux sont les propos d'Auchelin (2001 :93 rapportés par Maingueneau sur cette notion et que nous cautionnons d'ailleurs :

*La notion d'ethos est une notion dont l'intérêt est essentiellement pratique et non un concept théorique clair (...) dans notre pratique ordinaire de la parole, l'ethos répond à des questions empiriques effectives qui ont comme particularité d'être plus ou moins coextensives à notre être même, relative à une zone intime et peu explorée de notre rapport au langage, ou notre identification est telle que se mettent en place des stratégies de protection.(Maingueneau,2002 :17)*

L'éthos est défini par Constantin de Chanay comme « l'image que l'orateur donne de lui-même dans et par son discours » (De Chanay2006 :02).

Toute mise en scène de soi est produite pour faire un effet d'identification et d'adhésion sur l'interlocuteur. Pour les analystes français du discours, le concept « rôle langagier » est remplacée par celle d'« identité discursive ». Par contre, les deux concepts « rôle langagier » et « identité discursive » sont employés comme synonymes dans *Dictionnaire d'analyse du discours* (Charaudeau, 2002a, 2002b)et les deux notions sont employées simultanément.

Avec la linguistique de l'énonciation et l'introduction de l'affect dans le langage, la notion d'éthos va avoir un nouvel éclairage car, pour paraphraser Ruth Amossy, l'image de soi est saisie voire appréhendée à travers les traces verbales qui la construisent et la proposent au partenaire interlocutif.

Ce que veut dire en s'interrogeant sur l'image de soi qu'implique cette inscription du sujet dans la langue<sup>167</sup>.il insiste sur le fait que l'image de soi est afférente à l'être discursif et non à l'être empirique comme le préconise la Rhétorique classique :

---

<sup>167</sup> Benveniste a posé uniquement la problématique de l'inscription du locuteur dans la langue.Ducrot, lui l'a poussée



*« c'est en tant qu'il est source de l'énonciation qu'il se voit affublé de certains caractères qui, contrecoup, rendent cette énonciation acceptable ou rebutante. Ce que l'orateur pourrait dire de lui, en tant qu'objet de l'énonciation, concerne en revanche à l'être du monde » (Ducrot, 1984 :201) Avec l'identité discursive, la langue se distingue du discours*

Le thème de l'identité met en regard l'existence « d'un sujet qui se construit à travers son identité discursive, une identité discursive qui cependant ne serait rien sans une identité sociale à partir de quoi se définir »(Chabrol, 2006 :34). Cette définition nous montre à quel point l'identité discursive ne pourrait rompre ses amarres avec l'identité sociale qui la définit même : « cette identité discursive est construite à l'aide des modes de prise de parole, de l'organisation énonciative du discours et du maniement des imaginaires socio-discursifs. Elle est un « à construire-construisant » (Chabrol, 2006 : 348).

Le rôle social (appelé aussi « identité sociale »), nous renseigne Chabrol « est d'ordre sociologique et fonde le sujet parlant en légitimité, tandis que le rôle langagier (« identité discursive ») concerne les positions que prend un sujet dans le discours, et peut être classé, à son tour, en rôles locutifs et communicationnels. » (Ibid : 346).

Comme le mentionne Patrick Charaudeau, (2002 :35)« c'est par le langage que l'homme se constitue comme sujet parce que le langage seule fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'ego »Patrick Charaudeau illustre, dans l'article du Dictionnaire consacré au « locuteur »(2002 :350-351),le problème posé avec son modèle de la communication à deux espaces, externe(social-psychologique) et interne(sémio-linguistique), ou le « le locuteur est posé comme un participant externe à l'acte d'énonciation », doté de qualités d'ordre cognitif et social.il est différent du sujet communicant à qui le projet parolier est attribué, alors que l'énonciateur n'est défini qu'en tant qu'être de parole.

### **3. Les axiologiques négatifs comme structeurs d'identité**

L'instance énonciative « je » suis la première constructrice d'une représentation de soi ou de l'autre. Cette représentation pose le « soi » ou l'autre. Pour dire les choses honnêtement, elle classe le soi ou l'autre dans des formes réductrices voire stéréotypées, formes qui se reconstruisent et se rejouent dans une dynamique

interactionnelle. Le recours à ces formes stéréotypées peut découler de plusieurs raisons. Les représentations reposent inéluctablement sur la représentation identitaire de l'autre étant allée aux antipodes du même. Se valoriser passe par la dévalorisation de l'autre mais aussi redéfinir l'autre c'est se définir inconsciemment ou consciemment. Considérons cette conversation

A : Sobhanlah yak !!!ho kolman3ayetlo felil manahakmouch!  
y3ayetlna bark sbah bach yjawezbina trik/.

(louange à Dieu mon frère à chaque fois que je l'appelle,  
c'est injoignable. Il nous appelle seulement le matin pour qu'il  
passe le chemin avec nous)

B :E::h walaghir sah! jamais tahakmo felil hadek masmoum  
yakho m3amer sam ya kho/

Oui je jure que c'est vrai, i lest toujours injoignable la nuit, celui  
là est venimeux mon frère .il et plein de venin

A : ya3ref slaho yak ho machi kima hna jayhin./

(Il sait ses intérêts o frère, il n'est pas bete cmme nous)

Dans l'intervention initiative, (A) commence par poser un constat « Sobhanlah yak ho kolman3ayetlo felil manahakmouch ». A nos yeux, ce constat en début de tour de parole n'est pas anodin. S'appuyer sur ce constat n'est qu'un prétexte à dévaloriser après l'image<sup>168</sup> de la personne absente : « y3ayetlna bark sbah bach yjawezbina trik »

Dans un constat de ce type, nous remarquons que l'insulteur manifeste une volonté de rester dans les limites d'une légitimité d'ordre moral étant donné que, nous citons Lagorgette, « la violence doit être justifiée pour que l'on puisse y avoir recours sur la scène sociale » (Lagorgette, D 2006 :36)

Dans l'intervention réactive de (B), « eeeeh walaghir sah » (oui je jure que c'est vrai) constitue un tour de parole puisqu'il ne s'agit pas de ce qu'on appelle un continueur « ayant pour fonction principale d'inviter le locuteur en place à poursuivre » (Kerbrat-Oricchioni, 2005 : 37). Ce qui nous amène à dire que ce n'est pas un signal d'écoute ou un régulateur.

---

<sup>168</sup> On parle d'image et non de face car l'insulté est absent

L'interactant (B) confirme et s'aligne sur les dires de l'interactant (A) par l'expression « eeeh walaghir sah ya kho » et en répétant presque les mêmes propos « tahakmo felil », il veut donner plus de véracité au propos de l'interactant (A). Pour l'injuriaire, les particularités triées par l'injurier pour représenter l'injurié « visent à coller au plus près de l'image que donne la personne, cela « lui correspond bien ».

C'est une façon aussi de s'entendre sur les torts de la personne absente. Les autres interactants n'accusent pas réception mais nous pouvons imaginer qu'ils ont confirmé l'évaluation négative

Plus encore, l'interactant B ne se contente pas seulement de confirmer les dires de (A) mais il insulte voire traite le tiers absent de « *masmoum* » (venimeux). Face à un constat, (B) déclare comme en écho la recatégorisation venimeuse de delocuté. C'est une formule résolutoire qui renvoie l'insulté à son essence présupposée

En disant *masmoum*, l'interactant (B) entend le classer dans la catégorie des venimeux. Le terme utilisé concentre l'essence même de l'attaque empruntant le mode verbal sur le terrain de l'amoralité. Le fait de dénier son nom propre à partir du moment où le vocatif insultant prend le relais reflète le désir de ne pas reconnaître l'existence de l'autre comme individu. La mobilisation de ce terme montre qu'il construit un discours à vocation évaluative dont le but est de disqualifier la tierce personne absente.

L'interactant B recourt donc à une forme énonciative très récurrente à savoir la métaphorisation animale<sup>169</sup> qui « vise à nier l'autre dans ses particularismes humains (Heritier, 1999 :30). Rabaisser à l'animal, c'est indirectement faire offense, violenter l'image de l'autre, le recatégoriser et le dégrader.

A cet égard, Claudine Moise affirme que l'insulte : « Catégorise l'autre le réduit à une essence dégradante, négative, en ce qu'elle est une défiguration de l'injurié. L'injure permet de nier l'autre dans une prise de pouvoir affirmée. Elle permet de rejouer une identité. » (Moise, 2008 :193)

---

<sup>169</sup> Au serpent dont le venin est mortel

Très intéressant à observer que cette injure s'adresse indirectement au délocuté et s'actualise dans un effet de dialogisme interpersonnel, un je par rapport à un tu présent ou absent. Traiter une tierce personne absente de « *masmoum* » (venimeux), c'est sous-entendre qu'il existe son vis-à-vis naïf, bien-intentionné (ici les présents). Si l'absent est qualifié d'une certaine façon, le présent est qualifié explicitement ou implicitement, le présent se voit attribuer la qualité inverse.

C'est aussi une stratégie impliquant la réalisation d'alliances avec les présents et, inversement, l'exclusion de l'autre. L'évoquer sur la scène de l'énonciation est une stratégie d'éloignement pour le maintenir à distance. Cette déconsidération de l'autre absent peut être interprétée comme désolidarisation d'avec l'absent pour exactement marquer la solidarisation avec les présents. La face, dans l'insulte indirecte n'est pas visée mais c'est son image qui est dégradée

L'expression « *m3amer sam* » (plein de venin) permet de franchir une étape supplémentaire dans le degré de malice. Elle construit le prototype en ajoutant au sème « *sam* » celui de « *m3amer* », une signification de seuil élevé dans le domaine de la malice. Cette expression réfère de la sorte à la quintessence du défaut mis en lumière puisque représenté par le prototype. Cet aspect n'est pas sans rappeler le concept de prototypicalité. Le prototype est un « point de référence cognitif » (Rosch ;1975 cité par Kleiber, 1990 : 57).

Dans cette perspective, le principe de familiarité et celle d'une fréquence lexicale plus élevée ne constituent plus les critères permettant d'établir la référence cognitive du prototype. Il s'agit en fait de la représentation d'un exemplaire résumant ou condensant les propriétés saillantes de la catégorie. Le prototype n'est plus le meilleur exemplaire de la catégorie, mais une « entité abstraite construite sur la base des propriétés typiques de la catégorie » (Dubois 1982, cité par Kleiber, 1990 : 63).

L'appartenance à la catégorie repose alors sur un double cadre définitoire : d'une part, les propriétés typiques et, d'autre part, la ressemblance de famille. Les interactants présents peuvent se dédouaner : face à une personnalité venimeuse, il n'y a rien à faire. Ils ne peuvent être que victimes et pris au piège d'où d'ailleurs l'expression « *hna jayhin* ».

Comme nous l'avons mentionné avant, redéfinir l'autre c'est se définir. Dans l'exemple qui vient d'être analysé, le « masmoum » active son opposé, le « jayhin ». Ce dernier, dans ce contexte, joue le rôle de l'opposé.

### 3.1.L'injure spécifique et l'insulte non spécifique

Toujours dans le même exemple, L'interactant (B) qui est l'insulteur se sert d'une caractéristique qu'il trouve, ou bien de celle qu'il croit trouver chez sa cible (ici la tierce personne absente) pour établir sa profération. Dans ce cas, l'insulte est spécifique en ce sens qu'elle « spécifie son attaque, elle « particularise, elle qualifie une personne et pas une autre, elle dépeint au plus près du vérifiable ou du vraisemblable » (LARGUECHE, 2009 :79.) Avec les registres de « ce qui blesse ». Il est question sérieusement de « masquage » consistant pour l'insulteur à « exhiber » par le nom de qualité « masmoum » un « effet de spécificité ». Ce qui est généralement dévoilé est un comportement déviant par rapport à une norme d'ordre moral comme la contravention aux bonnes mœurs. L'insulte non spécifique<sup>170</sup>, elle, ne signifie plus que le fait insultant en lui-même comme l'expression « kain birmaï » dans la deuxième conversation analysée infra

Ce qui pourrait blesser la victime<sup>171</sup> même si le reproche pourrait être vrai, c'est bien le

*« fait que soit choisi et exhibé d'elle telle particularité pour rabaisser et dévaloriser toute sa personne et quand l'image négative correspond à celle que l'insulté craint de donner, c'est même le démasquage qui constitue la blessure plus que la représentation elle-même » (Larguèche, 2009 :80).*

Dans le tour de parole (3), L'interactant (A) recourt à son dénigrement et à celui de ses amis par l'expression « hna jayhin » (nous sommes débiles). L'interactant (A) veut susciter le sentiment d'appartenance. L'émergence de « hna » « nous » par substitution au « je » démontre de manière claire le désir de « rassembler ». Cette

---

<sup>170</sup> Par exemple quand un serveur traite sa patronne de pute, cela ne vise pas les pratiques sexuelles de cette dernière faisant allusion au départ à la « dévergondée qui fait commerce de son commerce », devient ici la femme méprisée à cause de son autoritarisme.

<sup>171</sup> En cas de colportage

manœuvre a pour effet de créer un lien de connivence avec les interactants, une sorte de solidarité dans la délinquance.

Le « hna » (nous) fait alors appartenir l'énonciateur et ses interlocuteurs à une même communauté, produisant un effet rassembleur. Ce qui nous laisse dire que L'usage de « hna jayhin » n'a pas pour but d'atteindre sa face ou celle de son groupe mais d'offrir aux injurieux une image de soi conforme à une identité attendue dans le cadre d'une représentation d'équipe<sup>172</sup>. Il marque ainsi leur proximité et leur complicité.

L'emploi de « hana » (nous) renforce et manifeste la cohésion des interactants par rapport à l'« Autre » qualifié de « *masmoum* » (venimeux). Avec « hna jayhin », (A) veut entrer avec le reste du groupe et conformer ses sentiments et sa conduite avec ce que le psychiatre Bion nomme « les hypothèses de base <sup>173</sup> » car un groupe est

*« un lieu de fomentation d'images ». Avec « hna » (nous), (A) élabore un schème protecteur : « image d'un nous communautaire, esprit de corps, idéologie d'égalité par annulation des différences, narcissisme collectif » (Maisonneuve, 2004 : 74) En créant une « illusion groupale » gratifiante.*

L'instance énonciative « hna » révèle la reconnaissance d'une altérité trans-individuelle interne au groupe<sup>174</sup> : comme si elle est un appel et un rappel à une certaine identité commune. Cela nous rappelle la formule célèbre de Maïe de Biran : « des nous », cette « union sacrée ». De toute façon, même en dehors de toute menace, le groupe tend à exprimer sa solidarité en s'attaquant explicitement ou implicitement à l'autre. Avec le « nous » l'interactant (A) forme « l'Effet d'identité collective », pour parler comme Lagorgette.

Maisonneuve parle d « instinct grégaire », elle l'explique en ces termes

---

<sup>172</sup> Effet cyrano : théâtralisation de l'insulte pour se démarquer face aux écoutants.

<sup>173</sup> Elle désigne des attitudes ou plutôt des thèmes mentaux collectifs (group mentality), entre lesquels oscillerait la vie émotionnelle du groupe

<sup>174</sup> Le groupe de référence concerne non seulement les groupes sociaux identifiés spécifiquement comme exerçant une influence dans la formation de l'identité, mais l'ensemble des référents psycho-sociaux : les rôles, les normes, les mentalités, les systèmes de valeurs et les symboles en œuvre dans la pyramide sociale (Fischer, 2003 :196) cité par chaïbi hassiba

*Il n'y aurait donc pas lieu de faire intervenir pour expliquer les phénomènes de groupe d'autres mécanismes psychiques-ni d'autres concepts-que pour l'analyse du moi ; notamment d'invoquer cet « instinct grégaire » que la plupart des contemporains et Freud admettaient comme une évidence. Toute relation à autrui serait de nature essentiellement affective et relèverait de deux dynamismes souvent combinés : le désir et l'identification. Le désir-qui enveloppe toutes les formes d'« aimance » depuis l'attrait sexuel jusqu'à l'amour le plus spiritualisé-consiste à rechercher l'objet complémentaire en visant spontanément à sa possession exclusive ; il se manifeste initialement dans l'attachement à la mère. L'identification-ou plutôt les identifications » sont des processus plus complexes mais aussi primitifs ; ils concernent le « sujet » du moi et non une relation d'objet ; ce qu'on voudrait être et non ce qu'on voudrait avoir. (Maisonneuve ,2004 :72)*

L'altérité désigne « le caractère de ce qui est autre » (Lalande,96 :39). Ce concept philosophique singularise l'individu dans une relation basée sur la différence ou celui-ci construit son identité dans son rapport à l'autre. L'absent est notre opposé, notre contraire dans l'altérité discursive (présent) ces insultes cristallisent magistralement ces rapports relationnels conflictuels et au sein des interactions.

L'inventeur de la notion d « urbanité sociale » affirme quant à lui que l'identité sociale n'est que l'ensemble « des manières de faire, de sentir et de juger »( Durkheim, ,1922 :112 cité par Bouriaoua, 2020 :346).

Les prédécesseurs de Durkheim n'ont pas tardé à réitérer que l'identité groupale ou sociale renvoie à « l'image et à la représentation que le groupe a de l'individu. De ce fait, la construction de l'identité trouve son appui dans l'appartenance à un groupe. Cette appartenance autorise le « soi » à « naître de l'expérience sociale » ( Borbalan, 2004 :04) car ce « soi » pourrait « s'identifier que par rapport à l'autre »( ibid. :2004 :04) Le groupe social constitue donc pour l'individu son point de mire et fonctionne comme « un catalyseur privilégié de l'identification individuelle » (ibid. :04)

Cette idée d'eux et de nous est déjà bel et bien expliquée et étalée par Pernet Grandjean. Elle souligne qu'en réalité l'identité groupale voire collective est élaborée

« dans le cadre des relations multiformes (identifications, affirmations collectives et individuelles, désignations) entre individus et groupes, interactions qui, à un moment et dans un contexte donné fixe une frontière entre le eux et le nous » (ibid, :10). De même, c'est dans le cadre des interactions d'ordre social entre les individus que ce « va et vient » entre les identités individuelles se réalisent en favorisant la construction identitaire groupale.

On comprend du même coup que le résultat de cette combinaison produise un "Je-nous", une identité du singulier-collectif : il est la voix de tous à travers sa voix. Dès lors, il établit un "pacte d'alliance" entre ces trois types de voix (la voix du Tiers présent, la voix du Je). Pour ce qui est de l'image de soi, nous retiendrons la définition suivante : « idée composite que chacun se fait de son identité psychologique et sociale qui peut en retour influencer sur son comportement » (Lamour, , 2004) de cette définition, nous pouvons retenir deux idées fortes : c'est une représentation que chacun se fait de soi mais ayant un caractère social éminent, dimension qui peut en retour impacter son comportement

### **3.2. Les stratégies de la parole offensante dans la représentation identitaire**

Les fonctions basées selon des situations communicatives ont dévoilé que, contrairement à l'orientation générale- inscription du phénomène insulte dans l'échange dyadique( en tête à tête) est la forme prototypique de toute interaction verbale violente - les notables rôles observés étaient au nombre de trois : l'allocuteur qui prononce le discours (énonciateur), celui à qui s'adresse celui qui prononce le discours (énonciataire, allocutaire) et celui dont il s'agit dans le discours (le référent,).

En réalité c'est Evelyne Larguèche (1983) qui a mis en regard cette « typologie » des situations énonciatives. Selon elle, le phénomène injure ne se réduit pas à un seul duel entre celui qui injurie (injurier) et celui qui est injurié (injurié). De manière générale, il y a présence d'un tiers, et bien plus souvent l'injurier, au lieu d'injurier directement la personne concernée, s'adresse à celui que Larguèche nomme l'injuriaire en tenant des propos sur celui qui est concernée c'est-à-dire l'injurié.



Nous comprenons du même coup qu'une grande mitose se dessine, en fonction de la présence ou pas de l'offensé (injuré) sur la scène énonciative.

- L'injurier (ou offenseur) s'adresse à l'injuré (offensé)
- l'injurier ne s'adresse pas à l'injuré

Il résulte que l'injurier ou l'offenseur est celui qui émet la parole offensante, l'injuré ou l'offensé celui qui en est la cible et l'injuriaire ou l'offenseur celui à qui s'adresse l'injurier ou l'offenseur. Ces rôles nous mettent face à une situation où il y a :

- Présence ou absence de l'injuré au moment de l'acte d'énonciation injurieux
- Présence ou absence d'un injuriaire au moment de l'acte d'énonciation injurieux
- Présence d'un auditoire en plus de l'injuriaire.

Dans l'exemple analysé infra, l'insulté est absent, ce qui explique que la profération insultante n'atteint pas d'une manière directe la face de la cible, et pour cause puisque cette personne absente n'entend pas ce qui se dit. Elle joue à la fois par dialogisme interpersonnel (Bres,1997) sur la dénomination d'un tu à l'adresse du délocuté, et puise sa force dans la triangulation à laquelle participe l'injuriaire (ici les interactants présents) pour donner caution à l'insulte.

Il s'agit alors d'un acte indirect ne s'exposant pas *a priori* à la contradiction (puisque l'insulteur s'adresse soit à un insultaire, soit à l'offensé lui-même en le convoquant artificiellement sur la scène énonciative, sauf si l'insultaire présent ne partage pas le même point de vue sur l'insulté).

Au moment où Certains analystes du discours parlent d'insulte indirecte (Moise), d'autres parlent de médisance « parole dans le dos » (Larguèche) ou de dénigrement de la tierce personne absente (Marty Laforest, Diane Vincent) ou encore d'insulte délocutive (Laurence Rosier). Il s'agit d'une situation où l'injuré est absent donc délocuté.

Si le dénigrement peut apparaître comme une dérive de la critique, il s'allie avec le fait de médire, de dire du mal de qqn, en toute bonne foi, en non de la vérité, mais parfois aussi de façon mensongère. La médisance a la particularité de se pratiquer dans le dos c'est à dire celui dont il est question n'a pas connaissance des propos tenus sur lui.

Cette « parole dans le dos » (Largueche 2006 : 103.) vise à renforcer les liens entre les interactants présents. Analysons à présent une autre interaction dans laquelle opèrent en même temps la présentation de soi et la représentation de la tierce personne nous rappelant aussi la construction identitaire à partir du point de vue que l'on a sur soi et sur l'autre et cette « parole dans le dos » renforçant les liens entre les présents. Pour ce qui est de l'image de soi, nous retiendrons la définition suivante : « idée composite que chacun se fait de son identité psychologique et sociale qui peut en retour influencer sur son comportement » (Lamour, 2004). De cette définition, nous pouvons retenir deux idées fortes : c'est une représentation que chacun se fait de soi mais ayant un caractère social éminent, dimension qui peut en retour influencer sur son comportement. Observons cet extrait conversationnel

A : Ma3ndhach wach takhser tarbeh el3ib el prof↓

Elle n'a rien à perdre si elle se dispute avec le professeur

B : normal kain birmaii tatla3 lalmarikh/

Normal amphibienne, elle ira sur vénus

A : kitouchi nafs rouhi rouhi w qaltleg el3odria a3tini wajhak ndibouchi bih twalet

Quand cela touche l'âme vas vas elle t a dit la virginité donne-moi ta figure pour déboucher les toilettes avec

B : ana hmara 3amin m3aha heta douka bach dikouvritha

Je suis une mule j'ai deux ans avec elle et c'est maintenant que je viens de la découvrir

A w mahchmatch w galthalou mais samhili hadi hadra ta3 bent irhabi↓

Elle n'a pas honte en la lui disant mais désolée cest une parole de fille de terroriste

B yakhi hala yakhi↓

Quelle situation?

A l'image de ce qui se passe dans cet extrait d'une conversation, l'interactante (A) recourt donc à la métaphorisation animale pour désigner la délocutée. Cette dernière est renommée « kain birmaii » (amphibienne). De cette manière, l'interactante a nié la délocuté de ses particularismes humains. Elle l'a rabaissée à une grenouille. L'interactante (A) va même plus loin en s'auto désignant comme « mule »

Nous pensons qu'en orientant à l'avance l'interprétation, elle a atténué les dommages que pourraient causer la qualification péjorative à son image si elle était produite par l'interactante (B). Cela nous rappelle la construction de l'identité de groupe étant déterminé à partir du point de vue que l'on a et que l'on construit sur soi et sur l'autre. Il en résulte que les caractéristiques identitaires attribuées aux groupes ne sont jamais immuables mais élaborées de façon dynamique à travers les relations que nouent et dénouent les uns avec les autres au jour le jour.

Pour parler comme Lypiansky (1998 :140) et pour paraphraser, quand la première instance énonciative communique avec l'autre, elle doit se donner la possibilité de confronter ses représentations à celles des autres ; c'est en quelque sorte, prendre le risque de se voir renvoyer des images différentes de celles que l'on a soi-même et qui vont peut-être altérer la conscience de soi.

Son évaluation exprimée par des jugements de valeurs qui marque l'emprise de l'autre sur soi comme si « la réalité du "je" est une réalité déterminée par l'action, mettant en jeu le rapport à l'autre et alimentée par deux processus opposés ; l'identification et la dés-identification du moi (...)»(Lypiansky,1998 :140)

En ce sens, le langage est basé, en tant que praxis inter-discursive, sur une relation pratique d'un homme à autrui » (Vezeanu, 2004 :110). Ces mécanismes de perception qui donnent lieu à des représentations discursives de « soi » et de « l'autre », représentent l'une des interactivités : territoire dialogique. Sa matérialisation se fait par le biais d'un langage qui emprisonne le sujet dans une altérité à l'intérieur de laquelle, il devrait s'identifier pour se construire.

Son identité résulte des interactions verbales comme construction réciproque et évolutive constamment négociée et redéfinie en fonction de ce qui se joue, se marque, se définit dans les échanges en termes de quête, attribution et de reconnaissance intersubjective (Bretegnier, 2000 :9).

Cette quête identitaire se fait donc en fonction d'une relation circulaire dans laquelle le soi doit passer par l'autre, posé comme élément de référence, pour se définir. Cela dit, le soi et l'autre participent à la dynamique identitaire qui conditionne la communication. « Non seulement le sujet est hétérogène, en ce sens qu'il se

manifeste dans le discours sous des facettes identitaires diversifiées, mais il n'est jamais seul dans sa parole au point d'estimer que "ça parle" à travers lui » (Vion, 2001 :331) .

L'interactant n'est pas forcément la source de la parole émise; il est habité par la parole de l'autre ou l'autre parole (la doxa)<sup>175</sup> qui fait que le déchiffrement de soi devient problématique. La prise en compte de l'autre est une contrainte situationnelle importante puisque lui aussi intervient dans la détermination des enjeux de l'échange langagier. Et comme le disait Rabatel (2004), l'autre c'est aussi moi dans une posture de réflexivité.

En analysant les propos de l'interactante, nous nous rappelons l'idée de Charaudeau développée dans son article « tiers ou es-tu ? » : il est question de cette activité de « catégorisation du monde » consistant

*A construire des visions du monde en univers de discours qui résultent de la façon dont les êtres sociaux, à force d'échanges langagiers, se représentent le monde. Ils le font en partageant des savoirs de connaissance et de croyance, savoirs qui circulent dans les groupes auxquels ils appartiennent et qui sont mobilisés par un jeu d'interdiscursivité. Il s'agit ici d'une activité de sémantisation constructrice d'"imaginaires socio-discursifs". Cela exige du sujet qu'il possède une "compétence sémantique" (Charaudeau, 2000 Cité par Chaibi, 2013).*

Cela nous rappelle aussi la logique explicitée par Gumperz selon laquelle « la création de « we-group » passe par l'exclusion des autres membres de la communauté ; des lors, la séduction, dans sa double acception étymologique d'« amener à part » et de « séparer », prend toute sa valeur » (Lagorgette, 2012 :04)

Le père de la psychanalyse a démontré que l'identité correspond à une construction se particularisant par des discontinuités et des conflits entre différentes instances à savoir le Moi, le ça et le Surmoi, ce qui explique le fait qu'il existe chez chaque individu une sorte d'oscillation entre ce qu'il veut faire et ce qu'il peut faire.

---

<sup>175</sup>Ensemble des opinions reçues sans discussion, comme évidente, dans une civilisation donnée

Ces tiraillements entre ses pulsions et la norme sociale<sup>176</sup> composent l'individu en tant qu'être social. En conséquence, l'individu se trouve soumis aux balancements et pour être accepté au sein d'un groupe, il doit mettre à l'écart ses pulsions pour correspondre à la norme du groupe.

Jean Piaget, lui, a fait couler beaucoup d'encre sur la notion d'identité. Selon sa théorie « L'identité dépendrait avant tout du processus de socialisation de l'individu : c'est au cours de ce processus que l'individu intériorise un ensemble de représentations sociales propres à son milieu ou son groupe de référence » (cité par Ferréol, 2010)

Dans son article qui s'intitule « Qu'est-ce que l'identité ? » Alain de Benoist affirme que chaque individu possède une double identité, l'une individuelle et l'autre communautaire et selon lui la singularité individuelle est posée à partir de l'appartenance communautaire, ce qui revient donc à dire que l'identité individuelle est liée à l'identité collective, soit on s'en démarque, comme c'est souvent le cas chez les jeunes, soit on s'en prétend, c'est-à-dire, par rapport au groupe et de soi à soi. »

Cette quête identitaire se fait donc en fonction d'une relation circulaire dans laquelle le soi doit passer par l'autre, posé comme élément de référence, pour se définir. Cela dit, le soi et l'autre participent à la dynamique identitaire qui conditionne la communication.

Le groupe de référence concerne non seulement les groupes sociaux identifiés spécifiquement comme exerçant une influence dans la formation de l'identité, mais l'ensemble des référents psycho-sociaux : les rôles, les normes, les mentalités, les systèmes de valeurs et les symboles en œuvre dans la pyramide sociale (Fischer, 2003 :196). L'acception de l'identité comme étant produit à double dimension (individuelle et sociale) nous mène à dire qu'elle est à la fois imaginaire (une pensée, un sentiment) constituée d'une image subjective du réel dans des représentations mentales et une réalité "objective"<sup>177</sup>

---

<sup>176</sup> Ou groupale

<sup>177</sup> On parle de réalité objective ou d'identité objective qui est assignée au sujet et déterminée biologiquement et socialement dans ses traits essentiels.

En analysant notre corpus et en ce qui est toujours relatif à la situation de la communication dans laquelle l'insulte fait surface, nous avons remarqué que la situation de l'injurié est très complexe : un « je » qui s'adresse à un « tu » en tenant des propos sur « il » mais ce « il » délocuté au début a le pouvoir de prendre la parole.

Le partage d'un même espace interlocutif fait que la première et la deuxième personne sont rapprochées dans « une sorte d'intimité qui n'est pas forcément adaptée à toutes les situations. ». Soit la conversation suivante

A : wach lahkatek la voix ? (tu reçois ma voix ?)/

B :(b s'adresse à C) ba3ed adit ga3 laplaça

(éloigne-toi t'as pris toute la place)

A : (s'adresse à c en parlant de b) grib troh m3aha ldargana  
(bientôt tu partiras avec elle à Dergana./

B : ((B) entend la conversation qui se déroule entres (A) et (C)et leur répond) : manskonch tema yadiniya dini↓

(j'habite pas là-bas ah ma religion).

D (s'adresse à(E) en parlant toujours de(B) kifach takoul fi chawarma maqbilet !!

(Comment elle mange son plat de chawarma tout à l'heure !!!)

B (à(D) na3adin babak wenti ya tahana

(que la religion de ta mère soit maudite et toi batarde.

D : boukla ya zmar derbak elkamio

( machine à grue, la moins que rien, on dirait un camion t'a écrasé)

C : la touharifouna elkoran Ya johala

(ne falsifiez pas le coran oh ignorantes !!.

Nous avons remarqué que le statut de l'offensé est différent, et le fait de ne le classer qu'en troisième position révèle la place privilégiée que l'on confère aux deux premières (je et tu). Cette personne au statut de « délocuté », est donc présente sur scène mais absente du dialogue avec le « je » qui ne lui adresse pas la parole.

Nonobstant, dans cette conversation, même si le je ne s'adresse pas à l'injurié mais ce dernier (en tant qu'il ou elle) entend la conversation se déroulant entre un je et un tu sur lui. A (en s'adressant à c) et D (en s'adressant à E) convoquent l'offensé (B)

sur la scène qu'ils partagent avec des offensaires (C, E) sous la forme anaphorique « troh m3aha » « takol ».

L'interactante B entend les propos tenus sur elle-même s'ils ne lui sont pas adressés directement. Quand l'insulte n'est pas adressée à son destinataire vise à isoler son récepteur, elle « repousse hors des limites du groupe un individu par des accusations qu'elle énonce comme des prédicats et tente d'obtenir du groupe la validation de cette tentative » « cette prise de liberté dont la manière d'évoquer l'autre sur la scène énonciative signifie que l'on considère comme un intime au sens de Perret. » (68 ;11)

Cette conversation montre aussi que la mobilisation des insultes joue un rôle social conséquent, et même cardinal, dans la revendication et l'attribution de position et de statuts et comment ce phénomène langagier peut être engagé dans la construction interactive de l'identité, collective/et ou individuelle.

Alvarez et Chumaceiro (2010 ;945-964) ont remarqué que l'identité relationnelle observée entre les interactants est liée, à partir de l'identité personnelle, à l'identité communautaire. Ainsi, les interactants se rapprochent en recourant par exemple à des pronoms non marqués pour la politesse quand ils manifestent avoir des connaissances partagées (l'identité communautaire est la même) et ils se séparent quand ils ont l'impression que l'échange est tenu dans des cadres socio-culturels différents en atteignant la non –communication. Pour reprendre l'expression de Bravo (2004), les interactants construisent des images d'« autonomie et d'affiliation »

#### **1.4.1. Synthèse**

A partir de ce qui a été dit, nous pouvons dire que l'individu se sert du langage, dans notre cas violent pour prétendre à une identité et assigner une identité à l'autre, Mufwene affirme que l'identité *est* « fluide, dans ce sens qu'elle change selon le discours dans lequel le locuteur est engagé (Mufwene,1997 :162), et que la langue permet en quelque sorte la *mise en mots* de l'identité.

La langue d'un individu participe à sa présentation de soi, autrement dit sa façon de parler (ou la langue employée) détermine, d'une certaine façon, son identité, ou du moins celle qu'il souhaite mettre en avant. Les locuteurs se servent ainsi de la

langue pour véhiculer leur identité, et la langue parlée dépend exclusivement du choix du locuteur et surtout de l'image qu'il souhaite donner, ces quelques propos de Mufwene résumant bien cette idée :

*« Les locuteurs portent souvent plus d'une identité, la langue qu'ils choisissent de parler est fonction des circonstances et de la manière dont ils veulent y être perçus » (Mufwene , 1997 : 162).*

Le recours aux axiologiques négatifs est donc intimement liée à la représentation que l'on a de soi-même et de l'autre. Concentrons-nous à présent au phénomène insulte comme reconfiguration identitaire sous forme de socio-ethnotype et d'ontotype.

#### **4. L'insulte comme reconfiguration identitaire sous forme de socio-ethnotype et d'ontotype**

Toujours dans la thématique de l'identité, nous allons voir comment la violence verbale est intimement liée à la représentation stéréotypée que l'insulteur se fait de l'insulté. Représentation qui conduit l'injurier à enfermer l'injurié dans une identité conçue sous des aspects uniquement négatifs.

Les prédications d'ordre identitaires sont inscrites dans une logique de défense de l'égo et du groupe, contre le surgissement de l'alter. A vrai dire, en paraphrasant Amossy et Herschberg (2005) la construction de soi procède bel et bien par activation de stéréotypes lui en assurant la lisibilité.

L'identification est une forme d'invention de soi fondant sur des écarts qui attisent les tensions : tension entre l'un et l'autre. L'exclusion de l'autre et la valorisation de soi en écho. Selon cette auteure, c'est la stigmatisation qui est amorcée par l'identification exogène

Rosier déclare que toute appellation neutre en elle-même peut devenir insultante en contexte, dès lors qu'une catégorisation stéréotypique peut la qualifier. Elle juge que si l'insulte classe l'insulté en le stigmatisant, par un effet boomerang, elle classe aussi l'insultant.

Dans notre analyse, nous recourons aux catégories employées par l'école praxématique pour rendre compte de la stéréotypie discursive à savoir les socio-



ethnotypes et celle créée par la Belge Laurence Rosier : les ontotypes « ainsi nommés parce qu'ils visent des caractéristiques supposées ontologiques de l'individu (fainéant, imbécile » (Rosier, 2004 :35). Nous comprenons par-là qu'il y a un lien entre ces notions et celle de stéréotype.

L'insulte se formalise alors dans des reconfigurations identitaires sous forme de sociotypes (Lafont,1971), d'ethnotype (Jaques Bres,1993) ou d'ontotype (Rosier 2004). Nous jugeons intéressant d'éclaircir ces notions mais avant braquer la lumière sur la notion de stéréotype est primordial pour voir quel est le rapport qui lie les stéréotypes aux notions déjà citées.

#### **4.1.Les stéréotypes**

Ce qui est attirant dans ces notions de sociotype et d'ethnotype, c'est qu'elles n'ont rien d'insultant. Il est question d'appellatifs axiologiquement neutres mais qui se transforment en insulte dans des situations sociales voire discursives spécifiques.

Lafont n'a pas manqué de remarquer que

*L'ethnotype ou le sociotype simplifient, mais justement ce sont ces figures « simplifiées (ce qui n'enlève rien à la leur complexité sociologique) qu'il convient d'interroger les normes sociales, énoncées ou sous-jacentes, des ethnopyfications et sociotypifications en circulation.(Laffont, 1977 :126)*

Dans ses deux ouvrages le lexique clandestin et Petit traité de l'insulte, Laurence Rosier a affirmé qu'il y a relation entre les appellatifs axiologiquement neutres et les insultes : les appellatifs deviennent des insultes dans des situations discursives voire sociales spécifiques. L'exemple donné par Rosier d'appellatifs officiels, institués, « apparemment neutres peuvent fonctionner comme insultes (Arabe, communiste, paysan) lorsque l'un des programmes de sens se révèle dominer les autres à un moment donné de l'Histoire » (Laurence, R, 2004 :35)

Elle s'interroge sur la corrélation établie entre stéréotype et insulte. Elle affirme haut et fort qu'un processus de catégorisation est mis à l'œuvre en créant des « sociotypes », des « ethnotypes », ou encore des « ontotypes » et des « sexotypes ».

Selon cette auteure, c'est la stigmatisation qui est amorcée par l'identification exogène. Elle déclare que « toute appellation neutre en elle-même peut devenir insultante en contextualisation, dès lors qu'un identitaire doxique ou qu'une catégorisation stéréotypique peuvent la qualifier ». Elle ajoute à quelques lignes d'intervalles que « si l'insulte classe l'insulté par stigmatisation, par un effet boomerang, elle classe aussi l'insultant »(ibid :36)

#### **4.2.La notion de stéréotype**

La notion de stéréotype a fait l'objet d'une dure et longue histoire.

Son premier emploi revient bel et bien à Lippmann (1922), qui les définit comme des images dans nos têtes et des catégories d'obédience descriptive simplifiées par lesquelles nous cherchons à situer autrui.

Les stéréotypes sont de manière générale partagés socialement de là qu'ils sont entretenus et véhiculés par l'environnement social<sup>178</sup>

Selon Lippmann, les stéréotypes ont des particularités :

- les stéréotypes sont des idées socialement partagées ;
- ils sont rigides en ce sens qu'ils résistent à la preuve du contraire ;
- ils sont des généralisations et ils sont mal fondés ou faux

Cette dernière caractéristique est appelée par Lafont « refuge » soulignant que « Ces représentations d'identité, ces représentations réflexives s'appellent « vérité », « réalité », autant de refuges où l'on s'assure d'être quelque part, sans voir qu'on ne fait jamais que fuir la parole de l'autre dans le mouvement même de sa parole » (Lafont, 1977 : 126).

La définition donnée à la notion de stéréotype par Ruth Amossy (1991, 2006) se rapproche de celle de Lippman :

*Le stéréotype peut être défini comme une image collective figée, qu'on peut décrire en attribuant un ensemble de prédicats à un thème : le français est un fin gourmet, représentant d'une*

---

<sup>178</sup> Amis, famille, médias, société.

*culture raffinée et expert dans l'art d'aimer. C'est un savoir diffus qui relève moins 'une connaissance du réel, que de l'opinion partagée. Le stéréotype est par définition doxique. Le stéréotypage est l'opération qui consiste à penser le réel à travers une représentation culturelle préexistante (Amossy, 2006 :48).*

Ruth Amossy compare toujours la notion du stéréotype au « prêt à porter de l'esprit ». Elle souligne que

*Le stéréotype, c'est le prêt à porter de l'esprit. C'est l'idée préconçue que nous faisons du Maghrébin, du banquier, ou du militant de l'extrême gauche, l'image que nous portons en nous du Cobaye et de la vieille fille [...] En effet, notre esprit est meublé de représentations collectives à travers lesquelles nous appréhendons la réalité quotidienne et faisons signifier le monde (Amossy, 1991 cité par Ait Meziane, 2021 : 99).*

Dans le domaine des sciences sociales, le concept de stéréotype, nous livre Amossy,

*Est un concept contemporain introduit dans le vocabulaire courant vers la fin du XIX siècle et dans le domaine des sciences sociales à partir des années 1920[...] Le stéréotype dans l'industrie de l'époque, c'est donc l'objet imprimé dupliqué à l'infini grâce à la reproduction d'un même modèle. C'est le produit standardisé qui est à la clé de la diffusion et de la consommation de masse. Il règle l'échange en ouvrant l'ère des grands tirages (ibid. : 100)*

Dans un article publié en 2008, Henri Boyer a défini la notion de stéréotype comme

*Une sorte de représentation que la notoriété, la fréquence, la simplicité ont imposée comme évidence à l'ensemble d'une communauté (ou d'un groupe à l'intérieur de la communauté). il s'agit donc d'une structure sociocognitive figée, dont la pertinence pratique en discours est tributaire de son fonctionnement réducteur et univoque et d'une stabilité de contenu rassurante pour les usagers.(Boyer, 2008)*

### 4.3. Les ethnotypes et les sociotypes

Mettre en discours des représentations identitaires, qu'il soit question des manières de se dire soi mais aussi d'être interpellé ou nommé comme individu dans son identité nationale, sociale, sexuelle ou essentielle a été conceptualisée par le biais des notions originales d'*ethnotypes* « l'Arabe, le Belge » et de *sociotype* « le bourge, l'étudiant », mais aussi de *sexotypes* « le pédé » et d'*ontotypes* « le beauif ».

Brès parle de stéréotypes sociaux ou sociotypes en rapport avec la construction identitaire ethnique et sociale. Il estime que cette construction s'opère selon deux modalités à savoir différenciation et identification. Aux yeux de Brès, l'identité « ne préexiste pas au contact : elle est un produit socio-historique qui naît de lui » (Brès, 1989:94)

C'est donc sur cette modalité oppositionnelle voire maïeutique que l'identité ethnique se réalise. Le terme étant cher à Brès est celui de « sociocentrisme ». Ce dernier produit l'antagonisme suivant :

- Valorisation du Même VS dévalorisation de l'Autre
- Introjection VS extrajection

Dans cette situation, l'instance énonciative « je » expulse de soi et localise dans l'autre les sentiments, les désirs et les qualités qu'il ignore. Il parle de

- Homophilie VS hétérophilie

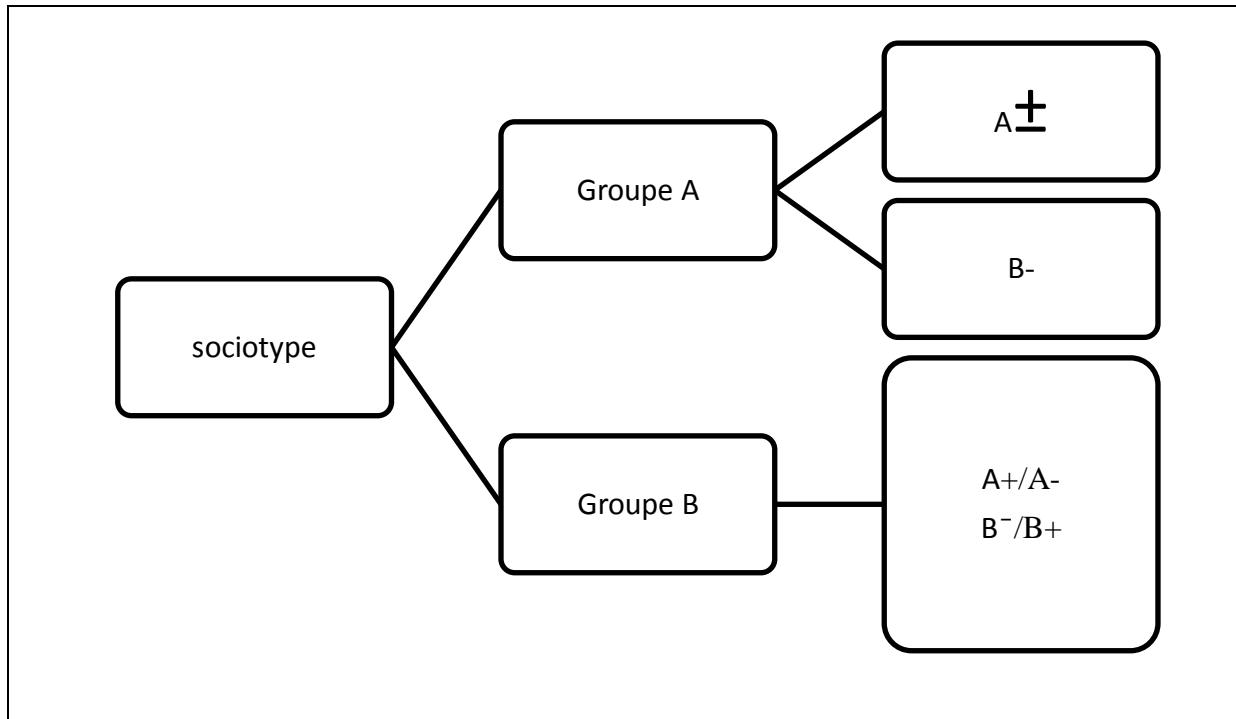
Comme d'un complexe véhiculaire de cette axiologie de l'affirmation et de la formation identitaire

- Le même est positif VS l'autre est négatif

Cet engagement tendant à valoriser le même et à rabaisser voire déjeter l'autre contribue à la construction des portraits stéréotypiques qu'il nomme sociotype.

Brès rapproche sociotype et ethnotype étant donné qu'ils construisent interactivement et puisent leurs structures dans le rapport de dominance : « soient A et B deux groupes sociaux entre lesquels il y a une tension et un rapport de dominance ».

Pour la représentation des conditions de la production des stéréotypes par les deux groupes il schématise comme suit :



**Figure 10: La représentation des stéréotypes**

La stéréotypie produite par A sur B constitue une manière de « légitimer sa domination ». Nonobstant, celle produite par B est une expression de contestation et de rejet de cette domination. De ce fait, le groupe B est incapable d'échapper à la pénétration de la stéréotypisation produite par A.

A en croire Brès, la stéréotypisation est assurément un processus de catégorisation selon lequel une classe procède à la définition d'une autre classe. Il présente dans ses analyses l'axiologisation s'opérant entre les deux groupes :

- Travail manuel vs travail intellectuel
- Tache d'exécution vs tache de direction
- Force physique vs gestion et réflexion
- Pas intelligent vs intelligent

Se définir et représenter l'autre procède souvent par le processus de catégorisation d'où résultent les ethnotypes. Il s'agit d'une opération d'ordre psychique selon laquelle le sujet recourt à la désignation du réel. De ce fait, le soi hiérarchise l'autre.

La catégorisation identitaire apparaît, dans ces enquêtes de terrain, indissolublement liée à celle de l'autre. Émile Benveniste énonce le principe théorique de cette corrélation : La conscience de soi n'est possible que si elle est éprouvée par contraste . La constitution des identités sociales rencontre face au nous, la désignation de l'autre : les immigrés faces aux européens. la catégorisation est rivée à celle de l'autre comme si la conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste, pour parler comme Benveniste.

Paul Siblot voit que « la nomination ethnique a pour première caractéristique de n'être pas individualisant mais catégorisant » (Siblot,1991 : 91). Le pionnier à parler de « sociotype » est l'analyste du discours Robert Lafon en 1971.

L'Encyclopédie définit les sociotypes comme une « une catégorisation de groupes d'individus en fonction de caractéristiques communes telles que la culture ou la qualité des individus ».

Le procédé identificatoire relatif aux sociotypes n'a rien d'insultant en lui-même, mais lorsque la stigmatisation est amorcée par une identification exogène, le sociotype devient insultant :

*et c'est là capital, il s'agit d'une race à laquelle n'appartient pas l'injurier et qui, de ce fait, par les mécanismes inverses de non- appartenance et de non- ressemblance, signifie l'exclusion ou le rejet de l'injurié de la « race » de l'injurier.*

Ce qui particularise le sociotype, c'est que l'autre est exclu uniquement dans l'immédiateté de la situation mais jamais en dehors d'elle. Puisque tu ne fais pas partie de notre race, je t'exclus, tu n'es pas des nôtres. Nous comprenons rapidement pourquoi exactement :

*« cette vérité-là que l'insulte, par son énonciation, donc par la relation qu'elle instaure dans la situation où elle se produit, « signifie à » l'injurié, et non la vérité de l'énoncé fondée sur l'appartenance ».(Larguèche,2009)*

La vérité serait en conséquence bien dans l'insulte, dans ce que, par son énonciation et la relation instaurée à travers elle, elle « signifie à l'injurié », dans ce qu'elle lui fait savoir.

Paul Siblot est intarissable sur le fait que définir l'autre, c'est se définir. Il juge que le fait de nommer se particularise non par la catégorisation de l'objet nommé, mais aussi cette catégorisation positionne inéluctablement l'instance nommante.

C'est la raison pour laquelle la nomination identitaire est en ce sens posé comme un acte de nomination spécifique : le point de vue exhibé par ce dernier, sous le marquage de sa dimension d'ordre expressif, participe *in fine* de l'ethos discursif de l'instance énonciative. L'exclusion de l'autre et la valorisation de soi en écho. « La dialectique du même et de l'autre à l'œuvre dans les relations interethniques engendre des représentations le plus souvent stéréotypées : les ethnotypes. Appliquée aux contacts entre groupes sociaux différents, elle génère des sociotypes .

Paul Siblot va loin dans ses réflexions sur la catégorisation identitaire. Il n'arrête pas d'affirmer qu'en catégorisant l'autre, nous définissons aussi qui nous sommes, ce que nous pensons de l'autre et comment nous nous situons par rapport à l'autre.

Dufour (2007 : 340) recourt à une belle expression renvoyant à la catégorisation, il s'agit plus précisément de cet « « acte de mise en ordre du monde qui consiste en plusieurs activités complémentaires ». Dufour fait un distinguo entre ces activités complémentaires :

*« Découpage du réel : le réel est découpé en fonction des perceptions et des savoirs culturels ;*

*- rangement : ainsi des entités sont regroupées autour de propriétés communes. Elles sont identifiables en terme de traits et/ou de formes ;*

*– nomination : la catégorisation permet l'attribution d'un noyau (avec des caractéristiques nécessaires et suffisantes) aux membres de la catégorie repérée dans le réel. »( Dufour,2007 : 340)*

Balibar pense que la notion du racisme est étendue à toutes les formes d'exclusion, c'est-à-dire toutes ces « connexions avec l'ensemble des pratiques<sup>179</sup> de normalisation et d'exclusion sociale »(np)

Le sociotype est donc une forme de nomination procédant par catégorisation qui serait adressée à un ensemble « ethnique » ou « racial ». La catégorisation, elle, repose sur la qualification ou pour parler comme Balibar « la normalisation »<sup>180</sup>. Il s'agit bel et bien d'un procédé d'obédience chiasmatisé favorisant le croisement voire l'enfermement d'un groupe ethno-racial dont la référence est orientée négative.

Les catégories d'amalgames sont connues par le procédé d'unification et d'homogénéisation<sup>181</sup> des populations étant variées en les mettant en types désignables, en ethnotypes fictifs voire stigmatisables. Ces types sont vus comme des altimètres de base de la pensée raciste. Pour que les choses soient claires, arrêtons – nous à cet extrait conversationnel.

L'insulte ethnotypique qui va être analysée dans cette conversation a atteint son seuil le plus élevé :

A : Loukan khdamtha fasif loukan jabt tonobil\

Si tu l'avais réparé pendant l'été t'aurais une voiture

B : goul walhdis wallah !!

A : =Kikalolo 900 wela 800 yakhdam kucha\

lorsqu'il lui a dit neuf cent ou huit cent

C kayana wahda fi bouzereah koul sbah trouh 3al 5 trouh  
koursa m3ah\

Il y a une à bouzereah chaque jour elle part à cinq heure

A : Khali hadek nhar da wahed l 3in dafla chhal dah\

La dernière fois, mon oncle maternel a pris un homme à Ain  
Dafla devine combien

:sab'amia 700.\

Sept cent

---

<sup>179</sup> L'objet n'est pas « l'arabe ou le noir mais l'arabe en tant que violeur ou délinquant »

<sup>180</sup> L'épithète qui vient se lier au substantif

<sup>181</sup> « les Maghrébins », « les Noirs », « les Arabes », « les immigrés »



B : tas'amia900 ?

Neuf cent

A : arba'tach 14 réservation machi koucha/

Quatorze réservation pas une cuisinière

B : 3lach

pourquoi

A : 3indafla yakho/

Ain Dafla mon frère

B : Réservation yakho mchi koucha/

C'est une réservation mon frère ce n'est une cuisinière

A : 3lah taxi chhal taxi chhaaal, ??

Pourquoi le taxi fait combien le taxi fait combien

B : Reservation za3ma nadik lbouj mnayel nak3ed m3ak heta la tnach 12 trouh twali, sonat lo laki3a 90alef, birkhadem 120alef falil chhaly dkhel dkhel 4mlayen↓

Réservation c'est-à-dire je te prends à Bourdj Mnayel je reste avec toi jusqu'à midi tu fais le va et vient, il fait comme cela lui chante Laki'a à neuf cent dinars, Birkhadem à Mille deux cent dinars, la nuit il fait entrer, il fait entrer quatre millions

B : Hadlayamat rah ba lamlayen

Ces derniers temps des millions dans sa poche

A : M3alakher machikifkif

A la fin ce n'est pas pareil

B : Kirahi 20/ mliha

Bien puisque elle est à vingt

A Chhal ydir l moto

Elle fait combien la moto

B : 24 hakdak

A tmanyek ya l'éléphant tmanyek ↓ya widatahtlek b 24 rani hna rak fi colmobia elkhiyana↓

B loukan troh ta »ti machi khair

A :3lach 24 rah tahlakni ntaya roho atmanyko bzabi

Pourquoi vingt quatre tu vas me nuire allez !vous niquez avec mon pénis

A : Elbareh hata wahed fihom maban

Hier personne n'a apparu

B :Troh tatrini yalkahba.

Tu vas racoler pétasse !

A Yarabek hablouk

Ton dieu ils t'ont rendu fou

L'insulte ethnotypique est « colombia elkhiyana ». A vrai dire, l'insulte n'est pas adressée à B.c'est une insulte indirecte : A classe les Algériens (procédé d'unification et d'homogénéisation) dans des types stigmatisables(les colombiens) connus par la trahison et autres choses. « Colombia » est un terme générique idéologiquement couplé avec une figure de la trahison et de la drogue. L'objet ici n'est pas le Colombien mais le Colombien en tant que traître et délinquant. Le rapport à l'individu ou au groupe nommé renvoie à la prise en compte du partage de l'image de soi et de l'identité. Il est souvent question de légitimité.

L'ethnotypisation est un processus à travers lequel, se fondent les images d'obédience collective :

*« La dialectique du même et de l'autre à l'œuvre dans les relations interethniques engendre des représentations le plus souvent stéréotypées : les ethnotypes. Appliquée aux contacts entre groupes sociaux différents, elle génère des sociotypes » (Brès, J, 1989 :05)*

Dans cette conversation analysée supra, il est question de deux personnes d'origine kabyle. Ils insultent indirectement les Arabes :

A Tilkan ri3raban ayi dayni i3oussan/

Regardez ces arabes ! ils n'attendent que ça

B : hhhhh

A : loukan adbadagh adasen ak dafiri ayema a3yigh azagwan↓

B ( Rires)

Si je m'arrête ici ils viennent tous derrière moi faire la queue, j'en ai marre de vous

(A) parle des étudiants arabophones à( B).il leur reproche le fait de faire tout le temps la queue «Tilkan ri3raban ayi dayni i3oussan ».Dans les représentations de A, les arabes aiment faire la queue « loukan adbadagh adasen ak dafiri ayema a3yigh azagwan ».Nous pouvons dire que A généralise le fait de faire la queue sur tout Arabe.

Il s'agit d'un mot neutre désignant une personne d'origine ou de langue arabe dans son usage habituel. Mais A l'a activé et l'a utilisé comme un ethnotype.

En effet, généraliser le fait de faire la queue sur tous les arabes est une insulte en soi. Avec l'accentuation sur « i3rabnayii », la tonalité est dysphorique. Selon son discours injurieux, l'Arabe est une personne malhonnête pratiquant le faux et le mensonge. Ils sont des voleurs. Joseph Shatzmiller parle de l'existence d'un certain isolement »

*le cas de l'insulte dite raciste dont le procédé consiste à qualifier une personne par son appartenance le plus souvent réel, et parfois supposée, à « sa race », sa nationalité, son groupe social, (selon la plus ou moins large acception donnée à l'adjectif « raciste »), montre à quel point l'argument de l'énoncé, le plus spécifique, le plus « vrai » celui de l'appartenance, n'est cependant pas ce qui est déterminant. l'argument qui porte juste, qui « blesse », passe en fait par la relation qu'établit l'énonciation. [...] grace aux liens métaphori-métonymiques (ressemblance et appartenance que l'injuteur instaure à partir de telle ou telle caractéristique qu'il extrait de l'injurié, ce dernier est d' (Larguèche, nd : np)*

Le mot en question est chargé avec toutes les connotations péjoratives liées au mot dans l'imaginaire de A. Ce dernier a classé les étudiants faisant la queue dans une classe et il a associé à cette dernière une série de stéréotype. Le comportement de A peut-être aussi expliqué de cette manière : dans l'imaginaire de A, l'identité arabe est dévalorisante et lorsqu'elle est stigmatisée A ressent une volonté de s'en démarquer. il confirme de façon comportementale mais aussi langagière son association à un autre groupe : celui des kabyles. Cette volonté dissociative de la majorité cache une peur anthropologique de ressentir un sentiment d'infériorité ou de dévalorisation. Du coup cette association à un autre groupe le débarrasse de ce sentiment d'insécuritaire.

C'est toujours ce contexte « qui permet de voir à quel moment un terme désignant de façon apparemment objective l'appartenance d'une personne à tel ou tel groupe social est teinté de nuances péjoratives et en arrive même à signaler rejet et exclusion » (Larguèche, 2009 :84)

Il existe alors des mots reconnus comme injures peuvent acquérir dans certains contextes une signification toute contraire. la plus cardinale dans l'orientation de l'interprétation est la nature du contexte où se déroule l'interaction : conflictuel, polémique, ou bien au contraire amical

Une autre insulte sous forme d'ethnotype a retenu notre attention dans cette conversation:

A : Mha thani tatmaskhar lahket 12 ta » lil madiklarat mawalo heta fatet 24 sa3a li ::::l ka ::::;mel majatch khalouna matmanyik !

Sa mère aussi elle n'est pas sérieuse, minuit est arrivé elle n'a pas stressé jusqu'à les 24heures passent .elle n'est pas revenue la nuit entière.ne vous foutez pas de ma gueule !

B := wrahi tahder w tgoul walah matghid rahet 3and sahbatha tbat↑

Et elle parle et elle parle encore je jure qu'elle fait pas de la peine elle est partie chez son amie passer la nuit !

B : besah chkoun had l yahoudi li gthalha ?

Mais qui c'est ce juif qui la tué

A : nas la kbir yamchi bkachiyat

La majorité marche avec des comprimés (de la drogue)

Dans cette conversation, A et B parlent au sujet d'une fille assassinée .Au début de la conversation, Ils reprochent à sa mère de ne pas avoir donné une éducation sévère à sa fille « Mha thani tatmaskhar », «wrahi tahder walah matghid rahet 3and sahbatha tbat↑ » .Après des reproches adressés à la maman de la défunte, les jeunes traitent le bourreau de « yahoudi » « besah chkoun had l yahoudi li gthalha ? ».

L'insulte ici est ethno typique en cela que B classe le bourreau étant un Algérien dans la catégorie des juifs « yahoudi ».il ne s'agit pas ici de désigner ou d'évoquer les gens par leur nationalité mais aussi par leur religion. Là encore il s'agit de réactiver le mot en le chargeant de connotations péjoratives.

Le mot « yahoudi » a un revers neutre mais sa réactivation par (B) le charge de prédication péjorative. Le terme « yahoudi » est un terme neutre en soi.il sert à désigner l'appartenance à une religion : le judaïsme.Mais avec le temps ce mot commence à revêtir des connotations péjoratives, « notamment en raison de l'hostilité

de la majorité chrétienne puis du racisme antisémite et a donné lieu à différents emplois métaphoriques » (Larguèche, nd :np).

Ces notions partent du lexique de la langue mais ayant eu en commun d'avoir interrogé les phénomènes de catégorisation voire de stigmatisation d'ordre identitaire. La vérité et la nature que chaque individu dévoile sur la tierce personne n'est irisée de subjectivité. L'insulte raciste est un exemple illustratif dont le procédé consiste à qualifier une personne par son appartenance à sa race, sa nationalité et son groupe social. L'emploi de ce « désignatif » « yahoudi » est utilisé par( B) dans la mesure où il convoque des interprétations dévalorisantes, négatives voire raciste, et ce, « en raison de leurs poids socio-historiques et des connotations qui leur sont associées » (Lagorgette et Vincent, 2011 : 29), et a donné lieu à différents emplois métaphoriques.

Le procédé identificatoire n'a rien d'injurieux en lui-même et, dans quelques situations, il est même revendiqué. Mais ici non seulement l'identification se fait par quelqu'un d'autre, mais surtout « et c'est là capital, il s'agit d'une race à laquelle n'appartient pas l'injurier et qui, de ce fait, par les mécanismes inverses de non-appartenance et de non- ressemblance, signifie l'exclusion ou le rejet de l'injurié de la « race » de l'injurier ». (ibid : 110)182. C'est cette vérité que l'insulte, par son énonciation, donc par la relation qu'elle instaure dans la situation où elle se produit, « signifie à » l'injurié, et non la vérité de l'énoncé fondée sur l'appartenance. La vérité est donc dans l'insulte, dans ce que, par son énonciation et la relation s'instaurant à travers elle, elle signifie à l'injurié, dans ce qu'elle lui fait savoir, par-delà mais aussi au moyen de l'énoncé lors de son énonciation.

Les notions d'ethnotype et de sociotype en partant des mots de la langue, principalement du lexique ont en commun d'avoir rencontré et interrogé les phénomènes de catégorisation, de typification et de stigmatisation identitaire. Dans un article intitulé La nomination identitaire : de l'inapproprié aux réappropriations, Arnaud Richard et Laurant Fauret jugent que

---

<sup>182</sup> L'argument de l'appartenance qui sert des moyens pour exclure l'autre dans l'imédiateté de la situation mais pas en dehors d'elle.

*« La complexité des usages de la notion de race appelle à une re-spécification liée à sa projection au sein de la circulation des discours. Les catégories d'amalgames, qui unifient et homogénéisent des populations diversifiées et hétérogènes – « les Maghrébins », « les Noirs », « les Arabes », « les immigrés » –, les érigeant ainsi en types désignables, en ethnotypes fictifs, stigmatisables, apparaissent comme les opérateurs de base de la pensée raciste, qui travaille sur des termes génériques idéologiquement couplés avec des figures de la menace (invasion, terrorisme, insécurité, chômage » (Richard et Fauret, 2015 :05)*

Mais il arrive que l'identité nationale soit dévalorisante et lorsqu'elle est stigmatisée l'individu ressent une volonté de se démarquer en confirmant de façon comportementale et langagière son association à un *sous-groupe*. Cette envie dissociative de la majorité cache une peur de ressentir un sentiment d'infériorité ou de dévalorisation, du coup cette association à un *sous-groupe* le débarrasse de ce sentiment insécuritaire.

Dans la conversation qui vient, l'insulte ethnotypique est abordée par le biais de l'humour chez les interactantes. Nous pouvons relever une mise en scène de la brutalité et de la dureté : on s'insulte facilement «kelba », «raciste ». La mise en doute ou la catégorisation de l'origine de l'autre « kbayli », « ain bessam »

A : ah yalkalba enti raciste babak kbayli w yemak kbaylia machatich lokhra nti raciste ta3 sah↓

Ah chienne t'es raciste ton père est kabyle et ta mère est kabyle tu n'as pas vu l'autre t'es une vraie raciste

B : wenti yal3arbia yalimatahachmich, ya lgablia 3ain bessam↓

Et toi l'arabe celle qui n'a pas honte mentalité démodée de 'ain bessam

A :Sma3ti ya raciste yaliklitouna↓

T'as entendu raciste vous nous avez tué

C : Raki t3ayri fina (xxxxxxx) ?

Vous êtes en train de nous insulter ?

B : Lala machinti nti basamia machi kbaylia/

Non pas toi toi es de 'ain bessam pas kabyle

Cette conversation nous montre aussi comment

*« se créent et se propagent dans une communauté les connotations péjoratives qui accablent les désignatifs ethniques ou raciaux. En filigrane, c'est toute la question de ce qui devient insultant qui est posée avec, d'un côté, le seuil de tolérance aux propos potentiellement vexatoires et de l'autre, l'ingéniosité à identifier des inférences ou des intentions à des propos qui ne le seraient pas nécessairement »(lagorgette,2012 :np)*

Toutes ces insultes qui sont dans la conversation qui vient d'être analysée sont lancées et souvent reçues sur un ton jovial et euphorique. Elles sont parties intégrantes de la socialisation par l'humour. Cependant, faut-il prendre au sérieux l'humour ? Si la réponse est affirmative, relever l'ambiguïté qu'il soulève et urgent : dans les plaisanteries ethnicisantes « gablia, kbaylia, ain bessam... », La frontière ethnique est écartée par une communion dans le rire sur cette frontière. Force est de constater que ces plaisanteries et insultes ne constituent pas une rupture vis-à-vis des autres échanges d'ordre verbal. Dans ce cas, ce que nous pourrions appeler « violence verbale » ne fait une irruption soudaine, elle est partie intégrante de ces rituels et de la socialisation entre pairs.

Certains présentent ce genre de rituels conversationnels comme « nécessaires à la communication [...] dans une bonne ambiance » (Ornin, 2008 :117). Si nous nous en tenons là, nous serions fondés à parler de « culture des pairs ». Cette dernière est à comparer à la raison chez Descartes car il s'agit de « la chose la mieux partagée du monde » des pairs.

La catégorisation identitaire apparaît, dans ces enquêtes de terrain, indissolublement liée à celle de l'autre. La constitution des identités sociales rencontrent face au nous, la désignation de l'autre : les immigrés faces aux européens. La catégorisation est rivée à celle de l'autre comme si la conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste, pour parler comme Benveniste

Dans un documentaire portant sur les ravages des discriminations raciales sur les vies des gens vu sur Planète Plus, nous sommes très consciente de l'impact de cette discrimination sur la psychologie des discriminations. Le documentaire montrait aussi comment les blancs américains apprennent de leurs fautes. Ces dernières consistaient à

traiter les sales noirs de nègres en apprenant aux enfants le respect de l'autre avec sa différence. Cela nous rappelait le titre d'un ouvrage sous le titre de *Ces mots qui tuent* d'Evans consacré à la violence faite aux femmes. .Maintenant qu'est-ce que une insulte ontotypique ?

#### **4.4.Les ontotypes**

Les onto types diffèrent des sociotypes et des ethnotypes en ce sens qu'ils « ne constituent pas le revers d'un appellatif neutre, mais sont déjà des péjoratifs » (Laurence et Ernotte, 2004 :03). Par contre, il y a convergence en ce sens qu'ils « visent l'individu par inclusion dans une classe d'individus » (ibid).

Les ontotypes se manifestent comme « des évidences anthropologiques : la stigmatisation supposée universelle de certaines catégories : les gros, les déficients mentaux. On qualifera ce processus d'essentialisation » (ibid.).

Selon Laurence Rosier<sup>183</sup>(2004 :40-41), l'insulte ontotypique se particularise par :

- 1- Sur le plan sémantique, l'ontotype est vu par les locuteurs comme « beaucoup plus faiblement marqué du sceau des idéologies historiques (les-ismes) que les ethnotypes et sociotypes, au point souvent de ne plus apparaître comme des insultes » (Rosier, L, 2004 : 40)
- 2- Les insultes ontotypiques sont corrélées à leur contexte situationnel. Cette corrélation est due au mécanisme énonciatif. Si les insultes etno-sociotypiques ne sont pas fondées sur « une cause extrinsèque pour être énoncée », les insultes ontotypiques sont vouées à l'échec sans le contexte pragmatique. Donc considérer leur sémantisme en discours est juste nécessaire :  
« tendanciellement, les insultes ontotypiques apparaissent dans des contextes situationnels spécifiques, propices à l'énonciation d'insultes déterminées » (Rosier, 2004 :40)
- 3- L'émergence des insultes ontotypiques dans les représentations communes est rare. Généralement, cette espèce d'axiologiques n'est pas tenu ni par la loi ni par la doxa. Ce qui explique que les ontotypes, hors du contexte réel, elles ne

---

<sup>183</sup> La créatrice de cette catégorie



sont pas tenues pour des insultes graves ; elles sont plutôt considérées comme des railleries, des critiques ou des colibets. Cette position tient pourtant de l'amnésie discursive. Dès lors qu'on se penche sur les situations concrètes, on remarque le rôle essentiel joué par ce type d'insultes » (ibid).

- 4- A l'opposé des sociotypes et des ethnotypes étant à la fois appellatifs neutres et insulte, Laurence Rosier ( :41) juge que cette distinction « s'amenuise dans la mesure où, pragmatiquement, les emplois hypocoristiques rendent les ontotypes acceptables (allez, idiot !plonge !) ». (ibid)

Dans notre corpus, nous remarquons que les insultes ontotypiques occupent le haut du pavé au détriment des insultes ethnotypiques et sociotypiques

Analysons maintenant cette conversation :

A : (xxxx) wach3ando/

Qu'est ce qu'il a ?

B : chkounhada?

Qui c'est ?

A :(xxxxxxxx) li fouk farid (Rires) sah ton age a3lih/

Celui en haut farid hhhh t'es plus agé que lui (ou tu le devances)

B : chkoun ?

Qui c'est

A :Ja3fe :::::r/

Djafer

B : lh ton a :::::ge wach↑

Oui t'es plus agé que lui ou oui tu le devances

C : smina::::↓

La grosse ou le gros

A : Ma3nidich, 3andi/

Je n'ai pas, j'ai

A : Jarna habs kahba↓

Notre voisin a arrêté une pute ou notre voisin la pute ou notre voisin arrête pute

B : Jarna kahba nikmo,yarebek meliroht 3and hadiklamra machikikont bera sema :::::a mazel chafet/

Notre voisin la pute nique sa mère ton Dieu depuis que je suis parti chez la femme-là dehors c'est-à-dire elle a vu encore.

B : Heta labrikiyat aditouhoum. !!!/

Vous avez pris même les briquets

Dans cette conversation, il s'agit de trois partenaires conversationnels. A ce qu'il paraît, A parle à B d'une personne délocutée nommée Dja3fer. Ce dernier est soit moins âgé que B, soit petit sur le plan mental. (C), pour savoir de qui il s'agit précisément, a caractérisé Dja3fer en le traitant de « smina » (grosse). Le mot « smina » est un onthotype car la grosseur est une évidence anthropologique de Dja3fer. (C) classe la personne délocutée dans une classe « celle des gros ».

Les ontotypes se manifestent comme « des évidences anthropologiques : la stigmatisation supposée universelle de certaines catégories : les gros, les déficients mentaux. On qualifiera ce processus d'essentialisation » (ibid.).

Il en est de même pour cette conversation où l'insulteur classe l'insulté dans une catégorie stigmatisée universellement à savoir la catégorie des mongoliens : nous avons affaire donc à un processus d'essentialisation et non d'identification.

A : Mango :::l, halou ::f lazem t3ich felghaba antaya.↓

(Mangolien, cochon, tu dois vivre dans la jungle toi).

B : (rires) Rak sur analilazem en3ich felghaba machin ta ?↓ (tu es sur que c'est moi qui devrait vivre dans la jungle et pas toi ?!!!)↓

A : (SILENCE) elbareh margadetch yak ho majaniiiiich n3as.

hier je n'ai pas dormi, je n'avais pas sommeil

B : 3la wa :::ch rak tkhamam rana hna ::

Concentrons-nous sur la conversation suivante

A : wach lahkatek la voix ? (tu reçois ma voix ?)/

B : (b s'adresse à C) ba3ed adit ga3 laplaça

(éloigne-toi t'as pris toute la place)

A : (s'adresse à c en parlant de b) grib troh m3aha ldargana (bientôt tu partiras avec elle à Dergana./

B : ((B) entend la conversation qui se déroule entre (A) et (C) et leur répond) : manskonch tema yadiniya dini↓

(j'habite pas là-bas ah ma religion).

D (s'adresse à (E) en parlant toujours de (B) kifach takoul fi chawarma magbilet !!

(Comment elle mange son plat de chawarma tout à l'heure !!!)

B (à (D) na3adin babak wenti ya tahana

(que la religion de ta mère soit maudite et toi batarde. D boukla ya zmar derbak elkamio ( machine à grue, la moins que rien, on dirait un camion t'a écrasé)

C : la touharifouna elkoran Ya johala

(ne falsifiez pas le coran ignorantes.

Dans cette conversation, l'insulte ontotypique est « johala » (ignorants ». (C) classe (A), (B), (D) dans la catégorie des « ignorants ». Ce dernier, contrairement aux stéréotypes et aux ethnotypes, n'a pas de revers positif : il s'agit d'une prédication péjorative reposant sur un jugement de valeur que sur une identification. Nous trouvons aussi le terme « jayha » en tant qu'insulte ontotypique dans cette conversation

A : asam'i barka masmata ta3ek yakhi lbaghla Yakhi, mais jayha ntiya\

Arretes de régoler, quelle bête, mais tu es débile toi!

B: a'lah besah wach daret?

Pourquoi, mais qu'est ce qu'elle a fait?

A:(xxxxx)walat hamra ga3\

Elle est devenue toute rouge

A:Tatbahlel aaaaahi/

Elle se fait débile

B:Leiteicia (xxxxxxxxx)/

A:Besah leiteicia a'lah dayra la mèche haka? walah tu la lisses pas chghoul caniche hhhh

Mais Léiteicia pourquoi elle a mis la mèche de la sorte? Je jure que tu la lisses pas.ça ressemble à une caniche

C :Appelez moi caniche

Yakdeb a3likom vive Mélissa

Personne ne vous mentira, Vive Mélissa !

Philippe Ernotte et Laurence Rosier affirment bel et bien que « les insultes ontotypiques consistent en des prédications péjoratives qui reposent sur un jugement de valeur davantage que sur une identification »(Rosier et Ernotte,2004 :40).

L'ontotype, contrairement aux ethnotypes et aux sociotypes, pouvant fonctionner comme appellatifs neutres, est toujours insultante. Nonobstant, insulte et appellatifs servent une même logique de catégorisation identitaire : les ontotypes : « ne constituent pas le revers d'un appellatif neutre, mais sont toujours déjà des péjoratifs (répertoriés en partie dans les ouvrages de référence que constituent les dictionnaires) » (Rosier et Ernotte, 2004 : 35). Observons dans cette conversation comment le terme « 3agoun » (débile) ne constitue pas d'un appellatif neutre, mais il est déjà un péjoratif :

A : (xxxxxxx) ighyalayi t3ayarniyi pasque dawaragh wahi taqchichin

B : mais dktchini (xxxxxx) iwachou maragd3ayren asantafket awel à chaque fois (xxxxxx) th3almet beli dighyal outwarabanara non

C : nouhni tghamayen kan agbara oulach dachou arakhadman

A : (xxxxxxxx)

B : khati i3lem beli daraw elahram ou3limghara nouhni lah ghaleb maghlouqin fi rashom (xxxxx) ketchi thatakatasen awal thatbinatasend 3inani beli thatsathhit

A : oulamek

B : machi amek adkatchi ida3agoun samhiyi.

A : (xxxxxxxx)

C : loukan adafen adadawiren kan wahi taqchichin.t3ayarenk katchi

B : katchi thatakatasen awel,

C : 3alkan achoughlikan thasousmat oukthouqi3ara alma3na.

B : ih daw3asou ayi omba3d adyas aditchakthay wayi 3alaniyi wayi 3alaniyi parceque dighyal dighyal outwarabanara outwarabanayi.

C : tu n'es pas obligé koulma atafghat outrouhet iyimanik (xxxxx)

B : ketchi ousandasbanayara beli katch daghyoul.ih thasbanayatasen beli katch daghyoul parceque thatakatasen awal

A : (xxxxxxxx)

B : khati ouydaqarara beli d les voyous

Ne dis pas que c'est des voyous

A ; (xxxxxxx)

B : ouydakar akhra

A : adasen (xxxxxx) iwach (xxxxxxx) ahlil adasen bezaf

B : khadmanaken bel3ani il faut pas te laisser faire

A : je vais pas me laisser faire

B ; iwachou imala thaqlet outhtafghatara yidantagh

A : a3yigh g la citini nakini (xxxxxx)

B : tha3yit azags nouhni di3raben ,c'est normal (xxxxxxxxxxxxxx)

Les auteurs déjà cités voient que si l'appellatif classe, l'insulte, elle, stigmatise la classe :

*L'insulte, aussi bien que l'appellatif, consiste en une prédication identitaire exclusive. Le discours tait d'autres nominations possibles-identités nommées-pour n'en retenir qu'une l'appellatif classe, l'insulte stigmatise la classe. (Rosier et Ernotte,2004 :11)*

Les ontotypes diffèrent des sociotypes et des ethnotypes en ce sens qu'ils « ne constituent pas le revers d'un appellatif neutre, mais sont déjà des péjoratifs » (ibid., ibidem). Par contre, il y a convergence en ce sens qu'ils « visent l'individu par inclusion dans un classe d'individus » (ibid :39). Elle est une forme d'invention de soi fondant sur des écarts qui attisent les tensions : tension entre l'un et l'autre.

Dans un entretien avec la spécialiste de l'insulte, Laurence Rosier résume en quelques mots les notions de sociotype, d'ethnotype et d'ontotype

*Dans le mécanisme de l'insulte, quelqu'un d'autre, et pas nous, choisit un trait de notre identité, que ce soit ethnique, sexuel, professionnel, etc. et nous réduit à ce trait identitaire. L'insulte relève d'une assignation identitaire parce que, la plupart du temps, les insultes relèvent des types suivants. D'abord, les ethnotypes (« bougnoule », « macaroni », « wallon », « flamouche »...). Puis, les sexotypes qui relèvent du sexisme, au sens large, (pas seulement au sens féministe du terme, si je dis à un homme « petite couille », c'est aussi une insulte sexiste même si le sexisme est historiquement attaché à la discrimination et à la stigmatisation des femmes). C'est donc tout ce qui relève des insultes à orientation sexuelle (« salope », « gouine », « pédé »...). Ensuite, les sociotypes, tout ce qui relève de l'ancrage socioprofessionnel et des stéréotypes, par exemple, avec « espèce de fonctionnaire » ou « paysan ». Et enfin, les ontotypes, où une caractéristique ontologise la personne. Par exemple, appeler une personne forte « le gros » ou bien le gardien au foot qui laisse passer des buts qui va devenir « la passoire ».(ibid)*

Philippe Ernotte et Laurence Rosier affirment bel et bien que « les insultes ontotypiques consistent en des prédications péjoratives qui reposent sur un jugement de valeur davantage que sur une identification ». Ces formes langagières transgressives peuvent endosser des significations différentes en contexte<sup>184</sup>. Elle est une forme d'invention de soi fondant sur des écarts qui attisent les tensions : tension entre l'un et l'autre. L'exclusion de l'autre et la valorisation de soi en écho.

*La dialectique du même et de l'autre à l'œuvre dans les relations interethniques engendre des représentations le plus souvent stéréotypées : les ethnotypes. Appliquée aux contacts entre groupes sociaux différents, elle génère des sociotypes : du côté de la classe et des groupes dominants circule, entre autres, une image — plus ou moins — dévalorisante de l'autre.(Brès, 1989 :15)*

---

<sup>184</sup> Les relationnèmes « sont à considérer à la fois comme des reflets, et comme des constructeurs de la relation »(Orechioni,1992 :37)

Certains ontotypes peuvent partager leurs traits définitoires avec des insultes sexotypiques et des socio-ethnotypiques<sup>185</sup>, elles permettent d'étudier les reconfigurations et les identités en construction sociale, dans leur rapport aux phénomènes de stéréotypies relayées et construites par différents vecteurs d'obédience médiologiques.

Rosier parle aussi d'une autre catégorie à savoir les sexotypes. Elle affirme qu'à la différence des autres « sous-catégories » d'insultes, qualifier une insulte de sexotype exige des conditions. D'une part, il n'est pas facile de repérer une insulte sexotype si l'insulté ne la reçoit pas comme telle. Dit autrement,

*Les sexotypes se situent à l'intersection des trois catégories et leur programme sémantico-pragmatique doit être étudié en fonction de la réception par le destinataire et les tiers éventuels. Selon qu'on y verra une dimension biologique, sociétale ou individuelle, le sexotype sera ethnotype, sociotype ou ontotype. Ainsi pour « Connasse !! » c'est souvent le programme de sens « conne parce que femme » qui l'emporte (et rarement « individu con, accessoirement de sexe féminin (Rosier, 2004 :40)*

Dans ce tableau, nous avons répertoriés les lexèmes fréquemment relevés dans notre corpus mettant en regard les insultes sous forme de sociotypes, d'ethnotypes et d'ontotypes. Il est à signaler qu'aucun comptage lexicométrique n'a été réalisé.

---

<sup>185</sup> Le documentaire montrait aussi comment les blancs américains apprennent de leur fautes de traiter les sales noirs de nègres en apprenant aux enfants le respect de l'autre avec sa différence. cela nous rappelait le titre d'un ouvrage emprunté au c c f sous le titre d : ces mots qui frappent dont nous avons ignoré le nom consacré à la violence faite aux femmes

Tableau 9 : l'insulte sous forme de sociotype, d'ethnotype et d'ontotype

<i>lexique</i>	<i>Ontotype</i>	<i>ethnotype</i>	<i>sociotype</i>
<b>masmoum</b>	+		
<b>halouf</b>			
<b>mangol</b>	+		+
<b>arabe</b>		+	
<b>yahoudi</b>		+	
<b>kbayli</b>		+	
<b>jayhin</b>	+		
<b>mangol</b>	+		+
<b>kahba<sup>186</sup></b>			
<b>smina</b>	+		
<b>kbayly</b>		+	
<b>kbaylia</b>		+	
<b>El3arbia</b>		+	
<b>gablia</b>		+	
<b>Ain bessam</b>		+	
<b>bassamia</b>		+	
<b>Colombia elkhiyana</b>		+	
<b>Termtekya bouterma</b>			
<b>yahoudi</b>		+	
<b>Bent irhabi</b>			+
<b>Tarf elham</b>	+		
<b>fayhat</b>	+		
<b>khanzat</b>	+		
<b>nakira</b>	+		
<b>elkhinzir</b>	+		
<b>I3raben</b>		+	
<b>bghal</b>			
<b>vagabond</b>			
<b>hayawan</b>			

<sup>186</sup> « les sextypes se situent à l'intersection des trois catégories et leur programme sémantico-pragmatique doit être étudié en fonction de la réception par le destinataire et les tiers éventuels. selon qu'on y verra une dimension biologique, sociétale ou individuelle, le sextype sera ethnotype, sociotype, ou ontotype



L'enjeu du système de places est crucial en ce sens que la place soutient fortement l'identité même du sujet. Elle est donc liée de façon très intime à toutes sortes de comportements observables et d'opinions sous-tendant la quête de l'unicité d'obédience personnelle. La composante collective, elle, fait surface dans les comparaisons entre un groupe d'appartenance et un hors-groupe. Communément appelée « identité sociale », elle est donc la partie du concept de soi qui résulte de la connaissance qu'à chaque individu d'appartenir à des groupes. Elle pousse l'individu à se concevoir par le biais des stéréotypes s'appliquant à ses groupes, et engendraient la similitude et l'interchangeabilité entre soi et autrui dans le groupe.

## **5. Synthèse**

Dans la première section de ce chapitre, nous avons abordé la notion d'identité de de là qu'elle opère une redéfinition sociale du Soi et de l'autre. Nous avons, premièrement, signalé pourquoi cette notion est difficile à définir. Nous sommes passées secondement voir les concepts de l'identité individuelle et collective. Nous avons abordé et discuté troisièmement, tour à tour les notions rivées à la notion d'identité telles que la différenciation, l'identification et l'ethos discursif. En dernière section, nous nous sommes focalisée sur l'insulte en rapport avec les stéréotypes. Elle est considérée comme configuration identitaire sous forme de sociotypes, d'ehnotypes ou encore d'ontotypes.

## CONCLUSION GENERALE

---

Comment m'autoriser à conclure un travail, qui, par passion se veut inachevé ?

Parvenue au terme de notre travail de recherche intitulé « violence verbale et socialisation groupale en périphérie des établissements scolaires/ universitaires : lycées Abdelkrim Souissi, Toualbi Thaalibi et bloc B de l'université d'Alger 2. », nous avons inscrit cette thèse dans sa majorité dans une « mouvance »<sup>187</sup> à savoir l'analyse des interactions selon la perspective de Kerebrat Orecchioni et Olga Galatanu.

En effet, cette étude qui se veut éclectique porte sur les différentes valeurs pragmatiques de l'insulte. Nous avons mis en exergue les valeurs tombées dans les limbes de l'analyse : il s'agit plus particulièrement de braquer la lumière sur ces valeurs non agonales que pourrait recevoir la violence verbale en contexte.

Ce travail est constitué de six chapitres. Notre objectif principal est d'envisager la violence verbale chez les jeunes selon une logique interne et propre aux jeunes. Il est donc loin de la considérer comme une forme « déviante ». Notre volonté de comprendre le fonctionnement de ce phénomène chez les jeunes est donc notre point de mire.

Pour ce faire, nous nous sommes basées, essentiellement, sur un corpus composé majoritairement d'enregistrements.

Il s'avère que, effectivement le phénomène injurieux, comme nous l'avons vu, relève du contexte qui, selon les cas, revêt plusieurs valeurs illocutoires. C'est précisément, sous l'influence de facteurs contextuels que ces valeurs sont paradoxales. L'analyse de la violence verbale en interaction nous a permis de conclure que :

Premièrement, certains contextes énonciatifs font en sorte que la violence verbale perde de sa nature vocative pour revêtir d'autres valeurs oxymoriques.

Nous avons démontré dans le premier chapitre analytique comment l'insulte peut, en contexte, avoir une valeur de solidarité. Nous avons précisément parlé d'insultes de solidarité, de « vanes » ou encore d'« insultes rituelles ». Ce type d'insultes est présent entre pairs. Ce qui explique que la relation interpersonnelle participe de près ou de loin à l'émergence voire à la variation pragmatique de l'insulte. Plus encore, nous avons vu, comment l'insulte peut devenir, en contexte, mot-doux grâce aux phénomènes linguistico-énonciatifs comme les adoucisseurs.

---

<sup>187</sup> Françoise Gadet (2005) parle de croisements, de transgressions des frontières

Nous nous sommes attardée sur l'évolution de ce type d'insultes de Labov jusqu'à aujourd'hui. En nous concentrant sur les corpus recueillis par Labov, Dominique Lagorgette et David Lepoutre, nous avons pu dégager les points divergents entre ces corpus et le nôtre. Cela nous a permis aussi de conclure sur la situation d'emploi des propos insultants malgré les usages sociaux et pragmatiques de ses formes.

L'insulte en contexte peut aussi jouer le rôle de ponctuant du discours. Contrairement à ce qui circule donc sur ce phénomène, nous avons prouvé qu'il peut se dévêtir de sa charge préjudicielle et devenir un facteur de liaison. Ce phénomène n'est pas toujours un échec ou un raté de l'interaction voire de la communication.

Par rapport à la première question que nous avons posée dans la présente étude « qu'elle est la corrélation qu'entretient la portée pragmatique de la violence verbale et le contexte d'énonciation dans lequel elle se déploie ? », nous récapitulons comme suit :

Le contexte d'énonciation est responsable de la variation pragmatique de l'insulte. C'est lui qui détermine la valeur que l'insulte porte. Ces valeurs sont multiples

L'analyse de notre corpus dévoile que la frontière entre ces valeurs est vraiment ténue et le basculement d'une valeur vers une autre est fort possible

A la question « quelle serait la spécificité de la violence verbale lorsqu'elle est proférée par des jeunes ? », Nous nous sommes rendu compte que toute parole violente ou pas proférée par un jeune, peut se voir attribuer plus d'un sens. De plus, l'interprétation tient d'un processus hybride faisant intervenir le code linguistique et le savoir partagé sur tous les plans.

Après avoir braqué la lumière sur les valeurs que peut avoir la violence verbale en contexte, nous nous sommes interrogé également, dans le cadre du deuxième chapitre analytique titré « la violence verbale : ce moyen de verbalisation émotionnelle bien particulière ! » sur certaines émotions se travestissant sous forme de violence verbale. Nous avouons que, dans ce chapitre, il y eu dérive d'ordre méthodologique : l'approche adoptée est beaucoup plus psychologique que linguistique.

Nous avons constaté que l'expressivité d'ordre vocal spécifiant la profération offensante ne traduit pas seulement un état émotionnel de l'individu parlant mais elle est aussi un moyen d'action contre offensif où est mêlé le souci de se protéger contre une menace.

Ce qui particularise certaines émotions, c'est qu'elles font surface de manière soudaine voire brusque déjetant l'individu hors de lui-même.

Toujours dans le sillage des émotions, le langage fait défaut chez cette population : les jeunes sont dans l'incapacité d'appeler un chat un chat. Cette incapacité à exprimer ce qu'ils ressentent leur cause douleurs d'ordre affectif. Cette tendance à la violence verbale chez eux tire sa quintessence de leur incapacité à réguler leurs sentiments : la violence verbale leur procure donc satisfaction immédiate. Elle apparaît alors comme comportement compulsif : elle est à la fois défense et réaction ressentie comme une attaque.

Il nous a été dévoilé aussi qu'il existe d'autres actes sociaux exprimés au moyen de la violence verbale. Nous pensons au mépris et la condamnation. Nous avons trouvé que, dans certains contextes, les jeunes recourent au mépris. Ce qui leur donne « un pouvoir immense ». Ce dernier les autorise à procéder à une « discrimination sur autrui ».

L'acte de condamnation, lui, fait aussi florès dans notre corpus. Et comme la violence verbale est intimement liée au conflit personnalitique, elle repose beaucoup plus sur la condamnation de l'être que du faire.

A la question cardinale : « comment est-ce que l'insulte participe à la construction et à la déconstruction de l'identité ? Ou encore, comment, à travers la violence verbale, se construit l'éthos de l'insulteur et celui l'insulté ? », Nous avons essayé de donner les réponses suivantes :

Il nous a été dévoilé qu'aborder le phénomène insulte depuis la dimension de l'altérité nous permet d'envisager autrement la nature de la relation interpersonnelle.

Dans notre corpus, le rôle structurant de la violence verbale dans la construction dialogique de soi est patent. Les interactants se servent du langage violent pour prétendre à une identité. Ils s'en servent aussi pour assigner une autre identité à l'autre.

Toujours dans la thématique de l'identité, nous avons essayé de voir comment la violence verbale est liée aussi à la représentation stéréotypée que l'insulteur se fait de l'insulté. Dans cette optique, la construction de soi procède par activation de stéréotypes lui en assurant la lisibilité.

Selon l'école praxématique (Brès, Lafont), il y a deux types d'insultes : les insultes sociotypiques et les insultes ethnotypiques. La Belge Laurence Rosier a ajouté ce qu'elle appelle « les insultes ontotypiques ».

Pour récapituler, l'analyse de la violence verbale en interaction nous permet de conclure que

- Certains contextes énonciatifs font en sorte que l'insulte perde sa nature vocative pour revêtir d'autres valeurs paradoxales voire oxymoriques ;
- La sémantisation des formes violentes sont considérées au niveau du discours en interaction qui se fait à partir de l'acte réactif nous orientant vers son échec ou sa réussite ;
- L'insulte participe à la construction et à la déconstruction de l'identité. Et à travers elle, se construit l'ethos de l'insulteur et celui de l'insulté
- Il n'y a que la situation énonciative qui pourrait nous dire réellement ce qui compte vraiment comme violence et pour qui
- Le recours à la violence verbale correspond à une certaine sociabilité. Plusieurs facteurs sont responsables de la variation de la portée pragmatique de l'insulte.
- Nous pouvons parler de situation d'instabilité d'emploi des propos insultants malgré les usages sociaux et pragmatiques de ses formes.

Ce travail a inconsciemment deux plumes, celle d'une chercheuse en sciences du langage et celle d'une chercheuse en sciences sociales<sup>188</sup>. Ce dernier côté est clair surtout en déboitant le pas vers ce que nous avons appelé violence verbale comme dénomination émotionnelle. Nous avons vu comment la violence verbale est devenue une trace orale de moult émotions.

Nous pouvons dire que dans la société algérienne, la violence verbale a accompagné la violence sur le terrain et comme le signale de manière imagée R.

---

<sup>188</sup> Deuxième licence

Bugarski : « l'artillerie verbale a préparé amplement le terrain pour le retentissement des armes » (19 97 :65).

Disons les choses clairement et franchement, après avoir terminé notre travail, nous avouons qu'il y a eu des dérives d'ordre épistémologique-méthodologique. Le travail fait a buté aussi sur une insuffisance disciplinaire qui pourrait rendre toute la richesse et l'épaisseur du langage violent.

Et comme, dans notre vie, nous avons comme devise la progression et non la perfection, ce phénomène insulte n'arrête pas de chatouiller notre curiosité. En conséquence nous voulons ultérieurement embrasser deux disciplines qui nous sont très chères à savoir l'anthropologie et la psychologie clinique.

D'une part, nous avons exactement l'intention de pointer du doigt un phénomène dérivant toujours de la violence verbale à savoir la médisance, la calomnie, les potins et les commérages<sup>189</sup>. Bref tous ces discours qui circulent clandestinement.

Comme nous sommes passionnées de l'observation participante, nous allons assister à ces discours pour les enregistrer.

D'autre part, lors de notre stage que nous allons effectuer à l'hôpital de Houssine Dey d'Alger et celui d'Ain Abaissa<sup>190</sup>, nous avons décidé de travailler sur le fonctionnement de la violence verbale chez les personnes atteintes de maladies psychiatriques comme la névrose et la psychose en adoptant une approche psychanalytique et clinique. Nous voulons aborder ce phénomène comme effet de la perte des distances du Soi selon une perspective phénoméno- clinique et psychanalytique.

Pour finir, nous ferons notre les propos de Dominique Dagorgette (2006 :42) «

Il nous semble cardinal qu'aient lieu

- Un travail sur le sens précis des termes : souvent [...] les adolescents emploient des termes dont ils ont perçu la force pragmatique sans en connaître le sens. De

---

<sup>189</sup> Ces formes foisonnent dans notre corpus

<sup>190</sup> L'hôpital psychiatrique qui se trouve à Sétif

nombreux phénomènes de figement viennent encore complexifier ce phénomène [...].l'usage est un moyen d'apprentissage dans tous les domaines

- Un travail sur les codes des autres milieux : souvent les registres sont imparfaitement maîtrisés: l'adéquation entre l'usage d'un terme et son contexte d'emploi est mauvaise, et nous retrouvons ici encore la notion de sphères.il arrive aussi que l'ignorance des codes de la classe dominante en amène le rejet pur et simple. Les codes sont alors perçus comme excluant et non comme intégrant [...].le but de ce travail sur les niveaux de langue n'est pas de châtier le langage et de générer l'insécurité linguistique mais bien plutôt d'élargir les champs lexicaux. L'objectif est de parvenir à « un bilinguisme social » comme moyen d'acquérir toutes les valeurs que la violence verbale parait donner
- Un travail sur la compréhension par l'agresseur et la victime de la cause Del 'échange et de son but : faire verbaliser les deux peut permettre de faire émerger les éléments sous-jacents, de plus, de plus longue durée et portée, à l'origine du conflit. Comme le montrait l'étude sur les prisons, les comportements violents systématiques renvoient souvent à une incapacité à créer des liens. L'objectif ultime est donc de renforcer le lien plutôt que d'accentuer la rupture.la punition et l'exclusion ne peuvent remplacer sur le long terme l'explication et l'écoute.[...]bien souvent , les personnes ayant des comportement agressifs ont été eux-mêmes victimes d'agressions de types très divers : dévalorisation de leur performance scolaire et intellectuelle, de leurs prise de parole, de leur origine[...], prédiction (« on ne fera rien de toi »), [...] « tu seras toujours nul en ... ».Après toute cette violence, (...) elle devient un mode de communication normal [...]et un ciment social avec les pairs ».



## BIBLIOGRAPHIE

---

## OUVRAGES CONSULTÉS

### A

AMOSSY, (R), *L'argumentation dans le discours*, Armand Colin, Paris, 2000.

### B

BAUDE, (O), *Corpus oraux*, CNRS éditions, Presses universitaires d'Orléans, 2006.

BAUGNET, (L), *l'identité sociale*, Dunod (collection les topos), Paris, 1996.

BAYLON, (CH), *Sociolinguistiques, société, langue et discours*, Nathan, Paris, 1996.

BATIER, (C), *Psychanalyse des comportements violents*, 6<sup>ème</sup> édition, Presses universitaires de France, 2003

BENVENISTE, (E), *Problèmes de linguistique générale*, Tome 2, Gallimard, Paris, 1974

BERRRENDONNEUR, (A), *Eléments de pragmatique linguistique*, Minuit, Paris, 1981.

BLANCHE-BENVENISTE, (C), *Approches de la langue parlée en français*, OPhrys, Paris, 1997.

BLANCHET, (P), *linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethnolinguistique de la complexité*, Presses universitaires de Rennes, 2012.

*BLANCHET, (P), un modèle et une typologie ethno-sociolinguistique de la compétence de communication. Cours de master, université de rennes2, 2008.*

BORBALLON, (R), *Questions de sociologie*, Editions de Minuit, Paris, 1984.

BORBALLON, (R), *L'identité, l'individu, la société*, Editions Sciences Humaines, 2004.

BOURDIEU, (P) , *Esquisse d'une théorie de la pratique*, droz Editions, Genève, 1972.

BOURDIEU, (P), *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris, 1982

BOURDIEU, (P), *Langage et pouvoir symbolique*, Editions du Seuil, Paris, 2001.

BRAVO, (F), *L'insulte*. Collection MPI Série Littéralité, Presses universitaires de Bordeaux, 2015.

BRES, (J), *Récit oral et production d'identité sociale*, Recherches Universitaires de Montpellier.

BRETON, (D), *La sociologie du corps*, Collection Que sais-je ? 2004.

BRUNO, (M), BEAUD, (J.P.), Guide pratique pour l'utilisation de la statistique en recherche : le cas des petits échantillons, réseau sociolinguistique et dynamique des langues, Québec, 2003.

## C

CALVET, (J-L), *La sociolinguistique*, Collection Que sais-je ? P.U.F, 1998.

CALVET, (J-L), *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Hachette Littérature, 2005.

CAMILLERI ? (C), *Stratégies identitaires, Psychologie d'aujourd'hui*, Presses universitaires de France, 1998.

CLEMENT, (C), DEMONT, (E), *Psychologie du développement en 20 fiches*

COULON, (A), *l'Ethnométhodologie*, Presses universitaires de France, Paris, 1987.

## D

DELALANDE, (J), *La cour de récréation : contribution à une anthropologie de l'enfance*, Presses universitaires, Rennes.

DESMONS, (E), ANNE, (M), *Insultes, injures et vanes en France et au Maghreb*, Editions Allin Tazuin, Kauthala, 2008.

DUBAR, (C), *La crise des identités*, Presses universitaires de France, Paris, 2000.

DUBAR, (C), *La socialisation*, Armand Collin, Paris, 2000.

DUCROT, (O), *Le dire et le dit*, Editions de Minuit , Paris, 1984.

## E

EDMOND, (M), *Psychologie de l'identité : soi et le groupe*, Dunod, Paris, 2005.

EMMANUELLI, (M), *L'adolescence*, Collection Que sais-Je ? Editions Point Delta, PUF, 2015

## F

FLAHAULT, (F), *La parole intermédiaire*, Seuil, Paris, 1978.

FOUCAULT, (M), *L'archéologie du savoir*, Gallimard, 1969.

FRANCE, (F), *Peaux noires, masques blancs*, seuil, France, 1952

## G

GOFFMAN, (E), La mise en scène de la vie quotidienne1.La présentation de soi, Minuit, Paris, 1973a.

GOFFMAN, (E), La mise en scène de la vie quotidienne2.Les relations en public, Minuit, Paris, 1973b.

GOFFMAN, (E), *Les rites d'interactions*, Editions de Minuit, Paris, (1967 [1974]).

GOFFMAN, (E), *Façons de parler*, Editions de Minuit, Paris, (1981[1987]).

GUIRAUD, (P), *Les gros mots*, Collection Que sais-je, Presses universitaires de France, Paris,1975

GUMPERS, (F), *Engager la conversation*, Editions de Minuit, Paris, 1989.

GUMPERS, (F), Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative

H

HYMES, (D), Vers la compétence de communication, Hatier, Paris ,1997.

G

GERMAIN, (C), La notion de situation en linguistique, Editions de l'université d'Ottawa, Ottawa, 1973.

K

KERBRAT ORECHIONI, (C), L'énonciation.De la subjectivité dans le langage, Armand Colin, Paris, 1980.

KERBRAT ORECHIONI, (C), *Les interactions verbales*, tome 1, Armand Collin, Paris, 1990.

KERBRAT ORECHIONI, (C), *Les interactions verbales*, tome 2, Armand Collin, Paris, 1994.

KERBRAT ORECHIONI, (C), La conversation, Seuil, 1996.

KERBRAT ORECHIONI, (C), *L'implicite*, Armand Colin, Paris, 1996.

KERBRAT ORECHIONI, (C), Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement, Nathan université, Paris, 2001.

KERBRAT ORECHIONI, (C), *Le discours en interaction*, Armand Colin, Paris, 2005.

KERBRAT ORECHIONI, (C), *L'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2009.

L

- LARGUECHE, (E), *L'injure à fleur de peau*, L'Harmattan, Paris, 1983.
- LARGUECHE, (E), *Injure et sexualité*, Presses universitaires, Paris, 1997.
- LEBRETON, (D), *La sociologie du corps*, Collection Que sais-je, Presses universitaires de France, 2018.
- LEPOUTRE, (D), *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Editions Odile Jacob, 1997.
- LEVI-STRAUSS, (C), *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958
- LEVI-STRAUSS, (C), *L'identité*, Grasset, Paris, 1977.
- LEVI-STRAUSS, (C), *Race et culture*, Editions Unesco (idées), Paris, 2001.
- M
- MALOUF, (A), *Les identités meurtrières*, Editions Grasset, Paris, 1998.
- MAINGUENEAU, (D), *L'analyse du discours*, Collection de la linguistique, hachette, Paris, 1991.
- MAINGUENEAU, (D), *Les termes clé de l'analyse du discours*, Seuil, Paris, 1996.
- MAISONNEUVE, (J), *La dynamique des groupes*, Editions Point Delta, Collection Que sais-je ? Presses universitaires de France, 2009.
- MARY, A. (2010). CHAPITRE VII – JEANNE FAVRET-SAADA. Les mécanismes de l'embrayeur de violence. Dans : , A. Mary, *Les anthropologues et la religion* (pp. 241-271). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.mary.2010.01.0241>
- MICHAEL, (R), *Emotions et discours. L'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.
- MICHAUD, (Y), *la violence*, Collection que sais-je ? Presses universitaires de France, 6<sup>ème</sup> édition, 2004.
- MONDADA, (L), *Décrire la ville : la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Anthropos, Paris, 2000.
- MAOUGAL, (M-L), KASSOUL, (A), KEBBAS, (M), *Mouloud Mammeri 1917-1989. L'intellectuel démocrate impénitent* Editions, Casbah, Alger, 2008.
- MAOUGAL, (M-L), *Langages et langues entre tradition et modernité : essai d'archéolinguistique*, Casbah Edition, Alger, 2000.
- MAOUGAL, (M-L), *Kateb Yacine ou les harmonies poétiques*, Casbah Editions, Alger, 2003

MARTY, (F), *Psychologie de l'adulte*, Presses universitaires, 2008

MASSONAT, (J), *Adolescence et identité*, Paris, 1990.

MEDHAR, (S), *La violence sociale en Algérie*, Thala Editions, Alger, 2011.

## O

OUDE, (O), *La psychologie de l'enfant*, Collection Que sais-je, Presses universitaires de France, 2008.

## P

PIAGET, (J), *La psychologie de l'intelligence*, Armand Collin, Paris, 1968.

## R

RARRBO, (K), *La jeunesse algérienne : marginalisation sociale et désarroi culturel*, Edition l'Harmattan, Paris, 2000

ROSIER, (L), *Petit traité de l'insulte*, Labor, Loverval, 2006

## S

SILANNY, (N), *Dictionnaire de psychologie*, Larousse, VUEF, 2003.

## T

TRAVERSO, (V), *L'analyse des conversations*, Edition Nathan, 1990.

TRAVERSO, (V), *La conversation familiale*, Lyon, PUF, 1996

TRAVERSO, (V), *l'analyse des conversations*, Edition Nathan, Paris, 1996.

## V

VION, (R), *La communication verbale. Analyse des interactions*

VIVIANE, (L), *Précis de transcription de documents d'archives orales*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1982.

## W

WIEVIORKA, (M), *La violence*, Hachettes, Littératures, Paris, 2005.

## ARTICLES SCIENTIFIQUES

### A

ANSCOMBRE, (J-C), « *Notes pour une sémantique des jurons, insultes et autres exclamatives* », dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.9-30.

ANDRE, (V), « Conflits langagiers et conflits identitaires au sein de réunions de travail en entreprise », dans, Moïse, (C), Auger, (N)Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 2008, p.127-146.

ASSEF, C, « quelques éléments d'analyse de la participation active du public dans les échanges de vannes » dans *Tauzine*, (A), *Insultes, injures et vannes en France et au Maghreb*, Editions Karthala, Paris, 2008, pp.135-153.

AUGER, (N), DUFOUR, (S), « Dialogisme et spécificités du discours enseignant face à la scolarisation des enfants gitans », *Recherche en didactique des langues et des cultures*. » [en ligne] le 15 juin 2017. URL : <http://journals.openedition.org/rdlc/1916>;Doi:<https://doi.org/10.4000/rdlc.1916>.

AUGER, (C), « La conflictualité en discours : le recours à l'injure dans les arènes publiques », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8 | 2012, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 23 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1297> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.1297>

AUGER, NATHALIE, BEATRICE FRACCHIOLLA, CLAUDINE MOÏSE & CHRISTINA SCHULTZ-ROMAIN. 2008. « De la violence verbale, pour une sociolinguistique des discours et des interactions », Durand. J., B. Habert & B. Laks (éds). *Congrès Mondial de Linguistique Française*, 631-643, doi: 10.1051/cmlf08140.

### B

BAINES, (R), « Ta mère suce des Schtroumpes ! » : L'influence de l'âge, de la mode, de la distance symbolique et de la solidarité sur la perception des insultes rituelles chez

les adolescents français », dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.95-112

BADACHE, (R)), « Le monde du M.T.M le sens caché de l'injure rituelle », *Agora, débats/jeunesses*, Vol 2, 1995, pp.8596 ;doi :<https://doi.org/10.3406/agora.1995.1516> fichier pdf généré le 05/04/2018.

BAKHTI, (H), « *Approche thématique de l'injure dans le parler oranais* » dans *Tauzine, (A)*, *Insultes, injures et vannes en France et au Maghreb*, Editions Karthala, Paris, 2008, pp.44-59.

BAUDRY, (R), JUCHES, (J-P), « Définir l'identité », *Hypothèses*, 2007/1 (10), p.155-167. DOI: 10.3917/hyp.061.0155. URL: <https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2007-1-page-155.htm>.

BAUVOIS, (C), DUDREUILR, (T), MIALON, (M), OTT, (E), « Pratiques professionnelles et violence verbale », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.237-268.

Breuillot, C, « L'identification : un concept suspect », *Le Journal des psychologues*, 2009/5 (n° 268), p. 66-69. DOI : 10.3917/jdp.268.0066.URL: <https://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2009-5-page-66.htm>

BYA, E, CLAUD, J, la parodie en dérision burlesque : Blasphème, outrage et formes de violence verbale ou l'insulte comme exutoire praxéologique de la pierre patriotique des Congolais. *Ijifr/ vol 3/ E 12-050*

BERTUCCI, (M-M), « Violence verbale dans la communication scolaire : le role de la verbalisation des émotions », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 2, L'Harmattan, Paris,2008, p.143-156.



BENJELLOUN, (S), « *Sexe et religion dans les insultes marocaines* » dans *Tauzine*, (A), *Insultes, injures et vannes en France et au Maghreb*, Editions Karthala, Paris, 2008, pp.33-41.

BURNET, (E), « L'insulte dans la peinture », dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.247-270.

BRAVO, (F), « Du corps au signe : pour une sémio genèse de l'insulte », dans Bravo, (F), *L'insulte*. Presses universitaires de Bordeaux, 2015. pp.9-102

BRES, (J), NOWAKOWSKA, (A), « J'exagère ?...Du dialogisme interlocutif », *Praxiling UMR5267 CNRS Université Montpellier3*, 2008.

BRES, (J), « Sociotypes, contresociotype : un récit nommé désir », *Littérature*, n°67, 1989 consulté le 1-5-2018.

BONVINI, (E), « l'injure dans les langues africaines », dans *faits de langues* n°6, 1985. *L'exclamation*.pp.153-162.

BESNARD, (P), CAPLOW, (T), « Deux contre un. Les coalitions dans les triades », *Revue française de sociologie*, 1985, 26-4. pp. 719-720 ; Fichier pdf généré le 23/04/2018.

BURGER, (M), « (dé)construction de l'identité dans l'interaction verbale aspects de la réussite énonciative de l'identité ». Université de Genève.

BRUNEL, M-L, 1995, *la place des émotions en psychologie et leur rôle dans les échanges conversationnels, santé mentale au Québec*,201,177-205,<http://doi.org/10.7002/032338ar>.

## C

FRACCHIOLLA, B ET ROMAIN, C « Principe de coopération interactionnelle et agressivité. », *Corela* [En ligne], 18-2 | 2020, mis en ligne le 26 novembre 2020,

consulté le 13 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/corela/12557> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.12557>

CALABRESE, (L), ROSIER, (L), Calabrese, (2009), *Le discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours*. « Ethno types et socio types : normes, discours, cultures », Belgique, 2009, 194 pages.

CASONI, (D), BRUNET, (L), *La psycho criminologie : Apports psychanalytiques et applications cliniques*. Nouvelle édition [en ligne]. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2003 (généré le 10 février 2021). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pum/13659>. ISBN : 9791036504358. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pum.13659>. Charaudeau, ( P), « locuteur »,pp,35-351, dans : CHARAUDEAU,( P), Mainguenau,( D,) Dictionnaire d'analyse du discours, 2002,pp.35-351

CAUBET, (D), « des insultes aux vanes, ici et là-bas, en pensant par les proverbes » dans *Tauzine, (A), Insultes, injures et vanes en France et au Maghreb*, Editions Karthala, Paris, 2008, pp.111-134-

CAURTIER, (C), « Le discours de l'enseignant au collège et la place de la parole des élèves : pour mieux comprendre l'émergence des formes d'impolitesse, d'indiscipline voire de violence verbales », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale, Tome 2*, Paris, L'Harmattan, 2008, p.121-139.

CHABROL, (C), « « Identités » Sociales et discursives », *Questions de communication* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 06 juin 2006, consulté le 14 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7920> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7920>

CHABROLE, (A-M), le contexte (du linguistique au littéraire) : une notion à géométrie variable, *Pratiques, linguistique, littéraire, didactique*, n 129-130, 2006 ,pp89-97.doi <http://doi.org/10.3406/prati.2003.2098>.

Chaibi, H , « la manifestation de l'émotion dans un débat d'idée », *Multilinguales* [en ligne],13]2020, mis en ligne le 15 juillet 2020.[http ;//doi.org/10.4000/multilinguales.5413](http://doi.org/10.4000/multilinguales.5413).

CHARAUDEAU, ( P), « Rôle », dans CHARAUDEAU, (P), MAINGUNAU, (D), D., *Dictionnaire d'analyse du discours*,2002.pp.513-515.

CHARAUDEAU, ( P), « identité », dans CHARAUDEAU, (P), MAINGUNAU, (D), D., *Dictionnaire d'analyse du discours*,2002.pp.298-299.

CHARAUDEAU, (P), "Compréhension et interprétation. Interrogations autour de deux modes d'appréhension du sens dans les sciences du langage ", in Achard G et alii (dir.), *Les sciences du langage et la question de l'interprétation (aujourd'hui)*, Limoges, Lambert-Lucas, 2018, p.21-54., 2018, consulté le 18 octobre 2021 sur le site de *Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications*.  
URL : <http://www.patrick-charaudeau.com/Comprehension-et-interpretation.html>

CHARAUDEAU, (P), « Identité sociale et identité discursive », dans Charaudeau, (P), *Identités sociales et discursives du sujet parlant* », L'Harmattan, Paris,2009.URL : <http://patrick-charaudeau.com/identite-sociale-et-identite,217.html>.

CHARAUDEAU, (P), « Une analyse sémio linguistique du discours », *Langage*, n° 117, 1995, pp.69-111.

CHARAUDEAU, (P), *Le contrat de communication dans la situation classe* », dans *Inter-Actions*, Université de Metz, 1993.

CHARAUDEAU, (P), MAINGUENAU, (D), *Dictionnaire d'analyse du discours*. Seuil, Paris,2002.

CHARBONNAU, (G), « L'ipséité et le soi. Approches phénoménologiques et cliniques » , *Evolution psychiatrique*, Vol 84, n°1, 2019,pp.113-126.

CHAREAUDAU, (P), « dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique », corpus [en ligne], 8, 2009, mis en ligne le 1 juillet 2010, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://corpus.revues.org/1647>.

CISLARU, ( G ) , « Codes et tabous sur l'internet : étude contrastive de quelques énoncés malédictifs en français et en anglais », *iJournal of French Language Studies* 20/1, 2010 ,Cambridge Journals : Cambridge University Press, pp.

CLAIRE, (O), « la conflictualité en discours : le recours à l'injure dans les arènes publiques » dans *Argumentation et Analyse du discours* », [en ligne], n°8, 2012, mis en ligne le 15 avril 2012.

COEHEN, (D), « Critique du juge et outrage à l'aune de la démocratie et des droits de la défense » dans Desmons, (E), Paveau, (A-M), *Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violence du langage et polices du discours*, L'Harmattan, Paris, 2008.pp. pp.91-107

COLLOVALD, (A), GIL, (F), SINDZINGRE, (N),TAP, (P),« IDENTITÉ », EncyclopædiUniversalis. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/identite/> a

D

DE CHANAY, (C), CHEVALIER, (Y), « *savoir être insulteur, ou les marqueurs verbaux et non verbaux de l'insulte : quelques exemples de « pédé »* », , dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.45-74.

DETRIE, (C), « COUSIN DE cRAPAUD !FILS DE BŒUF !... DE quelques stratégies apostrophiques en discours institutionnel », dans, Moise, (C), Auger, (N)Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C)La violence verbale, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 2008, p.19-44.

DESMONS, (E), « Du blasphème considéré comme une infraction politique (sur la production juridique du communautarisme) ». dans Desmons, (E), Paveau, (A-M),

Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violence du langage et polices du discours, L'Harmattan, Paris, 2008.pp.54-63.

DE CHANAY, (H), « Outrages contre outrage : les lettres adressées à Noël Mamère dans Desmons, (E), Paveau, (A-M), Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violence du langage et polices du discours, L'Harmattan, Paris, 2008.pp152-175.

DETRIE, (C), VERINE, (B), « Quand l'insulte se fait mot doux : la violence verbale dans les SMS », Praxiling UMR5267 CNRS Université Montpellier3. DERIVE, (J), DERIVE, (M-J), « Processus de création et valeurs d'emploi des insultes en français populaire de Cote -d'Ivoire », Langue française, vol 4, n°144, 2004, pp.11-34.

DERVEAU, (S), PAIN, (J), « De la violence verbale en milieu scolaire », Spirale Revue de recherche en éducation », n°37, 2006, pp.159-172. Consulté le 31-3-2018.

DJIAN, (P), « des visées de l'injure » dans Desmons, (E), Paveau, (A-M), Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violence du langage et polices du discours, L'Harmattan, Paris, 2008.pp177-188.

DEMOUGIN, (F), « violences et misères symboliques en classe : comment résister ? », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), La violence verbale, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.205-214.

DEBRAS, (C), « Petits et grands corpus en analyse linguistique des gestes » dans Corpus, 18, 2018 mis en ligne le 09 juillet 2018, consulté le 24 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/3287> DOI : <https://doi.org/10.4000/corpus.3287>

DJORDJEVIC, (K), « violence verbale dans les conversations telephoniques entre chefs de guerre en Bosnie : la parole au service de la violence de masse », Langage et société, n°132, 2010. pp.117-132.

DOMINIQUE, (L), LARRIVE, (P), « Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques », Introduction, *Langue Française* 144,2004 pp. 3-12.

DOMINIQUE, L,VINCENT, D,GENEVIEVE- BERNARD-BARBEAU, CAROLINE ,G ET FATIMATA ,S, « Les désignatifs collectifs comme révélateur de tensions sociales : le cas de « nègre » et de « juif » », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 58 | 2012, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 14 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3282> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3282>

DUMERY, (E),« AXIOLOGIE », dans *Encyclopaedia Universalis* {en ligne},consulté le 19 novembre 2019.URL : <http://www.universali.fr/encyclopedie/axiologie/>.

DUGULIN, (L), « le discours et la langue.Ethnotypes et sociotypes : normes, discours, cultures », le français à l'université, 15-04, 2010 consulté le 29 décembre 2020.

DUBAR, (C), « GOFFMAN ERVING - (1922-1982) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 14 février 2021. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/erving-goffman/>

DUBAR, C, « Construction et crises de l'identité personnelle. Dans Dubar, (C), *La crise des identités : L'interprétation d'une mutation* (pp. 163-218). Paris cedex 14, France : Presses Universitaires de France, 2010.

## E

ELKHAMISSI, (R), « L'injure en littérature française : un jeu langagier à enjeux spécifiques », *Je(ux) et langage*, 6,2010, pp.19-38.

BENVENISTE, (E), *problèmes de linguistique générale*, 1974

ERNOTTE, (P), LAURENCE, (R), « L'ontotype : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? », *Langue française*, voll 4, n°144, 2004, pp.35-48.

## F

FAUVE, (B), HUMERY, (J), « Enseignants francophones, apprenants finlandais : un de violence verbale réciproque », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.157-173.

FISHER, (S), « l'insulte : la parole et le geste », *Langue française*, vol 4, n°144, 2004, pp.49-58.

FRACCIOLA, (B). « L'insulte et l'injure vues comme genres brefs et leur mise en discours », Colloque international, *Le genre bref : son discours, sa grammaire, son énonciation*, Université Anyama Gakuin, Mar 2017, Tokyo, Japon. pp.173-188. fhal-01719473ff .

FRAACIOLA, (B), « Sophie Anquetile, Représentation et traitement des actes de langage indirects » dans *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 26 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10211> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10211>.

FORNEL, (M), VERDIER, (M), « Corpus, classes d'exemples et collections en analyse de conversation », *Corpus* [en ligne], 18/ 2018, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/3184> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/corpus.3184>

FRAITAG, (M), « l'identité, l'altérité et le politique. Essai exploratoire de re construction conceptuelle-historique », *Société*, n° 9,1992.pp

## G

GUEDJ, (D), VOLLE, (R-M), « *Mots d'enfants, Maux d'adultes : l'insulte dans la construction de soi*, dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.141-153.

GROSSEL, (G-M), « Insultes rituelles et jeux jongleresques : autour du texte des Deux Bourdeors Ribauts », dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.233-245

GAUVIN, (F), « l'insulte sous les fourches caudines du droit pénal », dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.279-329.

GUILHAUMOU, (J), « Percevoir et traduire la violence verbale du peuple. De l'ancien régime au 19<sup>ème</sup> siècle », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.55-76.

GUEDJ, (D), « Etre parents d'enfants dysphasiques : quand le langage brime l'identité. Une violence verbale aux confins du silence », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.196-204.

GALATANU, (O), BELLACHEB, (a), : « Valeurs modales de l'acte » insulter » et contextes culturels : une approche à l'interface des représentations sémantiques et des représentations culturelles », *revue de sémantique et de pragmatique*, n° 28, 123-150.2011.

GALATANU, (O) : « De la menace illocutionnaire aux actes illocutinaires menaçants », pour une sémantique de l'interaction verbale, *stadi de linguistica* 2, 2019 55-79

GALATANU, (O), « le phénomène sémantico discursif de déconstruction-reconstruction des topoi dans une sémantique argumentative intégrée, *Langue française*, n 123,1999.doi <http://doi.org/103406/fr1999.6295>.

GALATANU, (O), (Bellachhab), (A), Anquiti, (S), « la violence verbale au service des idéologies politiques : l'exemple des discours parlementaires sur la burqa »

HAMOU, (K), « *La vérité au risque de la violence : Remarques sur la stylistique du Rap en français* », dans Moise, (C), Auger, (N)Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 1,Paris, L'Harmattan, 2008,p.202-231.



HASSIBA, B, MOKHTAR, B, Esquisse d'une sociolinguistique de la littérature dans le contexte algérien : enjeux théoriques et positionnements épistémologiques, *Multilinguales* [en ligne], 15, 2021. <https://doi.org/10.4000/multilinguales.5978>.

HOUSSET, E. La dramatique de la personne ou l'ipséité comme paradoxe. *Les Études philosophiques*, 2(2),2007, 215-233. <https://doi.org/10.3917/leph.072.0215> .

## I

ISOSAVI, (J), « les formes d'adresses dans un corpus de films français et leur traduction en finnois, 2010.

ISOSAVA, (J), « le dissensus, la polémique et la violence verbale : quelles sont leurs manifestations dans la communication Facebook ? Exemple du profil « contre Nicolas Sarkozy »,2015.

## J

JOUNIN, (N), « Rappels à l'ordre et subversions ordinaires dans le langage de chantier », dans, Moise, (C), Auger, (N)Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 2008,p.109-126.

JUNAL, (B), NOYER, (J.M) , « D.Hymes, vers une pragmatique et une anthropologie communicationnelle », *Revue Hermès CNRS*, n°47.Paris : CNRS Edition, 2007.

JOBERT, (M), « L'impolitesse linguistique : vers un nouveau paradigme de recherche ? », *Lexis* [Online], HS 2 | 2010, [en ligne] , 2010, mis en ligne le 27 Octobre 2020. URL: <http://journals.openedition.org/lexis/777> ; DOI :

## O

OULEBSIR, K, *Dénominations Polémiques, Mépris et contre Mépris dans les discours Produits entre 2017-2019 sur les Réfugiés en Algérie*, 2020.

## K

CATHERINE FILIPPI-DESWELLE. La "mauvaise langue" mérite-t-elle d'être étudiée ? . Sous la direction de Florence Cabaret ; Nathalie Vienne-Guerrin. Mauvaises langues ! , PURH, 2013, 978-2-87775-567-2.

KARA, (M), « Parlures argotiques, insultes », dans Moise, (C), Auger, (N)Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), La violence verbale, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 2008, p.183-201.

KAUFMANN, (P), « IDENTIFICATION », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 10 février 2021.  
URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/identification/>

## L

LAFOREST, (M), VINCENT, (D), TURBIDE, (O), « *Pour ou contre la trash radio : usages de la qualification dans un débat social* », dans Lagorgette Dominique (dir.), Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.181-200.

LAPRADE, (B), Sémiologie des insultes : le conflit d'interprétation de termes homophobes. Sens public.2016 [http :doi http://doi.org/107202/1044397ar](http://doi.org/107202/1044397ar).

LAROCHELLE, (M-H), « *Notes pour une définition de l'invective en contexte fictionnel* », dans Lagorgette Dominique (dir.), Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.271-280.

LEGLISE, (E) , LEROY, (M), « insultes et joutes verbales chez les jeunes : le regard des médiateurs urbains » dans *Tauzine, (A)*, Insultes, injures et vanes en France et au Maghreb, Editions Karthala, Paris, 2008, pp.156-174.

LEVELEUX, (C), , « Injure à Dieu, outrage au roi. le blasphème à la fin du moyen âge et du début de l'époque moderne : un crime limite », dans Desmons, (E), Paveau, (A-M), Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violence du langage et polices du discours, L'Harmattan, Paris, 2008. pp.31-51.

LAGORGETTE, (D), « les insultes par ricochet (fils de, cocu et consorts) : de quelques avanies du lexique insultant-quels critères pour l'outrage verbal ? » dans Desmons, (E), Paveau, (A-M), *Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violence du langage et polices du discours*, L'Harmattan, Paris, 2008.pp7-30.

LAGORGETTE, D., VINCENT, D., & BERNARD BARBEAU, G. . Interdits sociaux et délits: nègre et juif dans des discours de dérision. *Langues et linguistique*, (34), 27-36.2011

LAGORGETTE, D., VINCENT, D., & BERNARD BARBEAU, G. « Les désignatifs collectifs comme révélateur de tensions sociales : le cas de « nègre » et de « juif » », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 58 | 2012, document 2, 2015.URL :<http://journals.openedition.org/praxématique/3282> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxématique.3282>.

LECOMTE, (D), « Injures et outrages aux forces de police » dans Desmons, (E), Paveau, (A-M), *Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violence du langage et polices du discours*, L'Harmattan, Paris, 2008.pp 137-149.

LARGUECHE, (E), « Adresse indirecte et injure ? », *Cahier de littérature orale*, 70, 2011 URL : <http://journals.openedition.org/Lo/1297>.

LARGUECHE, (E), « C'est pas une insulte, c'est la vérité : pourquoi donc blesse-t-elle » , *les insultes : bilan et perspectives. Théories et actions*.

LARGUECHE, E.2006) « Parole dans le dos, parole en face : médisance et injure », Dans Mougín, (S), *la médisance*, Reims, Presses universitaires de Reims-203-221.

LARGUCHE, (E), « L'injure à la trace » Dans *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009.

LARGUECHE, (E), « Parole dans le dos, parole en face, médisance et injure » Dans Mougín, (S),*La médisance*, Presses universitaires de Reims, Reims, 2006,p.203-220.

LARGUECHE, (E), « L'injure chez des pré-adolescents : l'influence d'un contexte », Les cahiers de la sécurité intérieure 2000,42, Jeunes sans foi ni loi., p.173-191,

LARGUECHE, (E), L'effet injure face à l'effet littéraire » dans Mauvaises langues, Publications des universités de Rouen et du Havre, Rouen, 2013, p.137-145.

LARGUECHE, (E), « L'injure : Fausses évidences et vrais problèmes » Dans l'Institution, la violence et l'intervention sociale, Edition Matrice, Paris, 1994, p.111-125.

LARGUECHE, (E), « 'C'est lui qui commencé !' : l'injure, réaction ou provocation ? » Sciences- croisées, n °11, 2012, p.1-15.

LAGORGETTE, (D), « Du décalogue aux incivilités : Analyse diachronique du lexique métadiscursif de la violence verbale », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), La violence verbale, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.7-41.

LARGUECHE, E. (2009). « L'injure à la trace », in Lagorgett D. (ed.), Les Insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications (linguistique, littérature, histoire, droit), Chambéry : Université de Savoie, pp. 75-93.

LARGUECHE, E « Et si l'injure ne se racontait pas ! », *L'Homme* [En ligne], 198-199 | 2011, mis en ligne le 18 juillet 2013, consulté le 17 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22819> ;DOI :<https://doi.org/10.4000/lhomme.22819>.

LAGORGETTE, (D), « Insulte, injure et diffamataion : de la linguistique au code pénal ? », *Argumentation et Analyse du discours* consulté le 17/4/2012. url : <http://aad.revues.org/1312>,<http://www.ulb.ac.b/espritlibre/html/e1042005/31.html>

LAFORREST, (M), VINCENT, (D), « La qualification péjorative dans tous ses états » *Langue française*, voll 4, n°144, 2004, pp.60-80.

LE CORRE, (G), « les marques morpho-dynamiques de l'insulte en langue des signes française », *Langue française*, voll 4, n°144, 2004, pp.81-110.

LOUHISSE, (J), « *l'anthropologie, la communication et leur lieux* ».URL : <https://pdfs.semanticscholar.org>.

LAGORGETTE, (D), « les syntagmes nominaux d'insulte et de blasphème, analyse diachronique du discours marginalisé », Université de Savoie, 2003 dans Laurence ROSIER. (2006 ) petit traité de l'insulte.

LAGORGETTE, (D), « Termes d'adresse, insultes et notion de détachement en diachronie : quels critères d'analyse pour la fonction d'adresse », *Cahiers de praxématique* n° 40,2003, pp. 43-69.

LAGORGETTE, (D), « Termes d'adresse et insultes : discours sur l'autre ou sur moi ? », *The French Language and questions of identity* (Londres, MHRA / Legenda), 10, 2007, pp.116-128.

LAGORGETTE, D. Quels critères pour le détachement en diachronie? Marquage textuel des termes d'adresse en ancien et moyen français: du manuscrit à son analyse. *L'Information grammaticale*, 118,2008(1), 49-55.

LAGORGETTE, D., Insulte, injure et diffamation: de la linguistique au code pénal ? *Argumentation et analyse du discours*, (8).2012

LAGORGETTE, D. . Quelques pistes pour une étude diachronique des titres en français: monsieur, monseigneur, milord. *Langue française*, (1),2006, 92-112

LAGORGETTE, D., Du vocatif à l'apostrophe: Problèmes terminologiques et théoriques, termes d'adresse et détachement en diachronie en français. *L'information grammaticale*, 109(1),2006 38-44.

LAGORGETTE, D., Insultes et conflit: de la provocation à la résolution—et retour ? *Les cahiers de l'Ecole*, 5,2006, 26-44.

Lagorgette, D., L. «Les moutons noirs contre-attaquent»: réappropriation du dire de l'autre et effet «boomerang»—les insultes aux «nonistes»(2005). *Phonothèque du LIR3S*.

Lagorgette, D., Du Décalogue aux incivilités: analyse diachronique du lexique métadiscursif de la violence verbale. *La violence verbale*, 2,2008 7-21.

LAGORGETTE, D., Jurons et blasphèmes dans quelques textes des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles: représentations de l'oralité et transgression. *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*, (73),2016.

LAGORGETTE, D., Termes d'adresse et insultes: discours sur l'autre ou sur moi. *The French Language and questions of identity. London*,2007 116-128.

LAURENT, F, RICHARD, A, « La nomination identitaire : de l'inapproprié aux réappropriations »/ Langue française/4/N° 188, 2015.Doi :10.3917/if.188.0077.

LORENZI-CIOLDI, (C), “Soi personnel et soi collectif : les sources d'un malentendu », Terrain/ Théorie. DOI :<https://doi.org/10.4000/teth.523>.

DAYER, C., « De la cour à la classe.les violences de la matrice hétérosexiste », dans Recherches et Educations/8.2013

DAYER, C., « Sous les pavés, le genre.Hacker le sexisme ».2014

M

MAINGUENEAU, (D), « L'ethos, de la rhétorique à l'analyse du discours », pp2-18  
URL : <http://dominique.mangueneau.pages.perso.orange.fr>.

MEUNIER, (D), « Du quolibet à l'insulte : analyse discursive des « gros mots » de la cour de récré », dans Lagorgette Dominique (dir.), Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.155-18.

MOÏSE, (C), « *espace public et fonction de l'insulte dans la violence verbale* » dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.201-217.

MOÏSE, C., *Pour une sociolinguistique ethnographique. Sujets, discours et interactions dans un espace mondialisé* (Doctoral dissertation, Université François Rabelais-Tours). 2009

MOÏSE, C., *La sociolinguistique des discours et des interactions. Un développement et une visibilité difficiles en France*. 2010

MOÏSE, C, Heller, M., *Conversation: la co-construction d'un positionnement interprétatif*. Cahiers de sociolinguistique, (1), 13-25.2009

MILBATCH, (S), « *La justice, les mots et la réputation : l'injure dans la Savoie du XIXème siècle* », dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.283-295.

MOEREIL, (F), « *La violence verbale des réformes du midi aux XVI ème et XVIIème siècles* » dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.77-94.

Mouhtadi, N « Alex MUCCHIELLI, La nouvelle communication », *Communication* [En ligne], vol. 21/2 | 2002, mis en ligne le 25 janvier 2016, consulté le 16 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/communication/5648> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/communication.5648>

MILIANI, (H), « *des insultes des mères aux vanes des enfants en Algérie. De la transmission des mauvaises manières de parler.* ». Dans *Tauzine, (A)*, *Insultes, injures et vanes en France et au Maghreb*, Editions Karthala, Paris, 2008, pp.61-76.

MONFORT, (J-Y), « L'injure dans la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse » dans Desmons, (E), Paveau, (A-M), *Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violence du langage et polices du discours*, L'Harmattan, Paris, 2008. pp. 91-107

MOÏSE, (C), « formes et valeurs de l'injure dans les processus d'affirmation identitaire » dans *Tauzine, (A), Insultes, injures et vanes en France et au Maghreb*, Editions Karthala, Paris, 2008, pp.176-196. Dans Desmons, (E), Paveau, (A-M), *Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violence du langage et polices du discours*, L'Harmattan, Paris, 2008. pp7-30.

Moïse, C. (2008). La violence verbale: de l'intervention des linguistes en entreprise. *Cahiers de sociolinguistique*.

MARCELLECI, ( J.-B ) , GARDIN,(B.) : Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale, Collection Langue et langage .1974.

MARION, S, « Ida ,H, Raphaël ,M, Alain, R(coord.), *Semen 35, Modes de sémiotisation et fonctions argumentatives des émotions* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 58 | 2012, document 8, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 14 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3331> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3331>

Marion, S, Guyon , L « Le dialogisme en interaction : se positionner vis-à-vis du discours autre dans un débat à 11 », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 75 | 2021, mis en ligne le 03 mars 2022, consulté le 14 juin 2022. URL : <https://doi.org/10.4000/praxematique.6836>

MOUSSAOUI, (A), « La politique de l'injure. Une décennie meurtrière en Algérie » dans *Revue des mondes musulmans et de la méditerranée*, n°103-104, 2004, pp.165-179.



MEUNIER, D., « Du quolibet à l'insulte : analyse discursive des « gros mots » de la cour de récré », dans Lagorgette, (D). *Les Insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications (linguistique, littérature, histoire, droit)*, Chambéry : Université de Savoie, pp. 155-169.2009

MOISE, (M), OPREA, (A), « Présentation. Politesse et violence verbale détournée », *Semen* [En ligne], 40 | 2015, mis en ligne le 17 novembre 2015, consulté le 27 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/semen/10387>.

MOISE, (C), « Postures sociales, violence verbale et difficile médiation », in Delamotte-Legrand (éds.) *Les médiations langagières*, Actes du colloque de Rouen, 7-8 décembre 2000, presses de l'université de Rouen, pp. 335-349.2004

MARC, E., La construction identitaire de l'individu. Dans : Catherine Halpern éd., *Identité(s): L'individu, le groupe, la société*, 2016 (pp. 28-36). Auxerre, France : Éditions Sciences Humaines. <https://doi.org/10.3917/sh.halpe.2016.01.0028>

MADUKU, (N), « La construction discursive des identités dans la parole des évêques catholiques du Congo (RDC) : présentation et perspectives d'une recherche en cours », *Laval théologique et philosophique*, vol3, n°71, 2015, pp.431-455.

MOISE, (C), « Pour (re)venir à une sociolinguistique du sujet et de la subjectivité ». Dans LEONARD, (K), VOLLE, (M-R), « Appropriation des langues et subjectivité. Mélanges offerts à Jean-Marie Prieur », *Connaissances et savoirs*, pp.113-121, 2019. [ffhal-02492321](https://doi.org/10.4000/ffhal-02492321)ff.

N

NAGELS, (C), « Philippe Vienne : violences à l'école. Au bonheur des experts. Une analyse critique des réseaux d'expertise de la violence scolaire » dans *Champ pénal/ Penal field*, voll 07, 2010.

O

OGER, (C), « *Du « parler cru » à l'insulte : niveaux de violence dans le discours sexiste en politique* », dans, Moise, (C), Auger, (N)Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C)La violence verbale, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 2008, p.45-59.

ORKIBI, (E), « l'insulte comme argument et outil de cadrage dans le mouvement « anti-sarko », *Argumentation et analyse de discours*, 8.2012

OBRY, (V), « Violence verbale : Autour des travaux de Dominique Lagorgette sur l'insulte », *Questes*, [enligne], 14/2008. URL : <https://journals.openedition.org/questes/415>; DOI: <https://doi.org/1040000/questes.415>.

## P

PAUL, (J), PERRET, (G), « Mater Dolorosa, Samuel Beckett et la jouissance de l'invective. » dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.221-231.

PARIS, (F) « *Injure et outrage* », dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.331-335

PAVEAU, (M-A), « « J'irai cracher sur ta France ». Discours d'outrage aux emblèmes et symboles de l'Etat » dans Desmons, (E), Paveau, (A-M), *Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violence du langage et polices du discours*, L'Harmattan, Paris, 2008. pp.110-135.

PETITEAU, (N), « Violence verbale et délit politique.1800-1830 », *Revue d'Histoire Du XIXème siècle*, Vol.1, n°36, 2008, pp75-90.

PORQUIER, (R), PY, « apprentissages d'une langue étrangère : contexte et discours, perspectives pour une didactique de la conversation. » *Revue québécoise de linguistique*, 30 (1), 2001, pp.177–198. <https://doi.org/10.7202/000517ar>.

PAQUOT, T., Qu'est-ce qu'un « territoire » ?. *Vie sociale*, 2, 23-32.2011 <https://doi.org/10.3917/vsoc.112.0023>

PALMADE, (J), PALMADE, (G), « Identification » dans BARUS, (J), Vocabulaire de psychologie, références et positions, Toulouse, France ,

R

RAMDONCK, (D-V), « *Les mots pour L'Homaudire* » , dans Lagorgette Dominique (dir.), Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.33-44.

ROMAIN, (C), « Description de la violence verbale en situation difficile d'enseignement », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), La violence verbale, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.97-120.

ROSIER, (L), « Des insultes aux ragots... en passant par les mots doux », Esprit libre, 30. : <http://www.ilb.ac.b/espritlibre/e1042005/31.html>

RECUERDA, (E-A), « Juger et évaluer dans la salle de classe : procédé institutionnel de violence verbale » dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B) Chultz-Romain, (C), La violence verbale, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.165-191.

VANHOULAND, (M), « L'enfant et sa stratégie discursive d'adaptation en situation de maltraitance familiale. Approché psycho sociolinguistique des interactions verbales maltraitantes », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), La violence verbale, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.215-236.

RARRBO, (K), « Etude sur la politique jeunesse des pays partenaires méditerranéens, Algérie », dans Programme Euro-Med jeunesse III 2007-2008, en ligne [www.euromedyouth.net](http://www.euromedyouth.net).

RICHEZ, (J-C), « l'image de soi chez les jeunes, éléments pour un état de la question », collection « dossier documentaire sur la jeunesse », vol 10, n°13, 2005, p.1-

ROSIER, (L), « Des insultes aux ragots... en passant par les mots doux », *Esprit libre*, 30. : <http://www.ilb.ac.b/espritlibre/e1042005/31.html>

RUTH, O., ; « une approche sociopragmatique du dysfonctionnement du rituel des salutations en français », SHS Web of conference 78,01011 (2020), congrès national de linguistique française.CMLF2020.<http://doi.org/10,1051schconf/20207801011>.

SUKIENNID, (C), PLANTIN, (C), les bonnes raisons des émotions. Principes et méthodes pour l'étude de discours émotionné.2011

RICHARD, (A), FAURE, (L), « La nomination identitaire : de l'inapproprié aux réappropriations », *Langue française*, 4(4), 2015, pp.77-90. <https://doi.org/10.3917/lf.188.00772>.

ROSIER, (L), « Des « profileurs » de l'énonciation : les constructions avec *genre, sorte et espèce* », *Linx* [En ligne], 12 | 2002, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 04 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1313> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.1313>

Sabine Lehmann, S « La violence verbale comme pratique sociale : une perspective historique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 58 | 2012, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 14 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3313> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3313>

STEUCARDT, (A), « Contre une législation sur la violence verbale : les objectifs à la loi Thouret(22-23 août 1791) », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B) Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.43-54.

STILMAN, (N), « Injures et malédictions affectueuses et injurieuses en judéo-arabe marocaine » dans *Tauzine*, (A), *Insultes, injures et vannes en France et au maghreb* Editions Karthala, Paris, 2008, pp.11-32

SCHULTZ, (C-R), NOLWEEN, (L) : « des normes interactionnelles aux pratiques linguistiques relationnelles pour mieux comprendre l'interaction conflictuelle en classe », Bulletin uissie de Linguistique appliquée, Vol. t.2, numéro spécial, 2015, pp.287-301.

SAUVADET, (T), « *la socialisation des jeunes de rue* »,2021 URL <https://citeseducatives.fr>

STEUCKARDT, (A),« Les ennemis selon *L'Ami du peuple*, ou la catégorisation identitaire par contraste », *Mots. Les langages du politique* [en ligne], 69 | 2002. URL : <http://journals.openedition.org/mots/10023> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.10023>

T

TRIMAILL, (C), BOIS,(O), « Adolescents et axiologie péjorative : présentation de soi et socialisation groupale » , dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.9-30., dans Lagorgette Dominique (dir.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*. Université de Savoie, Editions du laboratoire langages, Littératures, Société, 2009, p.113-139

TAVERNIER, (F), « La violence verbale dans les conseils d'université », dans, Moise, (C), Auger, (N)Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 1,Paris, L'Harmattan, 2008,p.61-78.

TAUZIN, (A), « insultes rituelles chez les jeunes en Mauritanie : l'art du sabotage » dans *Tauzine*, (A), *Insultes, injures et vanes en France et au Maghreb*, Editions Karthala, Paris, 2008, pp.78-109.

TAP, P. . Socialisation et construction de l'identité personnelle. Dans : Hanna Malewska-Peyre éd., *La socialisation de l'enfance à l'adolescence* (pp. 49-74). Paris cedex 14, France: Presses Universitaires de France.1991

Tobias, B, Garnier, N, « introduction », *Questes*,41 [en ligne], 2019 mis en ligne le 20 décembre 2019.

V

VINCENT, (D), LAFOREST, (M), TURBID, (O), « pour un modèle fonctionnel d'analyse du discours d'opposition : La trash radio », dans, Moise, (C), Auger, (N)Frachiola, (B) Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 2008, p.81-108.

VIAUD-GAYET, (C), « *Les disputes de politesse dans l'espace urbain : quand la politesse tourne à la violence* », dans Moise, (C), Auger, (N)Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 2008, p.147-181.

VANHOULAND, (M), « L'enfant et sa stratégie discursive d'adaptation en situation de maltraitance familiale. Approché psycho sociolinguistique des interactions verbales maltraitantes », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B)Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.215-236.

VANHOULAND, (M), « L'enfant et sa stratégie discursive d'adaptation en situation de maltraitance familiale. Approché psycho sociolinguistique des interactions verbales maltraitantes », dans Moise, (C), Auger, (N), Frachiola, (B) Chultz-Romain, (C), *La violence verbale*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 2008, p.215-236.

VETTORATO, C, *un monde où l'on clache .la joute d'insultes dans la culture de rue*. Editions des Archives contemporaines, Paris, 2008

VINCENT, ( H) , « You little zit! » ou quand une sitcom américaine est génératrice d'insultes », *Anglophonia/Sigma*, 15 (30) | 2011, 119-143. URL: <http://journals.openedition.org/anglophonia/415>; DOI : <https://doi.org/10.4000/anglophonia.415>.

VINCENT, (G), « *Les enjeux de l'analyse conversationnelle ou les enjeux de la conversation* ». Revue québécoise de linguistique, 30 (1), 2001, pp.177–198.<https://doi.org/10.7202/000517ar>.

VINCENT, (D), Bernard, (G), 2012, « insulte, disqualification, persuasion et tropes communicationnels : à qui l'insulte profite-elle ? » URL : <http://journals.openedition.org/aad1252>

Visky, M., La traduction des gros mots en sous-titrage. Buletinul Stiintific al Universitatii Politehnica din Timisoara, Seria Limbi Moderne, (12), 61-72.2013

W

WINKIN, (Y), la nouvelle communication, seuil, Paris, 1981.

WEIZMAN, (E), « Rôles et identités dans les interactions conflictuelles », *Questions de communication* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 06 juin 2006, consulté le 14 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7919> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7919>.

WAGNER, (A), le système interactionnel : connexions sémantiques et contextuelles relationnelles. Nouvelles perspectives en sciences sociales, 7 (2), 67-104.2012,doi <http://doi.org/107209/1013055ar>.

### **THESES ET MEMOIRES**

AHMED-TAYEB, (M), Construction identitaire, langue française et violence verbale en contexte tizi-ouzeen.2018

BECETI, (A), Approches sociolinguistiques des répertoires verbaux des jeunes algériens : pratiques et représentation, 2013.

BELLALEM, (A). La représentation de l'ethnotype français dans 'La Disparition de la langue française'd' Assia Djebar. 2008.Littératures. ffdumas-00605298ff.

BERTILE, V., Introspection des énoncés et connaissance de soi. Philosophie. Université de Lille. 2018

BOURIOUA, (W), Le discours des jeunes commerçants algérois dans des interactions commerciales : stratégies persuasives/ et ou identitaires, 2020.

CHAIBI, H, 2013 : Analyse du comportement interactionnel des déficients intellectuels des enfants mangoliens.

JARUKAN, J l'analyse des adjectifs axiologiques dans les ouvrages touristiques sur la Thaïlande, Mémoire de master 2, 2013-2013.

LEZOU Koffi A-D. (2001). Le regard sur autrui. Analyse du discours de la presse écrite française sur l'Afrique. Thèse de Doctorat unique sous la direction d'Olga Galatanu, Université de Nantes,.

MOREHED, S. (2017). Comprendre et interpréter la conversation familière en français : une étude qualitative de six apprenants suédophones. Lund University.

NAPER, N. (2008). Les délits injurieux devant la justice en provence au XVI siècle. Université de Motréal.

NOZEBONELA, M-P. (2016). Les actes menaçants en contexte français et tswana : le cas des actes reprocher, blâmer, accuser et insulter.

TANSAOUT, Z. (2014). le rôle du contexte dans la construction de l'ethos en interaction.

TRIMAILLE, C. (2003). Approche sociolinguistique de la socialisation langagière d'adolescents. Thèse de doctorat en Sciences du langage.

VACHON, C. (1989). Les violences verbales à Manosque au tournant du xiv ère siècle. Ecole des Gradues, Université Laval.



## Annexes

---

Les passages marqués en gras sont ceux qui servent davantage l'analyse.

**Conversation N°01- (00 :01:42seconde)**

A : (xxxx) wach3ando/

Qu'est ce qu'il a ?

B : chkounhada?

Qui c'est ?

A :(xxxxxxxx) li fouk farid (Rires) sah ton age a3lih/

Celui en haut farid hhhh t'es plus agé que lui (ou tu le devances)

B : chkoun ?

Qui c'est

A :Ja3fe :::::r/

Djafer

B : lh ton a :::::ge wach↑

Oui t'es plus agé que lui ou oui tu le devances

C : smina::::↓

La grosse ou le gros

A : Ma3nidich, 3andi/

Je n'ai pas, j'ai

A : Jarna habs kahba↓

Notre voisin a arrêté une pute ou notre voisin la pute ou notre voisin arrête pute B : Jarna kahba nikmo,yarebek meliroht 3and hadiklamra machikikont bera sema :::::a mazel chafet/Notre voisin la pute nique sa mère ton Dieu depuis que je suis parti chez la femme-là dehors c'est-à-dire elle a vu encore.

B : Heta labrikiyat aditouhoum. !!!/

Vous avez pris même les briquets

**Conversation N°2 - (1 :24 seconde)**

A : hna\

Nous

B : Lala hnalawlin/

Non nous les premiers

A : Takhray↓

Vas chier

A : Hna la polygamie/

Nous la polygamie

B : L'argent\

L'argent

B : Jibi jibi 10million warwahi\

Apporte apporte 10 millions et viens

A : Loukan 3andi 10million manich hna↓

Je ne serais pas ici si je possède 10 millions

B Paspas youyou doré ya kasameeek chhal diroulhas chouf  
chouf tgouli rah tavioliha↓

Paspas you you doré ton dieu vous allez lui faire combien  
regarde on dirait elle va la violer↓

A : Ghanilna\

Chante nous

B : Arwa :::h arwa :::h habit nchoufe :::k\

Viens viens je veux te voir

B : wachno hada↓

C'est quoi ça

A : Chicola\

Du chocolat

Chhal mkawda diri\

Tu déconnes fais !

### **Conversation N°03- (00 :02 :57)**

A : (xxxxxxxx)

B : ma3raftch ?\

Je ne sais pas

A :(xxxxxxxx)

A :(=) asakti↑

Tais toi

A : Wachbiha zina raciste ?\

Qu'est ce qu'elle a Zina elle est raciste

B : Galtelha raciste/

Elle lui a dit raciste

A : Tes fesses rima, tes hanches, tes sexy↓

Tes fesses Rima, tes hanches, tu es sexy

**Conversation N°4- ( 00 :03 :01)**

A : (xxxx)jmaa3a

Et groupe

B : sobhanlah rakom ghair tahadro batel [xxxx] rakom ghair tanhiwlo f—rida chroul rani radia\

Louange à allah vous parlez vainement vous ne faites que lui enlever(xxxx)frida comme si je suis consentente\

A : hadik elkhatra (xxx)kan ferhan yadhak g3aad ysoni surement kach madar astaghfiralah ya rebi/

La dernière fois il était content il riait il est resté klaxonner surement il a fait quelque chose oh ! Dieu pardonne moi !

B : ma3ndhach karama haba tarfed wlido [xxxxxxx]/

Elle n'a pas de dignité elle voulait porter son enfant

A : Hiya rdat bedel hatatgouli kach makhasha/.

Elle a accepté la bassesse jusqu' à dire que quelque chose lui manque

B :Machikamel wahda chaba ma3ta :::tch rouhha kima 3lah,\

Pas toute fille belle ne se valorise pas pourquoi

A :Zahra hadouma matbaritch manhoum mazel nashakhoum\

Zahra ceux-ci je ne m'en suis pas débarrassée j'en ai encore besoin

B :Mazel madimarech ahay a3liaaa↓.

Il n'a pas encore démarré oh ! je pleure sur mon sort

**Conversation N 5 : (00 :01 :5)**

A : (xxx) doka kijit tal3a m les arrêts de cous (xxx)tawqaflek fiwast triq kilbagra↑

Maintenant quand j'étais aux arrêts de cous.elle se met au milieu du chemin

B : chkoun hadi?

Qui est -ce ?

A : les filles (xxxx) bach trouh mel coté wela tawqaf fiwast drouj↑.

La filles, au lieu de se tenir à coté elle se met au milieu des escaliers

B : ana tani tlaqit bihom tal3in fi drouj thet fi goblet ta3ha foq lakher

Anatani tlaqit bihom en train de monter elle met son gobet sur le truc \là

A : hmara chhal qalkatni/

Annesse, combien elle m'énerve

B : machi mrabyin 3labalek/

Elles ne sont pas éduquées tu sais ?

A : voila c'est pas tout le monde qui est bien éduqué.ça m'énerve.↑

B : ana ticket ta3 l bus nhato fi jibi(xxxx)/

Moi, le ticket de bus , je le mets dans ma poche

A ; même ana /

Moi aussi

B : choufi cartabli m3amer bazbel/

Regardes, mon cartable est plein de déchets

A ; dqiqqa wanwali narimi wa nji/

Une minute je jette et je reviens B : ahi la poubelle/Voici la poubelle

### **Converation N 6 : ( 00 :01 :57)**

A : (xxxxxxx) ighyalayi t3ayarniyi pasque dawaragh wahi taqchichin↑

Ces ânes- ci m'insultent parce que j'accompagne les filles

B : mais dktchini (xxxxxx) iwachou maragd3ayren asantafket awel à chaque fois (xxxxxx) th3almet beli dighyal outwarabanara non↑

Mais c'est toi ! pourquoi lorsqu'on t'insulte tu leur réponds à chaque fois tu sais que ce sont des ânes ils ne sont pas éduqués

C : nouhni tghamayen kan agbara oulach dachou arakhadman/

Eux restent toujours dehors ils n'ont rien à faire

A : (xxxxxxxxx)/

B : khati i3lem beli daraw elahram ou3limghara [xxxxx]nouhni  
lah ghaleb maghlouqin fi rashom (xxxxx) ketchi thatakatasen  
awal thatbinatasend 3inani beli thatsathhit↑

Non il sait que ce ne sont pas des gens de famille je ne sais pas  
eux c'est plus fort qu'eux ils sont coincés dans leurs tetes

A : oulamek/

Y a pas moyen

B : machi amek adkatchi ida3agoun samhiyi.↑

Pas comment c'est toi qui es débile

A : (xxxxxxxxx)/

C : loukan adafen adadawiren kan wahi  
taqchichin[xxxxx].t3ayarenk katchi

S'ils trouvent, ils accompagnent toujours les filles ,on t'insulte toi

B : katchi thatakatasen awal↑

Mais toi tu leur réponds

C : 3alkan achoughlikan thasousmat oukthouqi3ara alma3na.↓

Fais ce que tu as à faire et tu te fiches

B : ih daw3asou ayi omba3d adyas aditchakthay wayi 3alaniyi  
wayi 3alaniyi parceque dighyal dighyal outwarabanara  
outwarabanayi.↑

Oui le maudit après il vient se plaindre ceux-ci m'ont fait ceux-  
ci m'ont fait parce que ce sont des anes des anes ils ne sont  
pas éduqués ils ne sont pas éduqués

C : tu n'es pas obligé koulma atafghat outrouhet iyimanik  
(xxxxx)↑

Tu n'es pas obligé d'aller tout seul

B : ketchi ousandasbanayara beli katch daghyoul↑.ih  
thasbanayatasen beli katch daghyoul parceque thatakatasen  
awal

Toi ne leur montres pas que tu es un ane oui tu leur montres qu  
tu es un anes parce que tu leur réponds

A : (xxxxxxxxx)

B : khati ouydaqarara beli d les voyous↑

Ne dis pas que c'est des voyous

A ; (xxxxxxxxx)

B : ouydakar akhra↑

Ne me dis rien

A : adasen (xxxxxx) iwach (xxxxxx) ahlil adasen bezaf.

Ils viennent, oh ils sont nombreux

B : khadmanaken bel3ani il faut pas te laisser faire

On te fait cela exprès il ne faut pas te laisser faire

A : je vais pas me laisser faire

B ; iwachou imala thaqlat outhtafghatara yidantagh?

Pourquoi u ne sors plus avec nous

A : a3yigh g la citini nakini (xxxxxx)↑

J'en ai ral bol de la cité

B : tha3yit azags nouhni di3raben ,c'est normal (xxxxxxxxxxxxx)↑

T'en as ral bol ? eux c'est des arabes, c'est normal nouhni di3raben iqoraynsan irkra elkouli ketch thatakatasen awel↑

### **Conversation N 7**

A : Loukan khdamtha fasif loukan jabt tonobil\

Si tu l'avais réparée pendant l'été t'aurais une voiture

B : goul walh!!\

dis wallah

A : =Kikalolo 900 wela 800 yakhdam kucha\

lorsqu'il lui a dit neuf cent ou huit cent il fabrique une cuisinière

C kayana wahda fi bouzereah koul sbah trouh 3al 5 trouh kursa m3ah\

Il y a une à bouzereah chaque jour elle part à cinq heure

A : Khali hadek nhar da wahed l 3in dafla chhal dah\

La dernière fois, mon oncle maternel a pris un homme à Ain Dafla devine combien

B :sab'amia 700.\

Sept cent

B : tas'amia900 ?

Neuf cent

A : arba'tach 14 réservation machi koucha/

Quatorze réservation pas une cuisinière

B : 3lach?

pourquoi

A : 3indafla yakho/

Ain Dafla mon frère

B : Réservez yakho mchi koucha/

C'est une réservation mon frère ce n'est une cuisinière

A : 3lah taxi chhal taxi chhaal, ??

Pourquoi le taxi fait combien le taxi fait combien

B : Reservation za3ma nadik lbouj mnayel nak3ed m3ak heta la tnach 12 trouh twali, sonat lo laki3a 90alef, birkhadem 120alef failil chhaly dkhel dkhel 4mlayen↓

Réservation c'est-à-dire je te prends à Bourdj Mnayel je reste avec toi jusqu'à midi tu fais le va et vient, il fait comme cela lui chante Lakli'a à neuf cent dinars, Birkhadem à Mille deux cent dinars, la nuit il fait entrer, il fait entrer quatre millions

B : Hadlayamat rah ba lamlayen\

Ces derniers temps des millions dans sa poche

A : M3alakher machikifkif/

A la fin ce n'est pas pareil

B : Kirahi 20/ mliha \

Bien puisque elle est à vingt

A Chhal ydir l moto?

Elle fait combien la moto ?

B : 24 hakdak/

A tmanyek ya l'éléphant tmanyek ↓ya widatahtlek b 24 rani hna rak fi colmobia elkhiyana↓

B loukan troh ta'ti machi khair/

Vas niquer l'éléphant, sit u tombes sur la somme de 24 je sus ici n'oublies pas que tu es en colombie la traitresse

A : 3lach 24 rah tahlakni ntaya roho atmanyko bzabi↑

Pourquoi vingt quatre tu vas me nuire allez !vous niquez avec mon pénis

A : Elbareh hata wahed fihom maban/

Hier personne n'a apparu

B : Troh tatrini yalkahba.↓

Tu vas racoler pétasse !

A : Yarabek hablouk

Ton dieu ils t'ont rendu fou



**Conversation n 8 (00 :15 :57)**

A : Ni :::::k yarabek nik↓

Niques ton dieu

B : y a ::::qahba? ↓

putasse

A := (a et b chantent ensemble) sa3a sa3a tnaqta3  
khbarha ::: wach srali wach sralha ::::/

Merci merci ses nouvelles sont coupées

B : ahna ana sowartkom/

Ici , c'est moi qui vous ai pris en photo

C : hani ana kikont machian zoomi zoomi ya zabi tellement  
kont machyan↓

Me voice quand j'étais maigre

B : (xxxxxx)./

(incompréhensible)

A : hawlik/

Le voilà

A : nik ya rabek nik↓

Nique ton dieu

C : kont mpanpan kojaka\

J'étais pompu comme kojak

B : (xxxxx) ya rabek↓

Ton dieu

A : nik ya rabek nik nik↓

Niques ton dieu nique

A,B,C := chantent ensemble kia xxxxx elibghitha samhet fia :::

Une boule d'angoisse celle que j'aimais m'a quitté

B : kont dayer kiratine/

J'avais fait une kiratine

A : ni :::::k ↓

niques

C : naqaslou↑

Diminuez le volume

B : warilo el3abd elakhrani\

Montre lui la dernière personne

A : hadek ? ni ::k nik nido↓

Celui là ,niques nido

C : maditounich m3akom nqocha↓

Vous ne m'avez pas emmené avec vous

A : haylik ta3 tachtaha niiiiik ya rabek hada walid↓

Voici celle ou il y a la danse

B : howa el3abd elakhrani eli khabto/

Lui, c'est la dernière personne qui l'a renversé

C : hada likona m3ah fela groupe (xxxx) yachabeh la wlid khaltou/

Ceci c'est le mec avec qui on était dans le groupe?

A : nik zabi↓ billel kifeche kane.(xxxx) faycel wlid 3ami↓

Nique mon pénis bilel comment il était?

B : aditouni ga3 adoukhan y a rabek↑

Vous avez pris toutes mes cigarettes ton Dieu↑

A : rak tchouf xxxx] elmoutacharid

Tu es en train de voir le vagabon

C :hadek eli ayji yrayeh m3ana/

Celui qui avait l'habitude de s'asseoir avec nous?

A : islam/

C : marahch ga3 hab yrouh ?/

Il ne voulait pas partir

A : hawlik nik mo hadek

Le voici, nique sa mère lui

C : soufaj

Sortant du chemin

A : hna kibda yakber nik ya qahba↑

Ici quand il a commence à grandir vas niquer pute

B : chaba sabah kifech jatni elkaskita/

Chaba sabah la casquette me va

C : hadik qraya elisawartha ?\

C'est tes études que tu as prises en photo?

A : ma3andek tban gawri (xxxx) ih ya zebi marakch tchouf ?↑

Ne crois pas tu as l'air français, oui mon pénis tu ne vois pas

B : el3id ya l3id houma ysaliw wana nsawer\

Je filmais en plein aid

A : houma ysaliw/

Eux faisaient la prière

B : yacine doumi, adel/

Yacine doumi Adel

C : ana biti hakda kima hak/

Moi ma chambre ressemble à celle là

B : ya zabi eljame3 à deux pas waysaliw fesaf elakher↓

Mon pénis , la mosquée est près d'eux et ils font la prière en dernière ligne

C : dirlna el3achq elifa:::::t/

Fais nous la passion passée

B : ma3andich/

Je ne l'ai pas

C : 3andek↑

Tu as

B : (xxxx) rah el 13 :05

Il est 13:05

A : aya tchouf kifach raqdin/

Viens voir comment ils ont dormi

B : mataghlaqch yak ho \

Ne ferme pas frère

A : ajbad kartabli aho dakhel (xxx)/

Retires mon cartable, i est dedans

B : bomba/

bombe

A : (xxxxxx)/

B : tala3ha malwast tala3har/

Retire là du milieu

**Conversation N°09- (00 :01 :02)**

A : ah yalkalba enti raciste babak kbayli w yemak kbaylia  
machatich lokhra nti raciste ta3 sah↓

Ah chienne t'es raciste ton père est kabyle et ta mère est  
kabyle tu n'as pas vu l'autre t'es une vraie raciste

B : wenti yal3arbia yalimatahachmich, ya lgabilia 3ain bessam↓

Et toi l'arabe celle qui n'a pas honte mentalité démodée de  
'ain bessam

A :Sma3ti ya raciste yaliklitouna↓

T'as entendu raciste vous nous avez tué

C : Raki t3ayri fina (xxxxxxx) ?

Vous êtes en train de nous insulter ?

B : Lala machinti nti basamia machi kbaylia/

Non pas toi toi es de 'ain bessam pas kabyle

### **Conversation N°10- (00 :00 :05)**

A : wachrah dir ntaya :: ?↑

Qu'est ce que tu fais toi

B :lh aaaah ?/

Oui quoi

A : 3la ::ch ?/

pourquoi

B := nadirha kho ndirha b3akli↑

Je la fais mon frère je la fais doucement

A : =Nchalh talhek\

Enchalah elle arrive

B dana yakho/

Il nous a emmenés

A : Yakho maghlouk \

C'est fermé mon frère

B :Makbilet kan mahloul /

Il était ouvert toute à l'heure

A : nik hachoun yemah , dyali↓

Qu'il nique la bite de sa mère, c'est à moi

A : Maken madakhalni fikThamaw 3lik/

Je me fiche de toi ils se sont complotés contre toi

B Walaghir serieux yak ho ?/

Je suis sérieux mon frère

A : Lakhor14 wanta 2 16/

L'autre quatorze et toi deux cent seize

**Conversation N° 11 - (00 :6 :15)**

A : Machimliha aller retour /

Ce n'est pas bien de faire des allers retours

B : Chkoun yal3eb douka felkher/

Qui va jouer en dernier

A : Imagine yrohou yala3bou [xxxxxx]

Imagine ils vont jouer

B :3andek jin chbab::::\

Tas un joli djin

A : Sahit win chritou/

Merci tu l'as acheté ou ?

B : Fi babb zouar/

A: Bab Zouar

B:Daro wahd la bub fi facbook/

Ils ont fait une publicité sur facebook

B : Kifach chhal sa3a?/

A :Ghair rba3/

Moins quart

B :Habana3ab (xxxxxx)/

Je veux jouer.....

A : Wach hab ndirlek/

Qu'est ce que tu veux que je te fasse

B Tal3eb m3aya/

Tu joues avec moi

A : Barka matmanyek bina ya zebi, kahba↓

Arretez de te foutre avec notre gueule mon pénis, pute

B Loukan matadkhoulchy convokiw les parents zabeeeeek  
yatla3 lala wih↓

Si tu ne rentres pas ils vont convoquer tes parents ton pénis va être érecté walah

A : Rani 3iyen ya zebi↓

Je suis fatigué mon pénis

B : Wach dert yak ho goul/

Qu'est ce que t'as fait mon frère dis

A : Margadetch bezf/

Je n'ai pas trop dormi

B : Rak tashor kho?

Tu veilles mon frère

A :tas'a 9h (xxxx).

B :Rak tashar Ah 3ambali goul't 'a 9Lala rak tasher/

Tu veilles ah ! j'ai cru que tu as dit neuf heure non tu veilles

### **Conversation N°12 (00 :2 :12)**

A : Wach kahba↓

Quoi pute

B : 3ataya tkahlilo w tzid thali fomek↓

Pute tu le dragues et en plus tu ouvres ta bouche

A :Nssit cv pute/

J'ai oublié cv pute

B : chaftek bik elbareh fimnami/

Je t'ai vu en rêve hier

A : Akhah wach chaffi ?\

Ah ? qu'est ce que tu as révé

A : (xxxxx)

### **Conversation N° 13- (00 :05 :05)**

A : (parle de B à C)hawbda yaskhen hatchoun yemat rassi↑  
3liman rani nahder↑ en anglais,3liman ↑?3liman 3liman  
↑3labalha beli ana rani nahder↑

le vagin de la mère de ma tête commence à se réchauffer, je parle de qui en anglais ?de qui de qui elle sait que je suis en train de parler

B : asma :::::::'↑

A : hadi rahi tatkahben mliiiii ::::h↑ dok naghlek rassi mlih, dok naghlek reb rassimlih↑

Elle fait bien la pute je vais fermer bien ma tete, je vais fermer dieu de ma tete bien

A : (à B)nti yadin rebi↑ eliyji tahadri m3aaah↑ haw bdaw ybano la3fayess, liyji yahki m3a rebek↑, ntiya wachno ma3labalich ana, 3azet tmanyik↑

Toi ma religion celui qui vient tu parles avec lui ?les choses commencent à devenir bien claires, celui qui vient parle avec ton dieu toi qu'est ce que cela veut dire « je ne sais pas moi (xxx) la nique

B : wanta 'lach goulfli mana'rafhach↑

Pourquoi tu m'avais dit je la connais pas

A : wa3lach jiti saksitini idana3rafha, wach kawed rabha,↑ rebek melakher wachno↑

hadi rahi tatkahben mlih nti yadin rebi nti↑

pourquoi tu étais venue me poser la question si je la connaissais, elle n'a rien à foutre dans cette affaire son dieu quoi celle-là elle fait la pute bien toi ma religion toi

### **Conversation N °14- (00 :1 :19)**

A : Saha gwadtek 3amri\

Merci (xxxxxxx) ma vie

B : Merci zabi\

Merci mon pénis

A : Tarmtek ya boutherma↓

Tes fesses ah callipyge !

B : Ya zabi menwaktach walit hakda ??

Ah mon pénis ! depuis quand t'es devenu comme ça

A : Khalitli bousbi3?

Tu m'as laissé bousbi '

B : Lala/

non

A : Roh tgawed medou la chwakrek↓

Vas te faire voir tu l'as laissé pour tes superieurs

B : Chokran/

merci

A : Nokch.↓

pédé

B : Goultlou fakarni nsit wach khasek /

Je lui ai demandé de me rappeler j'ai oublié

A : tarmtek↓

Tes fesses

A : asma3 smid bousbi3 3andek↓

Ecoute t'as de la semoule marque bousba'

chhal ydir ya c zebi

il fait combien monsieur mon pénis

B : ama

Lequel ?

A : ta3 khmsa

Celle qui fait cinq

#### **Conversation N°15- (00 :1 :09)**

A : 'andi 300alef nroh l wahran/

J'ai trois mille dinars j'irais à Oran avec

B : anatani nsal lamani 200 alef/

Moi aussi je dois deux mille dinars à ma grand-mère

C : kayalt lrohi lyoum yak ho\

Je me suis pesée aujourd'hui c'à d je me suis dévisagé

A : wawawawawawawawaw :w !!!

waw

A : awkaf « and hadek , bavita/

Arrete toi la ou il ya celui qui porte une bavette

C : roht ngoulha ya zabi↓

J'allais dire cela mon pénis

B : whadek heka ?/

Et l'autre à l'occasion ?

A : nrouh nazdem lou ladar ydir li la pression/

Je vais foncer chez lui il verra comment il me fait de la pression

#### **Conversation N°16- (00 :00 :55)**



A : Mha thani tatmaskhar lahket 12 ta » lil madiklarat mawalo heta fatet 24 sa3a li :::l ka ;;;;mel majatch khalouna matmanyik ↑

Sa mère aussi elle n'est pas sérieuse, minuit est arrivé elle n'a pas stressé jusqu'à les 24 heures passent .elle n'est pas revenue la nuit entière.ne vous foutez pas de ma gueule !

B : wrahi tahder w tgoul walah matghid rahet 3and sahbatha tbat↑

Et elle parle et elle parle encore je jure qu'elle fait pas de la peine elle est partie chez son amie passer la nuit !

B : besah chkoun had l yahoudi li gthalha ?↑

Mais c'est qui ce juif qui la tué ?

A : nas la kbir yamchi bkachiyat\

La majorité marche avec des comprimés (de la drogue)

#### **Conversation N°17- ( 00 :00 :19)**

A : Manakdebch 3likom loukan yag3ad ghair houwa manasma3louch paske kayen hmir bezaf ytab3ouh/

Je ne vous cache pas je ne l'écouterai jamais meme si il serait le seul à rester parceque il y a plusieurs ânes à le suivre

B : (Rires)Kawkab lard m3amer blab3ir/

La planète terre est pleine de mules

#### **Conversation N° 18- (00 :1 :52)**

A : Ma3ndhach wach takhser tarbeh el3ib el prof↓

Elle n'a rien à perdre si elle se dispute avec le professeur

B : normal kain birmaii tatla3 lalmarikh

Normal amphibien elle ira sur vénus

A : kitouchi nafs rouhi rouhi w gattleg el3odria a3tini wajhak ndibouchi bih twalet

Quand cela touche l'âme vas vas elle t a dit la virginité donne-moi ta figure pour déboucher les toilettes avec

B : ana hmara 3amin m3aha heta douka bach dikouvritha

Je suis une mule j'ai deux ans avec elle et c'est maintenant que je viens de la découvrir

A wmahchmatch w galthalou mais samhili hadi hadra ta3 bent irhabi↓

Elle n'a pas honte en la lui disant mais désolée cest une parole de fille de terroriste

B yakhi hala yakhi↓

Quelle situation?

### **Conversation N°19**

A : Barka tabe3 fia kimaelkalba↓

Arrête de me suivre comme une chienne

B : chhal madet lek hadik ?

Elle t'a donné combien l'autre

A : 8 (Rires) wnta

Huit hh et toi

B : 3 3lah ghair ana ya zabi meli na3rafha whiya tamdli 3↑

Trois pourquoi pourquoi juste moi depuis que je la connais elle me donne des trois

A : hhhhh thabek chfat 3lik

Hh elle t'aime elle se souvient de toi !

### **Conversation N° 20- (00 :07 : 42)**

A : chaffou wach galet 3ambalha des zombies ysilou Ina ryoug

Vous avez-vous ce qu'elle a dit ? elle a cru qu'on est des zombies pour que nos salives coulent

B : walah jamais chaff wahed chaf madama w royougou ysilou

Je jure que je n'ai jamais vu un mec ayant vu une femme et sa salive coule

A :3labalek 3lach galet haka paske l milieu lirahi fih ychoufou fiha « tarf lham »

Tu sais pourquoi elle a dit ça parceque le milieu qu'elle fréquente la voit ainsi « un pti morceau de viande »

B : hhh ptit trico ptit pul

Petit tricot petit pull

C : sac poubelle kima hadik thal famha

Sac poubelle comme elle ouvre sa bouche

B : khach houma malfayhat wal khanzat ta3 zabi .

Parceque elles font partie des sales et des saloppes de mon pénis

C : hadik yboulou 3liha machi yraygou 3liha

L'autre ? ils pissent dessus et ils ne font pas écouler leurs salives

A : wga3lghachi yahder 3la had nakira salfa3 double 4 hadi hal elkhinzir

Tout le monde parle de cette indéfinie (xxx) double quatre celle-là ressemble au cochon

### **Conversation N°21- (00 :00 :03)**

A Tilkan ri3raban ayi dayni i3oussan/

Regardez ces arabes ! ils n'attendent que ça

B : hhhhh

A : loukan adbadagh adasen ak dafiri ayema a3yigh azagwan↓

B ( Rires)

Si je m'arrête ici ils viennent tous derrière moi faire la queue, j'en ai marre de vous

### **Conversation N°22**

A : stp ma3lich tnod had laplasa ta3 sahabti

Stp tu peux te lever , cette place est à mon amie

B : katboha 3liha wal ?

On l'a écrite pour elle ?

A : non besah kant rah tag3ad wanta taba3tha w g3adt

Non mais elle allait s'asseoir et toi l'as poussée pour t'asseoir

B : choufi akhti elwahed m3a sbah rebi dok nkhaltha 3lik hna w t3ichinadma

Regarde ma sœur laisse-moi tranquille de bon matin je vais semer la zizanie et tu le regretteras

A : wachnou wachnou machi matrabi khalini nod manag3adch gadam wahed machi matrabi↑

Quoi quoi ? tu n'es pas éduqué, laisse-moi me lever de cette place je ne m'assois pas devant quelqu'un qui n'est pas éduqué.

B : haylik trig tkharaj bghal↑

Voilà le chemin qui fait sortir un ane

A : vagabond marakch ta3 kraya.↑  
 C'est un vagabond qui n'est pas fait pour étudier  
 B :choufi rah nkhasrek ghair bal3i famek↑  
 Regarde je vais te détruire donc ferme ta gueule  
 C : khlas skti khalik mano↑  
 C'est bon tais-toi ne lui donne pas d'importance  
 A : à C machi mrabi c grave↑  
 Il n'est pas éduqué, c'est grave  
 B : yawbal3i famek↑  
 Et ferme-la  
 A : à C 3Akliat hayawan↑  
 La mentalité des anes

### **Conversation N°23-**

A et B :( à C)= bjr/  
 B : bjr cv :::::  
 A: hamdolah/  
 Dieu merci  
 B : chhal raki chaba ya lkalba !!!  
 Qu'est-ce que t'es belle chienne  
 A : lah yasalmak hanouna wach kach jdid ?  
 Mercie ma chérie quoi d neuf ?  
 B : walou rana ndourou ghair falvid lwahed wela has roho  
 zbal↑  
 Rien de neuf on tourne autour du vide on se sentirait ordurière  
 A : walah ghair krahna hyatna\  
 Wallah on se détestait  
 C : lala hanouna manach ndourou ghair felvid hadouk  
 ntouma↓  
 Non ma chérie on tourne pas autour du vide celles qui  
 tournent autour du vide sont bien vous  
 B : ya yema 3la lhaloufa thalabti  
 Oh ! cochonne tu a changé  
 C : man bakri 3amri man bakri/  
 Il y a bien lurette que j'ai changé

**Conversation N° 24- (00 :03 :02)**

A : kanicha bghat twali arnab\  
c'est une caniche elle voulait devenir lapin  
A : Rohitakhray gallet lek 3amaliyat tajmil/  
Vas chier elle t'a dit des opérations esthétiques  
B : takhray tahtek li yhabni yhabni bakhnounti/  
Vas chier dessous qu'il m'aime comme je suis  
C : chaffi l coiffure dyalha ta' buteflika walmakyage dyalha ta3 1995\  
T'as vu sa coiffure ressemble à celle de Bouteflika et son maquillage à celui des années 1995  
A : ana jamais nbadel haja 3lajal rajel manich matafka m3ak\  
Je ne changerai jamais quelque chose en moi pour un homme  
A : kach nhar jina b deux pièces\  
Un jour elle se présente à nous en deux pièces

**Conversation N°25**

A : (parle à B, C n'est pas avec eux il est loin) yarham babak matzidch t3ayetli felil 3la 2 mba3da ?↑  
Que dieu protège ton père stp ne me rappelle plus la nuit tu m'appelle à deux heures du matin ?  
B : hhhhh makdertch nargoud yakho.↓  
C : wa :::ch amirou ::::::che.  
A : 3la bali nta li forsito yalhalouf.↓  
Je sais que c'est toi qui l'as forcé

**Conversation N°26- (00 :01 :01)**

A : Mango :::l, halou ::f lazem t3ich felghaba antaya.↓  
(Mangolien, cochon, tu dois vivre dans la jungle toi).  
B : (rires)Rak sur analilazem en3ich felghaba machin ta ?↓  
(tu es sur que c'est moi qui devrait vivre dans la jungle et ce n'est pas toi ?!!!)↓  
A : (SILENCE) elbareh margadetch yak ho majaniiiiich n3as.  
hier je n'ai pas dormi, je n'avais pas sommeil  
B : 3la wa :::ch rak tkhamam rana hna ::

A quoi tu pensais, nous sommes -là)

### Conversation N°27

(Cette séquence est composée de cinq partenaires conversationnels dont un seul garçon)

A : wach lahkatek la voix ? (tu reçois ma voix ?)/

B : (b s'adresse à C) ba3ed adit ga3 laplaça  
(éloigne-toi t'as pris toute la place)

A : (s'adresse à c en parlant de b) grib troh m3aha ldargana  
(bientôt tu partiras avec elle à Dergana./

B : ((B) entend la conversation qui se déroule entres (A) et (C)et leur répond) : manskonch tema yadiniya dini↓  
(j'habite pas là-bas ah ma religion).

D (s'adresse à(E) en parlant toujours de(B) kifach takoul fi chawarma maqbilet !!

(Comment elle mange son plat de chawarma tout à l'heure !!!)

B (à(D) na3adin babak wenti ya tahana  
(que la religion de ta mère soit maudite et toi batarde.

D : boukla ya zmar derbak elkamio  
( machine à grue, la moins que rien, on dirait un camion t'a écrasé)

C : la touharifouna elkoran Ya johala  
(ne falsifiez pas le coran oh ignorantes !!.

### Conversation N°28

A :ngoulou nino\  
on dit ninou

B :(s'adresse à C) ngoulou ninou machi ninyou  
on dit ninou pas ninyou

C : raki tahadri 3la chkou :::n ?  
Tu parlais de qui là ?

B : 3la le chant - , le rappeur ,le chanteur  
le chant,le rappeur, le chanteur

C : ninyou

B : Saha comment ça s'écrit ?

C :« N.I.N.H.O »

B :ih

C :Mais ça se prononce ninyou

A-A3la :::h you :::?

Pourquoi youuuuu ?

C-Haka :::k parce que c'est son (« 3 ») choufou les interviews  
kiyabdaw les interviews ysamiwah ninyou

Comme ça parce que son (« 3 »)regardez les interviews  
lorsqu'ils commencent dans les interviews on l'appelle ninyou

B : Lala man renseigner mawalou ninho.

je ne me renseigne pas , c'est ninou

C :Matkhamouch ntouma mais vous êtes cons

vous ne réfléchissez pas , mais vous êtes cons

A : Non c'est toi qui es con alors la :::::::a nta hmar

Alors là tu un ane

A : Basah 3lah pourquoi ninyou, !!!

Mais pourquoi pourquoi ninyou

B : Parceque houwa sma3galoulou ninou ninyou !/

Parce qu'il a entendu lui dire ninou ninyou

C :Non machi sma3 c'est l'origine ta3 le pseudo ta3o/

Non il n'a pas entendu c'est son origine son pseudo

A : Déjà sma3to ygoul mon nom tsan déjà manahderch m3ak  
tete de mule↑

Déjà je l'ai entendu dire mon non tsan déjà je ne parle pas  
avec toi tête de mule

Tête de mu :::::le ?! !!! raki bdit tal3ili fazbel .↑

tête de mule ? tu as commencé à m'énerver

### **Conversation N°29**

A : Sobhanlah yak !!!ho kolman3ayetlo felil manahakmouch!  
y3ayetlna bark sbah bach yjawezbina trik/.

(louange à Dieu mon frère à chaque fois que je l'appelle,  
c'est injoignable.Il nous appelle seulement le matin pour qu'il  
passe le chemin avec nous)

B :E::h walaghir sah! jamais tahakmo felil hadek masmoum yakho m3amer sam ya kho/

Oui je jure que c'est vrai, i lest toujours injoignable la nuit, celui là est venimeux mon frère .il et plein de venin

A : ya3ref slaho yak ho machi kima hna jayhin./

(Il sait ses intérêts o frère, il n'est pas bete cmme nous)

### Conversation n 30 (00 :15 :57)

A : Ni :::::k (liiiiik ?)yarabek nik (lik ?)

Niques ou regarde

B : y a ::::qahba ? ↓

pute

A := n (chantent ensemble) sa3a sa3a tnaqta3 khbarha :::  
wach srali wach sralha ::::

De temps en temps ses nouvelles sont coupées

B : ahna ana sowartkom

Ici c'est moi qui vous ai pris en photo

C : hani ana kikont machian zo:::mi zo:::mi ya zabi tellement  
kont machyan

Me voice quand j'étais maigre.zoome zoome mon pénis  
comment j'étais maigre

B : (xxxxxxx)

A : hawlik

Le voici

A : nik ya rabek nik↓

Nique ton dieu nique

C : kont mpanpan kojaka

J'étais bombé

B : (xxxxx) ya rabek

Ton dieu

A : nik (lik ?) ya rabek nik (lik ?) (nik (lik ?))↓

Nique ton dieu

A,B,C := chantent ensemble kia xxxxxx elibghitha samhet fia :::

Elle m a quité

B : kont dayer kiratine



Jai fais de la kiratine

A : ni :::::k

nique

C : naqaslou

Diminue le volume

B : warilo el3abd elakhrani

Montre lui la dernière personne

A : hadek ? ni :::k nik nido↓

Hadek nique nido

C : maditounich m3akom nqocha

Vous n'allez pas m'emener avec vous pédés?

A : haylik ta3 tachtaha niiiiik ya rabek hada walid↓

Voice celui de la dance niques ton dieu c'est Walid

B : howa el3abd elakhrani eli khabto

Lui , c'est la dernière personne qui l'a renversé

C : hada likona m3ah felagroupe (xxxx) yachabeh la wlid khaltou

On été avec ccelui ci dans le groupe

A : nik zabi billem kifeche kane.(xxxx) faycel wlid 3ami↓

Nique mon pénis, Billel comment il était

B : aditouni ga3 adoukhan y a rabek

Vous avez pris toutes mes cigarettes

A : rak tchouf xxxx elmoutachari

C :hadek eli ayji yrayeh m3ana

Celui qui vient rester avec nous

A : islam

C : marahch ga3 hab yrouh ?

Il ne veut pas partir ?

A : hawlik nik mo hadek↓

Le voice nique sa mère

C : soufaj

Sortant du droit chemin

A : hna kibda yakber nik ya qahba↓

Ici quand il a commence à grandir niques pute

B : chaba sabah kifech jatni elkaskita

Belle comment la casquette me va ?

C : hadik qraya elisawartha ?

Tu as pris en photo tes etudes?

A : ma3andek tban gawri (xxxx) ih ya zebi marakch tchouf ?

Ne le crois pas tu as l'air français

B : el3id ya l3id houma ysaliw wana nsawer

L'aid eux font la prière de l'aid et moi je prends en photo

A : houma ysaliw

B : yacine doumi, ade

Eux font la prière de l'aidel

C : ana biti hakda kima hak

Ma chamber ressemble à la tienne

B : ya zabi eljame3 à deux pas waysaliw fesaf elakher

Mon pénis la mosque est deux ps et ils prient en dernier

C : dirlna el3achq elifat

Fais nous l'amour interdit

B : ma3andich

Je n 'ai pas

C : 3andek

Tu as

B : (xxxx) rah el 13 :05

Il est 13:05

A : aya tchouf kifach raqdin

Viens vois comment ils se sont endormi

B : mataghlaqch yak ho

Ne ferme pas frère

A : ajbad kartabli aho dakhel (xxxx)

Retire mon cartable, i lest dedans

B : bomba

Une bombe

A : (xxxxxx)

B : tala3ha malwast tala3ha

Enlève la du milieu

### **Conversation N°31**

A: masbah wana n3ayetlek marfadich?

Je t'appelais depuis le matin tu n'as pas décroché ?

B : mahabitch nakolek les unités chaftek.

Je voulais te faire perdre ton crédit je t'ai vue

A :( en embrassant B) : kelba ta3i nti.↓

Ma chienne toi

B : (Rires)

### **Conversation N°31**

A :(fille à ses amies) hmara<sup>191</sup>↓, goultkom ahabsou bach nsawarkom mahbastouche.akhra.ererererrrrr.↓

ânesse, je vous ai dit d'arrêter pour vous prendre en photo mais vous vous n'êtes pas arrêtées, caca ,errrrr (onomatopée utilisée pour que des bêtes s'arrêtent) .

B : hmara video kinas ma3raftouch dirouh khra↓

ânesse vous ne savez même pas faire une vidéo comme les gens, caca

C : (chante) l'essentie :::l nkounou lba3dana ;;)

L'essentiel, nous serons l'une pour l'autre.

### **Conversation N°32**

Cette conversation s'est déroulée lorsque une étudiante(a) s'apprêtait à rentrer à la fac de Bouzeréah).Elle était accompagnée d'une amie.

A :( a remarqué que l'agent contrôlait les cartes) :o :::h ! merde ! daghen la carte ayi iyizan ?!

Oh merde ! Encore cette carte de merde

B :ouf ! ↓asa3yawen.↓

Ouf ils fatiguent

### **Conversation N°33**

A : jat belakhmis loukan kharjat m'ah ngoule/

---

<sup>191</sup> Elle recourt au singulier alors qu'elle s'adresse au pluriel.

Elle est venue jeudi, je t'aurais dit si elle était sortie avec lui/

B : mazalkitakadbi lilia !!dok nroh l rab darkom doka↑

Tu mens toujours lilia j'irais au dieu de votre maison/

A : walah walah w ras mimti la'ziza manakdab/

Je jure ,je jure sur la tete de ma mère je ne mens pas/

B : choufi choufi ↑ntouma rakom matfahmin wafhamtek choufi  
choufi ↑/liliamakanlah tkouvri rohek ga3 m'aya wanti mazalki  
tahki m'a khiro w raki tahki m'ah à jour niklak yemak  
melakhar↑ besah slaktilha jit hanahkilhoum w nzid natla' l dar  
jadek b les preuves↑

Regarde regarde vous vous êtes entendu sur ma tete et je t'ai  
comprise, regarde regarde lilia ce n'est pas la peine de te  
couvrir avec moi et tu parlais toujours avec khairo et tu parlais  
toujours avec lui je te nique ta mere en mettant les points sur  
les i mais tu t'es sauvée, j'allais leur parler et j'irais chez tes  
grands parents avec des preuves.

#### **Conversation N°34**

A : mkawda nti rebak 'labalek/

T'es folle toi tu sais ?

B : 'labali\

Je le savais

A : ya rabek wach raki tahadri ?

Ton dieu de quoi tu parlais

B : (xxxxxx) ani hart grave wach rahi yasra\

Je suis gravement perplexe à cause de ce qui s'est passé

A : l'essentiel nti derti rayek haka\

L'essentiel tu as fait ceque ta tête t'a dicté

B : rayi madarto ma walo

Je n'ai pas fait ce ce que ma tete me dictait, rien de cela

A : aw jawaztini tmanyika bla(xxxx) dyalek ↓

Tu m'as passée pour un passe temps

B : yaw machiana walah manaya/

Non ce n'est pas moi je jure ce n'est pas moi

A : maldok tchoufi deuxième fille/

tu verras une deuxième fille dès maintenant

B : (=) loukan ngoulek kima mwalfa parceque ma'andi manahki m'ah kolma nadareb m'ah yakhradj li kharja wahdokhra

J'allais te dire comme d'habitude car je n'ai rien à parler avec lui a chaque fois que je me querelle contre lui il me sort un truc

### **Conversation N°35**

A : arja' asalam yalyahoudi

Rends le bonjour juif

B : Normalement outkachmatarak ghardayi ighyalayi na3adin mok arja » asalam yalyahoudi ihouh↑

Normalement tu ne rentreras pas ici les anes que la religion de ta mère soit maudite rends le salut juif nonn !

A : ilarak rajel ahder bel »arbia ahder m3aya madivis(xxxxxx)

Si tu es un homme parles en arabe (xxxxxxx)

B : (xxxxxxxx) achhalaya(=) dakbayli itayihayid sta3rabt

(xxxxxx) il y a longtemps, il m'insulte en arabe

### **Conversation N° 36**

A: hadi::k ?walahi l''adim ghair jib elbac douk tchoufi↑

L'autre je jure qu'elle aura son bac vous verez

B: 'labali:: matbayanch bark beli rahi takra

Je sais elle ne montre pas uniquement qu'elle étudie

A: elbareh chaftha mama chrat les guides

Hier ma mere l'a vue en train d'acheter des guides

B: ih ih matbayench bark nar that tben wtalabha zaama maalabalhach badenia

Oui oui elle ne montre pas seulement, feu sous le foine on dirait elle se fiche de la vie

### **Conversation N°37**

A: loukan jina fibled lhak loukan hasbouhoum

Ils les compteraient si nous étions dans un pays de droit

2 B: chafti? Mafia↑

T as vu des mafias

A: mafia walah↑

Des mafias, je jure

### Conversation n°38

A : a3lah ghair ana ya zabi

B : (à C) yala'roussa chhal?

C : 11,5 wenta?

B: thgabt yemaha ga3

### Conversation N°39 00: 1:48

A : A' lah goultha tu es minable ?

Pourquoi tu lui as dit que tu es minable?

B : c'est punchlines yarebi↓

C'est des punchlines mon Dieu !

A : Wloukan za'ma ca va la blésser (xxxxx)

Et si cela va la blésser « xxxx)

A : ih, ca va pas la blésser

oui ce ne va pas la blesser

C : c toi qui es est minable

C'est toi qui es minable

C : besah c' était pas pour toi maqalekch tu es minable pour toi howa , c'était pour faire des punchlines c était quoi la rime ?

Mais ce n'était pas pour toi , il ne t'a pas dit tu es minable pour toi.c'était pour faires des punchlines, c'était quoi la rime ?

A: Trouves des rimes qui ne blessent pas

C'était quoi la rime ?

B: Minable, ma'lalich, dert minableW équitable

Minable, enfin je ne sais pas, j'ai mis minable et équitable

C : Wa3lah tes qui ?

Pourquoi ? tu es qui ?

B : Madertch berk équitable w minable pour faire équitable et minable

Je n'ai pas mis uniquement minable, c'est pour faire équitable et minable

### Conversation N°40 -00:01:00

A : asam'i barka masmata ta3ek yakhi lbaghla Yakhi, mais jayha ntiya\

Arretes de régoler, quelle bête, mais tu es débile toi!

B: a'lah besah wach daret?

Pourquoi, mais qu'est ce qu'elle a fait?

A:(xxxxx)walat hamra ga3\

Elle est devenue toute rouge

A:Tatbahlel aaaaahi/

Elle se fait débile

B:Leiticia (xxxxxxxxx)/

A:Besah leteicia a'lah dayra la mèche haka? walah tu la lisses pas chghoul caniche hhhh

Mais Léteicia pourquoi elle a mis la mèche de la sorte? Je jure que tu la lisses pas.ça ressemble à une caniche

C :Appelez moi caniche

Yakdeb a3likom vive Mélissa

Personne ne vous mentira, Vive Mélissa !

#### **Conversation N°41**

A: moustahil thabih kahba↓ 'ataya↓ tkahlilo w tzidi thali fi famok↓

Il est impossible que tu l'aimes, pute, tu le dragues et en plus de cela tu ouvres ta bouche!

B: nsit cv pute↓ chaftek flamnamelbareh/

J'ai oublié, cv pute? Je t'ai vue en rêve hier

A :akhah kifach chaffini?

Oh mon Dieu! Comment tu m'as vue?

#### **Conversation N°42**

A: 5 wela 10 ?

Cinq ou dix?

B :310/775/

Trois cent dix sur sept cent soixante quinze

A : ah fiha la fine w moye :::ne/

Oui on a la fine et la moyenne

B: ih

oui

A: saha qwadtek 'amri

Merci pour ton le " je m'en foutisme"

B: merci zabi↓

Merci mon pénis

A: ya zebi↓ manwaktach walit 3akel haka? ya bousterma ↓

Mon pénis depuis quand tu es devenu sage comme ça callipige?

A: khalitli bousbiii3?

Tu m'as laissé bousbi'?

B :lala walah ghair nsit/

Non je jure que j'ai oublié

A :roh tqawed madoulachwakre knoqch↓

Vas te faire foudre, donnes le à tes superieurs pédé

B :goltlo fakarninsit

Je lui aid it de me rappler j'ai oublié

A: bousbi' 'andek?

Tu as bousbi'

B: 'andi bouzabiiiiiiiiiiiiiiiiiii↓

J'ai mon pénis

A : ay achhal ydir ya si zabi w khalini nroh↓.

Vite dis moi il fait combien mon pénis et laisses moi partir

### **Conversation N 43**

A : nti 'labali 'oman raki thawwssi raki habandirlek kima dertlaliqablek matzidich takharji madar w tahabsi laqraya chadi yedek emala↑

Toi je sais ce que tu cherches, tu veux avoir le sort de celles qui t'ont précédées

B : ih ana kont m'ah maqbila jalia ahderli 'la rima gali balek tasma' haya tnikli lahkaya prceque ana chafthom fajardin qali sartini t'alamti san'a



Oui j'étais avec lui tout à l'heure, il est venu vers moi me parler de Ryma. il m'a demandé de ne pas colporter les paroles de peur qu'elle me niqués l'histoire. parceque je les ai vus dans le jardin. il m'a dit tu as appris le métier

A : Kraht wana nwakel rebi dok ana walit ndir wach kayen fi rasi w diri mlih fi balek kahba fok elard mankhaf mano↑

J'en ai ral bol de me remettre à Dieu maintenant je fais ce qui me chante et mets cela dans ta tete : je nai peur d'aucune pute sur terre

B: manhaqek amba'd njiblek shih

C'est ton droit, après je te transmets les bonnes informations

B :rak tchirchili?

Tu me churches?

A: manich m'ak nti

Je ne suis pas avec toi

#### **Conversation N°44**

A : arwah arwah y araba ::k↑

Viens viens ton Dieu

B : (b a c) khlas ba3di ba3di ba3di qulltlek y raja3ni 3aryan ? rohi rohi

C'est bon éloignes toi, éloignes toi je t'ai dit, il me rend fou

A : whadi hadra lihdartha (xxxxxx) ?↑

Et cela, ce sont des paroles ce que tu as dit?

B: ana batard anaya ?chouf nadabhak tahan wld rkhis↑

Moi je suis batard moi? Regardes je vais t'égorger pédé fils de canaille

A :arawh arwah↑

Viens viens

B: (au public non ratifié) walah mahdart m3ah howa kan ychircjhili↑

Je jure que je n'ai pas parlé avec lui, c'est lui qui me cherchait.

### Conversation N°45

A :Goultlou ya sahb :::i niques mok

B (Rires)

A : Gali wachnou ?

B : (écoute)

A : Goultlou walou walou khla3 maskin (Rires)

### conversation n° 46

A :(xxxxxxxxx)

B ; maalich kifkif rabha wahed↑

Pas grave c'est pareil, son dieu est le meme

C ; masma'tech wach sra/

Je ne suis pas au courant de ce qui s'est passé

A ; aliyahder m3aha taklo tgoul ma3labalich wachnou/

Elle dévore toute personne osant parler avec elle. Elle se prend pour qui.

B ; ana malakher cha3ra sbah w tayahtelha, kelba melakher↑

J'allais l'insulter , chienne

D ; (avec c) (xxxxxxxx)

C ; n3al rasa dyalhahiatani aya dorka↑

Que soit maudite la race de sa mère.

D ; (xxxxxxxx) goulilha amantek kalba takhras

Dis lui je t'ai cru xxxxx

C ; goulilha nhar ga'ek, ragdet heta chab3et wjet tgawed doka ; ana bdayatla'li zbelwalh↑

Dis lui elle a dormi à satiété et elle vient nous engueuler maintenant

A : loukantchoufini ana tnaket sema ↑nadi c'ar.ay dok nahbel wach had tmanyik↑

Quant à moi cest fichu, donc jaurais du poil maintenant, cest quoi cette nique↑

B( à c) : yatiha elbars

Qu'elle ait le typhus

C :yatoha sahek w lahek wa rsas matlahek

Qu'elle disparaisse

B : ya3tiha la dyarie fi wst l' autoroute

Qu'elle ait une diarrhée au milieu d' autoroute

## Résumé en français

Notre travail se propose d'examiner la valeur pragmatique des propos dits insultants en interaction. Il s'agit d'analyser des conversations quotidiennes irisées de violence chez les jeunes majoritairement scolarisées. Nous verrons dans quelle mesure le contexte de l'interaction détermine la portée de ces propos. Notre analyse se veut interactionnelle de façon à démontrer ce qui permet de voir comment des propos injurieux peuvent perdre de leur force préjudicielle et devenir bienveillants et véhiculaires de moult émotions.

Le premier chapitre titré « Approche définitoire et tendances de recherche » traite comme son nom l'indique de tout ce qui a trait aux tendances de recherche sur le phénomène en question et aux notions. Le deuxième chapitre intitulé « horizons théoriques et modèles pour l'analyse de la violence verbale en interaction » est consacré aux disciplines embrassées à savoir l'analyse des interactions selon la perspective d'Orecchioni et celle d'Olga Galatanu ainsi que les modèles de Larguèche, Laforest et Rosier. Une fois le cadre théorique de notre travail présenté, nous décrirons dans le troisième chapitre dont le titre est « quelles démarches méthodologiques pour un phénomène qui souscrit à une approche mono-disciplinaire? » la démarche méthodologique qui guidera nos approches. Les trois derniers chapitres seront enfin consacrés à l'analyse proprement dite de notre corpus et à la mise en application de la démarche méthodologique déjà présentée. Nous avons choisi de donner comme titre au quatrième chapitre « la violence verbale dans ses manifestations réelles ». Il s'agit précisément de voir les différentes valeurs pragmatiques que pourraient avoir l'insulte en œuvre. Le cinquième chapitre s'intitule « la violence verbale : ce moyen de verbalisation émotionnelle bien particulier ». Dans la première section de ce chapitre, il est question de voir comment certaines émotions, telles que la jalousie, la peur, le mépris, la colère se travestissent sous forme de violence verbale ? « La violence verbale dans ses manifestations représentées » est bien le titre donné au sixième chapitre. Il est question de voir, en premier lieu, comment l'insulte constitue un processus constructif et dé — constructif identitaire. Nous verrons, en deuxième lieu, l'insulte comme reconfiguration sous forme de socio-ethno type et d'ontotype.

## Résumé en arabe

يقترح عملنا دراسة القيمة العملية لما يسمى بالملاحظات المهنية في التفاعل. إنها مسألة تحليل المحادثات اليومية الفزحية للعنف بين الشباب الذين هم في الغالب متعلمون. وسنرى إلى أي مدى يحدد سياق التفاعل نطاق هذه الملاحظات. يهدف تحليلنا إلى أن يكون تفاعلياً من أجل إظهار ما يجعل من الممكن رؤية كيف يمكن للملاحظات المسيئة أن تفقد قوتها الانتصابية وتصبح خيرة وتنقل العديد من العواطف.

يتناول الفصل الأول، المعنون "تحديد المنهج واتجاهات البحث"، كل ما يتعلق باتجاهات البحث والمفاهيم المتعلقة بالظاهرة المعنية، كما يوحي اسمها. الفصل الثاني بعنوان "الأفاق النظرية والنماذج لتحليل العنف اللفظي في التفاعل" مكرس للتخصصات التي تم تبنيها، أي تحليل التفاعلات من منظور أوريتشوني وأولغا غالاتانو وكذلك نماذج لارغويش ولافورست وروزيه. بمجرد تقديم الإطار النظري لعملائنا، سنصف في الفصل الثالث، عنوانه "ما هي النهج المنهجية لظاهرة تشترك في نهج أحادي التخصص؟" النهج المنهجي الذي سيوجه نهجنا وأخيراً، ستكرس الفصول الثلاثة الأخيرة للتحليل الفعلي لمجموعتنا وتطبيق النهج المنهجي الذي سبق عرضه. وقد اخترنا أن نعطي عنوان الفصل الرابع "العنف اللفظي في مظاهره الحقيقية". إنها على وجه التحديد مسألة رؤية القيم البراغمية المختلفة التي يمكن أن تتطوي عليها الإهانة في العمل. الفصل الخامس بعنوان "الإساءة اللفظية: هذه الوسيلة الخاصة للتعبير اللفظي العاطفي". في القسم الأول من هذا الفصل، يتعلق الأمر برؤية كيف تخفي بعض المشاعر، مثل الغيرة والخوف والازدراء والغضب في شكل عنف لفظي؟ "العنف اللفظي في مظاهره الممتلئة" هو في الواقع العنوان الذي أعطي السادسة هو مسألة رؤية، في المقام الأول، كيف تشكل الإهانة عملية هوية بناءة وغير بناءة. سنرى، في المقام الثاني، الإهانة كإعادة تشكيل في شكل نوع اجتماعي عرقي ونمط جديد.